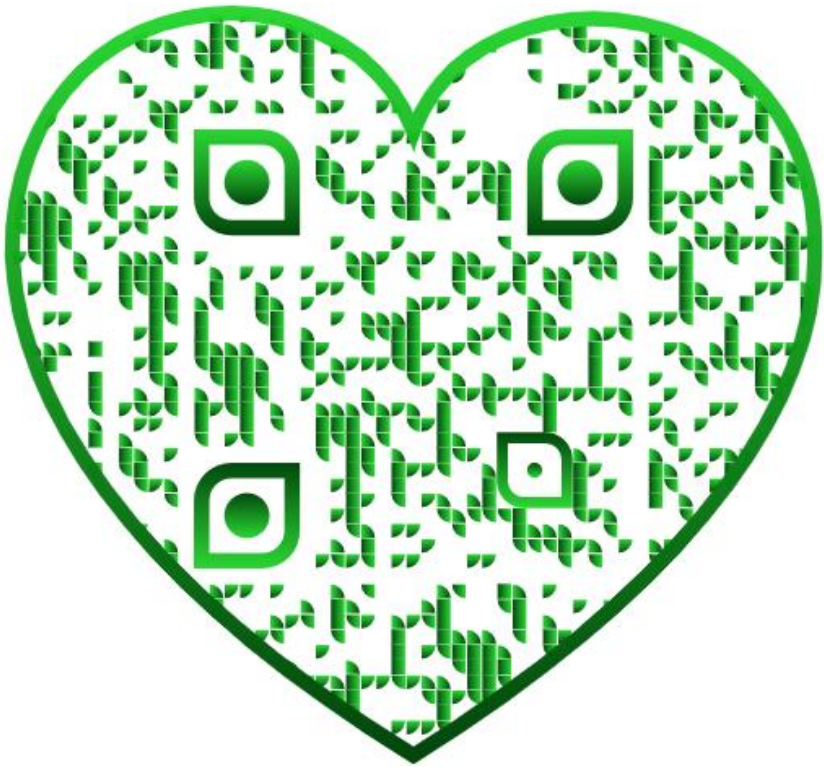
JOHN WILTSHIRE
L'OMBRE D'UN ÉTRANGER
AGENTS SECRETS 1
RB SUSPENS HH



JOHN WILTSHIRE
L'OMBRE D'UN ÉTRANGER
AGENTS SECRETS 1
RB SUSPENS RR

John Wiltshire

L’ombre d’un étranger

Agents secrets- *T.1*

Traduit de l'anglais par Kalaan Tsuckbell

Reines-Beaux

Mentions légales

Le piratage prive l'auteur ainsi que les personnes ayant travaillé sur ce livre de leur droit.

Cet ouvrage a été publié sous le titre original :

Love Is a Stranger

Reines-Beaux © 2021, Tous droits réservés

Reines-Beaux est un label appartenant aux éditions Bookmark.

Illustration de couverture © Moorbooks design

Traduction © Kalaan Tsuckbell

Suivi éditorial © Margaux Villa

Correction © Relis-tes-ratures

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit est strictement interdite. Cela constituerait une violation de l'article 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 9791038107519

Existe en format papier

Attention, certaines scènes peuvent choquer la sensibilité des lecteu•rice•s (violence, torture…)

À volume équivalent, le corps humain émet plus de chaleur que le soleil.

À mes fans qui semblent adorer Nik et Ben autant que moi.

Prologue

Ben Rider se réveilla avec la conscience désarmante que quelqu'un d'autre était dans la pièce. Il resta allongé dans son sac de couchage et écouta le silence qui régnait dans la maison abandonnée. Le chien, Radulf, frissonnait, alerte, en travers de ses jambes. Aucun d'eux ne connaissait l'homme qui se trouvait dans l'ombre. Pourtant ils ne doutaient pas de son identité. Après tout, il était celui avec qui Ben couchait depuis plus de quatre ans et avec qui il vivait depuis six mois : c'était son compagnon. On apprend assez bien à connaître quelqu'un de cette manière, dans le tumulte de la passion ; du moins c'est ce que l'on disait. Deux jours auparavant, Ben avait réalisé qu'il ne savait rien de cet homme, pas même son véritable nom. Tout ce qu'il avait appris, tout ce qu'il avait cru était bâti sur un mensonge. Il l'avait un jour accusé de n'être rien de plus qu'un jeu d'ombres, une silhouette faite de masques, d'illusions et d'alliances éphémères. Il avait cru percer les différentes couches qui protégeaient l'existence de cet énigmatique individu : diplomate, aristocrate titré… Il avait cru que celui-ci s'était ouvert et l'avait accepté dans sa vie. Après tout, lui l'avait accepté dans son corps. Tout cela n'était qu'une imposture. Et Ben se sentait vidé par l'ampleur de cette trahison.

Six mois. Comment les choses avaient-elles pu si mal tourner ?

Partie I

Chapitre Un

Six mois plus tôt

Ben Rider atteignit le sommet de la crête avec effort et un sentiment de force en sentant ses jambes légèrement douloureuses à cause du rythme soutenu qu'il avait adopté. Satisfait de son temps, il s'arrêta et se pencha, les mains sur les genoux, le souffle régulier. Il avait couru ainsi chaque matin depuis qu'il était revenu d'Irak et ses temps allaient en s'améliorant, le stress et l'inactivité de sa dernière opération diminuant enfin grâce à son régime drastique. Il se redressa puis fit demi-tour pour redescendre la colline à petites foulées, les genoux raides, mais le souffle inchangé.

Il jeta à nouveau un coup d'œil à sa montre. Tout juste une heure s'était écoulée, il serait rentré en moins de quarante minutes. Un large sourire s'étira sur ses lèvres quand il fit la liste de toutes les façons de réveiller Nate, de toutes les manières de récupérer… ou se fatiguer davantage. L'image du corps séduisant de Nate, souple et endormi, le détournait de la douleur dans son genou droit, où la pointe renforcée d'une chaussure avait un jour tenté de mettre fin à ses joggings. L'idée de la sensation de s'enfoncer dans ce corps accueillant l'arracha à la douleur lancinante des points de suture, sur un flanc, où une blessure par balle guérissait encore. Il ne pensait même plus à sa molaire fêlée ; non imputable à son emploi mais à la pure malchance et, peut-être, aux repas de première classe de British Airways. Il pouvait sentir l'eau chaude marteler sa peau nue et entendre le frottement de la barbe de trois jours de Nate contre la sienne pendant qu'ils s'embrassaient sous le jet d'eau. Il se délectait de ce repos, un luxe après une mission réussie, bienheureux à l'idée de passer toute une journée avec son compagnon. Lui acceptait de lui accorder une *journée entière* alors que d'autres refusaient. Mais il ne voulait pas penser à *l'autre* homme de sa vie. Cela le mettait trop en colère. *Il* le mettait trop en colère.

Il sentit d'abord la fumée, mais ne songea qu'aux plaisirs de l'automne et à l'odeur évocatrice d'un feu de bois annonçant le début de novembre et l'approche des feux de joie de Guy Fawks. Il n'entendit les sirènes qu'en émergeant de la forêt, quand il entama la dernière ligne droite, le long de la départementale qui formait une boucle et conduisait au cottage. L'ambulance rugit en passant à côté de lui pendant qu'il se serrait contre la haie. Alors seulement, un léger picotement d'inquiétude s'invita au creux de ses reins. Il se remit à courir, accélérant le rythme de récupération qu'il adoptait d'habitude

sur la route du retour. Il entendait désormais mieux les bruits qui, bien que difficiles à identifier, étaient peut-être des cris, mais se trouvaient presque couverts par le rugissement du feu. Puis il vit les flammes. Il n'avait encore jamais vu une maison brûler et ne s'était jamais rendu compte que les flammes pouvaient atteindre une telle hauteur et ainsi tout consumer.

Non, ce n'était pas une maison… c'était un pavillon. *Son* pavillon. Il passa le portail. C'était le chaos : les camions de pompier, l'ambulance, les gyrophares encore allumés mais les sirènes arrêtées ; partout des hommes criaient, et les flammes ressortaient de chaque fenêtre en consumant le toit de chaume. Quelqu'un lui attrapa le bras mais il se rebiffa par automatisme, envoyant le secouriste au tapis, et courut en direction de la porte. La chaleur le frappa de plein fouet. Il commença à crier le nom de Nate en revenant à l'ambulance, réalisant qu'il serait là plutôt que dans le bâtiment en feu… mais elle était vide. Il fit volte-face, aperçut le secouriste à terre et le hissa sur ses pieds en criant à quelques centimètres de son visage. Puis il vit la silhouette hissée par la fenêtre de la chambre par un homme avec un appareil respiratoire et un autre sur une échelle. Il sentit une autre main sur son bras qu'on serra. Il secoua le bras pour s'en débarrasser et avança. Dieu merci, Nate dormait encore. Mais comment pouvait-on dormir au milieu de tout cela ? Il avait envie de le secouer pour le réveiller, même pas pour lui faire l'amour comme il l'avait prévu mais simplement pour qu'il puisse poursuivre sa vie, cette vie simple qu'il affectionnait.

Ben avait vu assez de corps dans sa vie pour connaître la différence entre le sommeil et la mort. Ce n'était pas grand-chose, au bout du compte, mais c'était assez. Assez pour détruire les vies de ceux qu'on laissait derrière, ceux qui devaient encore dormir, se réveiller chaque jour et continuer de vivre.

Il ne les regarda pas emmener Nate dans l'ambulance et allumer une sirène désormais superflue. À la place, il s'assit sur le mur en pierre, devant le pavillon, et regarda celui-ci brûler.

C'était le début de la saison des feux de joie, après tout.

Chapitre Deux

Un mois plus tard

Ben suivit le portier jusqu'à sa suite et lui laissa le pourboire de circonstance avant de le congédier. Il n'avait ni l'envie ni le besoin qu'on lui défasse ses bagages. Il ne comptait pas rester longtemps. Quand la porte fut refermée, il se dirigea vers les baies vitrées et contempla l'impressionnante vue sur Londres sans vraiment la voir. Il ne regarda pas l'heure bien que Mikkelsen fût en retard. C'était le patron, il se devait de l'être.

Quand Sir Nikolas Mikkelsen arriva enfin, il avait deux heures de retard. Et si cela l'ennuyait, il le cachait bien. Ben soupçonnait cet éternel air indifférent d'être en grande partie feint, mais en étant à la tête du département des opérations secrètes de l'agence de renseignements britannique, Sir Nikolas devait certainement avoir à jouer de nombreux rôles. Ben songeait souvent que quiconque faisait pour la première fois la connaissance de ce grand et beau Danois impeccablement habillé le prenait certainement pour un banquier, ou peut-être un critique d'art. À la suite de leur première rencontre, après avoir décodé l'accent souvent incompréhensible et entendu l'anglais formel que l'homme avait appris, il avait été étonné de découvrir que son nouveau supérieur était un membre de la famille royale britannique, marié à une cousine de la reine. À une époque, Lady Philipa avait été une magnifique jeune femme très populaire et nourrice de l'actuel héritier. Dans le département, Ben avait entendu médire à propos de l'ascension fulgurante de Sir Nikolas au sein de l'agence de renseignements – laquelle n'était pas connue pour confier ne serait-ce que ses problèmes de plomberie à des étrangers – qui devait être entièrement due à ses relations impressionnantes. Ben était certain que Sir Nikolas savait parfaitement ce que ses détracteurs disaient de lui. Et il était tout aussi certain qu'il s'en fichait. Parfois, la nonchalance affichée fonctionnait trop bien.

Sir Nikolas Mikkelsen n'était pourtant pas le seul capable d'endosser différents rôles. Ben était tout aussi capable de feindre le désintérêt que son supérieur. Il savait pertinemment qu'on ne l'avait pas sorti des forces spéciales et placé dans l'univers des opérations secrètes parce qu'il faisait un parfait monsieur tout le monde, un agent qui pouvait travailler dans n'importe quelles circonstances sans se faire remarquer… Il était tout le contraire. On le remarquait toujours. Avec son mètre quatre-vingt-quinze, ses grands yeux verts et ses pommettes

saillantes, le département se servait de sa beauté comme d'un double bluff. Qui soupçonnerait un si beau garçon ? L'apparence extérieure charmante faisant office de distraction, les compétences et le sang-froid qui se trouvaient à l'intérieur étaient souvent oubliés.

Ben regardait désormais Sir Nikolas entrer dans la chambre d'hôtel en repoussant négligemment ses cheveux longs et blonds de son front. Il savait que ce geste avait pour but de désamorcer la colère d'avoir dû attendre si longtemps. Mais il n'était pas d'humeur à être manipulé, alors il garda fermement son masque en place. Ainsi, Sir Nikolas lança d'une voix neutre :

— J'ai été désolé d'apprendre pour l'incendie, Benjamin.

— Merci, monsieur, se contenta de répondre Ben tout aussi calmement.

— Comment allez-vous ?

À ces mots, Ben alla au bar leur servir un whisky chacun, même s'il n'était que dix heures.

— Ça va, répondit-il du même ton en tendant le verre à son supérieur avant d'ajouter : Nos scientifiques ont pu étudier les rapports des pompiers ?

Sir Nikolas prit une gorgée de l'excellent pur malt.

— Il n'y a aucune preuve indiquant qu'il s'agissait d'autre chose qu'un accident.

Ben soutint son regard de ses yeux verts et froids et Sir Nikolas soupira.

— Je suis d'accord, la coïncidence est étrange. Mais Allouni est encore à son ambassade, à Bagdad. Nous avons des hommes pour le surveiller en permanence. En revanche, son frère Usama est arrivé à Heathrow avec un pass diplomatique trois jours avant l'incendie. On ne peut pas vérifier ce qu'il a fait après s'être enregistré à l'ambassade, le 30 octobre. Mais, Benjamin, c'était un pavillon qui avait deux cents ans. Selon toutes probabilités, un des branchements était défectueux, comme cela a été dit dans les rapports.

— Avec tout le respect que je vous dois, monsieur, j'emmerde les probabilités. J'ai tué le fils d'Allouni… Les voilà, les *vraies* probabilités.

— Il n'a pas pu le savoir, Benjamin. L'opération a été un succès.

— C'est des conneries, monsieur. Elle était compromise dès le début. C'était lui. Cet enfoiré a envoyé son frère ou un de ses sbires, mais c'était lui, et il va me le payer.

Sir Nikolas ramena les deux verres au bar et les remplit à nouveau.

— Je vais faire comme si je n'avais rien entendu, déclara-t-il avant de croiser le regard de Ben et le soutenir. J'ai une autre mission pour vous. Si vous êtes partant.

Ben sourit amèrement.

— Vous avez lu *La psychologie pour les nuls* ? Vous sous-entendez que je ne suis pas dans mon assiette pour me faire relever le défi ?

— Cela fonctionne-t-il ? Benjamin, j'ai écrit *La psychologie pour les nuls*. Mais elle m'est inutile avec vous. Ou peut-être l'est-elle désormais ? Êtes-vous toujours de la partie ?

Il tendit alors le verre à nouveau plein à Ben. Celui-ci se retourna et hocha vivement la tête.

Sir Nikolas vint derrière lui.

— Que faites-vous ce week-end ? demanda-t-il en poursuivant avant que Ben ait eu le temps de formuler un mensonge. Philipa reçoit quelques amis au domaine. Il me faut un allié. De plus, vous savez qu'elle adorerait vous y voir, cela fait trop longtemps.

— Votre femme croit toujours que je suis un petit nouveau au ministère des minerais et des industries ?

— Non, je nous ai tous les deux promus, s'esclaffa Sir Nikolas. Je suis maintenant directeur des acquisitions au Bureau des affaires étrangères et du Commonwealth et vous êtes mon adjoint.

À ces mots, il posa délicatement une main sur l'épaule de Ben qui baissa les yeux.

— Quels sont mes nouveaux devoirs ?

Sir Nikolas lui glissa les doigts dans les cheveux courts le long de sa nuque.

— En tant qu'adjoint ? Oh, je ne sais pas… Et si vous me donniez un aperçu de vos compétences pour cet emploi avant que j'en décide ?

Ben sourit pour lui-même, se tourna et s'empara de la veste de Nikolas. Très lentement, il la fit glisser de ses larges épaules et la jeta en direction du fauteuil. Il commença ensuite à dénouer l'élégante cravate en soie, sans jamais laisser l'homme en face de lui détourner le regard. Une fois enlevée, il la laissa tomber au sol en le défiant de protester. Un par un, il défit les boutons de la chemise sur-mesure jusqu'à la laisser béante sur ce torse doux et musclé. Puis, très méticuleusement, il prit un des tétons rose foncé et le pinça jusqu'à le rendre écarlate quand il le relâcha. Quand Nikolas siffla de douleur entre ses dents, il répondit froidement :

— Je crois que j'ai toutes les qualifications pour cet emploi, monsieur.

***

Lorsqu'ils eurent fini, la sensation enivrante du whisky s'était estompée, alors Ben descendit du lit, nu, et retourna remplir les verres. Son estomac gargouilla, alors il prit une pomme dans la coupe à fruits offerte par l'hôtel et en lança une autre à l'homme étendu et rassasié. Ils restèrent allongés côte à côte en mâchant avec contentement, puis ils firent passer le fruit avec l'alcool sans avoir le

besoin ou l'envie de se trouver à un autre endroit en particulier.

— Comment allez-vous vraiment, Benjamin ?

— Quelle impression je vous ai donnée ?

— Le fait que vous puissiez me pilonner sur un matelas durant deux heures ne signifie pas que votre santé mentale est bonne. En réalité, beaucoup avanceraient que cela prouve l'inverse.

— Qu'est-ce que ça dit de vous alors, monsieur, que vous vouliez que je vous baise jusqu'à vous rendre fou pendant deux heures ?

— Ce n'était pas jusqu'à me rendre fou. J'en ai senti chaque instant, croyez-moi, et ma stabilité mentale ne se trouve pas mise à l'épreuve par un Irakien psychotique et rancunier.

— Alors, vous pensez que c'était Allouni ?

— Je pense que c'est ce que vous croyez, Benjamin, et cela m'inquiète.

— On a encore quelqu'un sur lui ?

— Oui.

Quand Ben se tut, Nikolas tourna la tête pour le regarder.

— Venez ce week-end. Nous reparlerons de tout cela.

Ben ne répondit toujours pas, continuant simplement de fixer le plafond, l'air pensif. Nikolas posa alors son trognon de pomme sur la table de chevet et lança très distinctement :

— À mon tour.

Chapitre Trois

Le domaine comprenait un manoir élisabéthain et plusieurs hectares, en campagne, dans le sud du Devon, ainsi que plusieurs ailes victoriennes et des écuries de l'époque édouardienne. Un hommage harmonieux à l'architecture britannique et à la richesse foncière bâtie au fil des siècles, lové au cœur d'une vallée menant à une rivière. Ben était venu de nombreuses fois et il était presque accueilli par Lady Philipa comme le fils qu'elle n'avait jamais eu. Bien sûr, cela le mettait mal à l'aise étant donné sa relation avec son époux, mais Sir Nikolas en semblait amusé.

Ben n'avait jamais laissé sa relation avec son supérieur l'inquiéter. Elle avait commencé dans cette même demeure, la première fois qu'il y avait été invité, après l'entretien où on l'avait convoqué alors qu'il était dans l'armée. Il s'était senti très attentivement observé durant tout le week-end, conscient d'être étudié, jaugé et évalué selon des critères établis par Sir Nikolas Mikkelsen. Il avait supposé qu'il s'agissait d'une évaluation de ses aptitudes pour ce poste. Le deuxième soir, il n'en avait plus tout à fait été certain et avait retourné les brefs regards pénétrants avec une égale intensité. Le troisième jour, une décision avait manifestement été prise à travers ces brefs regards échangés, mais quand il s'était retrouvé plaqué tête la première contre le billard ce soir-là, Ben n'aurait pas vraiment su dire comment les choses étaient si vite passées des regards intenses à une libération physique si violente.

Philipa vint à sa rencontre alors qu'il garait sa Ducati sur le gravier devant la porte en chêne. Elle l'embrassa sur les deux joues en écartant de son équipement de moto les nombreux chiens qui l'entouraient toujours.

— Mon cher… *Couché, Bodger*… Je suis désolée. Nik m'a tout raconté. *Non ! Holly, descends*. C'est tout bonnement affreux. Je vous en prie, entrez.

Il suivit cette femme coiffée en coup de vent et vêtue d'un tweed à travers la vaste entrée où il faisait froid. Noël approchait, la pièce était somptueusement décorée, et avec beaucoup de goût, de couronnes et divers entrelacs floraux. Elle menait à la cuisine, qui attirait en général l'attention durant ce que Lady Philipa appelait ses petits week-ends à la campagne. Nikolas était assis à table quand Ben entra et il ne lui accorda pas même un regard, fixé sur son journal. Après avoir couvert Ben de thé et d'assiettes pleines de *mince pie*, Philipa emmena

son petit troupeau avec elle pour faire quelque chose qui incluait une corbeille de fleurs et d'autres remontrances criées aux chiens. Le calme retomba dans la cuisine. Nikolas leva les yeux pour la première fois et prit une tartelette dans l'assiette de Ben.

— Bonjour, Benjamin.

Ben réprima un sourire. Il n'avait aucune idée de ce qu'était en réalité sa relation avec son supérieur, mais une chose était sûre, il ne le laisserait pas voir qu'il l'appréciait réellement. *Apprécier* était le bon mot et il s'y tenait. Il se détourna un peu de la table, fit glisser l'assiette hors de portée de Nikolas et demanda froidement :

— C'est quoi ce travail que vous avez pour moi, monsieur ?

— Chaque chose en son temps.

Après quelques minutes, tout en regardant son épouse demander aux jardiniers de couper du houx, Nikolas demanda avec une étonnante nonchalance :

— Alors, Benjamin, me ferez-vous plaisir ?

Ben ne put s'empêcher de rire. Sir Nikolas n'était jamais aussi inélégant que lorsqu'il faisait référence à leurs activités extraconjugales peu communes. Ben savait exactement ce que voulait son supérieur et il acquiesça.

— Bien sûr, pourquoi pas ?

Ils conduisirent les chevaux de Nikolas en dehors de leurs écuries superbement équipées. Dans la plupart des choses qu'il faisait, Nikolas gardait son élégance énigmatique et impeccable, la façade que personne n'était autorisé à percer, mais pas pour l'équitation. Sur un cheval, il devenait autre chose, quelque chose de dangereux. *Primitif*. D'une façon qu'aucun aristocrate britannique ne pouvait égaler. Il ne faisait qu'un avec l'animal. Ben ressentait une menace, quelque chose de féroce chez ce Viking quand ils chevauchaient tous les deux. Avec habileté, ils descendirent jusqu'à l'endroit où les jardins rencontraient l'estuaire de la rivière à marée. C'était marée basse, ce qui laissait la laisse boueuse exposée. La piste était glissante, libérant une odeur puissante et primitive de vase, d'iode et d'algues. Ils allèrent prudemment sur leurs montures, les sabots des chevaux se posant avec hésitation entre les rochers. Puis ils arrivèrent à la plage où il ne restait plus que du sable mouillé, maintenant que la marée était descendue. Nikolas se tourna sur sa selle, une expression vive sur le visage.

— La course ?

Ben se demanda comment cet homme magnifique pouvait supporter de vivre caché derrière l'apparence qu'il montrait au monde. C'était là le Sir Nikolas Mikkelsen que *lui* était rarement autorisé à apercevoir. Après tout, ce n'était pas facile de préserver les apparences quand on était recouvert de la sueur et du sperme d'un autre homme. Quand

Nikolas était enfoncé dans son corps, il était très différent. Là, sur une plage glaciale, au mois de décembre, cet homme de passion brûlant de vie émergeait une nouvelle fois. Ben rit de bon cœur et le vent emporta ce son rare pour le balayer de la surface de l'eau.

— Que gagnerez-vous quand j'aurai inévitablement perdu ?

Nikolas rit aussi et rapprocha son cheval, ramenant leurs cuisses au contact l'une de l'autre.

— Je suis un hôte généreux, Benjamin. Vous pouvez choisir votre propre gage, dit-il avec un fort accent danois qui écorcha les mots.

Au creux des reins, Ben sentit le même frisson d'excitation que celui qu'il avait connu lors de leur toute première rencontre : une poignée de main au-dessus d'un bureau et des salutations sobres. *Monsieur Rider. Merci d'être venu.* Depuis, Nikolas l'avait remercié de sa venue de bien d'autres façons.

Ben fit comme s'il s'apprêtait à répondre à la question de Nikolas en se tournant, l'air de rien, vers la route proposée. Puis, d'un coup de talon, il se trouva parti. Il avait besoin du moindre avantage. Le vent le faisait pleurer et gelait ses oreilles. Il savait monter, mais il le faisait comme un homme sur un cheval. Pas Nikolas Mikkelsen. Lui *était* le cheval et le battement des vagues, il était le vent qui s'engouffrait dans leurs cheveux, les délices de l'odeur de sel et de terre. Il rattrapa facilement Ben, resta à sa hauteur et s'amusa avec lui tandis qu'ils approchaient de la falaise surplombant le cap. En manœuvrant pour passer les flaques laissées par la marée, il le dépassa et tourna sur la plage désormais dégagée pour gagner la crique accessible seulement à marée basse. Ils imaginaient toujours leur ligne d'arrivée entre la meule et le dromadaire, deux rochers aux formes particulières que Ben avait renommés *le trou de balle* et *la trique*. Nikolas l'emporta d'une bonne longueur, comme toujours. Il s'arrêta dans l'eau en tirant les rênes, son cheval dansant au milieu des vagues. Ben fit de même à côté de lui.

— Salopard.

Nikolas tourna sa monture pour qu'ils se retrouvent côte à côte en se faisant face.

— Alors, ma récompense ?

Avec le recul, Ben n'aurait pas su dire si c'était l'euphorie de la course et l'étrange torpeur de tristesse qu'il ressentait depuis l'incendie, mais il décida soudain qu'il voulait davantage que ce qui lui était d'ordinaire accordé avec cet homme. Il hésita un instant et balaya inutilement du regard la plage vide en ce mois de décembre. Ils avaient cet endroit glacial, battu par le vent rien que pour eux. Sans trop y réfléchir davantage, il se pencha et embrassa les lèvres froides qui se trouvaient devant lui. Puis il se rassit pour jauger la réaction de son supérieur, puisque malgré toutes les choses qu'ils avaient faites

ensemble, ils ne s'étaient pas une seule fois embrassés. Ils s'étaient rarement embarrassés de la masturbation, jamais de fellation, ils n'étaient en somme jamais passés par ces premières étapes menant lentement à des rapports sauvages auxquels ils s'étaient abandonnés dès le premier week-end. Ils étaient passés d'un regard à la sodomie sans faire de quartier. Ben ne pouvait pas l'expliquer et ils ne parlaient jamais de ce qu'ils faisaient ; il n'avait d'ailleurs jamais demandé à le faire. Ce baiser sur une plage froide, montés sur des chevaux qui piétinaient, se tortillaient et se tournaient était donc très différent. Nikolas émergea de ce baiser et le regarda froidement, retrouvant instantanément son détachement.

— Qui était le corps dans l'incendie, Benjamin ?

Ben bascula la tête en arrière et son cheval, sentant son agitation, recula trop vivement. Il dut agripper la selle pour garder l'équilibre et fit prudemment sortir l'animal de l'eau en direction des rochers. Quand il sentit le vent moins fort, il descendit de sa monture et lui fit faire quelques pas pour la calmer ; et se calmer, lui aussi. Nikolas le rejoignit, descendit à son tour de sa monture, prit une friandise dans sa poche pour lui donner et la caressa et lui parlant doucement dans sa langue maternelle.

Enfin, Ben répondit :

— Nathan. Il s'appelait Nathan. Il était charpentier. Il changeait les fenêtres de la maison.

— Il était là depuis longtemps ?

— Non. Pourquoi vous me demandez ça maintenant ?

Il vit l'expression de Nikolas un bref instant, avant que celui-ci puisse la cacher.

— Vous saviez déjà tout sur lui. Bien sûr.

Ils commencèrent à ramener les chevaux en direction du cap qui séparait les deux plages à marée haute.

— J'étais curieux de voir quand vous m'en parleriez, cependant.

— Non, c'est faux. Dites, c'est à propos du boulot ou à propos de nous ? Vous pensez que sa mort a quelque chose à voir avec… C'était juste un baiser. Les gens s'embrassent. Les gens *normaux* s'embrassent.

— Vous pensez ne pas être normal ?

— Je crois que c'est vous qui ne l'êtes pas ! Avec tout le respect que je vous dois. Monsieur.

— Alors vous pensez que je vais devenir un Nathan de substitution ? s'esclaffa Nikolas.

— Non, grogna Ben. C'est bon, oubliez ça, d'accord ? Je… Vous l'avez gagnée, la course. Vous gagnez *toujours*, c'est bon ? Je pensais…

Ils étaient désormais abrités sous la falaise, le vent plus faible s'engouffrait dans les cavernes peu profondes, le long du flanc le plus bas.

— Je voulais juste…

La main de Nikolas s'enroula tout à coup autour de sa nuque en l'attirant vers lui et ses lèvres atterrirent sur les siennes, ce qui le fit taire. Elles étaient froides, leur peau aussi, mais les gants en cuir de Nikolas étaient doux sur le visage de Ben pendant qu'ils découvraient et savouraient ce baiser. Faisant la même taille, ils allaient naturellement bien ensemble. Ils se séparèrent, un sourire rare sur chacun de leurs visages, puis ils s'embrassèrent de nouveau, leurs lèvres s'ouvrant cette fois avec passion, laissant leurs langues explorer leurs bouches. Ben pensait que la sienne avait déjà découvert les parties les plus intimes du corps de son supérieur, mais il se trompait, c'était là quelque chose de tout à fait différent. Aucun d'eux ne pouvait se livrer à un tel baiser et continuer à feindre son habituel détachement.

Ce ne fut que lorsque le cheval de Ben se cabra et s'ébroua qu'ils furent avertis de la présence d'autres êtres vivants sur la plage. Ils entendirent un jappement et virent deux chiens courir autour de la crique à la poursuite des mouettes en aboyant joyeusement. Ils se séparèrent et remontèrent pour chevaucher lentement, côte à côte. Ben ne trouvait rien à dire et était presque sûr que Nikolas était également dérouté. Cela faisait beaucoup à intégrer. Dans cette promesse de mieux portée par le vent – une promesse presque tangible, réelle – quelque chose avait soudain changé entre eux. De toute évidence, ils le sentaient tous les deux et cela imposait le silence à leur familiarité naturelle affichée. Ben sentit une boule de tension se nouer dans son estomac. Il aurait préféré que les choses restent telles qu'elles avaient été plutôt que de perdre complètement Nikolas. Il savait parfaitement qui détenait le pouvoir dans cette étrange relation, et ce n'était pas lui. Enfin, Nikolas rit tristement et passa une main dans ses cheveux, un geste si familier que Ben sut que tout irait bien entre eux. Il n'avait rien gâché. Il jeta un coup d'œil à Nikolas et leurs regards se croisèrent. Il secoua alors affectueusement la tête.

— Je suis désolé de m'être mis en colère à propos de Nathan, monsieur. Je crois que je me sens coupable. Je l'ai attiré dans ma vie et ça lui a coûté la sienne.

— Aviez-vous l'intention que cela arrive ?

— Non ! Bien sûr que non.

— Alors je ne vois aucune raison pour que vous vous sentiez coupable. Triste, oui. Mais la tristesse finit toujours par passer.

Ben observa le regard baissé de son supérieur alors qu'il finissait sa phrase. Il fut tenté de lui demander quand la sienne passerait, mais il savait que cette question ne serait pas tolérée. À la place, enhardi par leur baiser, il annonça avec insolence :

— Le dernier arrivé paie le déjeuner !

Il arriva avec une longueur d'avance aux écuries, mais la victoire lui avait été laissée. Qui faisait plaisir à qui en gagnant ainsi, il s'en fichait bien. Ils descendirent de leurs montures et Nikolas tendit les rênes au garçon d'écurie en cherchant dans sa poche une dernière friandise pour le cheval de Ben avant de lui murmurer quelques mots dans la langue sauvage de ses ancêtres conquérants.

Chapitre Quatre

Quand ils rentrèrent ensemble à la maison, Ben vit que les autres invités de Philipa étaient arrivés. Les pièces du rez-de-chaussée étaient désormais emplies du bruit des personnes, des sacs et de tout l'attirail d'un week-end à la campagne avant Noël. Nikolas lui donna un petit coup de coude et ils se dirigèrent vers l'arrière de la demeure pour accéder aux bureaux où des escaliers privés menaient aux étages supérieurs. Il suivit Ben dans la partie d'origine de la maison (élisabéthaine, donc), jusqu'à la grande chambre qui portait presque son nom tant il y avait souvent dormi. Les fenêtres basses à meneaux filtraient une faible lumière d'hiver qui ne pouvait pénétrer la pièce que durant une petite heure à cette période de l'année ; le lierre épais qui courait sur cette partie ancienne de la maison n'aidait pas. Ben alla jusqu'à la fenêtre, s'appuya sur le rebord et jeta un œil à l'extérieur.

— J'ai déjà dit que j'adorais cette maison ?

— Une ou deux fois, répondit Nikolas avec un sourire. Je vous enverrai les factures pour l'entretien, si vous voulez. Vous avez une bonne assurance ?

— Je crois que je pourrais tout de suite m'offrir un de vos chenils, acquiesça Ben.

Nikolas s'approcha et vint se tenir derrière lui.

— Je vous ferais un taux préférentiel, Benjamin, vous le savez.

Ben se tourna. Un frisson d'anticipation jaillit en lui, mais pour la première fois, elle ne concernait pas le sexe. Il voulait que Nikolas l'embrasse encore. Il voulait que Nikolas *initie* un autre baiser, qu'il admette qu'il en avait besoin… qu'il admette, enfin, que cela, ce qu'ils avaient entre eux, était *davantage* que du sexe. Il vit son hésitation. Incroyablement, il voyait de la confusion dans ses yeux. Il se demanda alors si cet homme mystérieux s'était déjà senti confus. Être celui qui avait un tel effet sur son supérieur ne fit que renforcer son excitation. Enfin, une décision sembla prise dans cet impénétrable regard marron. Nikolas leva une main, lui agrippa la manche. Il glissa l'autre sur sa joue et caressa ses pommettes saillantes.

— Alors… prêt pour le déjeuner ? lança-t-il en dégainant un large sourire avant de se diriger vers la porte.

— Quel connard, grogna Ben.

— Je vous en prie, prenez votre temps pour vous doucher et vous changer. Il y a ce qu'il faut en eau chaude, ajouta-t-il avant de se

retourner avec un regard insondable. À moins que vous n'ayez besoin d'une douche froide, bien sûr.

***

Ben n'aurait osé qualifier le repas de déjeuner. Il méritait le nom de *festin* : douze personnes autour d'une table de l'époque géorgienne dans l'immense salle à manger, des domestiques sur le qui-vive pendant que les invités se servaient à un somptueux banquet disposé autour d'un magnifique sapin de Noël de quatre mètres cinquante. Un feu craquait dans la cheminée d'époque, son manteau lui aussi décoré d'ornements floraux. Ben reconnut la plupart des autres invités grâce aux nombreux week-ends passés chez les Mikkelsen. En vérité, ils se ressemblaient tous pour lui : fortunés, titrés, propriétaires terriens. Comme lui n'était aucun des trois, il préserva sa dignité en s'enroulant dans un silence mystérieux tout en mangeant chaque chose qu'on lui présentait puisque c'était gratuit et il se divertit en contemplant son supérieur faire semblant, envoûter et charmer. Il avait beaucoup à apprendre de Sir Nikolas Mikkelsen. Une place se libéra à côté de lui et Lady Philipa s'y glissa, son assiette inélégamment remplie de bonnes choses.

— Alors, mon cher, dites-moi que vous vous joindrez à nous ce soir.

Nikolas se détourna de la femme qui était à côté de lui pour répondre calmement.

— Vous connaissez Benjamin et je ne chasse jamais. De plus, nous avons du travail.

— Oh, taratata, vous ne pouvez pas vous laisser faire de la sorte, Ben. Vous ne venez pas ici pour travailler.

— Je suis désolé, mais si Sir Nikolas a besoin de moi…, répondit Ben en baissant les yeux.

Nikolas sourit à son épouse, mais adressa un regard entendu à Ben.

— Vous avez rendu votre présence tout à fait précieuse pour moi, Benjamin.

Ben garda les yeux rivés sur son assiette et but une autre gorgée de vin.

***

Aller chasser demandait apparemment quantité d'aboiements et de cris, ce fut alors avec un certain soulagement que Ben entendit enfin la porte de la salle d'armes claquer. Encore quelques éclats de voix, un jappement, puis le silence. Il était dans la salle de billard et frappait paresseusement les boules à la main. Il entendit la porte s'ouvrir et se retourna. Il ne fallut rien de plus que cela : voir Nikolas s'avancer vers lui. Ce besoin impérieux jusque-là refoulé se libéra en l'aveuglant de désir. Sentir le rebord de la table sous son derrière n'aida en rien. Elle

évoquait beaucoup de souvenirs. Nikolas se rapprocha et passa une main sur le rebord lustré, semblant perdu dans ses pensées. Ben ferma les yeux, anticipant la suite.

— Que savez-vous des blaireaux, Benjamin ?

D'accord…

— Pardon ?

Nikolas rit en voyant son expression.

— Ils sont petits et noirs et…

— C'est bon, je sais ce que c'est. Je veux dire… monsieur. Désolé, mais je…

— Pourquoi m'appelles-tu toujours Monsieur ?

— Pourquoi m'appelez-vous toujours Benjamin ?

— Touché. Mais, reprit-il en passant ses doigts sur l'arrière de la tête de Ben, tu peux m'appeler Nikolas, tu sais ? Surtout quand je jouis en toi. Ce serait approprié, tu ne crois pas ? Comme l'usage du tutoiement.

Ben déglutit.

— Alors appelle-moi Ben.

— Il faudrait d'abord me braquer une arme sur la tempe, s'esclaffa Nikolas. J'exècre les surnoms. Et puis, j'aime bien Benjamin. C'est tout à fait toi.

— Non. C'est le petit snob d'école privée que ma mère voulait que je sois.

— Et pas le casse-cou qui a rejoint l'armée à seize ans et qui a passé les sélections la première fois qu'il les a tentées ?

— Non, ce n'est pas lui. Ça, c'est Ben.

— Peut-être que j'aime bien les élèves d'écoles privées, lança Nikolas en déboutonnant la chemise de Ben.

— Vous n'avez pas fait le meilleur choix, alors, *monsieur*. Pourquoi perdre votre après-midi avec moi, ici… Et attends, tu as vraiment commencé cette conversation en me demandant ce que je savais des blaireaux ?

— Mmh mmh. Il me semble, oui. Mais je crois que tu m'as distrait.

Nikolas caressa brièvement une blessure par balle qui n'était désormais plus qu'une cicatrice sur les côtes de Ben, puis il se pencha pour s'en rapprocher et, contre toute attente, mordit cette chair chaude.

— Aïe ! Ça va pas ! s'écria Ben, les yeux écarquillés, incrédule face à la marque de morsure autour de son téton. Ça fait mal !

— Tant mieux.

Nikolas fit de même avec l'autre. Ben laissa tomber sa tête en arrière, fermement agrippé à la table jusqu'à faire pâlir ses articulations.

Il sentit sa ceinture se défaire et des mains fortes glisser sous

l'élastique de ses sous-vêtements pour venir s'emparer de son postérieur. Nik se serra contre lui, excité, de toute évidence, alors que leurs sexes entraient en contact et se frottaient l'un à l'autre en créant un délicieux avant-goût de la suite des événements.

— Tourne-toi, Benjamin.

Ben s'exécuta, son érection désormais pressée contre le rebord de la table massive. Nikolas fit glisser son pantalon, juste ce qu'il fallait, et Ben ne sentit alors plus qu'une friction rêche jusqu'à ce que la douleur disparaisse entièrement ; jusqu'à ce que cela devienne agréable, très plaisant, puis, le lent *crescendo* vers l'extase. Nikolas glissa une main sous sa chemise, écartant ses doigts sur son dos pour le garder baissé. L'autre main s'accrocha avec détermination à une hanche pendant qu'il chevauchait ce corps musculeux. Et si Ben songea à la façon dont Nikolas montait à cheval, primal et féroce, cela ne fit que rajouter à la grande immoralité de toute la situation. Ils ne dirent presque rien, comme toujours. Dans ces moments-là, voilà tout ce dont ils avaient besoin.

— Je vais jouir, grogna soudain Ben.

Nikolas se pencha sur son dos en le pénétrant plus fort.

— Ne tache pas ma table, elle vaut cher.

— Quoi ? Merde !

Il baissa une main et récupéra maladroitement le fruit de son orgasme avant de l'essuyer avec dégoût sur son jean pendant que Nikolas jouissait en lui en jurant dans sa langue natale avant de retomber mollement sur son dos, épuisé. Puis il se redressa et le fessa violemment en se retirant.

— Bon garçon. Et maintenant… les blaireaux.

Ben se laissa tomber à genoux.

— Oh, mon Dieu. Tu es fou.

Nikolas vint à côté de lui, renfermé et impeccable, comme toujours.

— On m'a déjà dit cela.

Il lui offrit une main, fait nouveau, et l'aida à se rhabiller pour le rendre présentable. Alors il croisa son regard et ajouta d'un ton songeur :

— Tu me rends fou, aujourd'hui.

— Hein ?

Nikolas rougit légèrement, les pommettes roses, un fait encore plus inhabituel que sa serviabilité.

— J'en perds mon anglais.

— Je t'ai rendu fou, aujourd'hui ? Comment ? Pourquoi ?

— On ne dit pas fou dans ce cas-là, laisse-moi réfléchir, reprit Nikolas avec une moue avant de rire pour lui-même. Dingue, voilà ce qui convenait, Benjamin. Aujourd'hui, je suis un peu dingue de toi. Je…

Il lui saisit le menton d'une main de fer.

— Parce que je veux faire cela.

Il se pencha alors et l'embrassa. C'était un geste sauvage, irréfléchi… qui se mua en un baiser doux, timide et très, très agréable. Il s'écarta ensuite pour observer la réaction de Ben.

Il le ramena vers lui en le tirant si près que Nikolas devait pouvoir sentir son souffle sur ses lèvres.

— Ce n'est pas dingue, c'est la pure perfection…

Il dévora presque le visage de Nik avec ce baiser implorant. Il avait désespérément besoin de cela, de cette affirmation, de ce degré d'attention. C'était génial et il se détestait d'être si faible, cependant quand Nikolas avait voulu partager l'intimité d'un baiser avec lui, il s'était senti exister. C'était pathétique de voir son existence validée de la sorte, mais les choses étaient ainsi. Nikolas finit par s'écarter pour essuyer ses lèvres en passant une main dans ses cheveux. Il repoussa la tentative de Ben de le saisir une nouvelle fois.

— Non, tu dois prendre une douche et te changer, ensuite je te raconterai une histoire de blaireaux, décida-t-il avant de rire en voyant l'expression de Ben. Viens, je vais satisfaire ma folie en te regardant te doucher.

— Euh… non, t'as pas intérêt. Monsieur.

— Ma maison, mes règles.

Nikolas s'accouda au meuble de toilette dans la salle de bain et joua nonchalamment avec le rasoir de Ben pendant que celui-ci était sous l'eau. Il avait usé de piètres protestations en affirmant que c'était vicieux et bizarre, mais il était secrètement ravi et incroyablement excité de savoir qu'il était regardé avec envie. Quand il sortit, Nikolas lui tendit une serviette. Il ne la prit pas et se contenta de se tenir debout, les bras écartés, l'air d'attendre quelque chose. Nikolas soupira et commença docilement à le sécher.

— Je dois faire cela pour les chiens.

— J'espère que tu ne leur fais pas la même chose. Je crois que c'est illégal.

Nikolas haussa un sourcil interrogateur et saisit une nouvelle fois le sexe de Ben en le caressant délicatement.

— Non, je ne suis pas Anglais. Je préfère mes amants sur deux jambes.

— Amants ? Ce n'est pas comme ça qu'on nous appellerait de là où je viens.

— Dans ce soi-disant logement social où tu prétends avoir grandi ?

— Hé, ne dénigre pas mon droit de naissance. Il n'y a rien de faux à propos de la résidence Monkweir. Crois-moi. Et ne t'arrête pas.

— Ne me donne pas d'ordre, Benjamin.

— Ah oui ? Je ne t'ai pas vu te plaindre de recevoir des ordres

quand on était à l'horizontale.

— Eh bien, nous sommes à la verticale maintenant, alors souviens-toi de ta place.

Ben se pencha tout près de son oreille.

— OK. S'il vous plaît, ne vous arrêtez pas, *monsieur*.

— Beaucoup mieux, acquiesça Nikolas en souriant.

Il continua de faire glisser le sexe de Ben dans sa main tout en séchant de l'autre ses cheveux sombres avec une serviette. Ben baissa une main qu'il posa délicatement sur un des poignets de son supérieur, les yeux fermés, la tête penchée en arrière, le creux des reins en fusion, les jambes mal assurées pendant que l'orgasme déferlait à nouveau en lui. Cette fois, son fluide tomba innocemment au sol. Nikolas fit tomber la serviette par-dessus.

— Bénis soient les domestiques de la maison, commenta-t-il sèchement. Maintenant, habille-toi et rejoins-moi dans mon bureau.

Chapitre Cinq

Un feu crépitait dans la cheminée et un verre de whisky attendait Ben quand il arriva en bas des escaliers. Il se laissa tomber dans un fauteuil en cuir et savoura une gorgée du pur malt.

— J'aurais tellement préféré galérer dans la boue en chassant le renard, murmura-t-il avec ironie.

— Je crois que c'est le faisan, cet après-midi, mais je suis entièrement d'accord.

— J'aurais pensé que vous participeriez à ça, *monsieur*. Pour renforcer votre couverture.

Nikolas l'étudia d'un air songeur.

— Tu penses que ma vie est un camouflage ?

— Monsieur, commença à répondre Ben en soutenant son regard, je crois que chaque chose que vous faites, depuis le moment où vous vous réveillez jusqu'au moment où vous vous endormez, n'est rien de plus qu'un jeu d'ombres.

— Je ne sais pas si je dois être horrifié ou flatté. Et que couvré-je donc ?

— Je crois que le jour où vous nous laisserez le savoir sera le jour où tout s'effondrera ; et j'aime bien cette maison. J'aime bien venir ici, dit-il avant d'hésiter et ajouter : Quelquefois, vous aussi, je vous aime bien.

Nikolas sourit et but une longue gorgée de son propre verre.

— Et ce doit être à ce moment-là que je te parle des blaireaux. Es-tu installé à ton aise ?

Ben se sentait plus endormi qu'à l'aise. Il avait quitté Londres avant l'aube, avait conduit jusqu'au Devon, avait monté à cheval, copieusement déjeuné (sans y aller de main morte avec le vin), s'était envoyé en l'air (deux fois) et était désormais assis près d'une bonne flambée (avec une autre bouteille d'alcool). Nikolas lui donna un petit coup dans la cheville.

— Quelle est la plus grande menace pour votre… notre identité nationale, Benjamin ?

— *Britain's Got Talent* ?

— Ne sois pas taquin, mon garçon.

— Je ne sais pas, *monsieur*. Al-Qaïda, je suppose.

— Faux. Cela t'étonnera peut-être, mais les terroristes nés à l'étranger ne représentent pas une menace si grande pour nous.

— Eh bien, ils ne sont plus étrangers maintenant, si ?

— Exact, mais la plupart des actes terroristes de cette année ont été commis par de vrais petits Britanniques, les soi-disant activistes au nom des droits des animaux.

— Oh, c'est pas possible, c'est une blague ? Une bande de *warriors* de l'écologie aux cheveux gras, avec un anneau dans le nez et des anoraks ? T'es pas sérieux ?

— Malheureusement, si. Nous avons récemment eu un changement d'administration, comme tu le sais. Nos précédents experts voyaient pousser les cornes du Malin chez des organisations comme le Parti national britannique. Ceux d'aujourd'hui les voient pousser dans tout ce qui menace le monde rural. J'ai également reçu des pressions… d'autres milieux.

Ben suivit son regard neutre tourné vers la fenêtre à meneaux à travers laquelle on apercevait le flanc de coteau derrière la demeure… et Lady Philipa.

— Ah.

— Exactement. Un membre d'honneur du cabinet a été menacé. C'est un propriétaire terrien voisin. La menace est prise assez au sérieux pour avoir augmenté sa protection policière en passant son statut d'*orange* à *critique*.

— Pourquoi ? Il pose des éoliennes sur ses terres ? Il y a autorisé la construction d'une nouvelle rocade ? Ha ! La nouvelle piste pour l'aéroport Heathrow, au fin fond du Devon ?

— Non, il est le premier propriétaire anglais à autoriser l'abattage des blaireaux sur ses terres. Ils vont commencer à placer les pièges et les abattre ce mois-ci. Un blaireau mort a été envoyé dans ses bureaux, à Westminster. Je crois que le message est clair.

— J'espère qu'il est mort naturellement entre les pattes de ses congénères.

— Il a été décapité et la tête d'une poupée a été enfoncée dans le corps. La poupée appartenait à la fille du ministre, âgée de sept ans.

— Oh.

— Comme tu dis.

— Donc, où est-ce que j'interviens ?

— Que dirais-tu de te faire percer le nez, Benjamin ?

***

Heureusement pour Ben, il n'eut à supporter aucun piercing ce soir-là. Cependant, il reçut six profils détaillés à étudier et apprendre. Les Renseignements avaient des dossiers sur tous les activistes de la cause animale du pays. En l'absence de texte de loi concernant la sécurité nationale, ils ne pouvaient en revanche rien faire de ces informations avant d'avoir la preuve qu'un crime avait été commis. La protestation était encore autorisée en Grande-Bretagne. Et la liberté d'expression

était encore à peu près garantie. Alors, là où les Renseignements étaient pieds et poings liés, des hommes comme Ben et le département entraient en jeu. Il passa le reste de l'après-midi et une bonne partie de la soirée à étudier les dossiers. Il remarqua à peine quand un des domestiques vint raviver le feu. Il prit une assiette tout aussi distraitement et ce ne fut que lorsque Nikolas revint dans le bureau en portant une élégante cravate noire qu'il leva les yeux.

Nikolas vint se percher sur un accoudoir du fauteuil et passa un bras sur le dossier.

— Tu es bourré, souffla Ben.

— Je ne suis jamais ivre, Benjamin, tu le sais.

— Ouais. Ça va être marrant…

— Cesse cette insubordination et dis-moi ce que tu as trouvé.

Il commença alors à passer ses doigts dans les cheveux courts, à la base du crâne de Ben qui s'autorisa à profiter de ce contact avant de désigner les dossiers d'un geste de la main.

— On ne peut pas s'infiltrer chez les protestataires. Ce sont des gens du coin qui se connaissent bien. Sean Mafferty et son petit frère Seamus, liés à l'IRA, il y a dix ans, sont arrivés ici quand la paix a ruiné leur vie de criminels. Ils ont recruté d'autres véritables activistes, comme là… Julie Arthur : école privée, problèmes avec son père, voulait être mannequin, avait un problème avec la fourrure et ses commentaires ont attiré l'attention des Mafferty. J'avais pensé qu'elle serait un bon moyen de s'infiltrer…

Nikolas lui prit la photo des mains et fit une remarque dans sa langue qui se passa facilement de traduction.

— Mais elle a une petite amie. Qui se fait appeler Peace. Apparemment, elles forment un couple solide et ne sont pas à voile et à vapeur. Donc, rien d'intéressant pour moi.

— Je te crois capable d'attirer n'importe quelle lesbienne dans ton lit, Benjamin.

Ses doigts caressaient maintenant les pommettes de Ben.

— Oui, et je t'ai déjà dit que tu étais ivre. Ce qui nous laisse celui-là, le professeur Tim Watson. Il travaille dans une de ces nouvelles soi-disant universités dans un truc qui s'appelle le département d'éthique et de religion contemporaine.

— Cela ressemble à quelque chose que l'on pourrait utiliser comme couverture, commenta Nikolas en pouffant de rire. Voici Benjamin Rider, il est responsable de mon positionnement éthique.

Ben réprima un petit rire et ne dit rien. Un pouce se promenait délicieusement le long de sa clavicule.

— C'est un trotskyste, évidemment, ça va un peu avec. Il a aidé à organiser les manifestations de la *Countryside Alliance,* l'organisation de soutien au monde rural dans les environs.

— Mon épouse y est allée et je ne pense pas qu'elle puisse être qualifiée de trotskyste.

— Watson a été arrêté quand il était adolescent, en 1996. Il protestait contre la rocade de Newbury. Il a organisé le mouvement *Stop the Cull* en 2012 avec la même technique de creusage de tunnel qu'il avait utilisée à Newbury, dans une des propriétés de la Couronne où l'abattage devait commencer. Ce coup-là lui a sûrement permis d'avoir sa place. Mais plus en lien avec la menace directe adressée au ministre, il a organisé le boycott des syndicats étudiants contre la directrice du centre de biologie consacré aux cellules souches quand elle a ouvert un nouvel établissement de recherche. Elle a reçu ça, ajouta-t-il en tendant la photo de ce que Nikolas reconnut comme un ours en peluche recouvert de lignes d'autopsie et ouvert sur toute la hauteur du ventre. L'ourson de son enfance. Aucune preuve réelle, mais c'est intéressant. Il est associé aux Mafferty et a été photographié par les Renseignements avec eux, Julie Arthur et Peace, au pub. Mais pour être honnête, il y avait d'autres personnes avec eux, a priori c'était juste une rencontre amicale. Par contre, je pense qu'il est très probable que ce soit lui qui ait envoyé la menace au ministre.

— Et ce sera lui, ta porte d'entrée ? Tu vas te l'envoyer ?

La main de Nikolas remonta sur la gorge de Ben et la serra de façon déroutante. Ben botta en touche.

— Il a une barbe, donc non. Enfin bon, regarde, je crois qu'elle est là, ma porte d'entrée, reprit-il en sortant le dernier document. L'abattage est organisé par la DEFRA, le ministère de l'écologie, de l'agro-alimentaire et des affaires rurales. Et ils recherchent principalement…

Nikolas éclata de rire et conclut à sa place :

— Des anciens tireurs d'élite.

— Oui, pour une fois, j'y vais en qualité de ce que je suis vraiment, acquiesça Ben en souriant lui aussi. Mafferty me voit d'abord comme l'ennemi, mais je vais au pub du coin, peut-être que je me dispute avec eux, je les laisse m'impressionner. Et je rejoins leur cause. Rien de plus fougueux qu'un nouveau converti, n'est-ce pas ? Je confirme que c'était le barbu aux poupées et aux ours qui a fait le coup et je le retire de l'équation.

— Tu n'aurais aucun problème à tuer ?

— Tu es sérieux ? Tu as vu cette barbe ?

— Je parlais des blaireaux, Benjamin.

— Oh. Tu sais, tu es vraiment bizarre pour un soi-disant aristocrate anglais. Il faudrait peut-être que vous revoyez cette couverture, monsieur.

— File au lit, vilain garnement. Je vais relire attentivement les dossiers et te ferai savoir ce que j'en pense demain.

— Quand voudrais-tu que je sois en place ? La première journée de formation a lieu lundi.

— Une formation ? Pour tuer un blaireau ? Tu n'es pas sérieux ?

Ben lui tendit un autre document.

— *Utilisation d'un fusil de chasse. Utilisation d'une carabine. Choix du site. Techniques d'appât.* Un truc appelé *Mise à mort*, que je suppose être un euphémisme pour *tuer la pauvre bestiole*. *Utilisation de l'équipement de vision de nuit. Lampes*, qui consiste peut-être à les frapper avec des lampes ? *Écologie et blaireau et…*

— Pour l'amour de Dieu, stop. Excuse-moi d'avoir demandé. Je devrais peut-être te renvoyer en Irak pour que tu aies une vie plus facile ?

— Oh, et il y a un test à la fin. Un QCM.

— Tu penses que tu le réussiras ?

— Tu penses que je ne sais pas comment on triche ?

— Si on fait cela, tu seras en poste lundi, déclara Nikolas en s'ébouriffant les cheveux. Le ministre a reçu une autre menace, ce soir.

— La tête manquante ?

— Non, une photo de sa fille, assise à son bureau, à l'école.

— Merde.

— Oui.

— Il va annuler l'abattage ?

— Quoi, et entacher sa carrière politique ? Benjamin, nous sommes peut-être des meurtriers, des menteurs et des fornicateurs, mais eux sont des hommes politiques britanniques. Il nous est impossible de rivaliser.

Chapitre Six

Quand Ben rassembla ses affaires pour partir le lendemain matin, il avait le feu vert pour son plan. Il était d'une facilité folle d'obtenir une place dans la formation à l'abattage. L'emploi n'était pas très populaire, étant donné les compétences spécifiques et la mentalité requises, et lui remplissait tous les critères ; du moins son faux profil – le caporal Jamie Lancaster, ancien de l'infanterie – le faisait. Le lundi matin, il se présenta sur le lieu de la formation, une ferme près de la zone de battue. Sur le chemin, il reconnut bien une chose en commun chez tous les autres participants… Un soldat peut en repérer un autre à des kilomètres. Il était cependant certain de n'en avoir jamais rencontré un seul au cours des années passées chez les parachutistes des forces spéciales aériennes avant que le département ne l'enlève à sa routine. Il eut pour binôme un ex-sergent de régiment des *lowlands* d'Écosse, nommé Jock. Si Ben avait dû choisir entre tirer sur un blaireau ou Jock, le blaireau aurait pu voir un autre jour se lever. Il supposa que, comme dans les abattoirs, on ne rencontrait pas la fine fleur de Grande-Bretagne dans une formation à l'abattage de blaireaux. Il ravala pourtant son aversion envers l'Écossais agressif et se concentra sur le travail pour lequel il était réellement là.

Étonnamment, l'occasion d'établir un contact avec les protestataires se présenta le tout premier jour. Tandis qu'ils étaient conduits sur les terres du ministre pour commencer ce qui était décrit comme le *module 1 : identification, référencement, enregistrement de la zone d'abattage* et *identification et classement des terriers*, ils découvrirent une barricade de fortune sur la voie menant à la ferme du locataire de Sir Monty Bancott. Une camionnette était en travers de la route et quelques personnes étaient assises devant : simple, mais efficace. Ben reconnut Julie et sa petite amie. Il descendit en même temps que les autres et leur formateur. Le représentant de la DEFRA (Ben n'était pas sûr de savoir quelle partie du département ce fonctionnaire en costume représentait parmi l'environnement, l'agro-alimentaire et les affaires rurales, mais à en juger par son tour de taille et sa ceinture, il opta pour la deuxième section) resta dans le véhicule pour passer un coup de téléphone animé. En revanche, le représentant du syndicat des agriculteurs des environs, qui les suivait pour voir le déroulement de la première journée, commença à vitupérer contre les manifestants. Quand ceux-ci commencèrent à répondre, une petite vieille au style un peu hippie apparut et se lança dans une manœuvre le long de la

camionnette avec la ferme intention de bloquer l'espace qu'il y avait entre le véhicule et la haute haie sur la droite. Avant qu'il puisse intervenir, Ben vit Jock approcher de sa voiture et se pencher par la fenêtre côté conducteur. Il essayait en fait de prendre les clés de la conductrice. Sur le siège arrière, un vieil épagneul springer se leva de sa couverture à motif écossais et commença à aboyer frénétiquement d'une voix enrouée. Sa maîtresse devenait elle aussi de plus en plus affolée. Ben y vit soudain sa chance. Il enjamba Julie et rejoignit Jock pour lui prendre le bras. Puis il se pencha et parla à la femme avec douceur.

— Vous devriez rentrer chez vous, madame.

— Certainement pas ! Je suis ici pour empêcher les petits voyous comme vous d'assassiner nos blaireaux !

— Ce n'est qu'un tour de repérage aujourd'hui, madame. Économisez votre énergie pour le moment où cela commencera.

Elle marmonna quelque chose, mais en jetant à nouveau un coup d'œil à son chien, elle commença à faire marche arrière et s'éloigner du *sitting*.

Ben tira Jock sur le côté de la route, où personne ne l'entendrait, et lui chuchota à l'oreille ce qu'il lui ferait s'il le revoyait traiter une vieille dame de cette façon. Puis, avec un sourire désarmant, il retourna vers le piquet de grève et fit un clin d'œil à Julie en l'enjambant une nouvelle fois. Elle avait regardé l'incident avec intérêt et il sut alors qu'elle le reconnaîtrait, la prochaine fois.

Il passa le reste de la journée à faire ce qu'il était probablement censé adorer : crapahuter dans des champs humides et boueux en portant une arme. Il avait passé une grande partie de sa vie à le faire, après tout. Mais le froid et l'ennui le rattrapèrent après un moment. Il surprit ses pensées à dériver vers le délicieux week-end qu'il venait de passer dans une magnifique demeure et, oui, forcé de l'admettre au milieu de blaireaux tueurs assoiffés de sang, vers l'extraordinaire homme dont il s'était aussi délecté. Sir Nikolas Mikkelsen n'était pas parvenu à épouser un membre de la famille royale par pure ambition. Il était doté d'une beauté nordique enchanteresse, son visage ciselé par les vents rudes de son pays natal. Plus d'une fois, Ben se surprit à se représenter mentalement ce visage plutôt que se concentrer sur son cours. C'était comme si ces leçons pouvaient passer avec autant de fluidité qu'un verre de whisky de Nikolas.

Pour de multiples raisons, il était donc ravi ce soir-là, quand il rentra à l'hôtel et trouva l'objet de ses pensées assis sur son lit, devant les informations locales à la télévision.

— Bonjour, Benjamin.

Ben sourit intérieurement. Il adorait la façon dont Nikolas lui disait toujours bonjour. Cela semblait en dire davantage qu'il n'y paraissait.

Cela dit, il avait tendance à toujours essayer de voir dans les mots et les regards de Nikolas plus qu'il n'y avait peut-être réellement. Alors, soucieux de ne pas paraître trop affecté, il répondait d'un ton réservé.

— Monsieur.

— Comment cela se passe-t-il ?

— Rendez-vous au pub dans une dizaine de minutes, vous n'avez pas de chance.

— Ne te fais pas d'idées, et ne sois pas…

Soudain plaqué sur le lit, Nikolas aurait difficilement pu nier que ce qu'il avait attendu arriverait bien. C'était on ne peut plus manifeste compte tenu de la ferme érection sur laquelle Ben était assis.

— Je ne devrais pas vous faire un sermon sur le fait de mélanger les affaires et le plaisir, monsieur ? Vous dépravez un de vos agents. Et vous le savez.

— Benjamin, ta souplesse sexuelle est un de tes principaux atouts. Je ne fais que développer le potentiel de mes subordonnés.

— Vous rendez visite à tous vos agents sur le terrain pour les baiser ?

— Non et c'est une chose à laquelle je compte remédier, répondit Nikolas en paraissant presque sérieux.

— Il faudra me passer sur le corps, rétorqua Ben avec un rire incrédule. Tu es à moi.

— Ne dis pas cela.

Nikolas repoussa Ben et se leva avant de tirer sur sa veste et se recoiffer.

— En fait, je dois y aller. Je rejoins le ministre et le Premier ministre pour une mise au point.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Rien. Je…

Nikolas alla à la fenêtre, dos à Ben. Pour la première fois, Ben l'entendit jurer à voix basse en anglais. C'était étrange et inquiétant.

— La situation nous a échappé. Je ne veux pas penser à toi sans arrêt comme cela. Tu n'es rien pour moi et je ne suis rien pour toi. Cela a toujours été ainsi entre nous et cela doit continuer ainsi. Si tu as pensé qu'il pouvait y avoir davantage, j'en suis désolé.

— C'est toi qui es venu, ce soir !

Après un long silence, Nikolas hocha imperceptiblement la tête, acceptant la vérité.

— Oui. J'ai perdu le contrôle et c'est intolérable.

— D'accord, comme vous voudrez, patron, souffla Ben en se rapprochant. Mais maintenant que vous êtes là…

Nikolas sourit. Ben le vit dans le reflet de la fenêtre.

— Tu argumentes comme le Malin en personne.

Ben glissa alors un bras autour de la taille de Nikolas et reposa son

menton sur son épaule.

— Si je suis le Diable, te vois-tu comme Jésus tenté dans le désert ?

— Il me semble qu'il se vît offrir le pouvoir, non la luxure.

— Qui a parlé de luxure ? Je crois que Jésus aurait capitulé par amour.

Nikolas bascula la tête en arrière, permettant ainsi à Ben de venir déposer un baiser sur sa joue rasée.

— Tu te trompes de personne, Benjamin, si tu cherches l'amour. J'ai appris l'anglais à la manière forte et tu ne voudrais de ce mot dans aucun de ces contextes. Je suis désolé.

— Je n'ai jamais eu besoin de mots, tu le sais. Je ne me rappelle pas avoir entendu deux mots, le premier week-end où on s'est rencontrés, avant de me rendre compte que tu me fourrais sur la feutrine verte.

— Ce n'était pas de l'amour.

— Je sais. Mais ça, ça pourrait.

Il retourna Nikolas dans ses bras et l'embrassa langoureusement en gardant ses yeux rivés aux siens. Ses lèvres étaient froides et ne réagirent pas. Ben mordilla légèrement l'inférieure, glissant sa langue contre les dents de Nikolas et jura de plaisir en sentant la chaleur de cette bouche. Il glissa ensuite ses mains dans les petits cheveux sur la nuque de Nikolas pour le serrer contre lui, mais ce dernier recula et d'une main le maintint à distance, passant les doigts de l'autre main sur ses lèvres, comme étonné de l'intensité de ce baiser.

— Si c'est cela l'amour pour toi, alors tu aimes un fantôme faisant illusion d'être un homme. Est-ce assez pour toi ?

— Tu me laisserais avoir ça ? Si la réponse est oui, alors je trouverai l'homme. Je ramènerai la vie dans ce fantôme.

Ben l'entendit jurer dans sa langue maternelle, puis il se trouva embrassé passionnément. Nikolas prouva qu'il embrassait aussi bien et Ben accueillit sa langue avec bonheur dans sa bouche. Il prononça quelques mots contre ses lèvres, quelque chose de sensuel que Ben n'eut pas besoin de comprendre, mais un petit *bip* sonna dans la poche du costume sur-mesure de Nikolas.

Il jura une fois de plus, en anglais et franchement, cette fois.

— Je dois y aller. Je ne peux pas être en retard avec le Premier ministre.

— Ouais, souffla Ben en le laissant s'écarter un peu. Et moi j'ai rendez-vous avec deux lesbiennes.

En se dirigeant vers la porte, Nikolas hésita, dos à Ben.

— Sois prudent, Benjamin. Je détesterais devoir faire ton éloge funèbre.

— C'est bon, t'auras qu'à dire que j'étais un imbécile aux goûts bizarres en matière d'homme, et puis c'est tout.

Nik acquiesça sérieusement.

— Cela ferait l’affaire.

Chapitre Sept

Quand Ben arriva au pub, il était gonflé à bloc et d'humeur idéale pour se faire des amis, les influencer, puis… les trahir. Il repéra facilement le petit groupe de manifestants parce qu'ils étaient autour de plusieurs tables qu'ils avaient regroupées et peignaient des pancartes « Sauvons les blaireaux » et des affiches « La vaccination pas la vivisection ». Ben alla au bar et s'adressa au patron à voix basse :

— Je suis avec les types de la DEFRA, pour les blaireaux. Ça pose problème si je bois un verre ici ? Je ne veux pas chercher la bagarre, j'ai juste envie d'une bière.

— Aucun problème pour moi, mon gars. La plupart de mes clients sont des agriculteurs. Ces imbéciles, là-bas, achètent un demi de blonde et le font durer toute la soirée. En ce qui me concerne, vous pouvez bien tuer tous les blaireaux que ça vous chante.

— Préparez une tournée et envoyez-la-leur, vous voulez bien ?

L'homme haussa les sourcils, mais fit comme on lui demandait. À la dernière minute, Ben balança une demi-douzaine de paquets de chips au fromage et aux oignons quand le plateau passa à côté de lui. Il attendit que l'heureuse surprise devienne du dégoût en apprenant la provenance du geste et s'approcha.

— En gage de réconciliation. Je n'ai personnellement rien contre ces animaux, c'est juste que j'ai vraiment besoin de ce boulot, OK ?

— Vous êtes rien de plus qu'un assassin.

La réplique vint d'un vieil homme occupé à peindre les pancartes.

Julie Arthur leva la tête de l'affiche qu'elle décorait avec des petits dessins mignons de blaireaux. Elle l'inspecta de haut en bas et Ben sut avec certitude qu'elle n'était pas aussi fidèle à l'idéal lesbien que le prétendait sa bio sur les réseaux sociaux. Elle lui fit un clin d'œil et dit au vieil homme :

— Laisse-le, Fred, c'ui-là ça va. Il a sauvé ta brune, aujourd'hui.

Son pseudo-accent d'ouvrier était atroce, mais Ben lui pardonna. Le clin d'œil lui avait fait plaisir.

Le vieil homme grogna, marmonnant son mécontentement puisque ce jeune était celui dont on lui avait déjà rebattu les oreilles, chez lui. Ben fit semblant d'observer les affiches avec intérêt.

— Les blaireaux ne répandent pas des maladies, ou quelque chose comme ça ? C'est ce qu'on nous dit. Que toutes les vaches vont mourir, vous voyez ? Mes notes de la journée, poursuivit-il en sortant son carnet rempli de gribouillis avant de trouver le passage qu'il

cherchait. *Les conclusions scientifiques prouvent que les blaireaux contribuent significativement à la tuberculose bovine.* Je l'ai marqué mot pour mot. Vous ne pouvez pas nier ça, si ?

Il n'en fallut pas davantage. Dans les cinq minutes qui suivirent, il se retrouva assis entre Julie et Peace qui lui enseignèrent les mythes et mensonges entourant les blaireaux et la tuberculose bovine, croulant sous des litres de science, de pseudo-science et de bière. Il ne leur rendit pas la tâche *trop* facile ; il avait un programme auquel se tenir, après tout. Il passa à l'étape suivante en paraissant souvent avoir des doutes.

— C'est pas vrai, tout ça me dépasse de très loin. Je n'arrive pas à croire qu'on nous mente comme ça. J'aimerais vraiment entendre un véritable scientifique là-dessus. Ils ne soutiennent pas tous la DEFRA et l'abattage ? Ça fait l'unanimité en Irlande, non ?

Ils se mirent tous à hurler en même temps.

— Non ! Pas du tout ! Loin de là ! Que quelqu'un appelle Sean, qu'il vienne. Sean te dira tout sur l'Irlande.

Ben n'en doutait pas et il se demanda un instant si les Mafferty et lui s'étaient rencontrés dans une autre vie… autour d'une bombe ou d'un canon de fusil, peut-être.

— C'est un scientifique, c'est ça ?

— Nan, hé, appelez Tim aussi, pour voir s'il est libre ce soir. Tim, c'est notre porte-parole à la télé. Il connaît tous ces trucs-là. Il te corrigera tout ça.

Bingo. Ben prit une autre bière et dit qu'il devait y aller. L'astuce, c'était de les laisser croire qu'ils devraient ramer pour l'embobiner, alors qu'en réalité, c'était lui qui les embobinait. Et voilà qu'ils le suppliaient de rester. Il s'excusa sincèrement, disant qu'il ne pouvait pas se permettre d'être en retard pour son deuxième jour de formation, puis il leur paya une autre tournée et partit. Il était venu au pub avec sa Ducati et se gara dans un bosquet le temps de vérifier s'il trouvait un mouchard avant de retourner à l'hôtel. Il fut effroyablement déçu de ne pas découvrir Nikolas à l'attendre.

Il se demanda, et non pour la première fois, ce que l'homme était en train de faire. Était-il couché avec son épouse ? Avaient-ils vraiment des relations sexuelles ? Ben était à peu près sûr que ce n'était pas – et n'avait jamais été – le cas. Peut-être espérait-il pathétiquement. Mais bon sang, comme il regrettait de ne pas avoir de moyen de le contacter autrement que par le numéro officiel du département. Son téléphone vibra. Il était une heure. Il le sortit de sa poche et vit un message reçu d'un numéro inconnu.

N'importe qui peut faire semblant d'aimer qqun, ce qui est vmt dur, C 2 faire semblant 2 ne pas aimer qqun qu'on M.

Le message de Nikolas était étrange et indigne de l'anglais qu'il

parlait, mais Ben s'en fichait. Il alla se coucher avec le sourire aux lèvres et une certaine chaleur au niveau de l'entrejambe qu'il n'essaya pas de chasser. Pour la première fois depuis des semaines, il s'endormit sans sombres pensées charriant incendies et mort.

***

Le deuxième jour de formation, ils apprirent à utiliser les diverses pièces d'équipement dont ils avaient besoin : fusils, carabines, cages, appâts et jumelles de vision nocturne. Certains blaireaux seraient directement abattus et d'autres seraient mis en cage, *puis* abattus. Ben savourait presque cette journée à la campagne jusqu'au moment où on leur annonça qu'ils avaient de la visite et que quatre Range Rover se garèrent à l'entrée du petit bosquet où ils travaillaient. Deux hommes – protection policière, indéniablement – descendirent en hâte du premier véhicule et l'un d'eux ouvrit la portière arrière pour laisser sortir un homme replet au visage rougeaud. À sa suite apparut une jeune femme au téléphone qui prenait des notes dans un dossier. Sir Monty Bancott et son assistante personnelle s'avancèrent vers le groupe, mais personne ne leur accorda trop d'attention car quatre autres agents de protection sortirent des autres véhicules et une silhouette qu'on ne pouvait que reconnaître comme étant le Premier ministre vint rejoindre Sir Monty.

Tous les membres de la formation étaient occupés à accueillir cet important visiteur, sauf Ben, qui regardait Sir Nikolas Mikkelsen se glisser hors du Range Rover du Premier ministre. Le formateur commença à emmener le groupe au complet en direction des pièges d'entraînement qu'ils avaient disposés à flanc de coteau. Ben lambina et bien vite il se retrouva seul à côté de Nikolas. Son supérieur était vêtu comme toujours d'un élégant costume désormais couvert d'un pardessus en cachemire très cher. Nikolas mit les mains dans ses poches, les épaules voûtées par le froid. Il jeta un œil aux policiers qui étaient restés près des véhicules et ouvraient désormais des thermos en tapant des pieds pour se réchauffer, puis il se retourna et croisa le regard de Ben.

— Bonjour, Benjamin.

— Bonjour, *monsieur*, répondit Ben avec un large sourire. Alors comme ça on fait partie des sphères influentes ?

— Vous vous rappelez que je suis marié à la cousine de la reine ? rétorqua Nikolas en fronçant les sourcils. Je doute que notre cher dirigeant me fasse rougir d'excitation.

Ben eut immédiatement l'image déconcertante de Nikolas, quelques jours auparavant, rouge et haletant tandis qu'il jouissait, penché sur son dos.

— C'est pas juste, grogna-t-il à voix basse en revoyant ce souvenir.

Cela fit sourire Nikolas qui sembla avoir eu la même pensée. Puis il se ressaisit.

— Un paquet de poudre blanche a été envoyé au Premier ministre, hier. Bien entendu, il a été intercepté et cela s'est avéré n'être que de la farine, mais l'événement a bouleversé le gouvernement et le Premier ministre est mécontent. Il s'investit personnellement pour cette opération et son succès, et me voilà donc pour faire de même. Comme si ce n'était pas déjà le cas, bien sûr.

— Je crois que je vais rencontrer les Mafferty ce soir, et peut-être Watson aussi.

Nikolas se tut, balayant le sol du bout du pied. Il fit la moue pendant quelques secondes et sortit une photo de sa poche pour la lui tendre. Elle représentait un homme barbu qui en embrassait un autre. L'éclairage était faible et elle avait été prise avec un téléobjectif, mais il s'agissait indéniablement de Tim Watson et ce baiser n'était de toute évidence pas fortuit. Tous deux étaient nus.

— Et alors ? Il est homo.

— Oui, et donc vulnérable, et donc une cible facile. On m'a suggéré que vous exploitiez cela. En fait, *suggéré* n'est pas le bon mot. C'est un ordre, lâcha-t-il avec une autre moue fugace. Et *exploiter* n'est probablement pas le bon mot non plus. Quelque chose qui commencerait pas un « b » serait plus approprié. Qu'en pensez-vous ?

Ben inclina la tête, croisa le regard de Nikolas qui avait baissé les yeux et le força à les relever, l'empêchant de détourner le regard.

— Vous êtes un effroyable connard. Vous le savez, monsieur ?

— En fait, oui, Benjamin, je le sais. J'ai mes ordres… On m'a très clairement expliqué mes putains d'ordres toute la matinée… et maintenant vous avez les vôtres.

— Je ne…

Nikolas tourna les talons et commença à remonter vers les voitures. Ben leva les yeux au ciel en espérant se calmer. Il sentit quelques flocons de neige sur son visage et frissonna. Son téléphone vibra. Il le sortit d'une poche intérieure, il était chaud entre ses doigts glacés.

Les morts ne peuvent pas ê ressuscités, peu importe la vie qui coule ds T veines.

Chapitre Huit

Quand Ben arriva au pub ce soir-là, il se sentait malade de rage et d'un sentiment indéfinissable qu'il refusait d'étudier. Il repéra le même groupe de manifestants à la même table et ils l'invitèrent à venir les rejoindre. Il secoua la tête et emmena sa bière à une table vide de l'autre côté du bar. Ironiquement, la solitude et le malheur qui correspondaient à son humeur collaient également à sa couverture ; il ne voulait pas paraître trop à même de pactiser avec l'ennemi. C'est alors qu'un homme apparut à sa table, apportant une autre bière accompagnée de chips, et l'idée de pactiser avec l'ennemi sembla tout à coup bien plus attirante. Sa première pensée fut qu'il aurait adoré que *Monseigneur* Nikolas Mikkelsen soit là pour voir ça.

— Salut, je m'appelle Tim. Tim Watson. Je te dois une bière, à ce qu'on m'a dit tu as offert plusieurs tournées à tout le monde hier.

Il avait environ son âge, une bonne vingtaine ; la grosse barbe s'était envolée, ne laissant qu'une charmante barbiche de trois jours si bien taillée qu'elle ressemblait au rasage négligé de quelqu'un trop occupé ou trop intelligent pour s'en soucier. Ses cheveux étaient foncés, longs et en pagaille, et il portait des lunettes classiques d'intellectuel qui lui donnaient un air innocent, doux et à la fois réfléchi ; studieux. Un tour de passe-passe très bien exécuté. Il ne ressemblait en rien à Nikolas. Ben se pencha en avant et accepta la bière en tendant une main.

— Jamie Lancaster. Tu me videras sûrement cette bière sur la tête quand tu découvriras qui je suis.

— Oh, je sais qui tu es, Jaime. Tu es notre tueur de blaireaux.

Le sourire désarmant qui suivit ressemblait si peu à ce qu'il était habitué à recevoir de *quelqu'un* que Ben décida à cet instant précis que Tim serait effectivement son moyen de s'infiltrer dans le groupe. À dire vrai, il décida que Tim devait être traité avec beaucoup de soin, de préférence dans un lit douillet avant une bonne partie de jambes en l'air… et quelques bières pour apprendre à se connaître, bien sûr. Non, aucun fantôme à ramener à la vie ici. Cet homme était plein de vie, mignon et Ben lui plaisait manifestement. C'était ce que voulait cet enfoiré de Danois ? Eh bien, c'est ce que cet enfoiré de Danois aurait… ou ce que *lui* aurait…

Il lui retourna son sourire, dans son rôle. Il avait envie de prendre le col de ce type et l'emmener dans les toilettes, le pousser dans une cabine et évacuer sa colère. Ressusciter des fantômes ? Il ressusciterait très bien quelque chose avec ce beau garçon. Il se sentait d'ailleurs

déjà revenir à la vie. Il prit une longue gorgée de bière.

— C'est juste un boulot, tu sais. Si j'avais le choix, je préférerais tirer le gros lard qui est venu aujourd'hui.

Nikolas était tout sauf gros et Ben ne parlait pas réellement de son supérieur, mais dans le fond, cela fonctionnait parfaitement avec ce salaud froid.

— Mon père a voté pour les travaillistes toute sa chienne de vie et ce trouduc était là, à expliquer à quel point ce serait facile de tirer sur ces pauvres blaireaux à travers les barreaux des cages ! Au moins en Afghanistan, on tirait sur des trucs qui contre-attaquaient.

— Tu as l'air… énervé.

— Et comment !

Pas pour ça, mais contre un enfoiré qui veut que je…

— Et encore, le mot est faible.

Il avait envie de rejouer cette petite scène sous la neige et de balancer quelque chose de blessant, de cruel, plutôt que rester là, comme une fillette de douze ans au cœur brisé. *Je l'emmerde cette enflure de Danois !*

— Mais je connais un super remède, lança-t-il en désignant le bar. Une autre ?

— Oui, mais viens nous rejoindre là-bas, Jaime.

Il posa délicatement une main sur l'épaule de Tim en passant pour aller au bar.

— Je suis très bien là où je suis et je veux que tu m'expliques pourquoi je ne devrais pas tirer sur les petites frimousses des blaireaux, la semaine prochaine.

S'il avait ne serait-ce qu'une fois côtoyé le milieu universitaire, il aurait peut-être été plus circonspect en faisant une telle offre. Tim Watson lui expliqua effectivement, avec de vastes détails complexes, que les blaireaux n'avaient aucun effet sur la propagation de la tuberculose bovine, que la communauté scientifique avait un intérêt personnel à soutenir et partager des recherches fallacieuses, et enfin pourquoi la défense des droits des animaux était devenue un sujet si important en Grande-Bretagne. Ben regardait ses lèvres bouger sous la barbe de trois jours et avait mal à l'entrejambe en songeant à les ouvrir avec sa langue… ou autre chose. Il contempla ces vifs yeux d'un bleu foncé scintiller derrière les verres en imaginant un moment où il enlèverait les lunettes et embrasserait lentement ces paupières closes. Ces yeux-là ne ressemblaient ni à des marécages envoûtants ni à un verre de cristal taillé empli de whisky, deux endroits où un homme pouvait se perdre à jamais ; ils étaient d'un bleu de velours, un bleu qu'il fallait emmitoufler et préserver.

Il écouta attentivement la voix de cet homme, l'anglais mélodieux, sans voyelle écorchée, sans accentuation étrange ici ou là. Il s'imagina

passer les doigts dans ses longues mèches, dans ses boucles sombres, et l'étreindre dans un entrelacs de peau, de cheveux, de chair et de chaleur ; pas un jeu de rivalité aux contours froids d'une âpre réalité. Il n'avait jamais touché les cheveux de Nikolas, sauf en passant, lors d'une pirouette pour gagner la position dominante au milieu d'un acte sexuel. Il s'imagina prendre une douche avec Tim, après d'hypothétiques ébats, leurs rires, l'odeur de savon et le shampooing qui pique les yeux. Il voulait laver les cheveux de Tim, les frotter et jouer avec.

Mais alors, il se rappela la sensation des doigts de Nikolas dans ses cheveux quand il l'avait séché après sa douche, et tout retomba autour de lui, toute sa colère ne résista pas davantage que l'une de ces bulles creuses que Nikolas avait effacées de ses cheveux. La tristesse lui nouait une nouvelle fois l'estomac. Il but une longue gorgée de bière, sentit quelque chose changer dans l'atmosphère et regarda l'homme en face de lui.

— Quoi ?

— As-tu entendu un seul mot de ce que j'ai dit, Jaime ? demanda Tim en souriant pour adoucir l'accusation sous-entendue.

— Oui, désolé, s'excusa Ben en baissant honteusement la tête. Je suis un peu distrait, ce soir.

— Problèmes de petite amie ?

Ben prit une autre gorgée. Parfois, le destin vous servait des occasions sur un plateau d'argent.

— J'aimerais bien. Parfois, je me dis que les filles, ça doit être vachement plus simple que les mecs, soupira-t-il et il vit la surprise, doublée de plaisir, traverser le visage de Tim. Tu es marié, Tim ?

— Je, euh… je vis avec quelqu'un, répondit celui-ci en secouant la tête. John. Il travaille à l'université, lui aussi. Il est antiquaire.

— Ah. Ça a l'air douloureux, ou ennuyeux. Je ne sais pas trop. Vous êtes ensemble depuis longtemps ?

— Des années. C'était mon prof.

— C'est légal ?

— On s'en fichait que cela le soit ou pas. Alors, tu viens de rompre ?

Ben se sentait minable. Il avait vraiment, vraiment envie de faire du mal à Sir Nikolas Mikkelsen ; et il savait en réalité comment s'y prendre, mais il était professionnel et ne papoterait pas au sujet de son supérieur. Il se sentit encore plus minable quand il se servit éhontément de Nate et de l'incendie, prétextant que son humeur et le bouleversement dans sa vie venaient de là. Et il fut choqué de se rendre compte qu'évoquer Nate était en fait plus facile et moins douloureux que de parler du rejet de Nikolas… Du moment où, au milieu d'un champ enneigé, il lui avait dit de coucher avec un autre homme… Du fait que cet homme avait si peu de sentiments pour lui

qu'il voulait qu'il… Pour la première fois, l'émotion qu'il avait été incapable – qu'il avait *refusé* – d'étudier lui apparut très clairement… il était amoureux. C'était aussi simple et aussi complexe que cela. Irrévocablement et incroyablement amoureux de cet homme qui en était à peine un, dont l'existence n'était bâtie que sur des mensonges empilés sur d'autres mensonges eux-mêmes charriés par des vagues de faux-semblants et de trahisons. La bière devint aigre dans son estomac et il réalisa, un peu choqué, qu'il n'avait pas mangé de la journée. Il n'oubliait jamais de manger. Il déglutit péniblement. Les yeux de Tim s'agrandirent légèrement.

— Les toilettes sont par là.

Il acquiesça, résista en tenant une main sur sa bouche, mais réussit tout juste à atteindre une cabine où il rendit sa bière dans un long vomi liquide. Devant le miroir, observant ce reflet loin d'être digne d'un mannequin, il regretta que Nikolas ne soit pas là pour voir ce qu'il lui avait fait. À cette pensée, il leva la jambe et donna un coup de pied dans le lavabo accroché au mur. Un seul coup, dirigé avec précision, et toute sa colère passa. Il se recoiffa, se rinça la bouche dans le lavabo restant et se redressa. Il avait écrasé son amour pathétique pour Nikolas en même temps que la porcelaine brisée. C'était terminé. Il revint à la table et se pencha pour murmurer à l'oreille de Tim :

— Ça te dit de partir d'ici ?

Les yeux de celui-ci se tournèrent rapidement vers l'autre côté du bar.

— Je devrais…

— Tim, je ne parle pas de te raccompagner pour rencontrer John. La DEFRA m'offre un lit *king-size* dont je n'ai pas l'habitude et je suis d'humeur à voir si ton aversion pour les expérimentations animales s'applique aussi aux humains, parce que je meurs d'envie de tenter des trucs avec toi ce soir.

Tim déglutit bruyamment, ses yeux bleus rappelant ceux d'une biche devant les phares d'une voiture, derrière ses lunettes d'intellectuel.

— Je ne suis pas…

Ben se fichait de ce qu'il n'était pas. Il en avait assez des hommes qui n'étaient pas : pas ce qu'il voulait qu'ils soient, pas amoureux de lui…

— Ma bécane part dans une minute, murmura-t-il. Si ta voiture est derrière, je roulerai lentement pour que tu me suives. Sinon, la prochaine que je te verrai, ce sera probablement autour d'un foutu piquet de grève. Et ce serait dommage.

Il se redressa et sortit du pub. Comme il savait que cela arriverait, la Lada de Tim était derrière lui quand il s'engagea sur la route de campagne. Quinze minutes plus tard, ils arrivèrent dans sa chambre.

Ben fut immédiatement trahi par une pensée fugace, espérant découvrir Nikolas qui l'attendrait au bout du lit, encore une fois pour lui montrer comme il ne l'aimait pas à cet instant précis. Malheureusement il n'était pas là. Ils réussirent tout juste à fermer la porte avant que Ben retire les lunettes de Tim. Les écarter sembla également écarter toutes ses défenses. Il se défit de sa veste en velours côtelé et arracha celle en cuir de Ben, les laissant toutes deux tomber au sol. Les tee-shirts suivirent. Tim passa des mains curieuses sur le torse ciselé, bronzé et marqué de Ben. Ses doigts rebondirent véritablement sur son abdomen musclé et cela le fit rire, un peu gêné.

— Désolé…, souffla-t-il en montrant son ventre légèrement rond.

Ben tomba à genoux et couvrit de baisers la peau douce et chaude avec un plaisir sincère. Il en avait assez de ces torses durs et parfaitement moulés, il en était malade, littéralement, à les vomir dans des toilettes crasseuses, mais celui-là serait idéal. Il défit la ceinture avec hâte, baissa la fermeture Éclair, cependant Tim recula et le fit se relever. Il vint se poser sur ses lèvres, l'embrassa sauvagement, et cela s'avéra aussi bon que Ben l'avait espéré. Tim n'était pas aussi grand que lui et c'était bien, très bien. Pour une fois, il ne pensait pas à Nikolas et à la façon parfaite dont leurs bouches s'emboîtaient, à la façon dont leurs entrejambes se serraient quand ils s'embrassaient…

Ils s'embrassèrent un long moment, tombant pour finir sur le lit. Le corps de Ben commençait à avoir besoin de plus… de bien plus. En fait, les rapports violents et hautement satisfaisants qu'il avait avec… *Et merde !* Est-ce qu'il était encore en train de penser à Nikolas ? *Merde !*

— Qu'est-ce qui se passe ?

Ben roula sur le dos.

— C'est Nathan, c'est ça ? Je suis tellement désolé, Jaime. Il faut beaucoup de temps pour tourner la page sur quelque chose comme ça. Ne t'en fais pas.

Ben eut l'impression que quelque chose jaillissait du dos du Malin, mais il hocha la tête, acceptant ce mensonge pratique.

— C'est pas seulement lui. Il y a ce boulot, aussi.

Et ô combien cela pouvait être vrai étant donné qu'il aimait son chef, marié et inatteignable. Pourtant, il pouvait tout aussi efficacement se servir de ses émotions personnelles pour parvenir à ses fins professionnelles.

— Si j'étais toi, je ferais autre chose que peindre des pancartes. Tu devrais tirer des leçons de l'histoire. Favorise l'action directe. Si tu avais rencontré ce branleur aujourd'hui, à se pavaner dans son Range Rover flambant neuf… je te jure. Mon père conduisait encore une bagnole qui avait vingt ans quand il est mort.

— Ma Lada est neuve.

Ben tourna la tête et ils éclatèrent tous deux de rire en pensant à la comparaison d'une Lada, même neuve, avec un Range Rover à cent mille livres. Cependant, avec ce rire, ils partagèrent autre chose.

— Tu devrais rencontrer Seamus Mafferty, lança Tim en hésitant. Il pense comme toi. Il était… enfin, il ne parle pas beaucoup du passé, ni lui ni son frère, mais j'ai l'impression qu'il est allé jusqu'à l'action directe.

— Et toi ?

Tim resta silencieux un instant et répondit :

— J'ai fait quelques trucs dont je ne suis pas fier. Je crois que j'étais plus en colère avant, plus militant. Mais récemment, j'ai réfléchi à ce que cela veut dire de mener une vie éthique. Et devenir comme ton ennemi, peu importe à quel point tu crois en ta cause, ça n'est *forcément* pas éthique. Je ne peux pas vivre comme ça.

C'était au-delà de ce que Ben pouvait comprendre. Il avait passé toute sa vie d'adulte à tuer sur ordre, soit pour l'armée, soit pour les Renseignements, et il ne s'était pas une seule fois senti coupable pour ce qu'il avait fait.

— Ce Seamus, il était là, ce soir ?

Il savait que non, mais il se devait de feindre l'ignorance.

— Il a dit qu'il était déjà pris. Mais il a vachement envie de te rencontrer. Je ne veux pas dire que tu devrais aller au bout de ta pensée, Jaime. Je ne pourrais pas te soutenir même si je ne faisais que savoir que tu t'apprêtes à faire une chose allant à l'encontre de la loi.

— Ce serait contraire à l'éthique ou à la loi si je te disais d'enlever ton jean ?

— Non, mais si je le fais, ce sera de l'hypocrisie ; une chose que j'ai toujours méprisée. Je ne suis déjà pas à la hauteur des principes éthiques que je soutiens en étant ici avec toi.

— Tu parles trop. Enlève ton jean.

Tim sourit tristement et commença à le faire glisser de ses hanches.

— Tu as… ?

Ben haussa un sourcil en attendant la suite. Comme Tim ne comprit pas, il demanda avec impatience :

— Quoi ? Est-ce que j'ai quoi ?

— Euh… des préservatifs ?

— Des préservatifs ?

— Des capotes ? proposa Tim en fronçant les sourcils. John…

— Je sais ce que c'est un préservatif, merci.

En un éclair, son esprit fut renvoyé à une table de billard, à une selle en cuir dans une écurie, à un tapis de selle sur une plage en été, aux chambres d'hôtel hors de prix pour lesquelles Nikola payait toujours… tous les endroits et tout ce qu'ils avaient fait… sans préservatif. Ils n'avaient jamais eu besoin de ne serait-ce que demander s'il leur en

fallait, ils n'avaient jamais manqué de confiance ou de compréhension immédiate entre eux. Était-ce la raison pour laquelle ils ne parlaient jamais ? N'avaient-ils réellement pas besoin de mots ? Avait-il en fait trouvé cette personne dans le monde qui était faite pour lui ? Mais Nikolas ne partageait pas ses sentiments. Vraiment… ? *J'ai mes ordres… On m'a très clairement expliqué mes putains d'ordres toute la matinée…*

— Je crois qu'il vaut mieux que j'y aille, Jaime. Je suis désolé. Je pense que ce n'est pas ce que nous voulons vraiment, ni toi ni moi.

— Hé, non…

Il essaya de retrouver l'instant perdu et tira Tim vers lui, mais celui-ci le repoussa et rassembla son tee-shirt et sa veste au sol.

— Je t'aime bien, Jaime, vraiment.

— Ouais, merci. C'est super réconfortant.

— Alors, on se voit demain ? Pour que tu rencontres Seamus ?

Quelque part, au fond de son esprit, en entendant Tim tracer les grandes lignes de leur rendez-vous du lendemain, il sut que ce qui venait de se passer ne ferait qu'ajouter de la crédibilité à sa couverture. Il ne pouvait imaginer un autre agent aussi inepte et réticent à piéger sa cible que lui ce soir-là. Personne ne pourrait jamais le suspecter d'avoir tendu un guet-apens à Tim Watson. C'était embarrassant. Personne ne pouvait simuler autant d'apitoiement sur soi que ce qu'il avait servi à ce pauvre garçon. Il ne fit aucun commentaire sur ce qui lui était proposé et hocha amèrement la tête.

— Peu importe.

Chapitre Neuf

Ben resta sur le lit après le départ de Tim, comme une étoile de mer échouée, sans l'envie ni la capacité de bouger. Au bout d'un long moment, il entendit sonner son téléphone, au sol, où il l'avait laissé. Il l'ignora. L'appareil sonna une nouvelle fois et continua jusqu'à ce qu'il ne le supporte plus. Il s'en empara et vit que l'appelant était inconnu. Quelle surprise. Il enfonça le bouton et répondit avec amertume :

— Qu'est-ce que tu veux ?

Il y eut le silence, puis :

— « *Que vous voulez, monsieur ? » serait un début, peut-être.*

— Ouais, c'est ça. Qu'est-ce que tu veux, *monsieur ?*

— *Vous n'êtes manifestement pas d'humeur à avoir une conversation professionnelle. Je vous recontacterai plus…*

— Je… je suis désolé, monsieur. J'ai établi le contact avec Tim Watson. Je ne crois pas que les menaces viennent de lui. Il a fait des sous-entendus concernant le plus jeune des frères Mafferty. Seamus.

— *Êtes-vous certain que Watson ne se joue pas de vous ?*

— Oui. On est devenus assez proches. Comme vous me l'aviez ordonné, ajouta Ben avant d'entendre d'autres voix mais aucune réponse de Nikolas. Vous êtes toujours là ? Vous êtes où, d'ailleurs ?

— *Au bureau.*

— Nom de Dieu, il est trois heures du matin !

— *Il y a eu un autre incident. Quelqu'un a tiré sur l'épouse du ministre aujourd'hui, pendant une balade à cheval.*

— Dommage qu'il l'ait ratée.

— *Qu'est-ce que c'était que ça ? Une seconde, je vous reprends dehors.*

Ben entendit une porte et les autres voix moururent au loin.

— *Elle a affirmé avoir vu un bout d'écorce éclater sur l'arbre, à côté de sa tête, mais quand nos hommes sont arrivés sur place, il n'y avait plus rien. Elle s'est peut-être trompée. Cependant si c'est arrivé, cela fait de ces vagues menaces une histoire bien plus personnelle.*

— Tim a dit que Seamus n'avait pas pu venir au pub parce qu'il était pris. Pourquoi vous ne l'arrêtez pas ?

— *Il se cache. Nous sommes à sa recherche.*

— Je suis invité à le rencontrer, demain.

— *Bien.*

Il y eut un long silence, tous deux semblant ne pas savoir quoi dire ensuite. Nikolas soupira.

— *Je dois y aller. Il y a un autre problème… mais il ne requiert pas ton*

implication.

— Ça t'arrive de dormir ?

— *Je ne dors jamais, Benjamin. C'est un avantage dans mon travail.*

— Oui, ben, j'ai jamais eu l'occasion de l'apprendre, n'est-ce pas ? Je suppose que je dois m'estimer heureux, tu es charitable, tu paies toujours les chambres dans lesquelles on baise, même si je ne peux jamais y rester et réellement dormir dedans. Tim Watson embrasse merveilleusement bien, au fait.

Silence.

— Tu m'as entendu ?

— *Oui. Je t'ai entendu. Que veux-tu que je te dise ?*

— Oh, je sais pas, pourquoi pas « J'ai pas envie que tu »…

— *Je n'ai pas envie que tu embrasses Tim Watson. Je n'ai pas envie que tu couches avec Tim Watson. Tu le sais, ça, Benjamin ? Je n'ai même pas vraiment envie que tu élimines Tim Watson. Mais où as-tu jamais lu que nous choisissions ce genre de choses, dans nos vies ? Notre monde est ainsi fait, Benjamin : moi je suis ici à trois heures du matin, à écouter des hommes gras en costume pontifier – c'est bien cela, le mot ? – sur des sujets dont ils ignorent tout, et toi, tu es là-bas à faire des choses qui me donnent envie de te tuer. Je dois y aller, Benjamin.*

La communication fut coupée après le plus long discours que Ben ait entendu de la bouche de Nikolas. Il fixa le combiné pendant que son esprit essayait d'intégrer l'afflux de mots. Il s'allongea prudemment sur le matelas moelleux. Ce n'était pas la lassitude, mais quelque chose de douloureux, comme de l'espoir, qui le cloua une nouvelle fois au lit.

***

Le jour suivant, il était dévasté. Il se réveilla avec l'estomac hurlant famine et un mal de tête engendré par la bière acide et les montagnes russes émotionnelles de la veille. Il arriva en retard pour son troisième jour de formation : *Loi sur l'environnement* et *Physiologie du blaireau*. Heureusement, tout se passait dans une salle. À un moment, sa tête tomba sur le bureau, au plus grand amusement des bonhommes autour de lui. Il dut leur acheter à tous un thé pendant la pause cigarette pour s'excuser.

Et le soir, au pub, il fut présenté à Sean Mafferty, l'aîné des frères irlandais. Sean était bien plus prudent envers lui que les autres et il le questionna sur l'armée et son régiment. Ben répondit aux questions innocemment, dans son rôle de Jaime Lancaster. Quand Sean proposa qu'ils partent retrouver son frère, il accepta volontiers. Tim semblait réticent à les accompagner d'abord, mais il finit par monter dans la voiture avec Sean. Ben les suivit avec sa moto. Ils serpentèrent sur les routes du Devon jusqu'au bord des tourbières. Enfin, ils arrivèrent à

une ancienne exploitation agricole aux bâtiments délabrés et aux étables hideuses en mauvais état, l'ensemble formant un paysage désolé et menaçant dans la nuit froide de décembre. Ben descendit prudemment de sa moto et rangea son casque. Il s'approcha de la voiture où Tim et Sean l'attendaient dans l'obscurité.

— Vous vivez ici ?

— Nan, répondit Sean en secouant la tête, mon frère s'en sert un peu comme quartier général pour l'asso. Un endroit où se retrouver.

Ben jeta un œil à Tim qui haussa les épaules.

— Parfois on tombe sur des blaireaux qui ont été blessés lors de battues illégales ou pendant la chasse, alors on les amène ici et on les relâche.

Ben les suivit dans un des hangars. Il n'y avait pas de lumière à l'intérieur, malgré les sections effondrées du toit. C'était immense et cela puait les vaches et les rats. Ben se tourna pour parler à Tim mais quelque chose le frappa derrière la tête. Il s'écroula, essaya de se relever, quelque chose le frappa encore, puis tout devint noir.

***

Quand Ben se réveilla, il sut aussitôt que la situation était grave. Il était pieds et poings liés à une chaise. Également bâillonné, on lui avait bandé les yeux. Il ne bougea pas, évalua son environnement et testa ses liens. Il entendait des voix parler étrangement d'un côté de la pièce. C'était du gaélique ; il comprenait quelques mots. Il s'avéra qu'il était attaché avec du bon vieux chatterton, le ruban préféré de l'IRA pour le ligotage. Un jour, il avait été leur invité et n'avait pas vraiment adoré l'expérience. Enfin, il leur fit savoir qu'il était réveillé en relevant la tête. Il entendit des bruits de pas et on lui enleva le capuchon qu'il avait sur la tête. Il émit un son guttural et le bâillon qu'il avait dans la bouche lui fut retiré. Il avait devant lui Sean Mafferty et un autre homme lui ressemblant tellement qu'il conclut sans la moindre hésitation qu'il s'agissait de Seamus. Soulagé, mais aussi alarmé, il vit que Tim était ligoté sur la chaise à côté de lui, la tête ballante en avant et les lunettes, dont un verre était brisé, de travers.

— Enculés. Qu'est-ce que vous voulez ? Pourquoi vous faites ça ?

— Ton vrai nom, pour commencer, soldat, dit Seamus avec un accent de Belfast marqué.

Ben cracha un petit morceau de bâillon résiduel.

— Attends, quoi ? Vous croyez que vous allez arrêter l'abattage en m'enlevant ? Pour l'amour de Dieu, je suis juste un type qui fait son boulot.

Seamus hocha la tête d'un air songeur et lui écrasa son poing sur le visage.

— On verra. D'ici la fin de la nuit, on saura tout sur toi et les gars pour qui tu travailles.

Bonne chance, pensa Ben. C'était sans compter sur le réveil de Tim, l'air terrifié, et le sentiment presque paternel que cela éveilla en lui. Seamus, voyant l'émotion passer entre eux, fit un signe de tête à son frère et tourna son attention vers Tim. Après cinq minutes, le visage de Tim n'était plus si attirant. Il s'était fait salement amocher, mais il n'était pas la véritable cible, rien de ce qu'il avait pu dire ou faire n'avait arrêté les deux frères. Malgré toutes les inquiétudes de Ben, ils ne pouvaient le faire craquer, alors les Mafferty se retrouvaient dans l'impasse. Ils ramenèrent leur attention sur lui quand Tim s'écroula, inconscient. Malheureusement, ils choisirent son mauvais genou pour commencer. Il hurla quand Sean le frappa avec une planche de bois.

— Alors, t'es qui ?

— Laissez partir le prof et je vous dirai ce que je sais, cracha-t-il quand la douleur aiguë devint sourde.

Tim ne leva pas la main pour protester. Les deux frères se réunirent quelques secondes, puis Seamus le frappa encore. Sean alla jusqu'à un tas de machines agricoles d'un côté du hangar et revint avec une pince.

— C'est pas vrai, vous vous foutez de moi, souffla Ben en grimaçant.

Seamus plaça son auriculaire dans la pince et commencer à serrer.

— Ton vrai nom.

— Vous vous trompez de…

Le bout de son doigt fut écrasé. Impossible de parler sous le coup de la douleur. Il sentit le monde devenir flou et la pression se relâcha soudain. Alors il entendit le ronronnement sourd d'un hélicoptère. Une voix à travers un haut-parleur fit irruption dans le hangar, indistincte, mais aux intentions claires. Sean se précipita vers les portes.

— Merde. La police. Putain, c'est les flics.

Profitant de la diversion, Ben prit de l'élan avec ses pieds, renversa la chaise et tomba à la renverse. Comme il l'avait espéré, un accoudoir de la vieille chaise se brisa et il se retrouva ainsi avec un bras libre accroché à un morceau de bois. Il roula et frappa les pieds pour en briser un second. Il ne lui fallut que quelques secondes pour se relever péniblement, les morceaux de bois toujours accrochés mais servant désormais d'armes.

Seamus se tourna dans la lumière d'un projecteur perçant le toit troué.

— Passe-moi le flingue ! hurla-t-il.

Ben voulut le charger, cependant avant qu'il ait fait deux pas, son genou céda et il tomba lourdement et maladroitement sur l'un des morceaux de bois. Il sentit une intense douleur, comme un poignard entre ses côtes, mais parvint à se relever. Un coup de feu retentit. Il ne

sentit rien, alors il supposa qu'ils l'avaient raté. Une silhouette se jeta sur lui, le ramenant brutalement contre l'impitoyable béton. Sa tête rebondit, le monde redevint une nouvelle fois flou. Il lutta contre cet homme, prit le dessus, se mit à cheval sur lui, attrapa des deux mains un des accoudoirs de la chaise et l'enfonça aussi fort qu'il le put dans une orbite avant que ses forces l'abandonnent. Il y eut un autre coup de feu. Il entendit des voitures dans la cour et vit un torrent d'agents en noir affluer dans le hangar, se plaquer contre les murs, puis se disperser. Il roula sur le côté, maintenu par l'accoudoir planté dans le crâne de l'autre homme. À la lumière des gyrophares, il vit le corps de Tim, effondré sur sa chaise. Avec horreur, il découvrit Seamus Mafferty surplombant ce corps inconscient, armé d'un pistolet. L'Irlandais le braqua à hauteur du visage de Tim mais quelque chose explosa derrière sa tête, suivi par d'autres explosions derrière lui, et des bruits sourds de coups de feu complétèrent le tableau.

Ben regarda toute la scène depuis le sol tandis qu'on le séparait de Sean Mafferty. Des silhouettes sombres emmenèrent le corps du deuxième Irlandais. Quand Tim fut le dernier dans le hangar, la police eut l'autorisation d'entrer. À ce moment-là, deux de ses collègues aidaient Ben à traverser la cour.

— La patron est dans la maison, dit calmement l'un d'eux. Il veut te voir.

Ben hocha la tête, se redressa pour indiquer qu'il pouvait se débrouiller seul et ils disparurent à nouveau en direction de l'hélicoptère.

Quand Ben atteignit la vieille ferme, son genou était si enflé qu'il sentait le tissu de son jean comprimer l'afflux sanguin. Il trouva Nikolas illuminé par une lampe torche puissante, dans ce qui avait un jour été la cuisine. Il ne s'était pas rendu compte à quel point il devait paraître mal en point jusqu'à voir l'expression qui traversa le visage de l'homme. Mais il fallait être très rapide pour la voir et quand Nikolas ouvrit la bouche, sa voix était aussi neutre que d'habitude.

— Benjamin.

— Monsieur.

Nikolas semblait perdu dans ses pensées et fixait le mur. Ben n'était pas certain de savoir ce qui se passait dans l'esprit de cet homme. Il ne l'était jamais, même quand ils ne faisaient qu'un, l'orgasme inondant leurs corps ; même là, il n'avait absolument aucune idée de ce que pensait Nikolas.

Enfin, celui-ci se tourna et s'assit à table.

— Bon travail. Il y a assez de preuves ici pour relier les Mafferty à toutes les menaces.

— Comment ils m'ont démasqué ?

— Il faut que vous arrêtiez d'énerver les gens, Benjamin. Vous vous

êtes fait un ennemi dans la formation, apparemment.

— Nom de Dieu, cet enfoiré de Jock.

— Il me semble que vous lui avez promis de lui peler les boules et de les manger comme du raisin s'il faisait encore chier les manifestants.

— Oui, bon…

— Il vous soupçonnait de ne pas être celui que vous prétendiez et s'est montré très bavard, un soir au pub.

— Merde. Comment vous m'avez trouvé ?

Nikolas le regarda d'un air incrédule avant de secouer la tête, désespéré, et murmura :

— Vous savez qu'on est au vingt-et-unième siècle, quand même ?

Ben alla s'asseoir sur une chaise en face de lui.

— Tim Watson n'avait rien à voir avec…

— Je sais, l'interrompit Nikolas en balayant la fin de sa phrase d'un geste de la main. C'était un dommage collatéral. On m'a dit qu'il n'y survivrait peut-être pas. Il était au mauvais endroit au mauvais moment, avec des idéaux qui l'ont fourvoyé. Au moins il avait des idéaux, ajouta-t-il à contrecœur en voyant l'expression de Ben, puis il se pencha un peu en avant. Et vous, Benjamin, comment allez-vous ?

Il hésita, mais chercha finalement dans sa poche un mouchoir immaculé qu'il lui tendit. Ben le prit avec un petit rire d'épuisement et de douleur, incapable de penser à ce qu'il devait en faire. Il tamponna inutilement le sang sur son visage jusqu'à ce que, avec un soupir exaspéré, Nikolas se lève et le lui prenne. Ben ferma les yeux. Ses jambes s'ouvrirent légèrement et Nikolas vint se placer entre elles, tenant tendrement son visage tuméfié dans une main pendant qu'il nettoyait ses plaies de l'autre.

— Penchez la tête en arrière.

— Ça fait partie de vos attributions, monsieur ?

— C'est moi qui ai dressé la liste de mes attributions. Prendre soin de mes subordonnés en fait bel et bien partie.

Il nettoya le visage de Ben avec douceur et efficacité. Il ne pouvait cependant rien faire pour le nez cassé et les yeux enflés.

— Et maintenant, monsieur ?

— Maintenant ? Vous repartez dans l'ombre, Benjamin, jusqu'à ce qu'on ait de nouveau besoin de vous. Une mission rondement menée.

Un silence s'installa. Nikolas sembla finalement décider qu'il ne pouvait rien faire de plus pour rendre à Ben son visage tel qu'il le préférait et se rassit devant lui en contemplant le tissu gorgé de sang.

— Je n'ai pas couché avec lui, au fait. Au cas où ça t'intéressait.

Nikolas cessa de regarder le sang et leva les yeux vers les siens.

— Pourquoi ?

Ben souffla un juron.

— Tu sais très bien pourquoi.

Nikolas baissa à nouveau les yeux et dit après un moment :

— Les gens comme nous ne peuvent pas se payer le luxe de l'amour, Benjamin. Même l'affection est dangereuse. Tu devrais le savoir, et si ce n'est pas le cas, alors il faudra l'apprendre. Nous devons rester seuls ou être détruits.

— C'est des conneries ! Et toi, alors ? T'es pas seul, t'es marié.

Les mains de Nikolas se figèrent et il articula :

— Métaphoriquement seul, cela fonctionne aussi bien.

— Oh, souffla Ben en baissant le menton sur son torse.

Après un moment, il leva une main pour s'essuyer les yeux, en vain.

— Nom d'un chien, Benjamin, ton doigt, gronda Nikolas, les mâchoires serrées. Va à l'hôpital. Je vais les prévenir que tu arrives.

— Je vais bien. J'ai pas…

— Arrête ! Fais ce qu'on te dit pour une fois.

Ben acquiesça, résigné. Il ne pouvait pas se lever sans aide alors ses protestations lui semblèrent, même à lui, bien pathétiques.

Avec l'aide de Nikolas, il boitilla jusqu'à la porte et vit un Range Rover noir qui l'attendait.

— Et quand ils m'auront réparé ?

— Alors tu te reposeras jusqu'à être en forme. On est en permission pour l'instant ; même moi.

— En permission ?

— Quel barbare, soupira Nikolas en le foudroyant du regard. Demain, c'est le réveillon de Noël. C'est une période de bonté… apparemment.

— Tu seras… ?

— Bien sûr. Comme tu me l'as dit avec beaucoup d'humour, mon jeu d'ombres doit continuer. Il y aura indubitablement des charades et des chants de Noël autour du sapin. Heureusement, j'ai mon cheval et une plage déserte.

— Mais personne avec qui monter.

— Non. Personne avec qui monter.

Tout semblait avoir été dit. Ben désigna la cour d'un signe de tête.

— Ma bécane… ?

— Je demanderai qu'on la ramène à l'hôtel et la ferai garder jusqu'à ce que tu la récupères.

Ben posa sa main intacte sur le bras de Nikolas.

— Je…

— Ne dis rien.

Il faisait trop sombre dans l'entrée pour voir son expression, mais le ton de Nikolas en dit long. Ben s'écarta et boitilla tout seul jusqu'au véhicule qui attendait de le conduire à une clinique privée… rien n'était trop beau pour le personnel du département, après tout.

Chapitre Dix

Le taux de suicide double à Noël. Seul dans sa somptueuse suite pendant toutes les vacances, le genou surélevé, le doigt douloureux, les bleus en cours de guérison, Ben comprit pourquoi. Il commença à avoir des souvenirs invraisemblables des Noëls où il était enfant : la neige et les petits trains rouges, les repas améliorés, les tantes ivres… Il était bien incapable de savoir si ces souvenirs venaient de sa propre vie ou d'un film qu'il avait un jour vu. L'hôtel avait une piscine, une salle de sport, un sauna, un hammam et il passait la plupart de ses journées à enchaîner les longueurs, puis évacuer son malheur par la sueur dans une chaleur presque insoutenable. Après quelques jours, il courait de nouveau, seulement de courtes distances dans les rues plates de Londres, mais cela faisait du bien de sentir à nouveau la douleur de ses muscles raidis. Quand sa mauvaise jambe frappait le sol, il se répétait les encouragements écrits à l'entrée de la salle de sport de l'académie royale militaire de Sandhurst : La douleur est notre plaisir, l'agonie, notre rêve. *Quel pauvre type*, songea-t-il, *à vivre toute sa vie en suivant une vérité si dure*.

Le jour du réveillon du Nouvel An, son téléphone vibra. Il avait bien envie de répondre à celui qui l'appelait d'aller se faire voir, mais cela impliquait qu'il décroche d'abord.

— *Ben ?*

Ben fronça les sourcils, momentanément distrait, alors au lieu de l'accueil qu'il avait prévu, il demanda avec hésitation :

— Monsieur ?

— *Oui, c'est moi. Comment allez-vous, Ben ?*

— Ça va. Qu'est-ce que… ? Vous êtes… ?

— *Je vous invite pour le Nouvel An, Ben. Philipa adorerait vous voir. Il y aura une bonne partie de chasse demain, si vous pouvez arriver avant le déjeuner, Ben.*

— Euh…

— *Ben ?*

— Ouais ?

— *S'il vous plaît, venez*.

Et on raccrocha le téléphone.

En deux minutes, Ben passa de l'apitoiement et du mélodrame au professionnalisme qui le caractérisait en réalité : celui de cet homme qui avait grandi dans les forces spéciales et qu'on était ensuite venu engager pour le département. Ses armes et le reste de son équipement

étaient dans l'armurerie, aux bureaux. C'était à deux heures de la maison de Nikolas, même à moto. Il pouvait y être le soir même.

Ben !

Il faudrait d'abord me braquer une arme sur la tempe, j'exècre les surnoms.

Nikolas n'aurait pas pu être plus clair : quelque chose de grave était en train de se produire, une chose pour laquelle il ne pouvait pas appeler le département. Ben sentit une vague d'émotion l'envahir, une émotion primale et très, très agréable. Il était de retour.

En début de soirée, il se retrouva en route pour le Devon à cent-quatre-vingt-quinze kilomètres-heure sur la voie de dépassement de la M4. Il faisait nuit depuis quinze heures, le froid était mordant et il commençait à neiger un peu quand il atteignit l'embranchement de la M5. Au niveau d'Exeter, il quitta l'autoroute et s'engagea sur le chemin familier des routes de campagne en direction de Barton Combe, le village le plus proche de la maison. Au lieu de se présenter devant la porterie, il emprunta l'autre chemin menant à la rivière et laissa sa moto à l'écart, à l'orée des bois. Vêtu de noir et armé, il se dirigea à pied vers la demeure en rasant le sol. À bonne distance, il se mit à couvert et pointa ses lunettes de vision nocturne sur la façade sombre du bâtiment. De nombreux véhicules de luxe étaient garés sur le gravier devant l'entrée. Il y avait quelque chose, au sol, devant la porte. Il s'immobilisa et laissa son esprit donner forme à cette masse pour en trouver la signification. C'était un corps, mais pas celui d'un homme, ce n'était pas *lui*. C'était un chien. Il vérifia chaque fenêtre une à une et réussit à percevoir une faible lumière dans l'entrée. Il retourna au milieu des arbres et commença à faire le tour du bâtiment pour arriver derrière. Il n'avait fait que quelques centaines de mètres quand il entendit le *clic* parfaitement reconnaissable d'un briquet, puis il vit le rougeoiement d'une cigarette illuminer le visage et la moitié supérieure d'un homme. Qui avait un fusil sur l'épaule. Ben ne le reconnut pas. Il attendit un peu et fut récompensé quand le téléphone du garde sonna et qu'il débuta une rapide conversation en arabe.

— Non, aucun signe de lui. Je vois toute la maison, d'ici.

Ben sut alors ce que tout cela signifiait. C'était à propos de lui. Ibrahim Allouni l'avait raté dans le pavillon et avait tué un innocent à la place, mais il était de retour. Et, incapable de le trouver, il s'en était pris à Nikolas. Il se maudit d'avoir été si distrait qu'il n'avait finalement pas suivi ses soupçons concernant l'échec de l'opération visant à assassiner le fils d'Allouni. Quelqu'un dans le département l'avait trahi, et trahissait maintenant Nikolas. Il mit cela de côté. Pour l'heure, il avait d'autres soucis. Il se mit dans le bon état d'esprit, s'approcha de l'homme qui fumait et lui trancha silencieusement la gorge, remarquant avec un détachement magistral la façon dont la

fumée s'éleva de sa gorge l'espace d'un instant avant de se dissiper dans l'air froid de décembre. Il traîna le corps dans les buissons et prit le téléphone avant de jeter un œil à l'arme au cas où cela vaudrait le coup de la garder. Elle était bien moins bonne que tout ce qu'il portait, alors il la laissa avec le corps. En gardant à l'esprit qu'il pouvait y avoir d'autres sentinelles, il continua son tour du bâtiment et se posta à un endroit où il pouvait voir à travers les grandes fenêtres de la cuisine.

Nikolas était assis à table et le regardait directement. Ben supposa qu'il fixait simplement l'obscurité, mais c'était tout de même troublant. Derrière lui, contre le plan de travail, se tenaient trois personnes : Allouni, son frère Usama et un autre homme tenant de manière relâchée un fusil. Nikolas dit quelque chose, Usama s'avança et lui flanqua un coup de poing sur le côté de la tête. Son frère le tira en arrière. Nikolas passa une main dans ses cheveux pour les recoiffer et recommença à fixer la fenêtre. Ben vit un léger sourire en coin sur ses lèvres, ce qui le soulagea profondément. À en juger par le nombre de voitures, il devait y avoir les invités habituels de Philipa, ce qui impliquait potentiellement que deux gardes accompagnaient les trois hommes. À un ou deux près, ils étaient au moins cinq à tuer. Ben sentit pointer l'espoir pour la première fois de la soirée. Quand il se concentra à nouveau sur ce qu'il voyait, Ibrahim et Usama quittaient la pièce. L'homme de main se mit en position de tir, le viseur braqué sur la tête de Nikolas. Les choses tournaient en faveur de Ben. Il ne pouvait pas se rapprocher de la cuisine par les jardins car il y avait un éclairage extérieur à détection de mouvement. Le dispositif l'avait souvent réveillé quand un renard ou un chat errant traversait la pelouse. Il se replia vers les bureaux, les inspecta un par un, puis il emprunta les escaliers de derrière menant au premier étage. De là, il descendit en silence les escaliers de service et prit le passage juste derrière. Il entendait des voix dans le salon mais les ignora et se glissa dans la cuisine. En silence et avec rapidité, il brisa la nuque de l'homme qui surveillait Nikolas. Il prit le corps dans ses bras, remarqua que Nikolas s'était immédiatement levé et le suivait. Ils remontèrent alors les escaliers jusqu'au dernier étage et gagnèrent ce qui avait un jour été une chambre d'enfants. Il laissa tomber le corps derrière un lit et lui retira sa cagoule.

— Tu as pris ton temps.

— Tu as fait mettre des nouveaux codes à l'armurerie, gros malin. J'ai dû la forcer. Le réveillon, hein ? Tu parles !

— Ne sois pas grossier, Benjamin, rétorqua Nikolas en souriant. Mais c'est bon de te voir.

— Un récapitulatif de la situation ?

Nikolas soulageait le garde de son arme et l'inspectait. Ben lui tendit

un pistolet et un couteau, un peu étonné du professionnalisme avec lequel l'aristocrate tenait un fusil.

— Ils ont mis tout le monde dans le salon. Philipa et les huit invités. Il y a Ibrahim Allouni, son frère et quatre hommes avec eux, d'après ce que j'ai vu.

— Deux, maintenant.

— Bien, acquiesça Nikolas avec un sourire. Ils sauront très bientôt que j'ai disparu et ils comprendront que tu es là. Je crois qu'ils n'ont pas été convaincus par mon appel.

— Ben oui, tu as dit *s'il vous plaît*. C'est clairement suspect, lança Ben en retournant vers la porte. Pourquoi on ne leur donne pas ce qu'ils veulent ?

Nikolas se figea.

— Toi ?

— Descends et offre-leur de m'échanger contre tous les otages. Tu les emmènes et je fête la nouvelle année en finissant le reste de la famille Allouni.

— Non.

— C'est ce que tu nous as entraîné à…

— J'ai dit non.

— Monsieur, c'est la procédure hab…

— Je me fiche de la procédure habituelle, Benjamin. Il s'agit de toi. Viens, j'ai une idée.

— Mais…

Nikolas vint se planter devant lui.

— Ferme-la, pour une fois, et fais ce que je te dis.

Ben la ferma.

Nikolas ouvrit la marche avec prudence et redescendit au deuxième étage afin de se diriger vers la partie de la maison la plus ancienne. Il se muait comme un chat, en silence et avec grâce. Ben ne put réprimer un désir mal à propos et empêcher ses pensées de s'envoler vers toutes les façons dont il aimerait explorer cette grâce naturelle. Ils entrèrent dans une chambre, agissant comme une équipe discrète et efficace. Ses yeux balayèrent la pièce et il sut immédiatement, en dépit de l'obscurité, que c'était la chambre de Nikolas. Elle était austère et intensément personnelle à la fois, comme son occupant. Le mobilier était minimaliste, bois blanchi et ameublement blanc, un mur recouvert de photos en noir et blanc ; des plages vides battues par le vent, d'après ce que Ben pouvait voir.

— Ne reste pas planté là, aide-moi, Benjamin.

Ben revint à lui et fronça les sourcils en l'aidant à déplacer une grande bibliothèque. Derrière, il y avait un panneau que Nikolas fit glisser sur le côté, révélant ainsi un passage sombre.

— Un *priest hole*[1].

— J'ai toujours évité les trous des prêtres, surtout dans ma chambre. Enfer et damnation, tout ça…, lança Ben en ricanant.

— Et Benjamin réussit à trouver *le* commentaire déplacé.

Mais Nikolas souriait lui aussi. Ils y entrèrent, accroupis, et il fit de nouveau glisser le panneau pour le remettre en place.

— Super plan, murmura Ben. On se cache ici jusqu'à ce que tout le monde s'ennuie et rentre chez soi ?

Nikolas pouffa de rire et commença à tâtonner le mur du fond. Il y eut un *clic* au moment où il alluma une lampe torche et le mur coulissa sur le côté pour révéler un long passage.

— Dis-moi que tu te fiches de moi, souffla Ben en secouant la tête. Où sont Dago et Claude ? Et qu'est-ce que dira François2 ?

— Je ne comprends pas cette référ…

— Laisse tomber. Ça mène où ?

— Tout au bout, à la plage. C'est comme ça qu'on faisait clandestinement rentrer le brandy français, et probablement qu'on faisait sortir les catholiques.

— Prends-moi, là, tout de suite.

Nikolas commença à progresser dans le passage.

— Ne t'en fais pas, Benjamin, quand nous aurons résolu cet incident mineur, c'est précisément mon intention.

Le passage les mena à des escaliers qu'ils descendirent en silence, concentrés. Tout à coup, Ben entendit des voix : de l'arabe. Il saisit le bras de Nikolas, se pencha à son oreille et chuchota :

— Ils parlent d'un de tes invités. Ils croient l'avoir déjà vu, mais n'arrivent pas à se rappeler où.

Nikolas se tourna et imita le geste de Ben en collant ses lèvres contre son oreille.

— Benjamin, merci de tes lumières, mais je parle couramment huit langues. L'arabe est l'une d'entre elles.

Leurs visages étaient tout près l'un de l'autre, les terroristes à seulement quelques dizaines de centimètres, derrière une couche de pierre, mais Ben n'aurait pas pu résister même si Satan et tous ses sbires avaient été là. Il saisit le visage de Nikolas et le poussa contre le mur dans un baiser brûlant. L'adrénaline pulsait dans tout son corps. Son membre se durcit, piqué de désir. Nikolas agrippa ses cheveux et ne les lâcha pas, lui rendant ce baiser avec autant de passion, mais il s'écarta ensuite et lui posa un doigt sur les lèvres en signe de remontrance, ou comme une promesse. Ben baissa la tête et acquiesça docilement dans les deux cas. Le passage descendait encore, cette fois les marches ne formant guère plus que des niches dans le mur. Ils descendirent pendant longtemps, laissant les voix loin derrière eux désormais. Puis le passage se trouva bloqué. Nikolas poussa et un énorme casier à bouteilles glissa lentement en suivant des traces qui le

précédaient. Ils étaient dans la cave. Nikolas montra les autres traces.

— Derrière, cela mène à la rivière. À marée haute, c'est en partie inondé, mais cela a servi pour la contrebande durant des siècles.

— On peut encore s'en servir ?

— Oui.

— Je crois quand même…

— Non, l'interrompit Nikolas en se détournant de lui avant de vérifier le haut des escaliers menant au bâtiment principal. Nous avons besoin d'une diversion. Quelque chose pour éloigner leurs hommes.

Ils entendirent soudain des cris, cependant indistincts.

Ben jura.

— Ils ont dû découvrir que tu avais disparu.

— Et ils savent que tu es là, maintenant.

— J'ai mon téléphone, monsieur. Pourquoi est-ce qu'on ne les appelle pas simplement… ?

— Non !

Ben fut surpris.

— Nous avons un invité de marque, Benjamin, gronda Nikolas entre ses dents. Il ne doit pas être mis en danger.

Ben le fixa, perplexe. Nikolas grimaça, mais ajouta à contrecœur :

— Un membre éminent de la famille royale.

— T'es sérieux, là ? Et sa protection, elle est où ? Raison de plus pour appeler nos…

— Il est ici à titre privé. *Très* privé.

Ben jura.

— Je comprends p…

— Benjamin, il est ici pour coucher avec ma femme, comme il l'a fait au cours de nos dix années de mariage. Tu parles de jeu d'ombres et de faux-semblants, mais tu joues dans le bac à sable pour ces choses-là. Il est… Il ne doit pas être mis en danger.

Ben soutint son regard.

— Tout ça, c'est une imposture ? Ton mariage ?

— Que veux-tu que je te dise ? lâcha Nikolas en détournant le regard.

— La vérité ?

— D'accord. Alors la voilà : c'est *moi* le jeu d'ombres, Benjamin. C'est moi la couverture… pour eux. Je rends possible tout cela…, poursuivit-il en désignant d'un geste de la main le manoir, la respectabilité, l'isolement. Elle est la maîtresse du successeur au trône et je suis… Ah, je n'ai pas de mot pour ça en anglais ou en danois. Je suis désolé.

Il semblait humilié, comme si admettre sa faute devant Ben était trop pour lui.

Ben ne pouvait pas le supporter. Il le frappa doucement à l'épaule.

— Essaie en arabe. J'ai entendu dire qu'ils avaient plein de mots pour les gens comme toi et moi.

Nikolas sourit tristement et passa les doigts dans ses cheveux, un geste familier et apaisant.

— Donc, pour faire simple, nous avons un problème.

— Houston.

— Je ne…

— Laisse tomber. Oui. Je dirais que nous avons effectivement un problème. L'héritier est en haut et son épouse bien plus jeune est à la maison, prête à accoucher.

— Exactement.

— Waouh, souffla-t-il en relevant les yeux, l'air songeur. Et c'était sa nounou ?

— Arrête.

Mais Nikolas avait commencé à rire. Un son si inattendu, lui ressemblant si peu, mais si mélodieux que Ben se mit à rire lui aussi. Ils se turent brusquement quand un coup de feu retentit, suivi de cris et d'un bruit sourd.

— Merde.

— Diversion, fit Nikolas en se tournant vers Ben.

— Feu.

Ils prirent des bouteilles de whisky des étagères et les brisèrent au-dessus des caisses de vin garnies de paille. En silence, ils montèrent les escaliers jusqu'à la porte qui menait à la grande entrée. Ils enfoncèrent leur paille imbibée d'alcool entre les lames de bois et ouvrirent la porte d'un coup avant de mettre le feu. Rapidement, ils retournèrent dans le passage secret, refermèrent le faux casier à bouteilles et remontèrent tout le long du passage jusqu'à émerger dans la chambre. Quand ils parvinrent au balcon surplombant le hall d'entrée, ils entendirent des coups de feu et des bruits de pas. Ils jetèrent un œil à travers la rampe et découvrirent deux hommes essayant d'éteindre le feu. C'était le bon moment pour les abattre avec des silencieux en leur tirant dans la tête ou le torse.

L'heure était venue de passer de la défensive à l'offensive. Ben sentit quelque chose bouger au plus profond de lui, une ultime barrière le séparant d'un sentiment dont il s'était protégé. Il posa son front contre celui de Nikolas.

— Je… Eh merde ! Je veux te dire que je t'aime, mais je peux pas. Je l'ai jamais dit à personne.

— Je ne l'ai jamais entendu de quiconque. Mais un jour, j'aimerais l'entendre de ta bouche. Fais attention, Benjamin.

Ils se levèrent et arrivèrent en trombe dans l'entrée.

***

Ben reçut une balle dans la cuisse et s'effondra, mais il roula derrière une grande horloge pour se mettre à l'abri en faisant signe à Nikolas d'entrer dans le salon. Celui-ci s'effondra aussi et, l'espace d'un instant, le cœur de Ben faillit s'arrêter, puis il le vit finir sa roulade et commencer à tirer. Usama était derrière la porte de la cave qui se consumait. Ben envoya une rafale de balles dans sa direction et réussit à suivre Nikolas, cependant une autre balle se ficha dans son épaule, arrêtée par l'os. Il tomba, vit Usama se repositionner et leva alors son arme pour le tuer. Malgré une incroyable douleur, il se releva et boitilla jusqu'à l'intérieur du salon avant de se plaquer contre la porte. Nikolas était à genoux près d'un corps ensanglanté.

Ben balaya la pièce avec le viseur de son arme.

— Allouni n'est pas là, dit Nikolas.

Le corps à ses pieds avait été exécuté.

— Est-ce que c'est… ?

Nikolas secoua la tête et tourna rapidement les yeux vers un couple qui se tenait près du sapin. Ben reconnut instantanément l'homme que tenait Philipa. Il était plus petit et étrangement plus chauve qu'il ne le paraissait à la télévision.

Soudain, ils entendirent une voiture. Nikolas laissa le corps et ils se dirigèrent vers la porte, Ben ayant désormais de grandes difficultés à traîner sa jambe. Ibrahim Allouni faisait marche arrière avec un des Range Rover, percutant d'autres véhicules au passage. Nikolas et Ben ouvrirent le feu, mais la carrosserie et le pare-brise renforcés résistèrent aux balles. La voiture s'arrêta brusquement. Elle avait rencontré le corps du chien et le conducteur, manifestement habitué aux automatiques, avait calé. Ben accourut d'un côté, Nikolas de l'autre, et avant qu'Allouni ne puisse prendre son arme, il se retrouva avec un canon sur la tempe. Avec un léger sourire, il se laissa retomber sur l'appuie-tête et regarda Ben.

— Monsieur Rider. Je crois que vous me devez maintenant un autre proche. Avez-vous une autre maison que je peux incendier ?

Ses yeux se posèrent fugacement sur le doigt de Ben placé sur la gâchette et un rictus étira ses lèvres.

— J'ai l'immunité diplomatique, comme vous le savez bien, poursuivit-il avant de voir l'expression de Ben et d'ajouter précipitamment de son accent guttural qui déformait l'anglais : Nous parvenons à un arrangement ici, non ? Je suis très puissant, riche…

Par-dessus l'épaule de Ben, Nikolas ouvrit pour la première fois la bouche.

— Nous aurons peut-être besoin de l'argent, Benjamin. N'écarte pas cette offre inconsidérément.

Ben fronça les sourcils, sans quitter des yeux sa cible.

— Pourquoi aurions-nous besoin… ?

Nikolas se pencha à côté de lui et abattit Allouni d'une balle en pleine tête.

— Pour payer le nettoyage du cuir.

Ce ne fut qu'au moment où il regarda le corps d'Allouni tomber en répandant son sang sur le cuir crème que Ben se rendit compte qu'il neigeait et qu'on pouvait entendre des feux d'artifice au loin. Il pencha la tête en arrière et laissa tomber quelques flocons sur sa langue. Nikolas le regarda un moment et ironisa :

— Bonne année, Benjamin.

1 Passages ou cachettes creusés dans les maisons de familles catholiques persécutées pendant la seconde moitié du XVIe siècle en Grande-Bretagne. On peut le traduire par « trous à prêtres ».

2 Dagobert, Claude, et François, trois des protagonistes du Club des cinq.

Chapitre Onze

Ben ne revit pas Nikolas avant deux mois. Il se fit opérer de la jambe et de l'épaule et se retrouva à nouveau dans le plâtre, à devoir récupérer, dans une énième chambre d'hôtel ridiculement chère. Celle-ci était à la campagne, avec vue sur la mer. Il se demanda si l'ironie de la situation découlait d'un choix volontaire de Sir Nikolas Mikkelsen, mais il ne lui demanda jamais puisque celui-ci ne le contacta pas une seule fois.

À la fin des deux mois, Ben fut déclaré apte au travail et renvoyé vers les kinésithérapeutes du département. Il fit immédiatement l'impasse sur les premières séances prévues et se lança dans une longue course durant laquelle les larmes ruisselèrent sur ses joues tant la douleur l'assaillait de toutes parts, mais il se souvint que l'agonie était, apparemment, son rêve.

Le deuxième jour, il se rendit aux bureaux. Le chef du département était désormais, et de façon temporaire, un agent détaché de l'agence de renseignements, bien moins secrète. Ben eut un entretien d'une heure, sans un seul café, durant lequel il lui fut impossible de prendre des nouvelles de Nikolas. Dès qu'il eut terminé, il alla chercher du côté du service dactylo – un nom au charme désuet désignant désormais un service équipé d'ordinateurs de pointe – et une femme qui travaillait là qu'il avait autrefois côtoyée. Kate connaissait toutes les informations utiles et intéressantes dont il avait besoin. Nikolas était en congé longue durée ; il n'avait pas démissionné, mais réfléchissait aux options dont il disposait.

Il devina que la chance avait finalement dû tourner pour Nikolas Mikkelsen.

Ben était en colère, engourdi, furieux et déstabilisé. Il était malade de sembler ne plus être désiré maintenant que le jeu d'ombres était terminé. Cela lui laissait une sorte de dilemme. Il ne voulait pas travailler pour un nouveau supérieur. Il n'était même plus tout à fait sûr de vouloir travailler dans le milieu. Lors d'un éclair de lucidité, il sut pourtant ce qu'il voulait et usa une fois de plus de son charme sur Kate pour trouver une adresse. Le lendemain, il récupéra sa moto au garage et partit en direction de la campagne.

Il trouva facilement le petit pavillon et resta assis à l'extérieur, en retrait, au milieu des arbres, jusqu'à voir une voiture quitter les lieux. Il retira son casque, descendit de son véhicule et s'approcha de la maison. Tim Watson ouvrit avec son habituelle veste en velours côtelé

et des vêtements froissés en coton. Il ouvrit de grands yeux derrière ses lunettes.

— Mon Dieu ! Jaime ! Tu es mort !

— Les gens ont l'habitude de le penser, mais ils se trompent, répondit Ben en riant. Comment vas-tu ?

Les yeux de Tim étaient toujours grand ouverts. Tout à coup, il se souvint des règles de savoir-vivre et l'invita à entrer.

— Tu viens juste de rater John. Il avait une conférence.

Ben feignit ne rien en savoir et ne pas avoir organisé sa visite en fonction. Il remarqua qu'en plus de montrer les marques d'un tabassage grave, Tim marchait en boitant légèrement.

— Je suis désolé, au fait, pour la façon dont tout ça s'est fini.

— Je suis le seul qui devrait s'excuser, répondit Tim avec un geste de la main. Je n'avais aucune idée de ce qui allait se passer. Mon Dieu, la police est venue ici… Les Renseignements généraux. Des gens dont je ne suis même pas sûr qu'ils fassent partie de la police nous ont interrogés, John et moi. Ça a été un cauchemar.

— Comment vont tes blaireaux ?

Tim rit et se laissa tomber sur une chaise autour de la table de la cuisine, invitant Ben à faire de même d'un signe de main.

— Oh, ils se portent très bien, eux. Pas un seul poil de leurs petits museaux n'a été touché. Alors que j'ai eu des grosseurs au cerveau. Je n'arrive toujours pas… Laisse tomber. Enfin, je songe à me concentrer sur les droits des hommes à partir de maintenant.

— Assure-toi que tu es du côté des anges, Tim, acquiesça Ben. Apprends qui sont les gentils dans ce monde.

— Toi ?

Ben détourna les yeux.

— Au fait, je me souviens que tu as dit à Sean de me laisser partir et de te garder. Je ne l'oublierai pas. Si jamais tu as besoin… Merde, qu'est-ce que je raconte ? Je ne connais même pas ton vrai nom, n'est-ce pas ?

— Non.

— Tu ne faisais pas vraiment partie de cette formation ?

— Non.

Tim hocha la tête d'un air sombre, puis rit tristement.

— Hé, est-ce que j'ai failli me faire James Bond ?

Ben rit de bon cœur avec lui.

— Et si tu me faisais un thé ? Je te raconterais tout ce qu'il y a à savoir de ma super vie d'assassin ninja.

Ils restèrent assis là le reste de l'après-midi, dans la cuisine baignée de soleil, à boire un thé fort, et c'était si normal que Ben sentit qu'il était plus proche de la folie à l'état pure que jamais depuis qu'il avait vu le cerveau d'Allouni lentement dégouliner sur le cuir immaculé. Ils

parlèrent du travail de Tim, du prix de l'immobilier, de la rénovation des maisons, et Ben fut même présenté à John quand celui-ci revint. Il l'aimait bien et se sentait à l'aise avec tous les deux. Il se demanda s'il pourrait presque devenir humain en restant là assez longtemps. Mais, pour finir, il ne trouva plus d'excuse pour s'introduire dans leur vie. Il semblait avoir la fâcheuse habitude de ruiner celles qu'il croisait. En partant, Tim le raccompagna à l'extérieur et posa une main sur son bras.

— Il n'a jamais été question de Nate, n'est-ce pas ?

Ben leva les yeux vers le ciel.

— Non.

— On ne vit qu'une fois, Jaime. Ne perds pas une occasion d'être aimé.

Ben le toisa brièvement et vit ses magnifiques yeux et son expression mélancolique.

— C'est encore un de tes trucs d'éthique ?

— Oh, non, s'esclaffa Tim. C'est mon cœur qui te dit ça, imbécile. La seule chose qui vaille la peine d'être écoutée, au bout du compte.

Ben eut une moue. Son cœur s'était montré bien silencieux au cours de sa vie, et quand il avait parlé, il l'avait mis dans le pétrin. Il hocha pourtant la tête et regagna sa moto à petites foulées, passa une jambe par-dessus et démarra. Il conduisit trop vite, comme d'habitude : retour vers Londres, retour vers sa vie creuse et un avenir peu engageant et incertain.

***

Ben approchait de la M25 quand il sentit son téléphone vibrer. Il s'arrêta à la première station-service pour lire le message. Il y avait seulement une adresse, de la part d'un numéro inconnu. Son cœur s'emballa. Il ne l'aurait pas cru s'il n'en avait pas lui-même fait l'expérience, un coup à faire une crise cardiaque sur une Ducati avec un blouson de cuir noir, à côté d'un stand de burger. Il fut frappé par l'incongruité de cette situation et commença à rire.

L'adresse était celle d'une ancienne écurie reconvertie en petit pavillon avec un grand portail, en plein Londres. Il dut laisser sa moto dans un parking souterrain et finir à pied. Il frappa à la porte ; une porte rouge, il s'en souvint plus tard. Quelqu'un répondit. D'abord, il ne reconnut pas cet homme, puis son cerveau traita les changements. Nikolas, dans un jean délavé. Nikolas, pieds nus, avec une chemise simple et froissée ouverte sur un vieux tee-shirt en coton. Nikolas, avec les cheveux ébouriffés et une paire de lunettes. Et nom d'un chien, Nikolas tirant une longue bouffée de cigarette. Le sexe de Ben traita ces informations bien avant son cerveau. Il le poussa à l'intérieur, claqua la porte avec le pied et plaqua Nikolas contre le mur

en s'emparant de cette bouche emplie de fumée. Il lui retira ses lunettes et embrassa son visage, découvrant soudain qu'il répétait *connard, connard, connard* comme une infâme litanie de désir.

Il sentit des bras forts autour de lui et Nikolas murmura :

— Calme-toi, Benjamin. Tout va bien se passer.

Ben plaqua à nouveau ses épaules contre le mur.

— Sérieusement ! Deux mois ! Sans aucune nouvelle ! Une espèce d'abruti est assis à ton bureau et il ne m'a même pas offert de café. Deux putains de balles et même pas un café !

— Benjamin, calme-toi. Je vais t'offrir une tasse de thé. Et j'ai l'intention de t'offrir bien plus, mais tu es anglais, donc nous commencerons par un thé.

Il ouvrit la marche jusqu'au fond de la maison où la cuisine et la salle à manger avaient fusionné en une immense véranda au plafond de verre.

— À qui est cette maison ?

— À moi, répondit Nikolas en souriant. C'est ma vraie maison. Aucune ombre ici, tu vois ?

— Ouais.

Ben tourna sur lui-même, la lumière se reflétant dans ses cheveux.

Il sentit tout à coup le bras de Nikolas derrière lui et un baiser sur sa joue.

— Assieds-toi.

Ses genoux étaient fragiles, alors il se laissa lourdement tomber sur une chaise.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu es… ? Et Lady Philipa, elle… ?

Nikolas lui tournait le dos et surveillait inutilement la bouilloire.

— J'ai découvert que c'était long, deux mois, dans la vie d'un homme de l'ombre.

Il posa alors une tasse de thé devant Ben et s'assit en face. Ben n'arrivait pas à détourner les yeux de ses pieds : nus, mais pas dans un lit. C'était impensable. Comme s'il lisait ses pensées, Nikolas rit et les cacha sous la chaise en sirotant son thé.

— J'ai démissionné, au fait. Tu avais raison, toute l'opération Allouni était compromise. Mais hors de question que j'enquête, apparemment. C'est sensible. Apparemment, répéta-t-il en haussant les épaules. Alors j'ai démissionné.

— Oh. C'est grave.

— Pour qui, Benjamin ? Pas pour moi et pas pour toi.

— Moi ?

— Mmh mmh. Bois ton thé et dis-moi comment tu vas.

— Si tu m'avais contacté, tu le saurais.

— Je ne pouvais pas t'impliquer dans le potentiel scandale qui a failli tout détruire autour de moi, Benjamin. Peux-tu imaginer ?

L'héritier du trône surpris dans de telles circonstances. Mais tout va bien, maintenant. C'est un heureux papa poule avec une jeune épouse aimante. Même moi, j'ai été impressionné par ce niveau de duplicité.

— Et Lady… ?

— J'ai parlé de scandale *potentiel*. Elle a toujours tout ce qu'elle voulait.

— Oh. Et toi ?

— Ah. Oui. Moi, souffla Nikolas avec une moue, semblant fasciné par sa tasse qui représentait l'amant de sa femme. La vie est intéressante, Benjamin. Je suis arrivé en Angleterre, il y a de nombreuses années, et on m'a offert une étrange opportunité. Je l'ai saisie et cela a fonctionné. Un temps.

— Un temps ?

— Jusqu'à notre rencontre.

— Oh.

— Et puis toutes ces choses matérielles que l'on m'offrait ne me satisfaisaient plus tout à fait, poursuivit Nik avec un sourire triste.

— La maison, l'argent, le statut, l'autorité, le titre ?

— Tu me connais trop bien, avoua-t-il, l'air légèrement honteux. Crois-moi ou non, mais c'est la vérité… Tout est devenu insignifiant. Je voulais quelque chose que je ne pouvais pas avoir, mais alors le destin est intervenu et a rendu cela possible.

— Tu veux dire que tu t'es fait botter le train et que maintenant tu sais plus trop quoi faire.

— J'ai démissionné, reprit-il avec un petit rire. Et je sais quoi faire.

Il tira sur sa cigarette et fixa Ben d'un air songeur à travers la fumée. Puis un sourire en coin se forma sur ses lèvres.

— Tu vois ? J'ai recommencé à fumer. Cela m'occupe, je suis content.

— Prends-moi, là, tout de suite.

Nik releva les yeux.

— Il faut vraiment que tu arrêtes de me demander de faire ça. Je n'arrête pas de te promettre que je vais le faire. Et voilà peut-être le moment où je t'emmène dans la chambre.

Ben ne bougea pas. Son cœur recommença cette étrange danse, mais cette fois, elle n'était pas si plaisante.

— Alors quoi… ? Tu t'es tiré de ton boulot et tu crois que je passerai, comme ça, de temps en temps, pour te faire plaisir ?

— Quelque chose comme ça, acquiesça Nikolas avec une nouvelle moue. Mais, Benjamin…

Ben se leva d'un bond en renversant sa chaise.

— Je veux que tu me paies, espèce d'enfoiré, maintenant que tu raques plus pour les chambres d'hôtel où on baise.

— Arrête ce cinéma, arrête de jurer et assieds-toi.

— Et tu peux aller te faire foutre si tu crois que je vais…

— Benjamin ! Tu peux la fermer une seconde, s'il te plaît ?

Ben le foudroya du regard et se tut, sans se rasseoir.

— Que penserais-tu de venir travailler pour moi ?

— En tant que… ton… ? hésita-t-il, abasourdi.

— Ne sois pas ridicule. Pas dans ce sens-là. Je monte ma propre agence. Il est temps. J'ai besoin des personnes douées en qui je peux avoir confiance.

— Une agence d'opérations secrètes privée ? C'est différent. Et illégal ?

— Eh bien, je préfère penser en termes d'opérations nécessaires… comme nous l'a démontré notre récente expérience. Mais oui, fondamentalement, ce serait une agence indépendante pour des besoins officieux.

Ben prit sa chaise et se rassit.

— Alors, c'était quoi cette histoire, tu voulais me montrer la chambre ?

Nikolas eut un sourire en coin et essaya de le cacher derrière son thé.

— J'ai quatre chambres. J'en ai fait transformer une en bureau.

— Tu es un type extrêmement drôle, tu le sais, ça ? Sous cette enveloppe très, très énervante.

— Alors, qu'en penses-tu ?

— Combien tu me paieras ?

— Tout dépend de l'accord auquel nous parviendrons.

— Je suis exigeant.

— Je suis un employeur très généreux, mais je vais te demander une clause d'exclusivité.

— Une quoi ? Et qu'est-ce que tu insinues, là ?

— Comment s'est passée ta visite chez Tim Watson, cet après-midi ? Tu y es resté quatre heures et trente-trois minutes.

— Je retire ce que j'ai dit, lâcha Ben en s'adossant au dossier de la chaise. T'es pas si drôle, en fait.

Nikolas détourna soudain les yeux, le regard perdu à travers les grandes fenêtres donnant sur le jardin clos, et Ben y trouva une chose qu'il n'y avait encore jamais vue ; une chose qu'il n'aurait jamais pensé y voir.

— Tu as une façon bien étrange de montrer ton affection, Nikolas, dit-il délicatement. Tu pourrais peut-être avoir envie de travailler un peu là-dessus.

— Cela ne change rien au fait que tu sois resté là-bas durant quatre heures et…

— Trente-trois minutes. Oui, j'ai compris. On *discutait*.

Le regard de Nikolas revint sur lui. Et Ben le soutint. Finalement, les

épaules de Nikolas se détendirent et il hocha imperceptiblement la tête avant de tendre une main.

— Alors viens voir les autres chambres. Elles n'ont pas de fenêtres à meneaux, mais l'une d'elles est à toi. Si tu le souhaites.

Ils se levèrent et montèrent les marches étroites menant au dernier étage. Une chambre était vide, à l'exception d'un grand lit scandinave aux draps unis et blancs. Pour la première fois, Ben put déshabiller Nikolas sans se presser et sans la sensation d'un instant volé. Il semblait que celui-ci n'appartenait plus à quiconque, désormais. Son corps élancé était ferme et pâle en cette fin d'hiver et grâce à ses gènes nordiques. Son sexe se dressa, entier, prêt et empreint d'un rose foncé. Ben grogna de plaisir et tomba à genoux, grimaçant légèrement de douleur quand son mauvais genou frappa le parquet blanchi. Avec un regard pour demander la permission, il prit le gland de Nikolas dans sa bouche pour la première fois. Il ferma les yeux, comblé, en sentant des doigts forts attraper ses cheveux et entendit un juron soufflé dans une langue qui n'était pas la sienne. Il fit glisser ses lèvres jusqu'à la base et ouvrit précautionneusement la gorge pour accueillir le membre suintant tout au fond, luttant contre le réflexe nauséeux. Nikolas était soit d'une inexpérience affolante soit très amoureux car, incapable de se retenir, il jouit et poussa des cris incohérents tandis que plusieurs jets chauds coulaient dans la gorge de Ben et recouvraient sa langue quand il se retira doucement. Il se leva rapidement et s'empara de la bouche de Nikolas, le poussant sur le lit. Libérant son propre membre, avec urgence et désespoir, il retourna le corps accueillant de Nikolas et le pénétra, penché sur lui, lourd et brûlant, caressant la peau pâle avant de se redresser un peu et lui écarter les fesses pour un meilleur accès. Ce passage était à la fois familier et nouveau, excitant. Il rit pour lui-même contre ce dos chaud et trouva le bon angle. Nikolas serra le drap entre ses doigts et Ben amena ses lèvres sur sa joue.

— Tu sais à quel point je te déteste, parfois ?

— Oui.

Ben commença un lent va-et-vient.

— Eh bien je t'aime encore plus que ça. Parfois.

Nikolas ferma les yeux et posa une main dans le dos de Ben pour le serrer contre lui, pour l'enfoncer plus profondément.

— Merci, Benjamin. Ce sentiment sincère m'est précieux.

— Appelle-moi Ben.

— Appelle-moi Nikolas.

— Mais, Nikolas, je vais travailler pour toi.

Il le sentit se détendre sous lui, et vit le sourire soulagé, le plaisir, puis l'air narquois.

— Dans ce cas, cessez cette insolence et appelez-moi monsieur.

Partie II

Chapitre Douze

Cela faisait trois semaines, mais Ben ne s'habituait toujours pas à voir Nikolas dans un peignoir miteux, les cheveux en bataille, avec des lunettes et une cigarette pendant qu'il buvait sa première tasse de thé de la journée en lisant le journal. Il devinait qu'il aurait sûrement dû être déstabilisé par les autres choses qui avaient changé en trois semaines (ne plus être employé par les services secrets britanniques, ne plus vivre seul ; le simple fait de vivre avec Nikolas, en fait, dans un étrange flou où ils n'étaient pas vraiment collègues et pas vraiment égaux, il ne savait pas trop en somme) mais non, c'était ce peignoir, ces cheveux en bataille, ces lunettes et ces cigarettes qui le troublaient. Oh, et le sourire en coin qui accompagnait en général toutes ces choses quand Nikolas savait qu'il était observé. C'était comme si ce Nikolas avait été le vrai depuis le début et que l'autre, le Nikolas élégant, courtois, froid et réservé, l'illusion. Peut-être était-ce le cas, mais Ben avait connu l'homme réservé et intouchable plus longtemps que celui aux vêtements froissés et infiniment attirant, et il lui était difficile de concilier les deux.

D'habitude, il s'asseyait et ne bougeait plus en observant Nikolas pendant le thé et la cigarette du petit-déjeuner, assis au bord de la chaise comme si celui-ci allait se métamorphoser une fois de plus. Quand Nikolas trouvait que la plaisanterie avait assez duré, quand il avait tiré autant d'amusement que possible de sa gêne, il se levait, le prenait par le bras et le ramenait au lit. Cela n'aidait vraiment pas à calmer le sentiment de bouleversement profond de Ben. Ce Nikolas était chaleureux, amusant et inventif sous la couette. Ben était habitué à du sexe brut, quelques mots concernant le travail et plus un son jusqu'à leur prochaine rencontre éphémère. Et pourtant, c'était ce qu'il voulait. Il avait exactement ce qu'il voulait et, pour une raison inconnue, il était incapable de se l'autoriser. Il restait éveillé durant des heures alors que Nikolas était endormi et il le regardait. Il s'éveillait avant lui et le regardait encore. Quand Nikolas l'embrassait, des heures de baisers langoureux et sensuels, il était parfois raide et impassible. Il savait que Nikolas l'avait remarqué, mais il ne parvenait pas à lui en parler, et il savait que lui ne le ferait jamais non plus.

Alors, une nouvelle fois, cela n'améliora pas sa confusion quand Nikolas fit ce qui suit.

Un matin, pendant un traditionnel thé-cigarette, après une nuit où Ben était majoritairement resté éveillé à regarder la tignasse blonde

sur l'oreiller à côté de lui, Nikolas retourna les mots croisés, fronça les sourcils, prit une bouffée de cigarette et lança d'un ton ordinaire :

— Je suis encore là, au fait.

Ben, si alerte et tendu qu'il était, passa à côté et répondit bêtement :

— Quoi… ? Hein ?

Nikolas sourit malicieusement.

— Je suis là quand nous nous réveillons l'un à côté de l'autre. Je suis encore là quand nous prenons notre douche ensemble. Et, miracle, je suis toujours là à chaque fois que tu me regardes prendre mon petit-déjeuner. Je n'irai nulle part, Ben. Je t'accorde la permission de te détendre.

— Ne m'appelle pas Ben.

— Depuis quatre ans que nous nous connaissons, tu me dis de t'appeler Ben, répondit Nikolas en soupirant.

— Exactement, acquiesça-t-il en se penchant en avant pour pointer un doigt sur sa poitrine. C'est bizarre, et c'est flippant, parce que pendant quatre ans tu m'as appelé Benjamin. Tu es la seule personne qui m'ait jamais appelé comme ça, à part ma mère, et pendant quatre ans tu as été…

— Quoi ? Dis-le, Ben.

— Je sais pas… pas… comme ça !

Nikolas s'adossa à sa chaise et prit une longue bouffée de cigarette avant de souffler la fumée au visage de Ben.

— Et tu n'aimes pas ce nouveau moi ?

— Oh c'est pas vrai, souffla Ben en se prenant la tête dans les mains. Jésus Marie Joseph. Mais t'es parfait comme ça. Comment c'est possible que tout ça m'arrive ? Je te voulais exactement comme ça, comme tu l'es là, même à porter ce vieux tee-shirt à moi… Dans tous mes fantasmes…

— Tu fantasmes sur les tee-shirts ? C'est très particulier.

— Arrête de te moquer de moi ! Tu vois ? Voilà ce que je veux dire ! s'exclama-t-il en se levant pour se pencher à quelques centimètres du visage de Nikolas. À la seconde où je me détendrai pour en profiter, ça disparaîtra, n'est-ce pas ?

Nikolas soupira et se tourna pour regarder par la fenêtre.

— Je ne peux rien te promettre, Ben. Nous avons tous les deux perdu beaucoup.

— Mais je vais te perdre.

Il l'avait enfin dit. Il déglutit, les mâchoires serrées.

— Tu ne m'as jamais appartenu, tu vois ? Avant. C'était juste quelque chose qu'on faisait.

— Le sexe ?

— Oui. Le sexe.

— Et maintenant ?

— Maintenant, c'est plus juste du sexe, si ? demanda-t-il en le fixant dans les yeux. C'est… Je… Je peux pas te perdre.

Nikolas sourit.

— Je pourrais peut-être porter un collier.

— *Arrête*. C'est *pas* drôle.

— Si, ça l'est un peu, Benjamin. Même toi, tu dois bien t'en rendre compte.

— Même moi. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Nikolas haussa un sourcil, tourna la page du journal et répondit avec précaution :

— Je ne suis pas le seul qui ait changé, je me trompe ?

— Hein ?

Il releva les yeux, puis les ramena sur le journal.

— Non. J'ai envie, comme tu le dirais sans doute avec beaucoup de charme, de prendre mon pied ce soir, alors il me semble en avoir assez dit.

Le journal fut confisqué. Nikolas soupira.

— C'est toi qui étais froid, Ben. Pas moi. Je devais…, hésita-t-il en levant les yeux, comme en quête d'inspiration avant de sembler la trouver dans les rayons du soleil. Je devais rester discret, comme un bâtard. Toi, tu en as réellement été un.

Ben était sans voix. Puis il la retrouva.

— N'importe quoi !

— Tu ne me voyais que lorsque cela t'arrangeait. Tu avais d'autres… amants.

Ben était si indigné qu'il abattit son poing contre le mur.

— Tu étais marié ! Et tu m'ordonnais de baiser d'autres gens quand ça te chantait !

— Mais je ne t'ai pas dit d'inviter ton amant à vivre dans ta maison, Ben. N'est-ce pas ?

— Waouh. La vache.

— Donc je n'ai pas tant changé que cela, Benjamin, conclut Nikolas en haussant les épaules. Je crois que je suis tel que je l'étais autrefois…

De l'autre côté de la table, il le regarda dans les yeux.

— … Totalement obsédé par toi.

Quoi que Ben s'apprêtait à dire, les choses cruelles et peut-être irrévocables qu'il avait été sur le point de cracher moururent dans l'œuf.

— Non, dit-il, les sourcils froncés. Tu déformes la vérité. C'est moi. Je veux dire… Je t'ai aimé en premier… Tu…

Nikolas commença à rire.

— J'ai réussi à te le faire dire. Cela fait trois semaines, Ben. Pendant trois semaines, cela a mijoté dans ton drôle d'esprit embrouillé.

Maintenant que c'est sorti, tu ne peux pas le reprendre, alors puis-je avoir un peu de paix et de silence ? Tu m'aimes. Je suis toujours là, et je pense que le monde va continuer de tourner.

Ben s'était fait battre avec une telle adresse qu'il s'assit un moment et contempla le minuscule jardin clos par la fenêtre. Après une demi-heure, il réalisa qu'il avait cessé de regarder Nikolas, mais quand il vérifia, l'homme irritant n'avait pas disparu. Il n'avait pas changé. Il était toujours là, les cheveux en bataille à cause de l'oreiller, avec un vieux tee-shirt et une autre cigarette. Ben se pencha sur la table et la lui retira des doigts.

— Apparemment, je t'aime, alors tu arrêtes ça. À partir d'aujourd'hui.

***

La première fois qu'ils eurent un client, Nikolas ressemblait davantage à son ancien lui. Il était l'ambassadeur parfait pour cette nouvelle agence aux activités douteuses qu'ils étaient en train de créer. Comme ils ne pouvaient pas avoir recours à la publicité, la nouvelle se propageait lentement mais, enfin, un mercredi après-midi d'avril, ils se retrouvèrent assis dans un restaurant à attendre l'arrivée de leur client. Nikolas avait envie d'une cigarette donc il était de mauvaise humeur, cependant il semblait calme et détaché, vu de l'extérieur. Ben était nerveux du fait de se trouver impliqué dans cette phase des opérations. Il préférait qu'on lui dise où pointer son arme et sur quoi tirer. La négociation de contrats n'était pas son fort.

— Tu penses que ces hommes couchent ensemble ?

— Quoi ? s'exclama Ben en luttant pour ne pas se retourner et les dévisager. Qu'est-ce que… ?

— C'est un jeu. Tu dois deviner si des clients dans le restaurant couchent secrètement ensemble. Moi je crois que oui. Disons là-bas, cet homme et cette femme… Qu'est-ce que tu en penses ?

Ben les observa.

— Non. Il est bien trop vieux pour elle.

— C'est donc une certitude. Pourquoi serait-elle ici avec lui sinon ?

— Le cynisme te va tellement bien. Et ces deux-là, alors ?

— Certainement pas, répondit Nikolas avec un sourire. Elle n'arrête pas de te regarder.

— Ben, on la regarde nous aussi, et on couche ensemble.

— Très juste. Je n'avais pas pensé à cela. Nous faisons peut-être partie du jeu de quelqu'un d'autre. C'est fascinant.

— Tu es vraiment bizarre, parfois.

— Chut. C'est lui. Essaie d'être un peu plus professionnel.

— Je me préparais à un silence sans faille.

— Parfait.

Nikolas se leva et tendit la main. Ils firent les présentations, ce qui n'avait aucun sens puisqu'aucun d'eux ne donna son vrai nom, et l'homme sortit de sa poche la photo d'une fillette de dix ans. Il la glissa à Nikolas qui la regarda mais n'y toucha pas.

— Vous l'enlevez et elle sera remise saine et sauve à mon client. Nous sommes d'accord sur la somme, oui ?

Nikolas opina. Ben fronça les sourcils et s'apprêta à dire quelque chose, mais Nikolas lui donna un coup de pied dans la cheville.

— Nous remettrons la fille, comme convenu, quand nous verrons l'argent sur notre compte.

— Je vais consulter mon client, acquiesça l'homme, et si nous acceptons, ce soir je vous envoie l'adresse de la fille et l'argent.

Nik opina de nouveau. L'homme se leva pour partir et jeta un œil à la photo.

— Vous… ?

— Non. Prenez-la.

Ils le regardèrent s'en aller et Nikolas ne le quitta pas des yeux, même dans la rue, jusqu'à ce qu'il soit hors de vue. Ben attendit aussi longtemps qu'il put et expira enfin l'air qu'il retenait.

— C'était quoi tout ça ?

— Un cas de garde d'enfant. Très lucratif. Qui eût cru qu'un enfant avait tant de valeur pour un père ?

— Nom de Dieu. T'es pas sérieux. On ne va pas enlever une gamine à sa mère et…

— Sujet sensible pour toi, Ben, je le sais. Mais tu as déjà fait cela par le passé, et plus encore.

— C'était différent.

— En quoi ?

— Parce que c'était… Je travaillais pour le gouvernement.

— Tu travaillais pour moi, s'esclaffa Nik. Et tu travailles toujours pour moi. Tu me fais confiance ?

Ben se renfonça dans sa chaise et étudia le bel homme devant lui. Il n'avait pas vraiment besoin d'y réfléchir.

— Oui. Entièrement.

Il vit une expression fugace traverser le visage de Nikolas et se rendit compte que le doute avait été présent, qu'il avait douté de la réponse. Nikolas était plus vulnérable qu'il ne l'avait compris jusque-là. Ben avança un pied contre le sien, à l'abri des regards, sous la table.

— Tu connais le plus gros avantage quand on est à son compte ?

— Le régime fiscal ?

— Non, souffla Ben en hochant la tête, désespéré. Le plus gros avantage, c'est que tu peux attirer ton patron dans le lit et te le faire pendant tout l'après-midi. Tu es prêt à partir ?

— Il y a un autre bon côté, précisa Nikolas avec une moue.

— Lequel ? Un truc mieux que rentrer tout de suite et…

Nikolas ramena le menu vers lui.

— Les repas déductibles des impôts dans des restaurants hors de prix ?

Ben sourit de toutes ses dents et prit le menu.

— Parfait. Un repas gratuit.

Ben s'étonna que Nikolas ne passe pas le reste du repas à lui expliquer la différence entre *déductible des impôts* et *gratuit*, mais puisque son amant payait toujours pour tout, il songea que *sa* vision de leur arrangement était plus à propos… Pour lui, en tout cas. Nikolas ne semblait pas s'accorder beaucoup de plaisirs, malgré la liberté gagnée en quittant le département. Étonnamment pourtant, le regarder manger semblait en faire partie. Cela et l'autre activité à laquelle ils se livrèrent durant le reste de la journée.

Malgré les avertissements de Nikolas sur le fait de s'empiffrer, Ben n'avait pu résister et se trouvait désormais apathique et comblé, pour une fois d'accord pour laisser son corps à disposition et être câliné. Que cela révélait-il de leur relation que Nikolas paie au restaurant et le traite ensuite comme un jouet dans la chambre ? Pourtant, étant donné les rares plaisirs que l'homme semblait avoir, Ben décida qu'il lui devait cette faveur. Ainsi, malgré son silence pendant qu'il le caressait, le tenait, l'embrassait et jouait avec lui, Ben sut que cet homme discret se délectait des délices de son corps. Nikolas explora chacune de ses cicatrices avec la langue en les reliant les unes aux autres, déroulant le fil de la dure vie qu'il avait eue.

Parfois, Ben plongeait délibérément ses grands yeux verts dans ceux de Nikolas, conscient de l'effet de sa beauté sur son silencieux amant. Il ne s'enorgueillissait de rien, sauf de ses aptitudes physiques, mais il ne pouvait s'empêcher de remarquer l'impact de son visage sur les gens. Et ne l'avait-il pas justement constaté cet après-midi-là avec les longs regards de la jolie jeune femme au restaurant ? Outre ses étonnants yeux verts presque exotiques, il avait reçu un physique parfait, des cheveux noirs ébouriffés, des pommettes marquées et une peau douce hâlée. Alors, même s'il se souvenait avec difficulté d'avoir déjà reçu un compliment de Nikolas, il savait : sa beauté le subjuguait, c'était son talisman et le sanctuaire auprès duquel il reviendrait toujours.

Réservé comme il l'était, il n'avait jamais dit à Ben comment et pourquoi il avait opéré autant de changements dans sa vie. Il était évident, à le regarder faire semblant d'être captivé par le journal du matin, que son ancienne vie lui manquait, qu'il regrettait sa position, son autorité, peut-être sa maison et même son épouse. Et bon sang, Ben le soupçonnait aussi de regretter l'accès illimité aux véhicules de

luxe dont il bénéficiait en étant à la tête d'un des services du gouvernement (récemment, devoir acheter lui-même son propre Range Rover avait manifestement été de l'ordre de l'épreuve pour lui). Pourtant, il avait bel et bien consenti à tous ces changements, et il semblait qu'il l'avait fait pour *lui*. Alors si Ben lui faisait plaisir en le laissant de temps en temps le traiter comme un petit enfant, qui leur jetterait la pierre ? Et là, dans leur lit, au son des gloussements de son amant qui profitait de son corps souple et docile, il avait la sensation d'enfin posséder le véritable Nikolas.

Il n'y avait aucun masque entre eux, aucun mensonge.

***

Épuisé par les plaisirs de Nikolas, Ben dormait presque, allongé sur le ventre, débauché et harassé, en travers du lit. Nikolas, lui, n'avait de cesse de promener un doigt de haut en en bas de son dos, depuis la naissance de ses cheveux jusqu'à un endroit qui le faisait tressaillir. La pluie avait commencé à tomber contre la fenêtre, un triste déluge londonien qui ôtait tout son charme à la ville. Et si pouvoir regarder la pluie du Devon ruisseler sur les fenêtres à meneaux d'un vaste bureau, avec un feu et des domestiques pour lui apporter un whisky, manquait à Nikolas, il n'en parla jamais non plus. Un soupir qui semblait venu du fond du cœur ramena Ben des bras de Morphée.

— À quoi tu penses ? demanda-t-il d'une voix douce.

Nikolas baissa la tête vers ses yeux verts.

— À toi, répondit-il, l'air hésitant.

— Ça ne te ressemble pas, estima Ben, sceptique.

— Non, c'est toi qui ne me demandes jamais à quoi je pense. En réalité je pense énormément à toi.

— Super.

— La plupart des gens en profiteraient pour répondre à cela par…, souffla Nikolas.

Ben prit son bras et le tira vers lui, ramenant les couvertures sur leurs deux corps.

— Ouais, ouais. J'ai pas besoin de le dire.

Nikolas résista à cette tentative de le coucher convenablement dans le lit.

— Nous avons du travail.

— Eh ben, t'es un patron exigeant.

— Tu n'as rien fait d'autre que dormir, manger et t'amuser depuis trois semaines, Benjamin, le sermonna Nikolas avec un regard sévère.

— Mais il pleut. Je peux pas travailler sous la pluie.

— Tu sais que nous avons un bureau à l'intérieur du bâtiment ?

— Oui ! Je fais ma part du travail de bureau.

— Ben. Il n'y a qu'un fauteuil dans le bureau : le mien.

— Oh. Eh ben, j'ai d'autres talents. Et tu ne t'en es jamais plaint.

— En fait, j'y ai réfléchi. Je crois que si nous voulons que cela fonctionne, nous devrions embaucher quelqu'un avec de plus amples connaissances informatiques que les miennes.

— Ou les miennes.

— Oui, je l'ai bien compris, ça.

Ben prit le temps d'y réfléchir.

— Mais cette personne serait là toute la journée… avec nous.

— Je ne sais pas trop comment répondre à cela, hésita Nikolas, les sourcils froncés. Je suppose oui, puisqu'elle serait réelle et travaillerait ici.

— Tu vois ce que je veux dire. J'aime bien qu'on soit que tous les deux. Comme ça on peut…

— Ah. Tu aimes quand on ne travaille pas vraiment et qu'on se contente de rester au lit et forniquer toute la journée.

Ben prit son visage entre ses mains pour embrasser délicatement la commissure de ces lèvres souriantes, et remonter le long de la barbe de trois jours jusqu'à la base des cheveux.

— Il faut que je m'arrête ? Parce je suis le seul à vouloir ça… apparemment.

Certaines parties du corps de Nikolas avaient déjà répondu et Ben savait que son amant contredisait rarement ce membre. Il secoua la tête avec regret en voyant perler le fruit de l'anticipation au bout du gland et décida de l'embrasser à la place. Une fois fini, quand il eut démontré ce qu'il voulait dire, il pensa qu'il n'entendrait plus parler de se remettre au travail de la bouche de son supérieur. Il fut donc légèrement contrarié quand celui-ci poursuivit, comme s'il n'avait jamais été interrompu :

— Je pense que nous devrions peut-être séparer l'endroit où nous vivons de celui où nous travaillons.

— Tu réfléchis beaucoup à ce qu'on va faire, tous les deux, commenta Ben en se tournant sur le côté.

— L'un de nous doit le faire.

Ben hésita à répondre, mais c'était trop vrai pour oser se plaindre. Pourvu que Nikolas était là, il était heureux, alors il le laissait complètement dicter leurs vies. Et puis, celui-là même était en train de lui frotter le dos ; difficile d'argumenter dans des moments pareils.

— Je veux quelque part où j'aurais de la place pour mes chevaux. Et la mer me manque.

— J'ai jamais aimé vivre à Londres.

— Alors c'est décidé. Nos bureaux restent ici. Et nous trouverons quelque part où vivre.

— J'ai toujours l'argent de l'assurance pour l'incendie.

Il vit que Nikolas luttait vraisemblablement pour réprimer un rire.

— Ça ira.

— Tu…, hésita Ben. C'est toi qui tiens les rênes, hein ?

Nikolas haussa les épaules, puis opina. Il leva les yeux sur Ben pour vérifier la réaction qu'entraîneraient ses mots et répondit avec sincérité :

— J'aime que tu sois à moi, Ben. J'en ai besoin.

Ben lui répondit par un petit sourire de conspirateur.

— Et c'est exactement pour ça que je te laisse faire.

Chapitre Treize

Quand ils émergèrent enfin du lit, ils avaient reçu une adresse et une grosse somme avait été versée sur leur compte. C'était le début de leur nouvelle vie, et aucun d'eux ne regrettait l'après-midi qu'ils avaient passée à se faire plaisir, ni le fait que ce serait probablement la dernière fois qu'ils pourraient se le permettre avant longtemps. Ils étaient tous deux prêts à travailler.

Le rôle de Ben était de suivre la fillette et en apprendre davantage sur elle : découvrir ses habitudes jusque dans les moindres détails afin que son transfert d'une vie à l'autre se fasse doucement et sans souffrance. Il utilisait le mot *transfert* dans sa tête, même s'il entendait à chaque fois le mot *enlèvement*.

Le soir même, il commença par se familiariser avec les alentours de son domicile afin de trouver les points d'observation d'où il pourrait la surveiller. Elle vivait avec sa mère et son beau-père dans un quartier huppé et arboré de Londres, où les maisons étaient extrêmement chères, mais qui, ailleurs dans le pays, ne seraient guère plus que de simples pavillons à quatre pièces. Ici, ils appartenaient aux fortunés, bien que, ici et là, Ben en repéra quelques-unes qui avaient été transformées en logements de qualité inférieure où des torrents de visiteurs allaient et venaient entre les appartements, alignant dans la rue des files de voitures plus datées. Pour Ben, il était donc assez aisé de se fondre dans le paysage et de surveiller la maison en question. Il faisait nuit quand il était arrivé, ce n'était encore que le début de l'année et personne ne vint ou ne repartit au cours de la soirée. Il revint de bonne heure le lendemain matin et regarda une décapotable de luxe passer les grandes portes et rejoindre l'effervescence des rues de Londres. Il talonna le véhicule jusqu'en centre-ville et le vit se garer dans un parking souterrain privé. Il envoya l'adresse à Nikolas et reçut une réponse en quelques minutes.

Avocat d'affaires, indiquait-elle.

Ben sortit de la ville et revint à la maison. Il était encore tôt. Après un moment, une Mercedes élégante sortit de l'allée et il la suivit sur le chemin de l'école où la fillette fut déposée, une petite école primaire privée à quelques kilomètres de la maison. Elle y entra en riant innocemment avec d'autres fillettes également vêtues d'une jupe écossaise, d'un veston et d'un chapeau. Il supposa qu'elle resterait là toute la journée et le nota. Il suivit de nouveau la Mercedes jusqu'à la demeure familiale, où il vit une camionnette au slogan « On nettoie,

prenez soin de votre minois » passer le portail et entrer. À peine cinq minutes après son arrivée, la Mercedes ressortit de l'allée et se dirigea vers la ville. Ben la suivit et, quand elle se gara, là aussi dans un parking souterrain, il fit de même et prit sa conductrice en filature dans un grand centre commercial. De dos, elle semblait avoir environ vingt-cinq ans, mais il savait, depuis qu'il avait envoyé les détails de sa plaque d'immatriculation à Nikolas, qu'elle en avait en réalité trente et un.

Elle avait de longs cheveux brillants d'une couleur qui lui rappelait le chocolat et se balançaient en rebondissant dans son dos quand elle marchait. Elle était habillée avec ce qui passait pour un jean ordinaire et un pull, mais après avoir vécu trois semaines avec Nikolas, Ben devinait qu'il s'agissait probablement du genre de tenue « décontractée » que seules les personnes très riches pouvaient s'offrir. Elle s'arrêta en premier chez le coiffeur. Ben s'installa dans un café juste en face, estimant qu'elle y resterait une vingtaine de minutes. Deux heures plus tard, il était toujours là, mais le frisson de la caféine, lui, était tous azimuts. Enfin, elle ressortit. D'après ce qu'il voyait, elle avait encore exactement la même coupe. C'en était presque drôle. Il eut ensuite le plaisir de la regarder faire les boutiques durant une heure (principalement des produits de beauté et de la lingerie), puis elle entra dans un restaurant chic et rejoignit une table où trois autres femmes, elles aussi chargées de sacs de shopping, sirotaient un verre de vin blanc. Elle y resta encore deux heures pour déjeuner avec ses amies, puis elle retourna à la voiture et passa prendre la fillette à l'école avant de rentrer chez elles. Pour un ancien soldat des forces spéciales, on ne pouvait pas vraiment dire que c'était une journée passionnante. Et, comble de joie, elle n'était pas encore terminée.

Très précisément cinq minutes après être rentrées, elles repartirent à nouveau, cette fois à pied et avec un chien tendant au maximum sa laisse. Ben suivit, lui aussi à pied, et les regarda entrer dans un parc. La fillette détacha la laisse du chien et s'empressa d'aller s'amuser. La mère s'assit sur un banc, sortit son téléphone et commença à pianoter sur l'écran. Ben se demanda si elle racontait à ses amies les vicissitudes de sa dure journée. Elles restèrent une heure et rentrèrent. Dix minutes plus tard, la voiture repartit et mena cette fois Ben à l'école devant laquelle la fillette apparut en tutu de danse avant de s'élancer dans le bâtiment avec d'autres camarades. La mère patienta dehors, dans la voiture, pendant une heure. La fillette ressortit et ils rentrèrent tous. Encore une heure s'écoula et le beau-père rentra avec la BMW. Ben resta devant la maison jusqu'à vingt-deux heures, puis rentra chez lui.

Il envisagea le suicide sur le chemin du retour, mais essaya de rester concentré.

S'il avait trouvé Nikolas affairé à une occupation amusante ou intéressante, il l'aurait probablement tué, mais quand il arriva, il le trouva au téléphone, à côté d'un cendrier rempli indiquant qu'il était là depuis déjà un moment. Ben le foudroya alors du regard et le lui retira. Nikolas lui renvoya un regard noir tout aussi assassin et continua à répondre à son interlocuteur téléphonique par monosyllabes. Après un moment, il referma l'appareil et enfouit sa tête dans ses mains, glissant ses doigts dans ses cheveux blonds.

— Merde.

— Alors, comment a été ta journée, chéri ? lança Ben en haussant un sourcil.

— Désolé. Comment a été ta journée ? souffla Nikolas en relevant la tête.

Ben lui fit part d'une version abrégée qui dura environ trente secondes, puis il demanda :

— Qui c'était au téléphone ?

— Philipa, répondit Nikolas, le regard perdu au loin dans l'obscurité qui se dessinait derrière la fenêtre.

— Hin hin. Et… ?

— Il faut que j'aille la voir ce week-end.

Étonné, Ben sentit la douleur de la jalousie le frapper. Il n'avait jamais été jaloux de l'épouse de Nikolas avant cela.

— Pourquoi ?

— C'est compliqué, Benjamin.

Nikolas vérifia s'il s'en tirerait avec cette remarque condescendante et, voyant que Ben ne réagissait pas, il s'empressa d'en tirer profit.

— Alors, comment comptes-tu faire avec la fille et sa mère ? T'inscrire à la danse classique, peut-être ?

— C'est drôle, ça. Très drôle. Je pensais à quelque chose du côté du cercle de femmes avec qui elle déjeune.

— C'est-à-dire ?

— Je rencontre la mère grâce à l'une d'elles… en tant que nouveau petit ami. Elles étaient toutes hyper sexy.

Nikolas alla allumer la bouilloire sur le plan de travail.

— Tu veux manger quelque chose ? proposa-t-il en poursuivant avant que Ben puisse répondre. Je refuse de me lancer dans cette conversation, Ben. Je n'ai pas le choix. Tu pourrais venir… si tu le voulais vraiment.

— Ben, ce serait un peu bizarre.

— Ce serait toujours mieux que de te voir rester ici et…, rétorqua-t-il en agitant la main comme s'il ne souhaitait pas finir sa pensée, avant de le faire, amer : Te faire je ne sais qui.

Il prit alors tout à coup la tasse où il s'apprêtait à servir le thé de Ben et la jeta contre le mur. Ben le regarda sortir, n'en croyant pas ses

yeux. Pas une seule fois il n'avait vu Nikolas perdre son sang-froid. Il s'était même dit que c'était impossible. Et désormais, il ne savait pas trop quoi faire. Non seulement il manquait d'expérience en matière de relations, mais il avait également conscience de ne pas très bien connaître Nikolas Mikkelsen, ne sachant de lui que ce qu'il avait été autorisé à apprendre, rien de plus. Cet éclat de colère soudain le laissait donc perplexe. Nikolas était le roc auquel il avait amarré sa vie désordonnée et il n'aimait pas cette sensation que le cordage commençait à glisser.

Finalement, il décida qu'il n'avait pas d'autre choix que d'aller se coucher lui aussi. Il entra dans la chambre en silence, sans allumer les lumières, ne distinguant que la silhouette allongée d'un côté du lit. Il se déshabilla et se glissa nu dans les draps en espérant que Nikolas serait endormi. Un vœu pieux. Nikolas se retourna et se releva sur un coude, le fixant dans l'obscurité. Ben n'avait aucune idée de qui portait la faute de cette dispute et s'il devait faire ses excuses ou en exiger de Nikolas. Il n'était même pas tout à fait sûr qu'ils se soient disputés.

Décidant de suivre son cœur, comme un professeur très mignon et très sage lui avait un jour conseillé, il dit simplement :

— Si j'ai proposé ça, c'était juste pour te contrarier. Je ne coucherais jamais avec quelqu'un d'autre.

Il sentit un silence intense émaner de la silhouette à côté de lui dans le lit, mais il ne savait pas trop comment l'interpréter. Il avait toujours connu Nikolas calme, imperturbable et contrôlant parfaitement ses émotions. Puis, il lui apparut que la chose à faire était simplement de décider pour Nikolas ce que ce silence signifierait. Il tendit les bras, passa ses mains derrière la tête de cet homme placide et le tira vers lui pour la poser sur sa poitrine en l'accueillant tendrement.

En caressant ses cheveux, il le berça… supposant que c'était bien cela. Il s'en fichait. Il estima que Nikolas Mikkelsen avait moins connu l'amour que lui et cela en disait long. De loin son cadet et bien moins sophistiqué que lui, il l'avait toujours laissé conduire leur relation. Nikolas voulait qu'il en soit ainsi et lui, par égoïsme, en profitait. Pourtant, pour la première fois, il commença à comprendre que s'ils voulaient que cela fonctionne, quelque chose devait changer. Il sentit soudain abonder un sentiment protecteur concernant cet homme qui n'avait jamais semblé vulnérable auparavant. Il enroula ses bras autour de ce corps silencieux et déposa un baiser sur les mèches blondes soyeuses qui commençaient très légèrement à blanchir sur les tempes. Fait incroyable, Nikolas le laissa faire. Il n'essaya même pas de transformer cet instant en plaisanterie ou en jeu sexuel, les deux mécanismes de défense qu'il avait lorsque les choses se chargeaient de trop d'émotions.

Après ce qui parut des heures à Ben, Nikolas dit d'une voix égale :

— On m'a appris certaines choses que j'aurais préféré ignorer. Philipa voudra bientôt divorcer, mais jusqu'alors il est essentiel que son mariage paraisse stable et heureux.

Ben n'avait vraiment pas envie de discuter de l'épouse de Nikolas pour l'instant, mais il resta dans le prolongement de sa posture protectrice et mature.

— Pourquoi voudrait-elle divorcer si… ? demanda-t-il.

— Ben. Elle compte se remarier. *Ils* comptent se marier. Il sera le premier héritier de la couronne à divorcer. Cela provoquera une crise constitutionnelle… enfin, ce serait le cas si ton pays archaïque avait une Constitution, bien sûr. Si quelque information concernant sa relation avec Philipa se faisait aujourd'hui savoir, il perdrait tout. En l'état actuel des choses, il pourra se présenter à ses sujets comme le triste époux d'une jeune femme frivole trouvant réconfort en devenant un vénérable patriarche.

— Nom de Dieu. Elle t'a dit tout ça ? J'arrive pas à croire qu'elle…

— Non, bien sûr que non. Un jour je t'ai dit que je parlais plusieurs langues… l'entre-les-lignes en fait partie. J'ai vécu dans cette situation pendant de nombreuses années, maintenant, et j'ai pu l'observer de mes propres yeux.

Ben releva le visage de Nikolas et le contempla dans l'obscurité.

— Le simple fait de savoir ça te met en danger, n'est-ce pas ?

— Pas cela, non, mais le divorce…, répondit Nik, les lèvres pincées avant de s'interrompre pour une raison inconnue et poursuivre d'un ton différent : Non, cela ne me met pas en danger.

— Pourquoi on se tirerait pas de ce maudit pays pour aller vivre ailleurs ? lança Ben, doutant de la dernière phrase de Nikolas.

— Quelque part où ils ne pourraient pas nous atteindre ? reprit Nikolas d'une voix provocatrice. Ben, ils emploient des personnes comme nous pour étendre leur portée d'action où cela leur chante. Non, je pense qu'il vaut mieux leur faire face, ici, maintenir l'équilibre du pouvoir entre eux et nous.

Il reposa alors sa tête sur la poitrine de Ben.

— Je ne voulais pas te dire tout cela. Je ne sais pas pourquoi je l'ai fait.

— Peut-être pour que, quand je retrouverai ton cadavre, je puisse légitimement être vraiment, vraiment très énervé et te rappeler que je te l'avais dit ?

— Je doute que quiconque retrouve le corps, mais c'est l'intention qui compte, acquiesça Nikolas en riant.

— Si quoi que ce soit devait t'arriver, je les soufflerais tous comme un château de cartes. Je les traquerais, un à un, et les écraserais tous.

— Espérons que je ne meure pas d'une simple mort naturelle avant

quelque temps, alors.

Ben jeta un œil à l'heure et vit qu'ils devaient se lever seulement quelques heures plus tard. La tête lui tournait. Il avait désespérément envie d'aller courir, son exutoire habituel pour ce genre de sentiments, mais il ne voulait pas déranger Nikolas qui respirait régulièrement sur sa poitrine, apparemment plus serein. Il recommença alors à passer les doigts dans les cheveux courts sur sa nuque.

— Vas-y ce week-end mais reviens sain et sauf, d'accord ?

— Je doute qu'ils me descendent là-bas et m'enterrent dans le jardin, Ben.

— Et donc… ?

— Allez, demande-le-moi. Je n'ai presque plus aucun secret à te cacher, sale petit morveux.

— Si tu y vas ce week-end, tu coucheras avec elle ?

— Non, répondit Nikolas en pouffant de rire. Bien sûr que non. Et tu le sais.

— Mais…

— Quoi ? fit-il en relevant la tête.

— Ben, je me disais juste que si tu le faisais, je pourrais dire que j'ai baisé le gars qui a baisé la future reine d'Angleterre.

La plaisanterie eut l'effet escompté : Nikolas voulut le punir. La punition se transforma en jeu, et le jeu, comme toujours entre eux, en libération physique époustouflante qui les laissa épuisés et comblés. Ce fut toutefois beaucoup moins amusant quand l'alarme sonna alors qu'ils commençaient à somnoler. Ben jura, car c'était à lui de se lever. Il devait se mettre en poste devant la maison qu'il surveillait pour observer la routine de la famille un deuxième jour. Nikolas n'avait pas véritablement besoin de se lever et ne voyait manifestement pas un quelconque soutien moral comme une obligation, exception faite d'un grognement avant de remonter les couvertures.

Ben mangea ce qu'il put trouver dans le réfrigérateur et enfourcha péniblement sa moto. Il grimaça en s'installant, puis sourit en se rappelant l'explication de cette douleur avant que le véhicule prenne vie. Sa vie à lui était étrange et le mettait au défi, mais c'était agréable. Il projeta mentalement la vue qu'offrait la chambre au-dessus de lui à cet instant ainsi que le monde qu'elle contenait, et il se sentit privilégié en se mêlant à la circulation matinale peuplée de personnes aux vies moins vibrantes que la sienne.

Chapitre Quatorze

Le deuxième jour fut comme le premier, si ce n'était que la danse classique laissa place à des leçons de tennis sur un court en intérieur, dans le sud de Londres. La fillette et la mère rentrèrent donc chez elles juste après l'arrivée de la BMW, mais hormis cela, la petite vie ordinaire suivit son cours, comme prévu. Ben passa la journée en étant si fatigué que son front tomba sur la table du café où il déjeunait en observant la mère, Felicity, selon ses informations, qui avait rejoint sa propre mère et sa sœur : deux autres femmes lui ressemblant tant que Ben les aurait crues clonées par un laboratoire situé dans Knightsbridge s'il n'avait pas su qu'elles étaient parentes. Heureusement, la serveuse était fascinée par l'homme superbe qui s'était installé à sa table par deux fois et elle lui apporta un café turc spécial contenant tant de caféine qu'il sentit son cœur battre à tout rompre pour le restant de l'après-midi. Quand il regarda la petite famille au complet dans son nid douillet et vit les lumières s'éteindre à vingt-deux heures, il n'avait qu'une chose en tête : son lit. Il rentra, gara la moto, ne prit même pas la peine de chercher Nik, s'écroula sur le lit et s'endormit instantanément.

Les troisième et quatrième jours furent à peu près identiques, sauf que le tennis devint du piano, puis du violon, suivi de quelque chose qui s'appelait du Kuman (Ben supposa que cela avait un lien avec le humus), mais dans l'ensemble, rien ne sortait de l'ordinaire dans la vie de cette famille : école, promener le chien, activité, dodo. C'était quelque chose que son enfance chaotique et malheureuse ne lui avait jamais offert, et tout ce qu'il fit cette semaine-là fut teinté de culpabilité ou d'envie. C'était une mauvaise façon de passer le temps et quand vint vendredi, il était tellement hors de lui qu'il décida d'interrompre la surveillance et rentrer chez lui pour le déjeuner. Cela n'arrangea pas son humeur lorsqu'il arriva et découvrit les bagages de Nikolas dans l'entrée, fin prêts pour un départ de bonne heure le lendemain matin.

Il alla dans la cuisine et se laissa tomber sur une chaise. Nik lui amena un thé et s'assit en face. Ben remarqua un cendrier plein de mégots et toute sa colère et sa frustration se cristallisèrent autour de ce petit objet métallique. Il l'attrapa, vida son contenu dans la poubelle et, après une seconde d'hésitation, jeta le cendrier avec. Nik rit doucement et lança quelque chose qui ressemblait à un « Bien sûr, voilà qui va m'arrêter » mais il le dit d'une voix si basse que Ben ne

put relever. Au lieu de cela, il se laissa rageusement retomber sur la chaise et fit à Nikolas un résumé rapide de la dernière journée de la semaine. Ils restèrent assis en buvant leur thé jusqu'à ce que Nikolas déclare :

— Va chercher la voiture.

— Pourquoi ? demanda Ben en relevant les yeux.

— J'ai décidé de la façon dont tu allais t'infiltrer.

— Et… ?

— Va chercher la voiture, répéta Nikolas avec un sourire narquois.

***

Ils se fondirent dans la circulation d'un vendredi à Londres jusqu'à un grand parc où ils empruntèrent une route menant à un ensemble de bâtiments délabrés. Ben perçut un bruit étrange et désagréable bien avant de discerner ce dont il s'agissait. Ce ne fut que lorsqu'ils descendirent du véhicule et s'approchèrent de l'un des bâtiments qu'il comprit que la cacophonie ambiante était en fait des aboiements. Il se tourna pour demander à Nikolas ce qui se passait, mais celui-ci esquiva en passant à côté de lui pour gagner le bureau. Ben le suivit et découvrit une jeune femme qui l'emmenait dans un couloir, au fond de la pièce. Le long couloir était bordé de cages, de chaque côté, chacune contenant un chien. Certains sautaient contre les grilles, d'autres se contentaient d'aboyer et quelques-uns tournaient en rond en essayant de faire les deux.

Ben s'arrêta à la première. Le chien ressemblait à un berger allemand. Et il n'arrêtait pas d'aboyer. Ben grimaça, ayant été mordu de nombreuses fois par des chiens comme celui-ci et continua d'avancer. Nikolas écoutait la femme qui lui présentait les avantages de chacune des bêtes, vantant leurs qualités et minimisant leurs défauts. Ben poursuivit seul sa marche au milieu des cages jusqu'à arriver devant l'une d'elles dans laquelle il n'aperçut d'abord pas de chien. Il jeta un œil à l'intérieur et vit une paire d'yeux à la couleur d'ambre le regarder depuis un panier, au fond de la cage, dans l'ombre. Pas d'aboiements ici. Il tapota sur la cage et fit claquer sa langue. Les yeux d'ambre ne tressaillirent pas. Il fronça les sourcils et siffla. Rien, seulement un clignement. Il se tourna et appela la jeune fille. Elle parlait encore à Nikolas, mais accorda un bref regard au chien de Ben en secouant la tête.

— Celui-là, c'est Radulf. Il est difficile, on ne peut pas le faire adopter.

Ben sentit Nikolas derrière son épaule.

— On le prend.

— Non, je suis désolée, répondit la femme en fronçant les sourcils. Il a des problèmes de comportement. Il était… Disons qu'il n'a pas eu la

vie facile dans son précédent foyer. Mais nous ne laissons jamais tomber un animal, vous pouvez donc le parrainer, si vous le souhaitez.

Un peu plus tard dans la soirée, quand ils repartirent avec ce grand chien au poil hirsute dénommé Radulf assis sur la banquette arrière, Ben n'était pas certain de savoir qui s'était fait le plus avoir ou charmer : lui ou la fille. Ou peut-être le chien. Il se tourna vers Nikolas qui pour une fois avait décidé de conduire et lui découvrit un léger sourire en coin.

— Je peux demander ce qui se passe, maintenant ? lança-t-il en fronçant les sourcils.

Nikolas hocha la tête et répondit :

— Quelle est cette chose que la fillette a immanquablement faite, chaque jour ?

Ben regarda la banquette arrière.

— Nom de Dieu. Sortir le chien.

— Exactement. Et dis-moi à quoi aucune femme et aucune petite fille ne peut résister ? poursuivit-il avant de répondre avec un large sourire en voyant l'air confus de Ben. Un chien perdu. Radulf va se perdre.

Radulf ne semblait pas vraiment en avoir envie alors qu'il venait de se trouver une place dans un Range Rover flambant neuf. Il avait la tête par la fenêtre, tout content, les babines au vent.

— Pourquoi ce chien-là ?

— Il n'était pas censé être adopté, fit Nikolas en haussant les épaules. Si on le perd, personne ne s'en souciera.

Ben écarquilla les yeux et Nikolas éclata de rire.

— Mais non, grand nigaud. Je l'ai choisi à cause de son nom. Radulf, c'est du danois, Ben. Te voilà donc cerné par les Européens civilisés.

Quand ils revinrent à la maison, Radulf s'installa très paisiblement dans la cuisine. Nik prit une photo de lui et revint une demi-heure après avec une pile d'affiches représentant sa petite tête triste de chien perdu au-dessus des mots : *Perdu, je manque à ma famille. S'il vous plaît, appelez Dean* suivi du numéro de portable de Ben. Il les lui tendit.

— Placarde-les dans les rues autour de chez eux ce week-end. Lundi, il sera dans le parc quand elles se promèneront. Elles le trouveront.

— Tout cela semble merveilleusement simple et complexe à la fois. Je préfère mon plan concernant les femmes du déjeuner.

— Il ne me plaisait pas.

— Qu'est-ce qu'on fait du chien une fois qu'il nous a permis de nous infiltrer ?

— Il devient… Comment a-t-elle dit, déjà ? Je n'ai pas compris. Difficile ? Oui, c'est ça, il redevient difficile et on le ramène au refuge. Fais-le sortir pour la nuit. Je vais me coucher. Je pars à cinq heures

demain.

Nikolas avait-il prévu que le chien fasse office de distraction pour Ben avant son départ et durant son absence ? Il n'aurait pas su le dire, mais cela s'avéra efficace si tel avait été le cas. Il passa une heure à promener le chien et une demi-heure à décongeler des saucisses pour lui, puis une autre heure à revenir dans la cuisine pour le faire taire puisqu'il pleurait d'être laissé seul. Pour finir, Ben s'endormit d'épuisement et ne se réveilla pas avant une heure avancée le samedi matin, devinant que Nikolas devait déjà être dans le Devon avec sa *femme*. Il n'eut pas le temps de se languir de lui car le chien avait décidé de se venger de la façon dont il avait été traité la veille (et peut-être des saucisses encore à demi congelées) en déchiquetant et mâchouillant tout ce qu'il avait trouvé, dont la veste en cuir que Ben avait laissée sur le dossier d'une chaise dans la cuisine.

Il fut donc ravi de passer l'après-midi à placarder des affiches du chien qui disparaîtrait très prochainement. Il en cloua une juste en face de la maison en question, trois autres sur leur chemin pour se rendre au parc et une sur la grille du parc.

Pourtant, de nombreuses personnes s'arrêtèrent pour lui parler et en apprendre plus sur Radulf, alors quand il eut fini, il se sentait en réalité un peu triste de perdre son chien… jusqu'à son retour à la maison où il se souvint qu'il ne l'était pas… pas encore. Radulf avait, il ne savait comment, ouvert la porte de la cuisine et était monté dans les chambres où il avait poursuivi son règne de la terreur sur les tissus d'ameublement. Ben n'aimait pas particulièrement les textiles d'intérieur et autres tapis, et il se souciait d'ailleurs assez peu des biens matériels, mais son lit comptait beaucoup pour lui et, quelque part, il aimait bien les draps qui étaient posés dessus, surtout parce que c'était là qu'il se livrait à son activité préférée. Il ne le ferait plus, cependant. Radulf s'était lui aussi lâché et Ben réalisa qu'il avait oublié que les chiens devaient sortir tous les jours. Plusieurs fois. Il referma la porte dans un parfait exemple de déni et appela leur entreprise de nettoyage. Il commanda également un nouveau matelas et de nouveaux draps.

Il découvrit ensuite Radulf pleurant devant l'assiette vide qu'il avait improvisée pour lui la veille. Il lui mit sa laisse et sortit, déterminé à l'emmener aux magasins où il achèterait de la nourriture et d'autres choses dont l'animal aurait besoin jusqu'à ce qu'il le perde, le lundi. On était désormais samedi soir et il n'avait pas une fois pensé à Nikolas, sauf quand il s'était estimé heureux que celui-ci ne voie pas l'état de la maison quelques heures plus tôt. L'entreprise de nettoyage avait terminé sa mission quand il rentra. Le nouveau matelas arriva avec la rapidité que seul l'argent peut offrir et avant minuit, tout était revenu à la normale.

Lessivé et sentant le poids de deux nuits sans dormir, Ben sortit le chien avant d'aller se coucher. En réalité, il aimait bien cela. Il faisait frais, tout était calme, et il n'avait rien à reprocher à Radulf quand celui-ci avait une laisse : il marchait comme s'il avait été dressé à rester aux pieds de son maître. Ils se baladèrent environ une heure, rentrèrent et s'écroulèrent, Radulf dans son nouveau panier et Ben sur son nouveau matelas. Il eut une petite pensée pour Nikolas qu'il aurait aimé avoir avec lui pour étrenner le nouveau lit, puis il sombra dans un sommeil qui dura jusqu'en fin de matinée, le dimanche. Le chien avait a priori lui aussi dormi toute la nuit et Ben ne remarqua aucun dégât.

En guise de récompense, il le promena le long du canal et ils firent presque dix kilomètres avant de s'arrêter déjeuner dans un pub où on leur servit à tous les deux un hamburger, des frites et de la bière ; le genre de nourriture que Nikolas ne le laisserait jamais manger. Le chien aima particulièrement sa bière et les dix kilomètres du retour se firent dans une humeur très joyeuse. Ben révisa son danois, ce qu'il n'avait encore jamais osé faire avec Nikolas, et Radulf l'écouta attentivement sans faire de commentaire sur sa prononciation. Ils rentrèrent à la maison, burent un thé ; une boisson que Radulf sembla également apprécier quand elle eut assez refroidi pour lui, et ils s'installèrent pour regarder un film porno glauque avec des scènes de torture… Encore une chose que Nikolas n'aurait jamais tolérée s'il avait été là. Ce fut, en somme, un triste week-end parfaitement réussi et Ben ne se sentait pas vraiment dévasté à l'idée d'en passer un autre ainsi si Nikolas devait encore aller raviver son mariage. Il était un peu moins abattu quand le film se finit, mais se refusa d'admettre qu'il ne se satisfaisait plus de sa propre compagnie. Il emmena le chien se promener une dernière fois en reprenant le chemin longeant le canal et resta assis sur un banc durant une heure au cours de laquelle il le laissa gambader sans laisse.

Quand il rentra, il y avait de la lumière dans la cuisine et Nik était assis à table, portant un vieux tee-shirt de Ben et un jean délavé. Bien entendu, il fumait. Un regard ; un simple coup d'œil sur ces pieds nus et ces cheveux ébouriffés, et Ben fut complètement chaviré. La réalité de son week-end solitaire s'abattit sur lui. Avant que Nikolas ne puisse dire un mot, prendre des nouvelles du chien et s'enquérir de son week-end, Ben le saisit, le hissa debout et l'embarqua dans un long baiser en glissant sa langue entre les lèvres fumantes, aspirant les émanations et explorant de ses mains cette peau chaude. Il le fit reculer vers les escaliers, poursuivit cet étrange baiser cahoteux, puis le poussa dans la chambre et sur le lit en se débattant contre les fermetures Éclair et les couches de coton pour atteindre la peau.

Il s'était interdit de reconnaître à quel point Nikolas lui avait

manqué jusqu'à ce moment où il se trouva au-dessus de lui.

Nikolas gesticula pour lui retirer son tee-shirt, mais Ben lui prit les poignets et le cloua au lit en secouant la tête, sans un mot. Il l'embrassa de nouveau, faisant danser sa langue contre l'autre, puis, méticuleusement et sans tolérer le moindre refus, il retourna cet homme plus âgé que lui et fit glisser son jean. C'était un geste si lent, si sensuel, que Nikolas se retourna un peu pour le regarder brièvement avec une curieuse expression. Peut-être un signe de reconnaissance, acceptant désormais Ben comme son égal et donc digne de commander et faire comme il le voulait.

Ben vint poser ses lèvres au creux de ses reins et l'embrassa avant de laisser glisser sa langue plus bas. Nikolas se cambra de surprise et de plaisir. Ben se redressa et le releva avec rudesse. En amenant sa bouche contre l'oreille de Nikolas, il dit d'une voix étouffée :

— Je savais pas à quel point tu pourrais me manquer. Un mois ensemble et je me retrouve complètement perdu sans toi.

Il contempla alors ce dos pâle et fin sous lui. Était-il déjà arrivé qu'il les attire dans le lit pour le seul plaisir de Nikolas ? S'était-il toujours agi de son plaisir à lui ? N'avait-il pas toujours été question de sa beauté et de sa vitalité pendant que Nikolas l'admirait depuis les coulisses ? Il fut étonné en réalisant à quel point il avait envie de mettre Nikolas à l'honneur. Alors il pressa encore ses lèvres sur cette peau pâle.

Peut-être que l'attente et le fait de se trouver ainsi observé avaient rendu Nik plus sensible encore, en tous les cas il poussa sur ses avant-bras, la tête ballante, les omoplates ressortant comme des ailes brisées d'une grâce étrange. Ben les embrassa l'une après l'autre avant de passer sa langue le long de la colonne marquée saillante. Nik laissa davantage tomber sa tête en soufflant quelque chose dans sa propre langue. Ben comprenait désormais un ou deux mots et se risqua avec hésitation :

— *Jeg elsker dig*.

Il n'était pas sûr que sa prononciation soit bonne, mais Nikolas releva la tête et la tourna pour le regarder, alors il supposa que son *Je t'aime* avait fonctionné pour sa première tentative avec cette langue impossible.

— Dis-moi ce que tu veux, Nik, dis-moi ce que tu veux que je fasse.

Les yeux de Nikolas s'agrandirent. Ben réalisa, un peu choqué, que son amant ne l'avait justement jamais fait, qu'il n'avait jamais indiqué ce qu'il aimait ou voulait. Il ne parlait tout simplement pas de ce qu'ils faisaient. Lui non plus n'était pas un grand bavard, mais il murmurait des *oui*, des *là*, *encore*, et parfois *plus fort* ou *au fond*. Un vrai moulin à paroles comparé à Nikolas. Et même à cet instant, ce dernier secoua très légèrement la tête. Ben fronça les sourcils et appuya sans

délicatesse sur l'arrière de celle-ci pour la maintenir baissée et la secouer un peu, en signe de réprimande.

— Tu as le *droit* au plaisir, ajouta-t-il d'une voix rauque.

Nikolas dégagea sa tête et se retourna, appuyé sur un coude. Très lentement, il porta sa main sur la bouche de Ben et passa un doigt sur ses lèvres. Il se repositionna sur le lit, se débarrassa de son jean puis, d'une main ferme, il saisit la nuque de Ben et le fit descendre jusqu'à son sexe. Le membre turgescent reposait sur son abdomen rougi. Nikolas se cambra quand Ben posa ses lèvres sur le gland et il l'entendit enfin souffler :

— Ouiii.

Il accueillit la verge profondément, se forçant à l'accepter, puis il retira ses lèvres et les fit glisser le long de la peau luisante.

— Dis-moi ce que tu préfères.

Nikolas jura et mit un bras en travers de son visage, comme si ce geste enfantin le dispenserait d'avoir à parler une nouvelle fois. Ben accueillit encore son membre au fond de sa gorge, entendit un profond soupir de plaisir et s'apprêtait à accepter cela comme seul bruit auquel Nikolas consentirait quand celui-ci murmura :

— Ça, j'aime bien… au fond de ta gorge.

Ben ronronna de plaisir en entendant cette voix étranglée aux voyelles déformées qu'il adorait. Ce ronronnement vibra dans sa gorge et arracha un *Nom de…* à Nikolas qui se tendit comme un arc. Ben ne relâcha pas ce membre avant de sentir sa gorge à vif, puis il sentit des doigts dans ses cheveux, un avertissement lui indiquant qu'il devait se retirer. Il l'enfonça encore plus profondément, désormais à genoux, ses doigts enserrant la base de cette verge incroyablement dure, alors Nikolas se plia en deux et la gorge de Ben s'emplit de chaleur. Nikolas jura à nouveau en lui tenant toujours la nuque.

— Oui, putain, oui.

Une fois terminé, il s'allongea et fixa le plafond. Ben n'était pas certain de savoir si son partenaire était plus choqué par l'intensité de son orgasme ou le fait d'avoir dit *putain* en jouissant. L'apparence sophistiquée de Sir Nikolas Mikkelsen se craquelait. Ben se demanda par quelle autre voie il pourrait se frayer un chemin vers cet intérieur caché. Il vint surplomber ce corps allongé, leurs entrejambes l'un contre l'autre, torse contre torse, la tête en arrière pour regarder les pupilles dilatées de son amant. Les yeux de Nikolas étaient pareils à la tourbe dans les landes où Ben avait grandi. Il voulait y plonger pour s'y perdre. Il ouvrit la bouche contre celle de Nikolas, qui accepta ce baiser en ouvrant mécaniquement les lèvres avant que son visage se crispe avec un mouvement de recul. Ben maintint sa tête en place et glissa sa langue couverte de sperme dans sa bouche, en explorant les parois. Nikolas afficha un air dédaigneux de dégoût quelques instants,

puis il frissonna de plaisir, prit la tête de Ben et roula pour se retrouver au-dessus et prendre le contrôle de leur baiser. Ébahi, Ben se rendit alors compte qu'on explorait sa bouche, qu'on la léchait, qu'on la goûtait. Ils s'écartèrent et se regardèrent. Nikolas dit alors d'une voix rauque :

— J'adore t'embrasser.

— Tu vois ? acquiesça Ben en souriant. C'est pas si difficile de dire ce que tu veux.

Nikolas l'observa un instant.

— J'aime bien te dire quoi faire. Maintenant, je pourrais peut-être te dire de retourner, mmh ? Tu aimes qu'on ordonne, n'est-ce pas, Benjamin ?

Ben adorait la façon dont Nikolas perdait son anglais quand il se concentrait sur le plaisir physique pur.

— Tu veux que je te prenne le pouvoir. En étant impuissant, tu peux vraiment appartenir à quelqu'un, lança Nikolas en immobilisant ses épaules. Tu demandes ce que je veux ? Je veux te posséder, Benjamin. Ce n'est pas bien de vouloir ça. C'est dangereux… la possession et le pouvoir.

— Si je te demandais quelque chose, tu me dirais la vérité ? demanda Ben en posant une main sur la joue de Nikolas.

— Sans savoir ce que tu vas me demander ?

Ben opina.

Nik plissa les yeux et réfléchit en faisant la moue avant de répondre :

— D'accord.

Avec son pouce, Ben caressa ses pommettes acérées.

— Je veux savoir quel âge tu as.

Les yeux de Nikolas s'écarquillèrent et il retroussa sa lèvre supérieure, puis il éclata de rire.

— Si un génie t'offre un jour ce que ton cœur désire, laisse-moi répondre à ta place. Tu viens tout juste de perdre une superbe opportunité. Ce n'est pas un secret. J'ai cru que tu le savais. J'aurais quarante-deux ans la semaine prochaine.

— La semaine prochaine ? Tu comptais me le dire ?

— Non. Pourquoi voudrais-tu le savoir ?

— Oh, je sais pas. Peut-être juste… *parce que* ?!

— Ah. Parce que.

— Waouh. Quarante-deux ans. Et tu arrives toujours à marcher sans canne…

Nikolas réprima un petit rire dans sa gorge et serra une main contre la bouche de Ben avant de lever une de ses cuisses de l'autre.

— Dis-moi si jamais je vais trop loin pour toi, Benjamin.

Et en prononçant son nom, il le pénétra, de nouveau en érection,

provoquant aisément douleur et choc chez Ben qui se raidit, puis plaisir et désir. Il se lança dans un rythme effréné, face à face, aucun baiser, seulement les yeux dans les yeux, scellant sa pleine possession à travers son seul regard. Pour finir, il retourna Ben, lui releva le dos pour les faire tous deux jouir en maintenant d'une main sa tête baissée pendant que l'autre s'agitait en dessous. Avec un cri rauque et étouffé, Ben jouit dans sa main. C'était tout ce qu'il fallait pour que Nikolas termine lui aussi, et avec quelques derniers coups de reins, une deuxième décharge emplit le corps de Ben, le marquant ainsi comme sa possession de l'intérieur comme il l'avait si minutieusement fait de l'extérieur.

Ben s'effondra. Nikolas s'écroula sur lui et ils restèrent allongés, le cœur battant bien trop vite tandis que la tension retombait. Ils étaient toujours emboîtés. Quand Nikolas commença à se retirer, Ben glissa une main dans son dos et le retint.

— *Bo I…*

— Est-ce que tu viens de me demander de conduire plus prudemment ? fit Nikolas avec un grognement.

— Non, j'ai dit *ne t'en va pas*.

— Je crois que nous devrions peut-être travailler ton danois ensemble.

— Comment on dit *bon anniversaire* ?

— Les bons anniversaires n'existent pas, Ben, seulement dans les contes pour enfants. Endors-toi. Nous avons un chien à perdre, demain.

Chapitre Quinze

Ben se réveilla de bonne heure malgré son coucher tardif. Chaque centimètre carré de son corps le faisait souffrir, certains endroits plus que d'autres, mais c'était une douleur agréable qui lui fit penser à Nikolas et à l'intensité de la nuit qu'ils avaient passée. Il attrapa la laisse de Radulf, l'accrocha et partit pour une longue course au bord de la rivière. Au bout de cinq kilomètres, tous ses muscles s'étaient échauffés et il courait avec fluidité. Il sentait sa vieille blessure au genou, mais l'inconfort ne suffisait pas à le ralentir. Il était impressionné par le chien qui restait à sa hauteur, courant aussi bien qu'il marchait, et ne semblait pas du tout dérangé par cette étrange activité consistant à ne pas s'arrêter sur les odeurs intéressantes. Quand ils atteignirent un petit parc, Ben lui enleva sa laisse l'espace de dix minutes et ils revinrent en courant. À leur arrivée, Nikolas était dans la cuisine, assis les pieds en l'air, en train de lire le journal et de fumer. Il semblait légèrement éprouvé. Ben se rapprocha, lui retira sa cigarette, l'écrasa et serra son corps dégoulinant de sueur contre lui.

— Tu t'es lavé ?

Il monta ensuite les marches et sourit en entendant Nikolas le suivre. Celui-ci lui retira ses vêtements en les laissant tomber au sol. Il laissa glisser sa robe de chambre de ses épaules et dans la vapeur épaisse, ils s'embrassèrent tranquillement. L'eau assouplit le corps fatigué de Ben qui se tortillait pendant que Nikolas passait des mains pleines de savon sur ses muscles tendus. Quand le devant fut terminé, il l'entendit murmurer :

— Tourne-toi.

Il obéit donc et écarta ses membres contre le mur, s'arc-boutant sous les mains puissantes qui passèrent sur ses épaules et son dos, mais quand Nikolas descendit, il chassa ses mains en secouant la tête.

— Tu m'as détruit.

Sans trop savoir s'il attendait de la pitié ou de la moquerie, il ne s'était en tout cas pas préparé à ce que celui-ci s'aplatisse contre lui et lui morde violemment l'épaule avant de calmer la douleur avec sa langue.

— Détruit ? Alors qu'est-ce que tu vas faire ? murmura Nikolas en amenant une de ses mains sur son sexe éveillé, tressautant déjà de désir. Je devrais peut-être te forcer. Tu es à moi, après tout.

Ben se retourna, vit le sourire en coin sur les lèvres de Nikolas et sentit une excitation intense déferler dans son propre membre. C'était

un jeu. C'était nouveau. Il se retourna à nouveau et répondit d'une voix bourrue :

— Tu peux toujours essayer, mais je te tuerai d'abord.

— Vraiment ?

Nikolas enfonça un doigt en lui et il s'écria de douleur. L'homme derrière lui passa ensuite un bras autour de son cou.

— Et comment vas-tu t'y prendre ? Demande-moi pardon.

— Je suis désolé, acquiesça Ben.

— Je suis désolé… qui ?

Il enfonça un autre doigt et Ben ne sut plus s'il devait rire ou pleurer, mais ce petit jeu l'excitait tant qu'il accueillit volontiers cette intrusion.

— Je suis désolé, monsieur.

— Bon garçon. Mets-toi à genoux.

Ben s'était retourné et laissé tomber à genoux pour prendre Nikolas au fond de sa gorge avant la fin de la phrase. Il n'était pas très doué quand il s'agissait de feindre de lui résister. L'eau chaude continua de ruisseler sur eux. Le corps de Nikolas était aussi tendu que celui d'un danseur, les mains écartées contre le mur, comme si la police lui faisait passer une fouille inhabituelle. Son sexe mouillé était glissant et avait un léger goût de savon à la noix de coco. Cela se termina bien rapidement pour tous les deux. Le corps de Nikolas s'affaissa un peu, il jura, attrapa la tête de Ben et trembla dans sa bouche. Ben avala tout et laissa le membre glisser d'entre ses lèvres, la tête baissée en signe de soumission. Et ce n'était pas tellement feint. Il était vraiment vidé de toute énergie, désormais. Qui aurait cru que les avantages en nature d'un emploi pouvaient être aussi fatigants ?

Nikolas éteignit l'eau et prit une serviette. Ben se releva en titubant et l'accepta.

— Et si on jouait, oh, je sais… aux échecs, la prochaine fois ? lança-t-il en foudroyant Nikolas du regard.

Celui-ci sourit et se tourna pour commencer à se raser.

— Le chien ne doit pas être en position avant dix-sept heures. Que dirais-tu d'un petit-déjeuner anglais traditionnel dans ton restaurant préféré ?

Ben grogna en se régalant d'avance.

— Je te dirais tout ce que tu voudrais.

***

Nikolas s'amusa à lui faire dire les pires obscénités qu'il connaissait en danois sur le chemin du restaurant. Ben avait tellement faim que ses yeux en salivaient quand il vit arriver saucisses, bacon, œufs, champignons, tomates, boudin noir et tartines frites. Nikolas avait commandé du café et manifestement envie d'une cigarette.

— Vous êtes un peuple étrange à la gastronomie effroyable, souffla-t-il en secouant la tête, désespéré.

Ben n'avait pas le temps de s'arrêter pour contester, mais en pointant sa fourchette, il rappela, la bouche pleine de pain :

— On a bâti un empire là-dessus, je te signale.

Au bout d'un moment, il s'adossa à sa chaise avec l'envie de déboutonner son jean.

— J'en peux plus, grogna-t-il.

Nikolas remarqua les saucisses qui restaient et qu'il avait discrètement cachées sous sa serviette.

— Non, Ben. Ne t'attache pas au chien. Il repartira là d'où il vient quand on aura fini avec lui.

— Je sais bien !

Il donna pourtant tout de même les saucisses à Radulf. Il fallait bien, pour un chien qui allait se perdre, commencer la journée par un repas consistant, après tout.

***

Radulf se perdit une demi-heure avant que Felicity et sa fille, Alice, n'arrivent au parc. En mettant de côté le bon sens, Ben aurait dit que le chien travaillait consciemment avec eux tant il fut convaincant. Alice arriva au parc en tenant une affiche dans sa main. Elle retira la laisse à son chien et commença à le suivre en appelant de-ci de-là le nom de Radulf. Ben contempla comment ce dernier sauta sur son chien. Alice appela sa mère, lui accrocha la laisse et le tira vers le banc où elle pianotait sur son téléphone, comme d'habitude. Felicity prit l'affiche, regarda Radulf et ils quittèrent le parc tous ensemble.

Une demi-heure plus tard, le portable de Ben sonna et il répondit.

— Allô ?

— *Bonjour. Vous êtes Dean, le monsieur qui a perdu son chien ?*

— Vous l'avez trouvé ?

— *Oui, ce soir, dans le parc.*

— Il va bien ? Dieu merci. Je peux venir le récupérer ? C'est très gentil de votre part.

Felicity lui donna l'adresse de la maison en face de laquelle il s'était trouvé (il avait pris le Range Rover puisque son nouveau partenaire ne pouvait pas monter sur une Ducati), mais il avait dû se garer à quelques rues de là. Après un temps adéquat, il ouvrit le portail et remonta l'allée. Il continua à pas lourds sur le gravier et sonna. Il entendit des bruits de pas et Alice ouvrit. Radulf arriva en courant derrière elle et sauta presque dans ses bras. Ce chien était décidément très doué. Ben fit le coup du maître content jusqu'à l'apparition de Felicity. Il passa alors en mode séduction. Ce n'était pas difficile. Elle était encore plus belle de près, mais lui aussi, et il ne manqua pas de

remarquer l'impact qu'il eut sur elle. Ils discutèrent rapidement de la façon dont il avait perdu le chien, il la remercia encore une fois et partit.

Le lendemain matin, il sonna à la porte juste après son retour de l'école et quand elle ouvrit, il lui tendit un beau bouquet de roses ; pas rouges, bien entendu, mais de couleurs peu communes et délicates, mêlées à des fleurs des champs pour magnifier leur beauté. Il dit que c'était pour la remercier une nouvelle fois d'avoir trouvé le chien. Elle hésita alors, mais finit par l'inviter à prendre un café.

Aussi simple que cela.

Elle le fit entrer jusqu'au fond de la maison où, comme chez Nikolas, la cuisine avait été installée dans une extension lumineuse. Le chien d'Alice se leva de son panier et vint à lui pour s'asseoir à ses pieds, à côté de la table. Felicity alla allumer la machine à café qui n'aurait pas détoné dans un restaurant. Elle commença à arranger les fleurs artistiquement dans une carafe tout en lui jetant quelques regards à la dérobade. Après quelques minutes, elle amena deux cafés à table et s'assit face à lui.

— Les fleurs sont ravissantes, mais ce n'était absolument pas nécessaire.

— Eh bien, elles sont de la part de Radulf. Il est très heureux d'être rentré à la maison.

— Qui se situe où ?

— Je suis chez un ami jusqu'à ce que je trouve autre chose.

— Que faites-vous ?

— Pour le moment du mannequinat, mais j'ai envie de voyager.

Felicity avait travaillé en tant que mannequin avant son premier mariage, une chose que Ben savait bien sûr déjà. Il lui était plusieurs fois arrivé de se servir d'un shooting photo comme couverture pour des opérations du gouvernement. Il était donc tout à fait capable de parler du milieu en étant convaincant. En hésitant un peu, elle mentionna le fait de reprendre sa carrière un jour.

Dès qu'il eut fini son café, il se leva pour partir, préférant éviter de la mettre mal à l'aise, mais alors qu'elle lui montrait la porte, il dit :

— Radulf a acheté un petit quelque chose pour remercier votre fille aussi ; après tout, c'est elle qui a fait tout le travail… Seriez-vous d'accord pour que je lui apporte ce soir ? Je pourrai le glisser dans la boîte aux lettres, si vous préférez.

Elle hésita une seconde. Ben perçut un roman entier dans cette hésitation, puis elle opina.

— Bien sûr. Nous avons le cours de danse ce soir, mais nous serons rentrées pour dix-neuf heures. Elle adorerait revoir Radulf.

Alors Ben lui décocha un sourire qui avait charmé des cibles bien plus difficiles que celle-ci.

Quand il rentra, Radulf se leva de son panier et vint à lui en remuant la queue. Rien n'avait été détruit. Ben lui lança un regard noir et Radulf le soutint, incarnant l'innocence même. Mais on ne la lui faisait pas. Ce chien préparait quelque chose.

Il prit sa tenue de moto, sortit à nouveau et alla au garage au sous-sol où il laissait sa Ducati. Avec un sentiment de liberté, enfin, il mit le cap à l'ouest et démarra. Il n'avait pas de réelle destination en tête, simplement besoin d'espace. Il avait passé les dix premières années de sa vie professionnelle dans l'armée et les quatre dernières à travailler dans les services secrets pour Nikolas, et probablement pour ses maîtres. La vie était alors relativement simple. Il faisait ce qu'on lui disait sans trop poser de questions concernant ce qu'il faisait véritablement. Il avait tué. Il devinait avoir détruit des vies et créé des dommages collatéraux à chaque mission, mais cela avait toujours été le rôle de quelqu'un d'autre de s'en préoccuper. Cette fois était différente. Il ne pouvait justifier ce qu'il faisait et son incertitude le perturbait. Et pourtant, il y avait quelque chose d'étrange chez Felicity et Alice et il n'arrivait pas à le définir. C'était apparu là, dans cette brève hésitation, sur le pas de la porte. C'était là, dans ces innombrables messages qu'elle envoyait en promenant le chien. D'une certaine manière, c'était là, dans son existence insipide. Ben n'avait pas assez d'expérience pour comprendre ce qui le mettait mal à l'aise.

Après avoir conduit plusieurs heures et être allé respirer l'air de la côte, il revint à Londres et entra silencieusement dans la maison. Il ne voulait pas rencontrer Nikolas et devoir essayer d'expliquer ses inquiétudes confuses. Il prit le petit cadeau qu'il avait acheté un peu plus tôt, mit sa laisse à Radulf et tous deux se dirigèrent vers la voiture. Il devrait apprendre à l'animal à monter sur une Ducati car il détestait conduire dans Londres et avait horreur des problèmes pour se garer. Et puis il se souvint que Radulf retournerait au refuge quand ils auraient fini. Cette pensée le doucha un peu sur la route menant chez Felicity. Radulf ne semblait pas soucieux de l'avenir. Il aimait bien le Range Rover, et tout particulièrement le fait de s'asseoir à l'arrière, la tête par la fenêtre. Ben pouvait le voir chaque fois qu'il jetait un œil dans le rétroviseur et cela lui remonta un peu le moral.

Alice ouvrit la porte et tomba à genoux pour faire un câlin au chien. Ben l'avait affublé d'un bandana particulièrement branché (une autre raison pour laquelle il avait voulu filer de la maison sans rencontrer Nikolas) et quand Alice exclama son enthousiasme à ce propos, il lui tendit le cadeau qu'il avait acheté : un autre bandana pour son chien. Elle repartit dans la maison en courant en lui criant de la suivre. Ben accepta l'invitation au pied de la lettre et la suivit dans la cuisine. Elle s'affairait à montrer le bandana à sa mère et le nouer autour de son chien. Il regarda la mère et la fille aussi longtemps qu'il put avant que

cela ne semble déplacé et s'excusa en prétextant devoir partir. Felicity le suivit. Et c'était encore là, un tout petit quelque chose qui clochait. Elle était polie et amicale : elle le remercia, mais il y avait quelque chose dans son regard qui le mettait mal à l'aise, comme s'il ratait un détail qu'il aurait dû voir.

Il rentra à la maison, mais ne put se concentrer sur rien d'autre. Il avait en quelque sorte envie de rester en mouvement constant. Il décida d'aller promener le chien et peut-être court-circuiter ce que tramait la bête. Il prévint qu'il sortait en haussant la voix, mais à son grand étonnement, Nikolas descendit et dit d'un ton ordinaire :

Je vais venir avec vous.

Avant de poursuivre en voyant l'expression de Ben :

— Comme tu me l'as si gentiment fait remarquer, à mon grand âge j'ai besoin d'entretenir mes vieilles articulations.

Ben répondit par un acquiescement vague et passa la porte en se dirigeant vers le chemin habituel menant au canal. Il remarqua que Nikolas ne semblait pas encore souffrir de décrépitude liée à l'âge. Il marchait d'un pas nonchalant, vraisemblablement intéressé par le paysage. Il s'arrêta quand ils atteignirent le chemin de halage et pencha la tête pour allumer une cigarette, décochant à Ben un sourire espiègle.

— Quoi ? On est dehors. J'ai le droit.

— Je ne me plains pas du fait que ce soit en intérieur ou en extérieur. Ce truc te tuera.

— Foutaises. Je mourrai de vieillesse avant, à t'entendre.

— Tu vas arrêter… ?

— Alors, parle-moi de la mission.

— C'est bon. J'ai rencontré la mère et la fille et je suis allé plusieurs fois chez elles. Établi un lien de confiance.

— Et… ?

— Et quoi ?

— Et qu'est-ce qui te préoccupe, Benjamin ? Je n'ai pas consenti à cette étrange habitude anglaise consistant à marcher lentement avec un chien aux allures de gay simplement pour me disputer au sujet de la cigarette… bien que cela soit très amusant, bien sûr. Quelque chose cloche depuis que je suis rentré et je veux savoir de quoi il s'agit.

Ben passa ses doigts dans ses cheveux avant de se rendre compte que ce geste était celui de Nikolas. Un mois de vie commune et il se transformait en Sir Nikolas Mikkelsen.

— Ben… ?

Il s'assit sur la berge et libéra Radulf de sa laisse. Nikolas regarda l'herbe avec un air désapprobateur mais finit par s'asseoir à côté de lui.

— Elle est gentille… Felicity. Et la fillette, Alice, est heureuse. C'est

mal. Je le ferai pas. Je l'arracherai pas à sa mère, Nikolas. Trouve quelqu'un d'autre pour le faire.

Voilà. Il l'avait enfin dit. Et il attendait l'explosion.

Nikolas plissa les yeux derrière la fumée de sa cigarette et demanda très calmement :

— Dois-je trouver un remplaçant permanent ou juste pour les contrats que tu refuses de faire ?

Ben se tourna vers lui, incapable de déchiffrer son expression.

— Je suppose que ça dépend de toi. C'est toi qui tiens les rênes.

— C'est vrai, acquiesça Nikolas qui continua de fumer un moment avant de reprendre avec le même ton qu'il avait employé pour commenter le paysage : J'ai passé quelques années dans un camp de prisonniers, en Sibérie. J'y ai appris beaucoup de jeux, dont je ne parlerai jamais, pour la plupart. Mais j'y ai appris à jouer aux cartes. L'un des jeux était le bridge et j'ai découvert que c'est un bien meilleur jeu que le solitaire. Le succès dépend entièrement de la confiance et de la compréhension parfaite de ton partenaire. Ben, tu es mon partenaire. Si tu penses que cette mission est compromise, on ne la fera pas. J'ai une confiance totale en ton jugement. Mais je t'en prie, fais une chose pour moi avant de prendre ta décision. Rencontre le beau-père.

Ben se trouva si ébranlé par les mots de Nikolas et le fait qu'il avait enfin partagé une partie de son passé qu'il ne réussit à répondre. Il se contenta d'opiner, ébahi. Nikolas sourit et lui tapota la jambe.

— Viens, je ne voudrais pas que l'humidité fasse rouiller mes vieilles articulations.

***

Ben resta éveillé longtemps après Nikolas. Il réfléchissait. Il élaborait un plan pour retourner chez Felicity et y rencontrer son mari, mais surtout, il pensait à Nikolas. Il était le célèbre rébus enveloppé de mystère au sein d'une énigme3. Chaque fois que Ben pensait avoir trouvé le vrai Nikolas, cet homme-là se dérobait à nouveau pour se fondre dans l'ombre et l'illusion. Il n'était plus ce mystérieux chef du département des opérations secrètes. Il n'était plus un membre de la famille royale vivant la vie d'un aristocrate à la fortune et au patrimoine phénoménaux. Et désormais, il ne semblait plus non plus être cet homme que Ben pensait commencer à bien connaître. *Un camp de prisonniers ? En Sibérie ? C'est quoi, ce bordel ?* Ben tourna la tête pour étudier l'homme endormi à côté de lui. Comme s'il avait senti son regard, Nikolas se retourna dans son sommeil et lui passa un bras autour de la taille. Ben posa une main dessus et commença à caresser cette peau pâle distraitement.

Il était très curieux de savoir quels autres jeux Nikolas avait été

forcé d’apprendre dans ces camps.

3 Citation de Churchill, 1939, à propos de la Russie.

Chapitre Seize

Dans les jours qui suivirent, Ben trouva une solution à son problème concernant la rencontre avec le mari de Felicity en sonnant tout simplement chez eux, un soir où il avait attendu qu'ils soient tous à la maison. Il offrit à Felicity un sourire triste en lui tendant un dossier qui venait de l'agence de mannequins dont il s'était autrefois servi comme couverture et qui cherchait apparemment des modèles lui correspondant pour une séance photo à Londres. Enfin, ce serait le cas, puisque Ben leur avait donné une photo d'elle pour lui faire un peu de publicité. Elle était surprise, flattée, reconnaissante, et avec une once d'hésitation qui aurait échappé à quiconque ne la cherchait pas, elle l'invita à rencontrer son mari, Jeremy. Quand Ben la suivit dans la cuisine, Alice était à table pour faire ses devoirs et Jeremy était penché par-dessus son épaule pour l'aider. Ben fut présenté et il éprouva instantanément de l'aversion envers cet homme. Il était incroyablement amical et lui fit un accueil très chaleureux en lui proposant un verre, sans s'arrêter une seconde de parler de son travail et de la maison. Il ne sembla en rien gêné par l'aura charmeuse de Ben alors même qu'il était plus petit et plus gros que lui, le crâne dégarni, et aurait donc parfaitement été pardonné d'éprouver du ressentiment à l'encontre de quelqu'un comme cela.

Ben accepta la chaise qu'on lui proposait et s'assit à la table de la cuisine en souriant à Alice.

— Qu'est-ce que tu as, comme devoirs ?

— Du français, répondit-elle en retroussant le nez.

— T'aimes pas le français ? C'est la langue parfaite, protesta-t-il en rapprochant son cahier pour y jeter un coup d'œil.

Elle s'apprêtait à lui montrer l'exercice qu'elle faisait, mais Jeremy intervint et capta l'attention de Ben un instant, puis de nouveau celle de sa belle-fille.

Felicity finit par les rejoindre en buvant régulièrement dans un grand verre de vin.

— Va prendre ton bain, ma chérie. Si tu es gentille, alors Dean restera pour le dîner et tu pourras parler avec lui.

Alice hocha docilement la tête et quitta la pièce.

Felicity allait de toute évidence demander à Ben s'il pouvait rester quand Jeremy annonça :

— Je vais voir si elle a besoin d'aide, je vous laisse discuter tous les deux.

Et c'est à ce moment-là que Ben le vit. Un coup d'œil à l'expression de Jeremy et il sut. Il regarda Felicity et vit qu'elle savait aussi.

Il se leva d'un bond.

— Je suis désolé, je ne peux pas rester. Je suis simplement venu vous apporter le…

Il regagna la porte et entendit Felicity le suivre. Elle semblait sur le point de parler, mais il ne pouvait rien entendre de ce qu'elle avait à dire.

Il ne rentra pas et prit la direction d'un bar en ville qu'il avait l'habitude de fréquenter quand il était encore en poste. On s'y sentait en sécurité. Il but quelques pintes, réfléchit et prit sa décision. Il retourna à la même adresse et attendit à l'extérieur, dans le noir, jusqu'à trois heures du matin. Le moment où le corps humain était le moins alerte. Il remonta l'allée de gravier en marchant sur la pelouse et vérifia méthodiquement chaque fenêtre. Il ne fut pas très surpris de ne trouver qu'une serrure bas de gamme aux portes du patio menant à la cuisine. Il la força facilement et le chien l'accueillit même en remuant la queue et en laissant tomber un jouet en caoutchouc à ses pieds. Il lui caressa la tête et se dirigea vers le couloir. Il n'y avait pas un bruit. Il trouva facilement le bureau. Il y vit un ordinateur portable, vérifia s'il y en avait d'autres, n'en trouva aucun et repartit aussi silencieusement qu'il était arrivé, la machine sous le bras.

Nikolas dormait quand il rentra, alors il profita de l'occasion pour s'asseoir à la table de la cuisine et allumer l'ordinateur. Il passa en revue chaque dossier : travail, famille… rien. Puis il prit son téléphone et passa un appel. Il entendit une voix confuse et ensommeillée lui répondre.

— *Allô ? Qui… ?*

— Kate ? C'est Ben. Ben Rider.

— *Ben ? Qu'est-ce qui se passe ? Tu…*

— Non, c'est rien. J'ai besoin de ton aide.

— *À… quatre heures du mat' ?*

— Tu sais que je ne travaille plus pour le département, Kate. Je peux pas appeler aux horaires de bureau. Il faudra que ça reste entre nous.

— *Qu'est-ce qu'il te faut ?*

— J'ai besoin que tu examines un ordinateur portable. Que tu voies ce que tu peux y trouver.

— *Qu'est-ce que je suis censée chercher ?*

— Je… je veux pas t'influencer. Jettes-y juste un œil, tu veux bien ?

— *OK. Amène-le-moi. Tu sais où j'habite.*

***

Kate le retrouva à la porte d'entrée ; elle était habillée et avait

bonne mine. Elle s'excusa, un peu honteuse, en expliquant devoir se rendre au bureau de bonne heure, mais Ben fut presque certain qu'elle s'était apprêtée pour lui. Ils avaient été très proches, autrefois. Il se demanda ce qu'elle savait de Nikolas et lui.

— Merci énormément, Kate, dit-il en lui tendant l'ordinateur.

— Tu sais que Sir Nikolas m'a demandé si je voulais venir travailler pour lui ? lança-t-elle après avoir balayé les remerciements d'un geste de la main. Il a dit que tu travaillais pour lui, toi aussi.

Ben ne savait pas quoi dire. Il savait que Nik voulait quelqu'un qui s'y connaissait en informatique, mais il ne l'avait pas imaginé débaucher des anciens du département. En dehors de lui, bien sûr.

— Il sait pour nous deux ?

— Je n'ai jamais rien trouvé que Sir Nikolas ne savait pas, s'esclaffa Kate, donc je suppose qu'il était au courant quand il m'a fait son offre. Je veux dire, pourquoi me choisir sinon ?

Et pourquoi toi, d'ailleurs ? Cela n'avait pas non plus beaucoup de sens pour Ben.

— Pour quand as-tu besoin que ce soit fait ?

— Il faut que tu te fasses porter pâle pour le faire aujourd'hui, Kate. C'est important.

— Une question de vie ou de mort ?

— Celle de quelqu'un d'autre, oui, répondit-il sans hésiter.

— OK. Je t'appelle si je trouve quoi que ce soit.

Ben attendit fébrilement chez lui en buvant du thé jusqu'à entendre Nikolas bouger à l'étage. Il se glissa à l'extérieur avec le chien, vérifiant son téléphone toutes les cinq minutes.

Kate appela en milieu de matinée. Il était au bord du canal. Elle ne dit pas grand-chose mais semblait contrariée. Il se rendit chez elle en voiture en emmenant le chien pour ne pas avoir à rentrer et croiser Nikolas. Il ne savait déjà pas lui-même ce qu'il pensait, alors c'était difficile d'essayer d'expliquer ses inquiétudes à Nikolas. Kate était à la fenêtre surplombant la rivière quand il entra. Elle resta dos à lui mais désigna l'appareil sur la table basse.

— Il a essayé de tout effacer au fur et à mesure… l'historique, les photos, les vidéos. Mais tout était encore là, évidemment. Je les ai récupérés.

Elle se retourna, les yeux gonflés et rouges.

— Oh, Ben, ce boulot…

Il s'avança et la prit dans ses bras, assez grand pour poser son menton sur le sommet de sa tête. C'était une sensation familière. Et il ne ressentit pas une étincelle de désir. Cela venait peut-être des circonstances malheureuses, mais il l'attribua à Nikolas… Ce fameux Nikolas qui était à blâmer pour à peu près tout ce qui lui arrivait ces derniers temps, après tout. Au bout d'un moment, il s'écarta et alla sur

l'ordinateur pour ouvrir les dossiers qu'elle avait restaurés. Il savait ce qu'il y trouverait avant de le voir : des milliers d'images de fillettes, dont très peu devaient avoir atteint les dix ans, dépravées, violées et battues. Radulf vint poser sa tête sur son genou, et l'espace d'un instant, il essaya de protéger le chien de l'écran. Et puis il se rendit compte de ce qu'il faisait. Il ne réussit même pas à rire de sa bêtise. Il lui caressa la tête, content que lui, au moins, se voie épargner la compréhension de ce qu'il voyait.

— Comment tu l'as su ?

Ben leva des yeux las devant la question de Kate et il accepta une tasse de thé.

— J'ai vu la façon dont il regarde sa belle-fille. Elle a dix ans.

Et aussi le fait que Jeremy le laisse si facilement seul avec Felicity. Ben ne raconta pas cette partie-là, il n'aimait pas attirer l'attention sur lui. En tout cas, aucun homme n'aurait jamais laissé quelqu'un avec son physique avec sa belle épouse. Cela n'existait tout simplement pas.

— Elle y est ? demanda Kate en étudiant l'expression de Ben.

— Jusqu'à présent non. Je vais devoir…

Résigné, il poursuivit, image après image. Puis il finit par arriver sur une série de photos en haute définition avec date et heure, manifestement toutes prises à partir du même appareil… et toutes d'Alice. On l'y voyait en maillot de bain, dans son justaucorps, une ou deux dans le bain avec des cheveux en mousse de shampooing et rien de tout cela n'aurait choqué hors contexte, mais aux côtés des autres images, elles racontaient une histoire tragique. Elles racontaient celle que Ben avait vue dans la maison : un prédateur sexuel épousant une femme vulnérable pour avoir accès à sa fille. Ben pria pour que ces photos apportent la preuve que cet homme se trouvait dans les premiers stades de prédation, cherchant à gagner la confiance de la fillette ; ce qu'il avait de toute évidence, étant donné son sourire innocent sur les clichés, mais Ben avait vu le regard que Jeremy avait posé sur Alice en montant au moment de son bain. Une soif, un désir qu'il avait déjà vus sur d'autres visages. Il les avait vus sur des visages qui le regardaient, lui.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Honnêtement, Kate ? Je sais pas. Je… Il y a un moyen qu'elle aille avec son père.

— Tu penses qu'il s'en doute ?

— Qu'est-ce que tu ferais si c'était ta fille et que tu avais des soupçons ? souffla Ben en haussant les épaules. Moi, je le buterais. J'engagerais pas quelqu'un pour l'enlever et rester à attendre pendant des semaines.

— Tout le monde n'est pas comme toi, Ben. Peut-être qu'il ne veut pas aggraver une situation déjà mauvaise en accusant cet homme alors

qu'il n'a aucune preuve.

— Donc, je l'emmène chez son père… en sécurité, acquiesça Ben, pensif. Et lui ? Jeremy ? Il pourra continuer, comme ça, peut-être avec d'autres gamines ? Et la mère ? Je suis sûr qu'elle sait… ou en tout cas qu'elle s'en doute. Est-ce qu'elle mérite de s'en tirer comme ça ?

— Ben, ne sois pas trop dur avec elle. Peut-être qu'elle n'a pas le choix.

— Mon cul. C'est qu'une sa…, commença-t-il avant de s'interrompre et garder pour lui son avis concernant Felicity. Merci, Kate. Je t'en dois une, j'oublierai pas. Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'importe quand, appelle-moi.

— Fais-moi une tasse de thé quand tu me verras arriver pour travailler avec vous.

— Tu vas accepter le boulot ?

— J'y réfléchis. Sir Nikolas m'a fait une offre qui ne se refuse pas.

Ah. Il en avait fait une comme cela à Ben, aussi. Et lui n'avait pas refusé une seule fois, mais il était à peu près certain que Kate parlait d'un salaire alors que lui, pour ce qu'il en savait, n'était même pas payé.

— Mignon, le chien, au fait.

Chapitre Dix-sept

On était en milieu d'après-midi. Ben avait fait comme Nikolas lui avait demandé en enquêtant sur le beau-père et désormais, tout avait changé. De toute évidence, Nikolas avait été au courant de cette information qu'on n'avait pas donnée à Ben. Compte tenu de cela et de ce détail qui l'agaçait, à savoir que Kate s'était vue proposer un poste, bien payé qui plus est, sans qu'il ait été consulté (ou ne soit lui-même payé), il était assez réticent à rentrer tout de suite. Sur un coup de tête, il continua sur la route pour sortir de Londres et s'élança sur l'autoroute M4. Il roulait encore quand il passa l'échangeur de la M5 et ne s'était pas encore arrêté quand il atteignit Exeter. Radulf était manifestement fasciné par le Devon. Il avait rentré la tête sur l'autoroute car ses babines avaient été à deux doigts de se décrocher, mais désormais, à serpenter sur les voies étroites, il profitait, face au vent, de longs filets de bave dégoulinant sur la fenêtre arrière. Ben lui sourit dans le rétroviseur, soulagé de savoir encore comment faire.

Il arriva au petit pavillon en début de soirée. En claquant des doigts pour que le chien le suive, il sonna à la porte. Tim ouvrit. Ils ne s'étaient pas vus durant presque deux mois, et la dernière fois, celui-ci souffrait encore de séquelles après son passage à tabac par les frères Mafferty.

— Hé, nous avons des téléphones dans le Devon, l'étranger. Tu sais, tu pourrais appeler d'abord, dit-il avec un large sourire. Ne te dis jamais que ce serait abuser de notre temps.

— Trouduc, souffla Ben en s'invitant à l'intérieur. Voilà Radulf. Il aime les saucisses. John est là ?

— Il est à une conférence à Bristol, répondit Tim en secouant la tête. Tu as faim ?

Ben s'apprêtait à dire que c'était toujours le cas, ce qui était vrai, cependant l'idée de quelque chose à manger lui donna soudain la nausée. Tim remarqua la pâleur autour de ses yeux et le fit asseoir.

— Du thé. Je vais faire du thé, décida-t-il en gardant un œil méfiant sur lui pendant qu'il allumait la bouilloire. Qu'est-ce qui se passe, Jaime ? Blague à part, en deux mois, pas un coup de fil ? Deux mois et tu te pointes, comme ça ?

Ben jouait avec les oreilles de Radulf en les retroussant pour avoir à les remettre et tous deux s'amusaient de ce petit jeu.

— C'est Ben, soupira-t-il, et j'ai besoin de tes conseils.

— Mais tu sais que je suis professeur d'éthique, n'est-ce pas ?

rappela Tim en haussant les sourcils. Je ne pensais pas que tu t'encombrais de dilemmes éthiques… Ben.

— Peut-être pas. Peut-être que j'ai juste besoin que quelqu'un soit d'accord avec moi. D'accord avec ce que je vais faire.

— Et ton… ami ? Cet homme avec qui tu travailles… ? Il ne peut pas t'aider ?

— C'est compliqué, répondit Ben, les sourcils froncés. Je veux pas qu'il…

Quoi ? Qu'il soit impliqué ? Qu'il intervienne ? Qu'il souffre ? Les trois, ou aucun ? Ben sentit une sensation des plus incongrues : un picotement derrière les yeux. Il déglutit. Merde, est-ce qu'il allait pleurer ? Tim posa une tasse de thé devant lui.

— Parle-moi.

Et Ben parla. Il lui raconta toute l'affaire, du début à la fin, ses doutes, et puis Jeremy, et ce qu'il avait trouvé sur l'ordinateur.

— Où est l'ordinateur en ce moment ? l'interrompit Tim.

— Dans la voiture.

— C'est pas vrai ! Amène-le. Si ta voiture se fait fracturer…

Ben récupéra la machine et la plaça sur la table entre eux. Tous deux la regardaient comme s'il s'agissait d'une bombe armée.

— Il y a un truc qui est clair, Ben. C'est que cette enfant a besoin qu'on la protège de cet homme.

— Oui, je sais. Jusque-là, j'ai tout fait tout seul.

— Eh bien, je suppose qu'il n'y a que deux façons pour que cela arrive : l'éloigner de lui ou l'inverse. La première option l'éloigne de sa mère. Je suis d'accord qu'elle est à blâmer, quelque part, mais elle l'a protégée jusque-là… on dirait qu'elle ne la quitte pas des yeux et qu'elle ne la laisse pas avec le beau-père. La seconde option laisse la fille avec sa mère et dans sa maison : pas de traumatisme, enfance préservée.

Ben croisa son regard et le soutint. Tim ne flancha pas.

— Tu sais ce que tu es en train de dire, pas vrai ? demanda Ben avec hésitation. L'éloigner d'elle ? Je pense qu'aucun de nous ne pense à aller voir la police avec ça…

Tim secoua imperceptiblement la tête et continua à soutenir son regard.

— Pure. Perte. De temps. La police de ce pays ne se préoccupe pas de *protéger* qui que ce soit, Ben… sauf ceux qui la paient. Ils t'accuseront probablement de crime haineux, de cambriolage, de harcèlement et tu devrais lui verser des dommages et intérêts.

Ben pinça les lèvres, pris de cours.

— Alors, qu'est-ce qui se passe quand on n'a plus aucune foi dans le système ?

Le regard de Tim n'avait toujours pas fléchi.

— Ils doivent être intéressants, vos cours d'éthique, professeur, commenta Ben en haussant les sourcils.

Tim se prit brusquement la tête dans les mains.

— J'ai beaucoup réfléchi après notre dernière entrevue, Ben. Rencontrer quelqu'un comme toi, voir les choses que tu as faites… Bien sûr, tout l'intérêt de ce que je fais est d'essayer de voir le monde d'un point de vue éthique. Ce n'est pas la question de savoir ce qui est légal ou non, mais ce qui est fondamentalement bien ou mal… ce que l'univers voudrait que nous fassions, toi et moi. Et il me semble que ceux qui ont le pouvoir ne pensent jamais ainsi. Peux-tu me donner un seul exemple d'une chose qu'ait faite un homme politique qui s'est avérée bonne pour le peuple ? Un seul ? Moi pas. Peux-tu me donner un exemple de cas où le coupable a eu ce qu'il méritait et où le gentil innocent a pu poursuivre la vie qu'il méritait parce qu'il était vertueux ? Moi pas.

— Ce que tu dis, c'est que tuer ce salopard est la solution éthique ?

Tim blêmit et détourna le regard.

— Dit comme ça…, souffla-t-il avant de bomber le torse. *Oui*. J'en ai assez de vivre dans un monde où le mal est aussi présent, Ben. Je n'en peux *plus*. Je veux faire de ce monde un endroit meilleur, et tout ce que je fais, c'est enseigner, parce que je ne peux justement pas *agir*. Un jour, tu m'as dit d'être du côté des anges. Ben voilà, je le suis… Je suis de *ton* côté. Je veux *être* ce changement.

— D'accord. Alors c'est décidé, décréta Ben en se laissant retomber dans le fauteuil, les yeux fermés. Je suis tellement crevé, Tim. Ça m'épuise.

Il sentit alors une main sur sa jambe.

— Viens te coucher… ?

Ben ouvrit les yeux. Il voyait déjà toute la scène : monter les escaliers, se défaire de ses vêtements, de ses inhibitions, puis faire monter autre chose. Mais sa vie avait changé.

— Je suis pathétique, Tim. Je suis désolé. Je suis vraiment désolé. Je l'aime. Je peux pas m'arrêter de penser à lui. Peu importe ce que je fais, c'est comme une obsession, une addiction dont je ne peux pas guérir. Plus je le découvre, plus je veux le découvrir. Je crois que je le connais, et puis il évolue et change à nouveau. Il est ma pente glissante. Je crois qu'il finira par me tuer… et c'est beaucoup trop d'informations étant donné…, soupira-t-il en montrant les escaliers d'un geste vague.

Tim secoua tendrement la tête.

— Alors prends la chambre d'amis, Ben, et dors. Même juste quelques heures. Tu as trop réfléchi, pendant trop longtemps, si tu veux mon avis. Je crois que tu auras besoin d'y voir clair pour faire ce que tu as à faire… Si tu en décides ainsi.

Ben prit l'ordinateur portable avec lui, préférant désormais ne pas le laisser en dehors de son champ de vision. Radulf le suivit jusqu'à la chambre et profita de l'occasion de se trouver dans la maison d'un inconnu pour monter sur le lit. Ben le laissa faire. Il avait envie de réconfort. Il était encore plus pathétique qu'il ne l'avait cru en préférant un vieux cabot dans le lit avec lui plutôt qu'un ravissant professeur d'éthique éminemment attirant qu'il entendait se déshabiller dans la pièce d'à côté. Quelle plaie c'était, d'être amoureux.

***

Ben quitta le Devon le cœur légèrement plus léger. Il rentra à la maison et arriva à Londres en milieu de matinée. Nikolas était dans la cuisine et, pour une fois, il ne fumait pas. Debout devant la fenêtre, il regardait un chat passer le mur du jardin.

— Bien le bonjour, étranger.

— Il faut qu'on parle, répondit Ben en posant l'ordinateur sur la table.

— À propos de ton escapade *nocturne* dans le Devon ? fit Nikolas sans se retourner.

— Oh lâche-moi, imbécile, et assieds-toi.

Nikolas se tourna alors, les yeux luisant d'une colère réelle avant de voir l'expression de Ben.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Ben désigna la chaise d'un mouvement de la tête et son partenaire s'assit. Penché au-dessus de la table, il lui raconta toute l'histoire en y incluant ce qu'il comptait faire. Puis il ajouta :

— Et j'ai dormi avec le chien, au passage. Au cas où tu aurais loupé le mois qui vient de passer, je *t'aime*, sombre crétin.

Nikolas jouait avec l'ordinateur, le faisant tourner comme une toupie pendant qu'il réfléchissait.

— Comment le tueras-tu ?

Ben soupira de soulagement. Il avait voulu avoir l'avis de Tim, mais il avait eu besoin, et même *désespérément* besoin, de l'approbation de Nikolas. Depuis toujours.

— Ça, c'est la partie facile.

— Alors la partie difficile ?

— Après, j'amènerai Alice à son père, comme convenu.

— Voilà qui me surprend, s'étonna Nikolas en relevant la tête. Pourquoi ?

— Elle a sacrifié son enfant pour mener la belle vie, répondit Ben en haussant les épaules. Pour des déjeuners, des fringues et…

— Ben. Non. Ça, c'est ce que tu penses de ta mère. Benjamin, je suis vraiment désolé que tu voies ici des parallèles qui n'existent pas.

— Non ! s'exclama ce dernier, les yeux écarquillés. Elle…

Mais il ne pouvait continuer.

La confusion que charriait toute cette affaire déferla en lui. Sa douleur enfouie, le lien qu'il avait senti avec Alice dès la première fois… parce que Nikolas avait raison : il parlait de sa mère. Elle l'avait laissé avec son père pour avoir une meilleure vie. Il écarta sa chaise de la table et se dirigea aveuglément vers la porte en quête d'intimité. Il sentit une main lui saisir le bras et une autre le prendre par la nuque avant d'être attiré dans une étreinte puissante. Aucun ne parla durant plusieurs minutes. Ben n'était pas habitué à cet étrange trop-plein d'émotions et Nikolas n'était certainement pas habitué à devoir les gérer, mais ils s'en tirèrent tous deux remarquablement bien ; surtout parce que leur étreinte se transforma en baiser et les larmes jusque-là refoulées de Ben coulèrent à flots sous le bonheur intense de sentir les lèvres de Nikolas les essuyer. Avant qu'ils ne s'en rendent compte, ils déboutonnaient leurs chemises, se débarrassaient de leurs jeans, découvrant leur peau nue. Nikolas refusa catégoriquement de s'allonger sur le sol de la cuisine alors ils durent monter jusqu'au lit et quand il se retrouva sous le corps de Ben, celui-ci s'était remis de sa crise émotionnelle. Il caressa les pommettes de son compagnon du bout du pouce et l'embrassa de nouveau. Nikolas, qui tenait sa nuque dans une main, murmura contre ses lèvres :

— Ne blâme pas trop la mère, Ben. Elle a gardé la fillette en sécurité jusque-là. Je crois qu'elle a essayé de le quitter plusieurs fois, mais elle n'a personne pour l'y aider.

Ben arrêta de l'embrasser.

— Elle devrait juste partir !

— La vie n'est pas faite de noir et de blanc, soupira Nikolas en secouant tristement la tête en contemplant Ben.

— Si. C'est le cas. Ça peut l'être.

— *Non*. Ce n'est pas vrai. Si elle part, toute la vie de l'enfant s'en trouvera changée. Adieu écoles privées, adieu cours de danse, fini l'équitation, plus de belle maison. Tout changera. Ce serait mieux pour elle ?

— Oui ! Elle serait en sécurité !

Nikolas ferma les yeux.

— Ben, ces choses que ce Jeremy ferait… parfois personne ne peut l'empêcher et l'enfant doit apprendre à s'adapter, à se tapir dans l'ombre… Mais ça, c'était un autre enfant, soupira-t-il en rouvrant les yeux. Il a peut-être trop bien appris.

Ben était encore concentré sur ses pensées et l'écoutait à peine.

— Tu veux pas que je l'amène à son père ? reprit-il en se tournant. C'est pas pour ça qu'on a eu ce contrat ?

— Je ne sais pas. Moi aussi, je suis perdu. S'il soupçonne ce Jeremy,

pourquoi ne pas aider la mère et la fille en même temps ? Ce qui me semble évident, c'est qu'il veut récupérer Alice davantage pour punir son ex-femme que par souci du bien-être de la fillette.

— Merde ! J'aurais préféré qu'on n'ait jamais cette affaire. En fait, j'aurais préféré qu'on abandonne ce côté-là du boulot. Pourquoi on fait ça ? On pourrait tous les deux faire autre chose.

— Oh, voilà qui promet d'être intéressant.

— Tu pourrais… bof, je sais pas. Devenir traducteur ! Et voilà.

— C'est vrai. Tu pourrais devenir promeneur de chien.

— Merci. Tu pourrais tenir un centre équestre.

— Plutôt la mort. Tu pourrais être mannequin.

— Pour de l'après-rasage ? fit Ben en souriant.

— J'espérais plutôt pour des sous-vêtements, répondit Nikolas en haussant les sourcils.

— Oh, bon sang, d'accord. Elle reste avec sa mère. Mais qu'est-ce qui l'empêchera de ramener un autre homme dans la maison ? Elle est… dans le besoin, Nik. Elle est faible.

— Ben, elle avait le droit d'essayer de trouver une belle vie… ta mère. Ne lui en veux pas trop. Ne laisse pas cela hanter toute ta vie.

— Ne pas lui en vouloir ! s'exclama Ben en frappant l'oreiller, ce qui fit grimacer Nikolas. J'avais huit ans, Nik. Un jour, je suis rentré de l'école et toutes ses affaires avaient disparu. Papa est rentré du travail et il m'a trouvé, là. J'ai pas dit un mot pendant six mois. Je m'enfuyais dès que je pouvais pour la chercher. J'ai jamais réussi à croire qu'elle était partie volontairement. Je pensais qu'elle avait été enlevée. Je pensais que si j'arrêtais de la chercher, elle… partirait pour l'au-delà. Neuf ans, Nik. J'avais neuf ans et je passais par ma fenêtre pour la chercher ! Mon père est mort de chagrin. Il n'a même pas pu me voir rentrer à l'armée.

— Je sais, Ben. Je sais tout cela.

— Et tu me dis de pas lui en vouloir ?

— Oui. C'est triste. Je sais ce que c'est, pour toi. Mais peut-être que cela n'a pas été entièrement de sa faute.

— Prends-moi pour un con. J'avais huit ans. Qu'on vienne me parler de tristesse…

Nikolas commença à lui glisser ses doigts dans les cheveux. Ben résista dans un premier temps avant de le laisser faire et se tourner vers cette offre de réconfort.

— D'ailleurs, Benjamin, je préfère te prendre tout court, plutôt que te prendre pour un con.

— Désolé, acquiesça ce dernier, blotti contre sa poitrine. J'ai passé quelques jours horribles.

— Alors, que vas-tu faire du beau-père ? Rien ne doit permettre de remonter à nous.

— Non. Je pensais qu'il pourrait se tuer lui-même.

— Non. Fais-le disparaître.

— Mais alors Felicity et Alice ne pourront pas tourner la page.

— Une mort accidentelle, alors.

— Il ne la mérite pas.

— Une mort accidentelle très douloureuse ?

Cela fit rire Ben, bien qu'il sût que ce n'était pas tout à fait approprié. Nik cessa de passer ses doigts dans ses cheveux noirs et ébouriffés et lui donna un petit coup sur la tête en signe de réprimande.

— N'oublie pas la fille et la femme. Elles finiront pas savoir la cause de la mort. Tu pourrais avoir envie de leur épargner cela. Ce n'est pas facile de savoir qu'une personne est morte dans d'atroces souffrances, même quand on a cessé de l'aimer.

Sur sa poitrine, Ben releva la tête et prit une grande bouffée de courage.

— C'est une leçon tirée du camp de prisonniers ?

— De bonnes choses peuvent résulter de mauvais commencements, répondit Nikolas en lui ramenant la tête sur sa poitrine. Tu te rends compte que ce garçon de neuf ans qui a grandi dans les tourbières est devenu le soldat des forces spéciales aériennes que j'ai fini par recruter, n'est-ce pas ? À seize ans, tu étais déjà un jeune homme exceptionnel aux compétences et à la confiance hors du commun.

— On parlait de toi, pas de moi. Tu viens de retourner le sujet de cette conversation, là.

— Comme je l'ai toujours fait, acquiesça-t-il en lui tapotant l'épaule. Viens, tu as du travail. Fais-le bien, Ben. Rien qui puisse remonter jusqu'à nous.

Chapitre Dix-huit

Cette semaine-là, en passant chaque jour en revue les journaux avec beaucoup d'attention (ce qui ne lui ressemblait pas), Ben fut intéressé d'apprendre qu'un avocat d'affaires de la City avait récemment péri dans un accident tragiquement extravagant. D'après le journaliste, cet homme, Jeremy Haxton, avait un soir quitté son travail et découvert qu'il avait un pneu crevé. Il avait a priori essayé de changer la roue. Étant donné l'obscurité dans le parking sous-terrain, la police avait conclu qu'il n'avait pas pu caler le cric correctement. C'était un type de décès peu commun, mais pas entièrement inconnu, avait-elle communiqué. L'article poursuivait en affirmant que la BMW X5 n'était pas parmi les véhicules les plus lourds, mais qu'avec ses deux mille deux cents kilos à vide, elle n'était tout de même pas légère. Une citation du médecin légiste expliquait que « la tête d'un homme est une sorte de flanc enveloppé dans un film étirable à l'intérieur d'un sac en papier placé dans un carton sous une couche de papier kraft ». Le concept était illustré par un diagramme qui plut à Ben. Le petit cerveau ressemblait à un super cadeau d'anniversaire.

Ben se demanda si quelque part, une veuve lisait le même article que lui et dans ce cas, si elle aussi trouvait intéressant ce cerveau-flan ou si elle s'inquiétait davantage de recevoir la confirmation de la mort de son époux, Jeremy Haxton. Il croisa les doigts pour cette dernière hypothèse.

***

Tuer Jeremy avait été une des choses les plus simples que Ben avait jamais eues à faire. Il aurait mille fois voulu que celui-ci sache ce qui avait entraîné sa mort, mais la possibilité de tourmenter sa victime en lui récitant ses crimes n'existait que dans les œuvres de fiction. Il avait vu une fine fenêtre d'action et l'avait saisie. Jeremy ne saurait jamais ce qui l'avait frappé quand il était descendu des escaliers, cette nuit-là.

Le disque dur avait été détruit. Et Ben avait ensuite réduit en miettes l'ordinateur portable, simplement parce qu'il en avait eu envie.

***

Pourtant, quand Ben était rentré chez lui, il n'avait pas su quoi faire. Il s'était senti complètement hébété. L'espace d'un instant terrifiant, tout ce qu'il avait eu envie de faire avait été de s'enfuir dans les

tourbières. Et dans une vertigineuse prise de conscience, il avait vu qu'il se reproduisait exactement la même chose qu'au cours des semaines et des mois qui avaient suivi son abandon par sa mère. Il avait été incapable de se concentrer et ne s'était plus soucié de rien ni personne. Même avec Nikolas, il était resté hagard, dissocié. Il avait accompli certaines tâches comme se nourrir, errer dans la maison, promener le chien, mais sans s'en rendre vraiment compte.

Les nuits avaient été pires. Pour la première fois de sa vie d'adulte, les relations sexuelles ne l'avaient plus intéressé. Elles lui avaient semblé demander trop d'efforts et s'adresser à quelqu'un d'autre que lui. La première nuit, Nikolas s'était glissé dans le lit, à côté de lui, et lui avait pris le visage pour l'embrasser. Ben l'avait alors repoussé et s'était retourné, les épaules tendues. Il avait eu besoin d'un sommeil infini et s'était senti fatigué seulement quelques heures après s'être levé. Quelque part dans son cerveau, cela l'avait inquiété car il n'y voyait aucune explication (après tout, il avait déjà tué beaucoup d'autres hommes avec de plus maigres justifications), mais son autre hémisphère n'avait simplement pas réussi à s'en soucier assez pour le toucher. Il avait dérivé en silence sur les eaux calmes d'un détachement bienheureux. Il avait presque arrêté de parler et avait sans cesse rêvé des tourbières. Il s'était presque réjoui de ne pas voir de fin à cette situation et s'était demandé s'il disparaîtrait entièrement en essayant assez fort. Trois jours et trois nuits à voir sa vie comme une lueur de la taille d'une tête d'épingle au bout d'un long tunnel sombre prirent brusquement fin un matin, quand Nikolas le réveilla en lui jetant des vêtements.

— Lève-toi.

Ben grogna quelque chose qui ressemblait beaucoup à un *Fous-moi la paix* mais suffisamment peu articulé pour être incompréhensible. Nikolas tira d'ailleurs les couvertures présentes sur son corps en répétant :

— Lève-toi. Nous avons une longue route devant nous.

— Un autre contrat ? demanda Ben en s'asseyant avec réticence.

— Non. Habille-toi et prépare tes affaires pour quelques nuits, répondit Nikolas, les lèvres pincées en posant un sac de voyage en cuir sur le lit.

— Dis-moi d'abord où on va.

— Et gâcher la surprise ? rétorqua-t-il avec un sourire ironique.

— J'aime pas ça, les surprises.

— Ah, enfin une chose sur laquelle nous nous accordons. Mais c'est mon anniversaire alors je vais prendre sur moi pour ton bien.

— Tu me fais une surprise pour ton… Attends, c'est ton anniversaire ? Aujourd'hui ?

— Je crois que c'est ce que je viens de dire, oui.

— Tu me l'avais pas dit. Je t'ai pas fait de…

— Je ne voulais pas que tu m'en fasses. Mais j'ai décidé de m'offrir quelque chose. C'est un des privilèges de l'âge. Maintenant, habille-toi et monte dans la voiture ou je pars sans toi. Cinq minutes.

— Et Radulf ?

— Je lui ai laissé quelques conserves et lui ai montré comment se servir de l'ouvre-boîte.

— Tu peux pas… !

— Il est prêt et attend dans la voiture depuis cinq minutes, conclut Nik en fermant son sac avec une expression des plus moqueuses.

Il fallut à Ben trente minutes pour être prêt, mais il remarqua que Nikolas ne le pressait pas pour être dans les temps.

— Je conduis ? demanda-t-il quand ce dernier lui lança les clés.

— Bien sûr. Pourquoi me donner cette peine puisque je t'ai, toi ? Monte et prends le volant. Direction nord.

— Nord… C'est tout ?

— Oui.

Aucun d'eux n'était d'humeur à faire la conversation. Sur la banquette arrière, Radulf était trop occupé à faire semblant d'être important pour remplir son rôle et détendre l'atmosphère. Nik alluma la radio, Radio 4, et écouta un débat sur l'économie. Ben eut envie de hurler. Il était ressorti de cet étrange état de dissociation avec une sorte de mal de crâne. Il ne dérivait plus seul et hébété, désormais. Il se dirigeait apparemment vers le nord avec l'homme qu'il voyait dorénavant comme la cause de tous ses problèmes : ce maudit Sir Nikolas Mikkelsen. C'était lui qui l'avait sorti de l'armée, un travail qu'il adorait et pour lequel il était doué. C'était lui qui l'avait transformé en tueur amoral. C'était lui qui l'avait séduit et l'avait pris sur une table de billard. C'était lui qui lui avait fait quitter le département où, au moins, il avait une vie séparée de ce satané Nikolas. Petit bout par petit bout, toute son identité avait été engloutie par Nikolas Mikkelsen jusqu'à ce qu'il ne reste presque plus rien de Ben Rider. Parfois, il n'était même plus tout à fait certain de son véritable nom. Il retint sa langue jusqu'à l'autoroute M1 puis fit taire John Humphries et demanda d'un ton acerbe :

— Je suis quoi, au juste ? Dans cette agence ?

— Régulièrement fatigant. Rallume la radio.

— Je suis ton partenaire ?

— Évidemment, soupira Nikolas après avoir jeté un coup d'œil à l'autoradio et tourné la tête pour regarder le paysage par la fenêtre.

— Alors pourquoi tu as demandé à Kate de venir travailler avec toi, avec *nous*, sans demander, sans me consulter ?

— Qu'aurais-tu répondu ?

— Je sais pas ! J'y ai pas réfléchi !

— Réfléchis-y maintenant.

— Ben, elle est parfaite pour le poste, je crois, mais c'est…

— Eh bien voilà. Tu es d'accord avec moi, c'est donc tant mieux que je ne t'aie pas fait perdre ton temps ni le mien en te deman… en te *consultant*.

Ben réfléchit à cette réponse (condescendante, énervante et provocante) durant quelques secondes en songeant à toutes les vilaines choses qu'il avait envie de faire à Nikolas. Au lieu d'en réaliser la moindre, il lança d'un ton badin :

— J'ai pensé à lui demander de m'épouser, autrefois.

— Je suis marié, répondit Nikolas en haussant les épaules. Où tu veux en venir ?

— Va te faire foutre.

Il déboîta sur la voie de dépassement et enfreignit la limite de vitesse de très loin jusqu'à s'apercevoir que cela agaçait autant Nikolas que ses tentatives pour le rendre jaloux, c'est-à-dire pas le moins du monde. Il ralentit et ralluma la radio… sur Radio 1. Nik rit et l'éteignit.

— Arrête d'essayer d'être agaçant, Ben. Tu l'es déjà bien assez sans le moindre effort de ta part, et si tu me dis d'aller me faire foutre encore une fois, quel que soit le contexte, je te sors de la voiture.

— Va te… T'es plus mon patron ! Arrête de me traiter comme un gosse !

— Je te traite de la façon dont tu le mérites, rétorqua Nikolas en se tournant sur son siège pour lui faire face.

Ben vit alors qu'il n'était pas aussi calme ou détaché que l'impression qu'il avait essayé de renvoyer.

— Où étais-tu passé durant ces trois derniers jours, Benjamin ? Avec qui suis-je en train de te partager, maintenant ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? marmonna Ben, les sourcils froncés, avec un coup d'œil à son interlocuteur. Je suis passé nulle part. J'étais là… à la maison, avec toi.

— Non. Où que tu aies été, ce n'était pas avec moi, et ce n'était pas à la maison. Tu n'étais pas là pour *moi*. Alors je te traite en conséquence.

— Est-ce que c'est parce qu'on n'a pas fait l'amour ? s'exclama Ben, incrédule. Nom de Dieu, c'est ça ! Trois soirs sans coucher et tu dérailles complètement.

— C'est de ton côté que cela déraille. Parce que tu n'as jamais rien vu d'autre que le sexe entre nous. Je n'en ai pas parlé et ce n'est pas ce que je voulais dire. Tu es tellement *puéril*, parfois. Sur le plan émotionnel, tu ne fais que prendre sans jamais donner en retour. Tout est gâché… Arrête la voiture.

— Quoi ? On est à cent-quarante.

— À la prochaine aire d'autoroute, gare-toi.

Ben s'exécuta. Nikolas sortit de la voiture et claqua la portière en se dirigeant vers la machine à café. Ben le regarda s'éloigner. Le chien pointa sa tête entre les sièges alors il le caressa distraitement avant de lui mettre sa laisse et le faire sortir, tout en gardant un œil méfiant sur Nikolas qui buvait désormais un café, nonchalamment adossé au mur, le visage tourné vers le soleil. Quand le chien eut terminé, Ben remonta dans le véhicule et attendit son copilote. Celui-ci revint en ayant retrouvé son humeur du début de journée, son étonnant coup d'éclat vraisemblablement oublié. Ben ne bougea pas, le regard fixe au travers du pare-brise.

— Allez, un long chemin nous attend, lança Nikolas, les sourcils froncés.

— Oui, je crois qu'on peut le dire, acquiesça Ben. J'ai encore un long chemin à parcourir.

Il ferma un instant les yeux et découvrit, en les rouvrant, ceux de Nikolas, sombres et mystérieux, qui l'observait intensément avant que ce moment disparaisse. Ben se tourna pour regarder par la fenêtre de son côté en regrettant d'être coincé dans cette voiture, sans échappatoire à cette conversation.

— C'est vrai, j'agis comme un enfant. Je sais pas pourquoi. Je me contente de te laisser tout faire, prendre toutes les décisions. Je suis pas comme ça avec les autres, alors pourquoi je le suis avec toi ? Je prends ce que tu offres, je prends, toujours, et au moindre détail qui ne me plaît pas, je te traite comme un chien. Même le jour de ton anniversaire. Je savais même pas que c'était ton anniversaire…

— Non. Je t'ai menti, Benjamin, soupira Nikolas en posant une main sur sa cuisse.

Celui-ci se retourna, les yeux écarquillés.

— Ne le dis pas. *Je t'en prie*, quoi que tu t'apprêtes à dire, *tais-toi*. Restons juste comme on est, s'il te plaît, Nik.

— Ne pas dire quoi ?

— Je sais pas ! Ce que tu allais dire… que tu m'aimes pas. Que tu retournes vivre avec ta femme. Que tu as trouvé quelqu'un d'autre pour faire mon travail. Je sais pas !

— Doux Jésus, ce que tu peux être idiot, parfois. Je parlais de tout à fait autre chose, répondit Nikolas dont ce fut désormais le tour de regarder par la fenêtre. Écoute, ce n'est ni l'endroit ni le moment pour avoir cette conversation. Je… Tu as confiance en moi ?

— T'arrêtes pas de me demander ça ! Oui ! Et tu le sais.

— Alors fais-moi confiance et roule. Et peut-être qu'une fois arrivés à notre destination, les choses paraîtront d'elles-mêmes plus claires que pour l'instant.

— D'abord, dis-moi que tu m'aimes, décida Ben en posant sa main

sur celle de Nikolas.

— Ce n'est pas…, souffla ce dernier en dégageant la sienne.

— Je m'en fous que tu aies l'habitude de le dire ou non. J'ai besoin de l'entendre.

— J'aurais pensé que tout cela l'aurait dit pour moi, répondit Nikolas en se tournant vers lui. Me donnerais-je autant de mal pour quelqu'un d'autre ?

— Pourquoi tu peux pas juste le dire ?

Une expression fugace passa sur le visage de Nikolas. Ben pensa qu'il ne répondrait pas, mais il déclara d'une voix si tendue que son accent déforma presque entièrement les mots :

— Toutes les personnes à qui je l'ai dit m'ont quitté. Ne me force pas à te perdre, toi aussi.

Ben prit son visage dans ses mains et le serra.

— Je ne te quitterai *jamais*.

— Parfois, nous n'avons pas d'autre choix dans ce monde. Nous nous retrouvons seuls, abandonnés par ceux qui auraient mille fois préféré demeurer avec nous, souffla Nikolas en retirant les mains de Ben avec un air triste.

Ce dernier serra leurs deux fronts l'un contre l'autre.

— D'accord. Je suis désolé.

Puis il se redressa sur son siège et démarra la voiture avant de reprendre l'autoroute. Les mains de Nikolas revinrent se placer sur sa cuisse, son pouce caressant parfois la couture extérieure de son jean et Ben s'estima satisfait de ce geste inhabituel qui serait donc la déclaration d'amour dont il avait eu besoin.

***

Ils arrivèrent en début de soirée à la lisière des marais de Saddleworth, Nikolas désormais au volant. En parcourant les derniers kilomètres, Ben s'était fait une idée assez précise de ce qu'ils allaient faire. Quand ils passèrent *à côté* du village de son enfance, il fronça cependant les sourcils mais garda le silence. Il avait dit avoir confiance en Nikolas et il le pensait. Nikolas continua jusqu'à arriver à une petite ville perchée sur les collines du nord des marais et s'orienta grâce au GPS vers un petit cimetière, à côté d'une chapelle. Il descendit du véhicule, fit sortir le chien et commença à avancer entre les allées en consultant une feuille de papier. Il s'arrêta enfin à côté d'une petite pierre tombale. Ben vint le rejoindre. Sur la pierre, une simple inscription : *Repose aux cieux* et une date, *1992*.

Nik se pinça les lèvres et parla calmement :

— J'ai menti par omission. Je sais depuis un moment certains faits te concernant et je ne t'en ai pas fait part. Je crois que cette tombe est celle de ta mère. Cette femme inconnue est décédée l'année de la

disparition de ta mère. Je ne pense pas qu'elle ait eu l'intention de t'abandonner, comme on te l'a toujours dit. Elle a rassemblé ses affaires ce jour-là, et elle attendait ton retour pour t'emmener avec elle.

— Je…

— S'il te plaît, écoute. Ton père était en retard ce soir-là. Tu ne t'en souviens peut-être pas tant tu étais jeune. Je crois avoir découvert ce que ta mère avait l'intention de faire et, par accident ou bien à dessein, il l'a tuée. Son corps n'a jamais été retrouvé, mais j'ai découvert un peu plus tard cette femme trouvée dans les marais et enterrée ici. Il se peut que beaucoup de choses dont tu te souviens après ce jour, tes fugues pour partir à sa recherche notamment, aient été davantage dues à la culpabilité de ton père (ses problèmes d'alcool et la façon dont il te traitait en résultant) qu'à une réelle croyance qu'elle ait été encore en vie. Ben, il est possible que tu aies eu peur de ce qu'il avait fait. Il est possible que ce soit la raison pour laquelle tu aies cessé de parler : parce que personne ne t'aurait écouté.

— Mais…, hésita Ben, qui avait le tournis, la tête emplie de questions. Pourquoi elle partait ? Pourquoi il la tuerait ?

Nik soupira et enfouit ses mains dans ses poches.

— L'homme dont tu te souviens n'était pas ton père. Vous n'étiez pas particulièrement proches donc j'espère que je ne te choque pas trop. Ta mère est arrivée ici avec toi quand tu avais quatre ans. Je ne sais pas, en revanche, d'où elle venait ou ce qu'elle fuyait, c'est encore quelque chose que j'essaie de découvrir pour toi. Je ne sais pas ce qui l'a attirée vers lui. Elle avait vraisemblablement désespérément besoin d'une maison et de sécurité pour toi, alors elle a pris ce qu'elle a trouvé. Une chose est sûre, c'est qu'ils étaient très différents. Tu plaisantes au sujet de ton nom, tu te souviens de certaines choses qu'elle voulait pour toi. Elle n'était pas chez elle dans un petit pavillon, cela semble en tout cas évident.

L'espace d'un bref instant, Ben eut l'impression qu'il allait tomber dans un océan de confusion et de douleur, mais alors, juste avant de basculer, il fut empli d'une sensation de clarté et de vérité. C'était comme si une partie de lui, dans sa *tête,* avait toujours su ces choses mais avait attendu qu'on lui prête une voix pour le savoir dans son *cœur*. L'anglais déformé de Nikolas était cette voix. Il n'avait jamais ressenti de connexion avec son père, jamais vu sa maison comme un foyer et avait passé sa vie, avant l'armée, à chercher quelque chose. Il avait pensé chercher sa mère, mais peut-être avait-il simplement cherché une vérité qui lui était désormais racontée par cet homme ; cet homme qui était devenu sa *nouvelle* certitude. Il tourna les yeux vers le visage de Nikolas. Vérité ? Mensonges ? Savoir ? *Pouvoir*. Cela lui donna un peu la nausée de demander, mais il le fallait.

— Comment tu sais tout ça ? Pourquoi tu fais ça ? Pourquoi maintenant ? Quel est le rapport avec nous ? Oh, est-ce qu'il existe même un *nous* ?

Nikolas se tourna vers lui, ses traits désormais indistincts dans l'obscurité grandissante. Tant de questions. Il semblait réfléchir à ce qu'il allait répondre ; peut-être à laquelle il pouvait répondre. Il finit par expliquer simplement :

— Je ne m'étais pas entièrement rendu compte de l'impact de ce que tu croyais être un abandon jusqu'à te voir au cours de ces derniers jours. J'y ai contribué en te laissant croire à ce que ton père t'avait dit à propos de sa disparition et je te demande pardon pour cela. Je te traite comme un enfant qui a besoin d'être protégé parce que j'ai peur de te perdre, comme j'ai perdu… Mais je crois désormais que je te perdrai si je ne te laisse pas grandir. Peut-être ai-je décidé que j'avais besoin… Enfin, ta mère ne t'a pas abandonné. Je pense qu'elle t'aimait énormément et qu'elle voulait te protéger. Tu n'as aucune raison de craindre l'abandon. Alors voilà, je t'offre ta liberté pour que tu en fasses ce que tu souhaites, seulement…, conclut-il d'une voix qui se brisa légèrement avant de se forcer à reprendre. Seulement, si tu décides vraiment de revenir à la maison, ce sera en entier et…

— Rien qu'à toi.

Nikolas fronça les sourcils, apparemment incapable de rattraper le fil de ses pensées.

— Nik, je n'ai pas besoin de *revenir* à la maison, je le suis… où que tu sois. Et je suis déjà tout à toi, je t'appartiens, si c'est ce que tu veux. Cela ne changera jamais. Ce qui changera, en revanche…, poursuivit-il en saisissant le revers du col du pardessus de Nikolas pour le tirer contre lui, c'est que tu m'appartiendras aussi. Je t'ai laissé tout assumer. Est-ce que je ne viens pas même de te laisser me couver ?

— Voilà une pensée perturbante.

— Pourquoi ? Parce qu'on aime ça tous les deux ?

Il s'empara alors du visage de Nikolas et l'embrassa, cherchant une entrée du bout de sa langue. Celui-ci ouvrit la bouche et le laissa faire. Ben sut à cet instant qu'un basculement du pouvoir s'était opéré entre eux. Puis ils s'écartèrent, à contrecœur.

— Quel piètre anniversaire pour toi.

— Au contraire, si tu m'avais demandé ce que je voulais pour aujourd'hui, fit Nikolas avant de s'interrompre pour le regarder d'un air amusé, je t'aurais répondu *toi*. Cela dit, je crois en la possibilité de faire de mes désirs une réalité. Tu ne pouvais pas véritablement être mien tant que tu n'étais pas certain de pouvoir ne pas l'être.

Ben baissa les yeux.

— Tu penses que les morts peuvent nous voir ?

— Non. La mort est trop absolue pour cela. En revanche, fit-il en

penchant la tête comme pour chercher quelque chose dans le vaste ciel qui s'étendait au-dessus d'eux, peut-être qu'un amour aussi fort que celui que ta mère avait pour toi perdure quelque part. Je ne voulais pas te le dire, mais peut-être qu'il serait juste que tu le saches : elle s'est battue, Ben. Elle a lutté de toutes ses forces pour rester en vie. Peut-être que ton esprit combatif te vient d'elle, qu'elle est toujours avec toi.

Ben se mordit les lèvres et, le visage crispé, il détourna le regard.

— Je suis désolé, soupira Nikolas, je ne voulais pas te faire pleurer.

— Je pleure *pas*.

— C'est la tombe de ta mère, Benjamin. Même toi, tu as le droit de pleurer ici, conclut-il en s'éloignant pour lui laisser la tranquillité dont il avait besoin afin de faire son deuil.

Les mains dans les poches de son pardessus immaculé, Ben vit Nikolas attendre à côté du porche, contemplant a priori l'apparition des étoiles.

Malgré ses yeux embués par les émotions fortes qu'il avait difficilement pu cacher à son amant, il ne pouvait concilier la conviction de celui-ci dans le caractère définitif de la mort et l'expression frappante qui se lisait sur son visage. Nikolas le regardait avec les yeux d'un homme hanté par les morts, d'un homme rarement épargné par leur présence terrifiante.

Chapitre Dix-neuf

Nikolas reprit le volant, cette fois en direction d'un hôtel en bordure de marais où il avait réservé une chambre. Le lieu était isolé et leur Range Rover flambant neuf n'était pas le seul garé sur le parking. Quand un homme en livrée vint garer leur véhicule et qu'un autre vint chercher le chien pour l'emmener dans son chenil attitré, Ben sentit le même déracinement – le même sentiment de dislocation qu'il avait expérimenté dans le cimetière quand il avait découvert que toutes les choses auxquelles il avait cru en grandissant n'étaient qu'un tissu de mensonges – enfler jusqu'à prendre des proportions insupportables. Qui était donc Benjamin Rider ? Nikolas sembla à peine remarquer les deux hommes et épousa la richesse et les privilèges de cet endroit sur son passage, comme toujours.

Ils ne firent pas l'amour cette nuit-là non plus, pas par manque de désir mais par réel besoin d'un lien plus profond. Ils se blottirent simplement l'un contre l'autre, les genoux serrés entre les cuisses, Ben à demi allongé sur Nikolas, la tête sur sa poitrine, le bras serré autour de sa taille, et ils sombrèrent d'épuisement, ainsi enlacés.

Ils se réveillèrent dans des positions différentes. Ben ouvrit un œil, le visage enfoui dans les cheveux emmêlés et longs dans le cou de Nikolas, une érection telle qu'elle en était douloureuse. Il ferma les yeux et se concentra sur l'odeur familière et sensuelle du shampooing de Nikolas, qui faisait tressaillir son membre perlant déjà. Il saisit ce derrière si ferme et mordit franchement la nuque qui s'offrait à lui.

— Bon anniversaire en retard.

Il lui offrit ensuite le cadeau qu'il lui aurait fait la veille s'il n'avait pas été un imbécile puéril. Il avait fait cela tant de fois au fil des années de leur relation, se glisser dans le corps de Nikolas, mais il ne s'était jamais aussitôt retiré et n'avait jamais utilisé un doigt pour le faire s'arc-bouter en hurlant. Il n'avait jamais fait se tortiller Nikolas auparavant ; c'était nouveau. Quand il entendit un gémissement qu'il jugea se rapprocher au plus près d'une supplique de la part de Nikolas, il s'introduisit de nouveau en lui, jusqu'à la garde, et s'immobilisa pour laisser son partenaire sentir la longueur et l'épaisseur de son sexe. Encore une fois, il se recula. Nikolas se retourna avec si peu de raffinement et en manquant si bien à son habituel détachement élégant que Ben éclata de rire et l'embrassa en revenant en lui. Il se hissa sur un bras musclé en maintenant la tête de Nikolas baissée et se lança dans un rythme régulier.

Quatre jours sans jouissance combinés à la sensation d'être à l'intérieur de Nikolas subjuguèrent Ben. Son corps tout entier semblait planer à la frontière d'un orgasme explosif. Il ajusta légèrement l'angle et sut immédiatement que c'était parfait. Les épaules de Nik se soulevèrent du lit, son dos fin et pâle tendu par le désir. Ben attrapa ses cheveux et s'y agrippa comme à des rênes pour le chevaucher. La sueur ruisselait sur son corps et les rendait tous deux collants. Il tint bon, changea de position et sut que Nikolas y était presque. En ignorant son propre besoin de jouir, il lui souleva les hanches et commença à le pénétrer si profondément que ses bourses claquaient à un rythme délicieux contre la peau rose de son amant. Il glissa alors une main autour de la taille de celui-ci et prit son membre désespéré dans son poing. Le sexe de Nikolas fit un bond et tout ne devint que fluides, délivrance et pur plaisir intérieur et extérieur. Ben ne sut plus d'où les sensations venaient. Comblés, ils jouirent en même temps, chaque déferlement orgasmique alimentant l'autre jusqu'à ce que leurs corps vidés tombent, exténués. Il tomba sur Nikolas avec un grognement. Celui-ci ne réussit même pas ce semblant de parole. Il passa une main pour maintenir Ben en lui et sombra à nouveau dans le sommeil.

Ils somnolèrent ainsi, baignés dans la lumière du petit matin jusqu'à ce que les gargouillements d'estomac de Ben vibrent véritablement entre eux. Il entendit rire, loin dans ce corps sous le sien.

— Va prendre une douche. Je vais faire monter le room service. Ton abomination de sang congelé figure au menu, je suppose.

— Tu commandes quelque chose, toi aussi, répondit Ben en semant une série de baisers légers dans le dos de Nikolas. Tu es trop mince. Un truc que prendrait une lycéenne européenne.

Il sentit la confusion de Nikolas qui devait froncer les sourcils, l'embrassa encore une fois et sépara leurs peaux collées avant d'aller dans la salle de bain pour prendre une bonne douche qu'il fit durer.

Quand il en ressortit, Nik était assis près des portes menant au balcon dans une robe de chambre de l'hôtel et buvait un café en lisant le journal. Le petit-déjeuner de Ben était somptueux. Il réalisa qu'il se serait presque évanoui tant il avait faim, alors il alla faire le plein. Nik, lui, picorait dans un bol de fruits. Ben poussa un soupir moqueur mais resta bien trop occupé pour faire un quelconque commentaire. Une fois terminé, il se laissa tomber sur le dossier de sa chaise et contempla l'homme qui se trouvait devant lui. La première question paraissait évidente. C'était à propos des autres qu'il avait des doutes.

— Comment tu as su tout ça, au sujet de ma mère et de mon père ?

— J'ai appris certaines choses par des rapports de police sur lesquels je suis tombé quand je t'ai voulu pour le département, répondit Nikolas en levant les yeux.

— Quand tu m'as voulu *pour le département* ? Sérieusement.

— Très bien… quand je t'ai voulu pour *moi*, concéda-t-il avec un sourire en coin. J'ai demandé à Kate de me confirmer le reste, au cours de cette semaine. C'est pour cela que je ne t'ai pas dit lui avoir proposé de venir travailler pour nous. Je ne voulais pas qu'elle te dise que j'enquêtais avant d'être sûr… dans un cas comme dans l'autre.

La deuxième question fut relativement évidente également.

— Et alors, dis-moi pourquoi tu voudrais que Kate travaille avec nous ? Étant donné que j'ai failli l'épouser, à une époque.

Nikolas parut légèrement ennuyé d'être ainsi questionné et feignit d'être absorbé par la tasse de café qu'il se resservait. Ben attendit patiemment.

— Ou bien ta relation avec elle était une aberration, ou bien c'est la nôtre qui en est une. Je ne suis pas parfait, Ben, j'ai choisi de piquer le tigre endormi.

— Piquer le… ? J'ai aucune idée de ce que tu viens de dire.

— Cela fonctionne mieux en ru… danois, soupira Nikolas. Je voulais te tester. Voilà, c'est assez clair ? Maintenant arrête de me poser des questions. Je ne réponds pas aux questions, et tu le sais très bien.

— Tu n'as jamais répondu aux questions parce que je ne t'en ai jamais posé ; enfin aucune qui soit vraiment importante. Les choses ont changé. Tu les as fait changer. Tu devrais peut-être arrêter de piquer les tigres.

— J'envisage de piquer autre chose très bientôt si c'est le seul moyen de te faire taire, lança Nikolas avec un rire tranquille.

La troisième question, il le pressentait, doucherait nettement l'humeur de Nikolas, mais il la poserait tout de même.

— À qui d'autre as-tu dit que tu les aimais, et pourquoi les as-tu perdus ?

— Cela suffit, Ben. Je ne suis pas prêt à être interrogé de la sorte.

— Tu as déjà entendu une expression anglaise qui dit de faire attention à ce qu'on souhaite ?

— Bien sûr. Nous avons aussi cette expression en danois.

— Et voilà, tu sais ce que ça veut dire. Tu l'as voulu. Tu voulais que je sois… je sais pas… plus à ton écoute ? Eh bien je le suis. Tu peux pas tout avoir. Je veux savoir pourquoi tu as tellement peur d'aimer.

— Je n'ai peur de rien. C'est toi qui dois te mettre à l'abri des émotions…

— Est-ce que tu essaies ton tour de passe-passe consistant à retourner la conversation sur moi ?

— Cela fonctionne ?

— Pourquoi t'aimes pas les anniversaires ? demanda Ben en s'adossant à sa chaise.

— Assez ! Arrête, Ben. Bon Dieu, l'ironie de la situation ne

m'échappe pas. J'ai créé un monstre. Viens te coucher, décida-t-il en se levant pour lui tendre une main. S'il te plaît.

Ce *s'il te plaît* fut si inattendu que Ben faillit se faire avoir par cette diversion. Il se leva et grimpa sur les draps défaits, mais avant de laisser Nikolas se serrer contre lui, il se tourna, tout sourire en entendant le grognement agacé.

— Un dernier truc. Je veux savoir une chose qui soit vraie, concernant ton passé.

Nikolas s'allongea, contemplant le plafond comme en quête d'une aide divine, son membre turgescent perlant sur son ventre.

— J'ai créé un monstre puéril.

— Arrête ton cinéma. *Une* chose… pour l'instant.

— D'accord. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Ben se souvint de sa dernière question offerte et de la façon dont il l'avait gaspillée. Cette fois, il voulait que cela en vaille la peine.

— C'est ton vrai nom, Nikolas Mikkelsen ?

Pour une raison inconnue, cela semblait très important dans ce jeu des identités. Nikolas hésita.

— Tu vas me mentir, souffla Ben, les mâchoires serrées.

Nikolas pinça les lèvres.

— Si je te dis non, tu voudras connaître mon vrai nom et tu te trouveras dans une impasse puisque je ne te le dirai pas. Si je te dis oui, tu ne me croiras pas. Demande-moi autre chose.

— Merde ! Tu me diras la vérité ?

— … Oui.

— Promets-le-moi.

— Oui ! Bon sang, Ben, je ne suis pas en train de remuer la queue, là. Enfin… J'ai besoin que tu te retournes et que tu la fermes.

— C'est ce que je vais faire. OK, alors si tu promets… OK, OK… Quelle question je devrais te poser ? C'est ça ma question. Dis-moi la vraie question qu'il faut te poser.

Nikolas soutint son regard un instant, calculant derrière ses yeux sombres. Puis il cligna des yeux et s'assit, les jambes sur le bord, dos à Ben.

— Ce n'est pas juste.

— Non. C'est vrai. T'es pas juste avec moi. Mais le plus important, c'est que t'es pas juste avec toi-même. Tu voulais que je sois là pour toi, mais l'idée de te retourner et de me voir dans ta vraie vie te terrifie. Alors réponds à ma satanée question.

Nikolas tourna la tête pour le regarder.

— Alors je crois que la question que tu devrais poser n'est pas si Nikolas Mikkelsen est mon vrai nom, mais qui est vraiment Nikolas Mikkelsen. Voilà, tu as eu ton unique question et maintenant, tu ne peux pas la poser.

Ben se leva du lit et se tint devant la fenêtre, appuyé au mur, contemplant les magnifiques jardins. Il sentit Nik venir derrière lui et l'enlacer délicatement, son désir ardent on ne peut plus manifeste compte tenu de la pression contre son postérieur.

— Il y a un conte, dans mon pays, Ben, l'histoire d'un jeune homme qui tombe amoureux d'un mystérieux étranger qui se présente à l'entrée de sa maison, un jour. Il est tant fasciné et ébloui par l'étranger qu'il veut le dire à tout le monde. Quand il le fait, tous se moquent de lui, et ce rire révèle ce qui s'est vraiment présenté à sa porte, ce jour-là, sous les traits d'un bel étranger : une chose si grotesque et ravagée par son passé qu'elle était depuis longtemps morte à l'intérieur. Qu'a-t-il gagné à connaître la vérité, Ben ?

Ben commença à caresser les mains de Nikolas, écartées sur sa poitrine.

— Mais c'est pas la fin de l'histoire. Il n'arrivait pas à oublier l'étranger. Même s'il voyait maintenant le monstre, il se souvenait de l'homme charmant, et son amour était si puissant, si indéfectible, que le monstre le ressentit comme une réelle force, et un beau jour, il regarda dans un miroir et lui aussi vit un bel étranger, vibrant de vie. Fin.

— Tu viens d'inventer tout cela, souffla Nik en riant doucement.

Ben leva une de ses mains et l'embrassa.

— Et tu le sais parce que tu as inventé cette première partie stupide.

— Cela n'enlève rien à sa vérité.

— Non, peut-être. Alors c'est fini tous les deux ? On n'ira pas plus loin, on ne peut pas faire mieux ?

Il sentit l'étreinte de Nikolas se resserrer autour de lui et l'entendit déglutir. Contre toute attente, celui-ci se pencha contre son oreille et dit d'une voix étranglée :

— Non. Ne renonce pas à moi, Benjamin. J'ai dit n'avoir peur de rien, j'ai menti, comme toujours. Tu as raison. Je suis terrifié à l'idée de te perdre. Tu ne m'as pas parlé durant trois jours et j'ai pensé… j'avais besoin que tu saches… j'ai besoin que tu saches à quel point tu es important pour moi. Toi tout entier, pas seulement les côtés que j'avais prévu d'apprécier avant que tu m'imposes de force ce cœur-à-cœur. Les choses pourraient changer pour moi, très prochainement. Je ne peux pas… je ne… je suis désolé, Ben.

Ben vit devant lui ses options aussi clairement que si elles avaient été tissées sur une tapisserie complexe : il pouvait insister pour démêler la vérité sur Nikolas, en l'asticotant jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien, plus aucun secret entre eux, ou il pouvait accepter l'étranger, l'accueillir et vivre avec cette belle illusion.

Il se tourna dans les bras de Nikolas, poitrine nue contre poitrine nue.

— Alors je suppose que la morale de ta stupide histoire c'est de ne rien dire à personne si on trouve le parfait étranger à sa porte.

Il embrassa le visage de Nikolas, goûta le sel et sentit que dans ces larmes silencieuses, son amant en avait révélé bien davantage que lui permettrait n'importe quel interrogatoire. Il posa ses mains sur ce visage et recueillit ces incroyables pommettes saillantes.

— Viens te coucher, étranger. Il te reste l'autre moitié de ton cadeau d'anniversaire à ouvrir et à savourer.

Partie III

Chapitre Vingt

— Tu es occupé ?

Ben leva les yeux de sa Ducati qu'il avait amenée dans la petite cour derrière les écuries en passant, au grand dégoût de Nik, par la cuisine. Puis il regarda de manière appuyée l'engin dont les pièces se trouvaient éparpillées autour de lui.

— Alors, qu'est-ce que tu fais ce week-end ? soupira Nik.

— Des galipettes ? proposa Ben en haussant un sourcil.

— J'espère, acquiesça Nik en riant. Je voulais savoir si cela te disait d'aller… visiter des maisons.

Ben vint essuyer ses mains huileuses sur un chiffon dans la cuisine.

— Donc c'est décidé, on quitte cet endroit ?

Avec un haussement de sourcil, Nik désigna la moto dans la minuscule cour sans un mot.

— Tu as des annonces ? demanda Ben en allumant la bouilloire.

— J'en ai mis quelques-unes qui conviendraient en favoris pour que tu y jettes un œil.

— En favoris… ?

— Il y a une chose qui ressemble un peu à une télévision, dans le bureau, oh, et le bureau, c'est la pièce…

— Très drôle. OK. Quand est-ce qu'on part ?

— Vendredi, de bonne heure ?

— Le chien ?

— Kate a dit qu'elle s'en occuperait.

Ben sourit tout à coup de toutes ses dents.

— Et qu'est-ce que tu fais d'ici vendredi matin ?

Nik répondit avec la même expression.

— Des galipettes.

***

La première maison pour laquelle Nikolas avait réservé une visite se trouvait à la frontière est du Devon. La ferme d'origine avait été démolie et une nouvelle avait été construite à la place. Quand ils arrivèrent, l'agent immobilier était assis sur une décapotable devant les grilles. Nikolas le regarda d'un air dédaigneux.

— J'espère qu'il a terminé ses devoirs.

— Tu es vraiment un vieux.

— Benjamin, toi aussi tu es vieux, pour lui. Ce qui me fait penser, ajouta-t-il en se tournant sur le siège pour le regarder, que tu seras

mon frère cadet. Tu es à l'aise avec cela ou ai-je enfreint les règles de cette nouvelle relation métrosexuelle qui m'est imposée ? Si tu boudes ou si tu te mets en colère, on fait demi-tour sur le champ.

— Waouh. Je t'ai posé une question sur ton passé. Rien qu'une seule question… à laquelle je n'ai d'ailleurs pas eu de réponse. Je suis tellement content que tu sois pas mon grand frère.

— Pour d'autres raisons que le fait que je te donnerais toujours des ordres, j'espère. Alors, cela te convient-il ?

— On ne ressemble pas du tout à des frères et tu es danois et bizarre. Et si on disait que je suis ton… conseiller financier ?

Nikolas faillit éclater de rire.

— Va pour ce qui t'ira, mais nous ne sommes pas…

— Oh vas-y, dis-le. Je sens que je vais aimer ça.

Nik serra les mâchoires, mais il essayait en même temps de se retenir de sourire.

— Suis cette voiture de coiffeur et ne touche à rien.

***

Ben n'était pas certain de savoir ce qu'il devait penser de la maison. Ils suivirent l'agent immobilier dans une allée récente couleur lie-de-vin bordée de gazon immaculé. La demeure était tout en verre et chrome, avec quelques touches de chêne et de pierre, de sorte de pouvoir prétendre au mot « écologique ». Le hall d'entrée était en marbre, les meubles du salon en cuir couleur crème. La cuisine était vaste et équipée comme une émission culinaire : électroménager chromé, îlot central avec évier et même un office. Il y avait une laverie, une salle de cinéma, une piscine intérieure sous un atrium en verre avec sauna, hammam et salle de sport accolée. À l'étage, la chambre de maître était pourvue d'une salle d'eau plus grande que leur cuisine actuelle. Nikolas garda une expression neutre durant toute la visite. Ben aussi, jusqu'à ce qu'il entende dire l'agent immobilier :

— Bien entendu, une marge de manœuvre est possible concernant le chiffre de quatre virgule deux. Mes clients ont déjà acheté en Afrique du Sud et accepteraient de revenir sur leur décision pour un chiffre commençant par un trois s'il est suivi d'un neuf.

Les yeux grand ouverts, Ben fronça les sourcils et s'adressa à Nikolas en silence :

— Quatre virgule deux quoi ?

— J'aimerais voir les écuries, fit Nikolas en l'ignorant.

Elles étaient plus grandes que le pavillon où avait habité Ben. Il observa le visage de Nikolas pendant que celui-ci étudiait chacun des six box. Il demeurait neutre. Enfin, il fit un signe de tête à Ben et salua l'agent immobilier avant de revenir à la voiture.

— Nous nous recontacterons.

Quand Ben monta à côté de lui et regarda l'agent filer dans son véhicule légèrement inquiétant, il jetant un regard anxieux à la maison puis à Nikolas. Celui-ci rit en lui tapotant la cuisse.

— Tu penses très fort, mais pour une fois, nous sommes tout à fait d'accord. Cela n'ira pas.

— La prochaine, alors ? demanda Ben avec un soupir soulagé.

— Elle est plus prometteuse, répondit Nikolas, les lèvres pincées.

— Et donc… à propos des quatre virgule deux…

— Ou possiblement un trois suivi d'un neuf. Quel petit rustre, grotesque.

— Ah, le sang bleu n'est jamais très loin sous la surface, hein ? s'exclama Ben avec un rire étranglé.

— Je suis ru… danois, Benjamin. Je ne peux avoir le sang bleu quelle que soit ma richesse.

— Alors… à quel point tu es riche ?

— Voilà une question bien préoccupante de la part de mon nouveau conseiller financier, fit Nikolas, les yeux plissés. J'ai… assez…

— Tu as quatre virgule deux millions de livres ? Mon Dieu.

— J'ai un petit peu plus que cela, mais s'il te plaît, ne le mentionne pas devant l'une de ces personnes.

— Donc tu pourrais vraiment t'offrir cette maison qu'on vient de voir, avec une piscine et une salle de sport… et cette douche ?

Nikolas le regarda plusieurs secondes avant de répondre.

— *Nous* pourrions, oui. Peut-être devrais-je également commencer à penser que ce qui est à moi est à toi.

— Et ce qui est à moi serait alors à toi, s'empressa d'ajouter Ben.

Nikolas se détourna un instant en se mordant les lèvres pour ne pas éclater de rire, puis répondit sérieusement :

— Ta moto est en pièces sur le sol de ma cuisine et ta veste en cuir s'est fait dévorer par ton chien. Ah… peut-être entends-tu partager Radulf ? Comme cela est réjouissant, co-propriétaire d'un chien de gay. Je n'ai pas le souvenir d'avoir particulièrement convoité d'autres biens t'appartenant.

— Oh, je sais pas. J'ai bien une chose à l'esprit…

— Très bien, il me faut bien admettre convoiter cela, s'esclaffa Nikolas. Il s'avère que nous avons justement une heure avant notre prochain rendez-vous qui n'est qu'à huit kilomètres d'ici. J'aurais bien envie de briser le dixième commandement. Et le septième, tant que j'en ai encore l'occasion.

— Là ? Dans la voiture ?

Nikolas regarda autour d'eux.

— Oh, regarde, une maison. Je me demande…, lança-t-il en sortant une clé de sa poche. Le gamin boutonneux pourrait bientôt se mettre en quête de ceci. Je suggère que nous nous hâtions.

Nikolas ne fut plus aussi guilleret quand il découvrit que la clé qu'il avait prise était celle de l'écurie et non de la maison, mais cela possédait tout de même un certain charme. Ben ne pouvait pas nier que Sir Nikolas Mikkelsen, son costume sur-mesure au sol et sa chemise grand ouverte glissant sur ses épaules constituait une vue tout à fait charmante.

Il le plaqua tête la première contre un des murs et se plaça derrière lui, son sexe long bondissant de son propre costume. Il se lécha un doigt et provoqua Nikolas un moment en admirant la morsure encore en cours de guérison qu'il lui avait faite quelques jours auparavant, dans les marais de Saddleworth. Il pressa ses lèvres contre cette épaule, et avant que Nikolas ne puisse s'écrier « Non ! », il le mordit à nouveau. Fort. Nikolas grimaça et recula en jurant dans un mélange étrange de langues avant de brandir un poing dans son dos pour le punir, mais celui-ci l'attrapa au vol, saisit l'autre poignet et le cloua au mur avec violence. Puis il le mordit encore, simplement parce qu'il le pouvait, et estima que rien n'était aussi bon que le goût de la peau chaude de Nikolas.

Quand ce dernier essaya de donner un coup de tête en arrière pour l'arrêter, Ben enfonça autre chose que des dents en lui, mais ne lâcha pas son épaule. Ce ne fut que lorsqu'il sentit le goût du sang qu'il commença à lécher et sucer tendrement la blessure en les serrant l'un contre l'autre au rythme d'une longue pénétration jusqu'à l'orgasme qui leur coupa les genoux.

Dès qu'il put se tenir debout sans aide, Nikolas se dégagea et se retourna dans un geste théâtral pour voir les blessures sur son épaule.

— Il faut que tu arrêtes ça, Benjamin ! Ça fait vraiment mal. Merde. C'est du sang sur ma chemise ?

— Arrête de faire ton bébé.

— Cette chemise coûte…

— Ouais, ouais, tu as dit qu'elle était à moitié à moi maintenant, donc ça divise son prix.

— C'est pas vrai… Je n'entendais pas par là que je pouvais y laisser ma chemise. Sérieusement, Benjamin, je saigne ?

— Bien sûr que non, répondit-il en tirant Nikolas contre lui pour commencer à le rhabiller, reboutonnant sa chemise pour les distraire tous deux des gouttes de sang qu'il voyait rouler dans son dos.

— Je vais probablement attraper la rage.

Ben prit ses joues dans ses mains et l'embrassa.

— Ça fait vraiment mal ?

— À ton avis, petit génie ?

En partant de ce geste tendre, Ben finit par lui secouer indélicatement la tête.

— Tant mieux. Dans la prochaine maison qu'on verra, quand tu

parleras de tes quatre et tes virgules et tes neuf, sens cette douleur et souviens-toi qui possède qui dans cette relation.

Nikolas resta très silencieux, en route pour la maison suivante, un bijou d'architecture du XVIIIe siècle au milieu d'un terrain impeccablement entretenu le long du fleuve Exe. Ses proportions typiquement géorgiennes émerveillèrent Ben tandis qu'ils montaient l'allée pour rejoindre l'agent immobilier, une femme d'une trentaine d'années. Elle semblait assoiffée… et pas seulement au sens propre. Dès qu'ils descendirent de voiture, elle les évalua d'un regard perçant et calculateur et sembla très satisfaite de ce qu'elle voyait avant de s'approcher d'eux en tendant une main.

— Le petit frère muet de naissance, c'est ça ? murmura Ben.

Nikolas essaya de cacher un sourire complice. La femme poursuivit en commençant la visite de la maison : salon de style français, immense cuisine, chambres luxueuses… Ben n'en écouta pas un mot, ayant l'impression qu'on lui faisait visiter une maison seigneuriale. C'était probablement le cas, devina-t-il. Il n'avait aucune idée de ce qu'en pensait Nikolas jusqu'à ce qu'ils visitent les écuries, à l'intérieur desquelles il contempla l'un des murs, l'air songeur. Ben pouffa de rire mais fut douché par un froncement de sourcils de l'agent immobilier. Ils revinrent au rez-de-chaussée et elle commença à les entretenir des droits de pêche. Nikolas finit par l'interrompre d'un geste de la main.

— Nous ne pêchons pas. Le prix ?

L'âge renfermait manifestement quelques inconvénients puisque la réponse commençait par un six. Nik hocha la tête et dit qu'il voulait en refaire une fois le tour, seul. Ben s'empressa de trouver refuge dans la voiture. *Six !* Il profita de l'occasion pour envoyer un message à Kate :

Il va bien ?

Et reçut en réponse :

Définis bien.

Tout semblait en ordre, alors il mit le téléphone dans la boîte à gants et commença à envisager le déjeuner. Nikolas revint vingt minutes plus tard et resta sous le porche central, observant nonchalamment la façade découpée. Ben ne pouvait pas le nier ; pour un œil non averti, Nikolas semblait ici à sa place. Quelque part, Ben se savait ressembler à un mannequin de GQ Magazine : habillé pour jouer le rôle de gentleman anglais. Mais le gentleman anglais était très loin de faire un mètre quatre-vingts et d'avoir les yeux verts ; d'être une beauté exotique, en somme. Sa présence serait toujours incongrue ici. Nikolas, en revanche, avait le genre de beauté que seules plusieurs générations de brassage ethnique pouvaient produire : mariage de la richesse et du charme, les pommettes hautes et proéminentes, les mâchoires plus marquées avec chaque génération. Ben n'était

cependant pas un observateur inexpérimenté face à ce Sir Nikolas Mikkelsen. Il connaissait un autre Nikolas, et celui-là n'était pas si élégant ou réservé. Les choses qu'il savait, ce qu'il lui arrivait de vouloir, n'étaient pas le fruit d'une vie confortable qu'offrait la richesse. Il y avait chez lui une part très sombre qui, de bien des manières, faisait de lui un imposteur dans cette demeure palladienne, au même titre que Ben.

— Alors ? demanda Nikolas tandis qu'ils repartaient.

— On mange d'abord, peut-être ?

Nikolas jeta un œil à sa montre et acquiesça.

Ils trouvèrent un pub au style authentique, chaume et montoir, et y entrèrent. Ben commanda pour tous les deux et revint à leur table avec deux énormes steaks, des tourtes aux rognons, des frites et des pois. Il ignora superbement les protestations prévisibles de Nikolas et poussa l'assiette devant lui.

— Mange. Tes os commencent à me faire mal.

Nikolas retroussa les lèvres face à cette nourriture, prit une fourchette et commença à triturer le contenu de son assiette. Ben, lui, engloutit son repas comme d'habitude et alla commander de la bière. Quand il revint, Nikolas lui redemanda son avis concernant la maison. Il ne savait pas quoi dire alors il lança, l'air de rien :

— Elle t'a plu.

— Par certains aspects, répondit Nikolas en haussant les épaules.

Après leur déjeuner, Ben aurait préféré une sieste, mais il conduisit consciencieusement jusqu'à l'adresse qu'on lui donna. Ils ne devaient apparemment pas y rencontrer d'agent immobilier ni faire le tour de la maison. Ils se garèrent sur le bord de la route, sur une colline qui surplombait une grande ferme avec des écuries extérieures. Nikolas descendit de voiture et alla se pencher au-dessus d'une grille pour observer la vallée baignée de lumière. Ben le rejoignit. Sans détourner le regard, Nikolas dit :

— Cela appartient à la famille de Philipa. J'en serais propriétaire cette semaine, cela fait partie de l'accord concernant le divorce.

— Quoi ? Déjà ? Quand ?

Nikolas acquiesça et haussa les épaules.

— Les papiers seront signés lundi. Le divorce de Lady Philipa. Et cætera, et cætera. Je lis déjà les unes de la presse à scandale. Pas d'opinion ? ajouta-t-il à l'intention de Ben.

— Je… Dis, pourquoi on visite des maisons, exactement ?

L'espace d'un instant étrange, Ben s'attendit à un sarcasme cinglant. Finalement, Nikolas donna simplement un coup de pied dans la grille et retourna au véhicule avant de revenir vers lui avec une expression qui lui était inhabituelle.

— Je crois qu'elle est à *lui* depuis 1327. J'ai l'intention de la vendre.

De préférence à un footballeur possédant une Ferrari et tout un tas de tatouages.

À ces mots, Nik regagna le Range Rover à grands pas, monta à l'intérieur, croisa les bras et attendit en regardant par la fenêtre. Ben prit de nouveau place derrière le volant et attendit docilement les instructions suivantes. De toute évidence, cette perspective de divorce ne laissait pas Nikolas aussi indifférent qu'il le prétendait.

Chapitre Vingt et un

Ils visitèrent encore deux maisons au cours de l'après-midi. L'une d'elles, une magnifique propriété de l'époque géorgienne, aurait été envisageable, seulement l'agent avait omis de mentionner le parc de panneaux solaires recouvrant la colline en face. Nikolas avait jeté un coup d'œil, dit à l'agent qu'il ne souhaitait pas vivre dans une dystopie de Jane Austen et était parti. La deuxième était elle aussi intéressante, mais ils avaient cette fois découvert que le terrain compris dans la propriété… ne l'était en fait pas car séparé par une route très fréquentée. Nikolas était resté un moment debout, les bras croisés, à regarder le trafic s'écouler devant la façade et Ben avait été assez sage pour ne faire aucun commentaire. Quand Nik remonta dans le véhicule, il regarda le GPS et lança brusquement :

— Rentre l'adresse de l'hôtel. J'en ai vu assez.

Ben fit ce qu'on lui dit et se lança à nouveau dans le dédale de chemins de campagne étroits, un œil sur la route, l'autre sur le petit écran lui indiquant quelles directions prendre.

— Peut-être qu'on devrait chercher ailleurs. Je sais pas… Le Pays de Galles ? Les grandes montagnes. Crois-moi, je connais Snowdonia comme ma poche.

— C'est au Pays de Galles que je t'ai vu pour la première fois, répondit Nikolas en souriant.

— Non, tu te trompes, fit Ben, les sourcils froncés. Je suis venu pour cet entretien, à Londres, tu te souviens ?

— Sennybridge, insista Nikolas en secouant la tête. Tu étais en exercice d'évasion. Les cousins américains mettaient la pression à notre cher dirigeant pour qu'il s'aligne sur leur nouveau protocole de torture, il voulait savoir ce que contenait l'entraînement de résistance aux interrogatoires des forces spéciales aériennes.

— Tu étais là ?

— Oui.

— Je t'ai pas vu.

— Non. C'était toi qu'on tor… interrogeait. Je pense que tu avais d'autres préoccupations.

— Tu étais dans la salle d'observation ?

— Oui.

— C'est pas vrai ! Et tu as cherché à me recruter pour le département ?

— Eh bien, tu semblais tout à fait compétent pour ce poste.

— J'avais une bonne résistance. Je leur ai rien lâché.

— Ce n'est pas exactement ce que j'entendais par là… Beaucoup d'autres de tes camarades ont eux aussi résisté.

— Alors pourquoi moi ?

Nikolas essaya de réprimer un sourire.

— As-tu vraiment besoin de me le demander, Ben ? Tu étais nu, tu te faisais *défoncer*, comme le disaient les interrogateurs, et j'étais complètement égaré. J'avais l'impression, littéralement, d'atterrir, enfin, après une longue chute depuis une incroyable distance. C'était très perturbant en réalité, ajouta-t-il, un instant perdu dans ses pensées. Toujours est-il que je me souviens avoir fait un rapport pas des plus cohérents à notre cher dirigeant.

— Pourquoi tu m'as jamais dit tout ça ?

— Je viens de le faire. Et puis, j'ai pour mission de t'empêcher de devenir plus orgueilleux et enquiquinant que tu ne l'es déjà. Un grand pouvoir implique… Est-ce que tu viens de me frapper ? s'exclama-t-il en riant avant de prendre la main de Ben pour lui tordre le poignet.

— Hé, c'est pas juste, je conduis, fit celui-ci en détournant les yeux de la route.

— Je pourrais t'avoir n'importe quand, même si tu ne conduisais pas.

Ben lui lança un regard incrédule, ses yeux alternant entre la route et le sourire suffisant de Nikolas.

— Dans un combat ? Tu me battrais ? Dans tes rêves, oui.

— Oh, crois-moi, il m'arrive de rêver que je te bats, et ce, même éveillé.

— Sérieusement, tu penses que tu pourrais me battre ?

— La seule chose qui m'étonne c'est que tu puisses en douter.

— J'en reviens pas, c'est ridicule.

— Malheureusement, nous n'en ferons jamais l'expérience. Les dommages seraient peut-être irréversibles. Allez, concentre-toi sur ta conduite. Cette voiture est très chère et tu es un conducteur imprévisible.

Ben avait le tournis. C'était comme s'il n'arrivait jamais à se mettre à la page. Il risqua un bref regard pour voir si Nikolas se fichait de lui mais, comme d'habitude, il ne put rien déduire du calme impassible de ce visage.

Ils arrivèrent à l'hôtel, en bordure du Dartmoor, juste après l'heure du thé. L'endroit avait une élégance passée que tous deux appréciaient. Deux chambres avaient été réservées, pour la forme, mais Ben ne se donna même pas la peine de chercher la seconde et se contenta de se jeter sur le lit de Nikolas. Il l'observa aller à la fenêtre contempler les jardins.

— Tu as emmené des antidouleurs ?

— Hein ? Pourquoi ?

— Parce que j'ai mal, rétorqua Nikolas en le foudroyant du regard. Tu m'as mordu, Benjamin, et c'est très douloureux.

Ben réussit à avoir l'air contrit.

— Dans la poche latérale de mon sac.

Il s'allongea ensuite, se donnant l'air de contempler le plafond alors qu'il se remémorait en réalité le goût, la sensation de la peau entre ses dents et le plaisir intense de faire grimacer Nikolas qui, pour une fois, n'avait plus été son *boss*. *Me battre, moi ? Et puis quoi encore ?* Il entendit l'eau couler dans la salle de bain. Nik en sortit en retirant sa veste et sa cravate, puis il commença à déboutonner sa chemise en y retournant. Tout à coup, un cri inhabituel retentit :

— *Kusse* ! Viens ici !

Ben hésita à filer dans sa chambre, mais finit par se rendre dans la salle de bain en soupirant.

— Oh, la vache, souffla-t-il en s'approchant du dos de Nikolas pour caresser doucement la marque livide entourée de jaune violacé.

Il posa ses lèvres sur la morsure et l'embrassa délicatement. Nikolas sursauta et s'écarta, les yeux fixés sur sa chemise ensanglantée, fichue.

— Tu vas me le payer.

Ben ne savait pas trop s'il l'entendait au sens propre ou figuré. Probablement les deux, étant donné sa chance.

— Ce n'est plus drôle, Benjamin. Tu me mords encore une fois et on pourrait bien découvrir qui est le plus fort. Tu m'as compris ?

Ben acquiesça sans s'inquiéter.

— Les cachets font effet ?

— Je te donne l'impression que c'est le cas ?

— Tu es tellement un gros bébé que c'est difficile à dire. Attends là, lança-t-il en se dirigeant vers son sac pour fouiller dans la poche latérale. Où tu les as mis ?

Nikolas sortit, ne portant que son pantalon de costume et en tenant à la main la chemise qu'il laissa tomber sur le lit. Il ouvrit le sac de Ben et en sortit une boîte de comprimés.

— Oh.

Il releva instantanément la tête.

— Quoi ? Pourquoi *oh* ?

— Elles sont… à Radulf… tu sais… ses vers…

Il n'avait jamais vu le masque calme et élégant de Nikolas tomber si rapidement. Il venait de voler en éclats. Celui-ci cracha à nouveau un juron en danois et tourna les talons, direction la salle de bain où Ben l'entendit se forcer à vomir. Cela ne lui ressemblait pas non plus. La plupart du temps, Ben doutait même que cet homme fût pourvu de fonctions biologiques. Il hésita à se lancer et lui expliquer qu'il s'agissait de comprimés *contre* les vers et non, comme sa formulation

pouvait le laisser penser, *contenant* des vers, mais il se ravisa. Pour finir, Nikolas sortit et s'étendit sur le ventre, sur le lit. Il portait toujours son pantalon de costume et ses chaussures. Ben s'approcha prudemment.

— Va-t'en. Si tu as une once de pitié pour moi, va ruiner la vie de quelqu'un d'autre.

Il s'assit et commença à passer ses ongles dans les cheveux blonds.

— Désolé.

Nik le laissa faire un moment et dit, plus calmement :

— J'aurais dû lire la boîte. Ce n'était pas de ta faute.

— Regarde le bon côté : au moins t'auras pas de vers.

— Merci.

Ben commença à le dévêtir entièrement, lui ôtant ses chaussures, débouclant sa ceinture et faisant glisser son pantalon sur ses chevilles. Il se débarrassa de ses propres vêtements et en fit un petit tas au sol. Très lentement et avec beaucoup de soin, il tourna Nikolas et contempla ce corps élancé. Avec les ongles, il suivit la forme de son sexe caché sous le boxer noir et ce dernier fit un petit bond. Ben recommença, puis fit le tour du gland dissimulé avec son pouce et sentit le tissu devenir humide. Il amena sa bouche contre l'étoffe et rajouta à l'humidité en la léchant jusqu'à sentir sous sa langue le membre dur et palpitant. Nikolas était cambré, les yeux fermés, profitant manifestement de l'expérience. Il lui posa une main sur la tête, fit courir ses doigts dans les longues mèches noires, sans le forcer à quoi que ce soit, mais simplement pour les relier l'un à l'autre d'une autre façon. Ben ouvrit les boutons du boxer et libéra le sexe qui bascula par-dessus la bande élastique, admirant l'orifice rose avant de le lécher, puis d'y insérer le bout de sa langue. Nikolas poussa un grognement et essaya d'abaisser encore la tête de Ben, son excitation désormais évidente tandis qu'un flot de liquide préséminal coulait de son gland gonflé. Avec un sourire coquin, Ben descendit du lit. Il s'agenouilla au sol et Nikolas se leva, perplexe. Ben leva alors la tête.

— Vous n'arriverez pas à me faire parler.

Il vit de grands yeux s'ouvrir. Nikolas avait compris. Il se *souvenait*. Il le regarda durant un long moment, droit dans les yeux. Méticuleusement, il ramassa la cravate en soie au sol et la fit passer entre ses mains en venant se placer derrière Ben.

— Donne-moi tes mains.

Ben hésita un instant, il ne put s'en empêcher, mais les passa finalement dans son dos. Nikolas les attacha avec la cravate, puis il revint se tenir devant lui. Son sexe parallèle au sol suintait, bondissant de temps à autre en voyant Ben ainsi ligoté et à genoux devant lui. Il pencha la tête sur le côté, contempla son prisonnier, prit la chemise ensanglantée sur le lit et en déchira un grand pan. Il noua cette fois

l'étoffe autour des yeux de Ben.

Ce dernier avait déjà eu les yeux bandés de nombreuses fois, mais il y avait toujours un temps un peu déstabilisant, l'espace d'un instant, avant que son entraînement reprenne le dessus. Pour l'heure, tout ce qu'il sentait, c'était sa nudité ; son impuissance. Il sentit Nikolas faire le tour et se tourna pour suivre le mouvement. Il reçut pour la peine une gifle sur le côté de la tête, pas très forte, mais tout de même assez.

— Regarde devant toi.

Ben s'exécuta, mais quand il entendit un clic qui ressemblait étrangement au son d'un appareil photo, il se tordit le cou pour protester. Cela lui valut une autre gifle. Moins inoffensive.

— J'ai dit droit devant.

— Ça, ça fait mal.

Il sentit Nikolas derrière lui, puis des dents se planter dans les muscles charnus de son épaule. Ce n'était pas si amusant d'être de ce côté de la morsure et il se crispa.

— Tu veux connaître la douleur, Ben ? Tu veux savoir ce que cela fait d'être mordu ?

Ben tressaillit. Nikolas s'éloigna en riant, laissant derrière lui une sensation légère à l'endroit où il l'avait léché au lieu de le mordre.

— Peut-être ai-je un autre goût, mmh ?

Ben essaya de deviner où était Nikolas, mais le sut lorsque son sexe se retrouva dans une bouche étroite et humide.

— Oh, mon Dieu !

Il reçut une gifle encore plus forte.

— Je ne t'ai pas donné la permission de parler.

La tête lui tournait, il était désorienté, mais également désespérément excité et avait *besoin* de jouir. Il sentait le liquide préséminal s'écouler de son membre et cela le narguait, le rendait fou.

— S'il te plaît, Nik !

— Il n'aura pas fallu longtemps, ricana Nikolas. Au temps pour la résistance.

— Va te faire foutre ! S'il te plaît… Juste…

— Juste quoi ? Qu'est-ce que tu as préféré ? Ça ?

Des lèvres s'abattirent une nouvelle fois sur son épaule et cette fois, Nikolas le mordit. Pas assez fort pour le faire saigner, mais assez pour qu'il souffle de douleur.

— Oh, pas cela, non. Peut-être cela, alors ?

Un doigt effleura son gland avec la légèreté d'une plume et en fit le tour.

S'il avait eu les mains libres, rien n'aurait pu l'empêcher de forcer Nikolas à en faire davantage, mais elles ne l'étaient pas, et c'était une torture. Il essaya d'en avoir plus, poussant de toutes ses forces son entrejambe en direction de ce doigt.

— S'il te plaît ! Je te supplierai si c'est ce que tu veux ! Je t'en prie…

Il entendit une nouvelle fois le *clic* d'un appareil photo.

— Hé ! Va te faire foutre, bâtard !

Le coup prévisible le fit tomber tête la première sur le tapis, mais Nikolas l'attrapa et le releva.

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

Ben se tut.

— Bon garçon, ricana à nouveau Nikolas.

Très lentement, méticuleusement, il appuya sur l'arrière de la tête de Ben jusqu'à ce que son front touche le sol, les hanches relevées, le derrière offert. Il saisit la cravate autour de ses mains et s'en servit comme rênes pour chevaucher ce corps impuissant. Ben déglutit en sentant la douleur qui jaillissait toujours à cette intrusion. Elle était plus intense cette fois, ce petit jeu juste assez réel pour en faire un viol tout autant qu'un acte consenti. Il souffla entre ses dents et essaya de changer de position. Nikolas se retira et le choc de se trouver ainsi vide le fit crier, le suppliant de revenir. Et une bouche se referma sur son manque sensible. C'était nouveau. Nikolas avait léché et s'était amusé avec la plupart des parties de son corps, mais pas là… pas encore. Ben sentit deux mains écarter ses jumelles et une langue râpeuse sur son orifice. Il avait envie de hurler. Sans savoir si sa supplique lui vaudrait une récompense ou une punition, ni même quelle était la différence entre les deux, il risqua un gémissement grave et sincère.

— Nik, baise-moi, OK ?

Nikolas releva la bouche de son trou et le mordit férocement sur une fesse. Ben hurla, sous le choc, furieux, et à ce cri, Nikolas le pénétra à nouveau, une invasion brutale. Après quelques coups de reins bien placés, il trouva l'endroit qui fit que tout cela en valait vraiment la peine. Ben essaya de se soulever, envahi par ce plaisir incroyable, mais Nikolas le maintint baissé, le front au sol, les bras tirés en arrière tandis qu'il allait et venait en lui, s'enfonçant toujours plus profondément à l'intérieur de son corps. Le sexe de Ben avait désespéré besoin qu'on le touche. Il lui était impossible de jouir sans cela, et il en avait désespérément besoin. Il essaya de frotter son érection contre le sol, mais fut relevé en arrière et reçut une fessée pour sa désobéissance. Puis il sentit un changement de rythme dans cette sodomie effrénée. Nikolas s'immobilisa, reposant de tout son poids sur son dos et grogna doucement. Un fluide d'une exquise chaleur se déversa dans l'orifice à vif de Ben. Et Nikolas se retira.

Encore une fois, il entendit un appareil photo. C'en était trop !

— Non !

Il roula sur le dos et, d'un geste, passa ses jambes entre ses mains

liées de sorte qu'elles se trouvent désormais devant lui. Il s'apprêtait à retirer le bandeau quand Nikolas vint sur lui et lui cloua les mains au sol. Alors, avec un soulagement intense, une main s'intéressa à son membre turgescent. Il sentit un souffle contre ses lèvres et Nikolas l'embrassa. Il ouvrit la bouche et celui-ci entra, reliant leurs langues dans une familière danse du désir.

Pendant qu'il jouait avec la bouche de Ben, il se souleva et prit place sur le long sexe rigide qu'il avait préparé de sa main. Ben cria de plaisir, sentit des mains sur son visage et le bandeau retiré. Il cligna des yeux et gémit contre ce baiser, relevant les hanches pour pénétrer Nikolas, même si c'était lui qui était dessous, impuissant. Nikolas effleura ses lèvres en souriant. De son pouce, il caressa une de ses pommettes en le regardant droit dans les yeux, contemplant ses pupilles dilatées habituées à l'obscurité du bandeau. Ben leva les bras toujours attachés et les passa autour du cou de Nikolas. Alors, liés l'un à l'autre, il mobilisa ses muscles abdominaux phénoménalement développés pour s'enfoncer dans le corps de Nikolas jusqu'à sentir le frisson d'un orgasme profond. Complètement vidé, celui-ci retomba mollement sur lui. Ben se rappelait vaguement avoir alors fermé les yeux avant qu'ils ne s'endorment ainsi, épuisés par les différentes épreuves de la journée, certaines plus agréables que d'autres.

***

Ben ne se réveilla que lorsque la circulation sanguine de ses mains sembla menacée. Dans un sursaut, il quitta ses rêves de nourriture et réalisa que ses mains le faisaient souffrir et qu'il était affamé. Une fois enregistrées ces deux informations, il se rendit compte que Nikolas dormait à poings fermés, étendu sur lui, et d'après ce qu'il pouvait en dire, encore empalé sur son sexe. Il n'en était pas complètement certain puisque tout était un peu engourdi par là-bas. Il se redressa et grogna doucement :

— Hé, réveille-toi.

Nikolas soupira profondément mais ne bougea pas. Ben se rallongea et s'attaqua au nœud de soie. Il serait bientôt débarrassé de son entrave. Nikolas se repositionna légèrement sans se réveiller. Ben prit soudain conscience de la légèreté de cet homme, qui était pourtant aussi grand que lui. Il savait que Nikolas était considérablement plus mince que lui, et cela n'avait pas été une blague quand il avait mentionné la douleur provoquée par ses os. Il sentait justement son os iliaque s'enfoncer dans sa peau. Nikolas était sec, un corps fait de tendons et d'os. Mais il fallait dire qu'il ne mangeait presque pas. D'après ce que voyait Ben, il survivait uniquement grâce à un régime fait de caféine, d'alcool, de nicotine et de sperme. Ce n'était pas sain. Ben finit pas libérer ses mains et les secoua pour faire revenir la

circulation. Les secousses réveillèrent Nikolas qui resta un instant immobile, évaluant son environnement avant de sembler le juger sûr et de s'étirer en bâillant pour se préparer à se rendormir. Ben le fit rouler et se releva sur un coude pour le contempler. On pouvait dire qu'ils étaient amochés : couverts de bleus, de sang et de sperme. Nik ne lui avait jamais semblé si désirable. Ils s'embrassèrent un long moment, sans avoir besoin de mots. L'estomac de Ben finit cependant par le trahir et il ne put ignorer plus longtemps sa faim. Alors il sépara leurs deux corps.

— Je vais faire monter à manger.

Nikolas hocha la tête et se mit debout avec fluidité, offrant une main à Ben qui la prit de bon cœur.

— Ne me tente pas, il ne faudrait pas jouer à ce petit jeu trop souvent… je parle pour ton bien, affirma-t-il doucement avant de le lâcher. Je me perds dans ces moments-là. Je ne voudrais jamais te faire réellement du mal.

Ben frissonna légèrement, comme si un fantôme avait effleuré son corps nu, mais acquiesça et le regarda aller dans la salle de bain et fermer la porte. Il lui vint alors une pensée très étrange : peut-être avait-il fini par trouver l'un des jeux les moins intellectuels que Nikolas avait appris dans le camp.

***

Ben avait commandé pour quatre, car sa mort était imminente et qu'il n'avait pas réussi à décider ce qu'il voulait. Quand le repas était arrivé, il s'était trouvé sous la douche, alors en émergeant, dans un vieux jean et un de ses tee-shirts préférés, il vit que tout avait été laissé sur une table près de la fenêtre. Nikolas était lui aussi vêtu d'un jean et d'un des tee-shirts de Ben, mais il était étendu sur le lit et regardait les informations.

— Viens, ça va refroidir, lança Ben en s'asseyant.

— Mmh.

— Nik, viens manger.

— Je regarde notre cher dirigeant. Quand on le voit à la télévision, il semble presque plus intelligent. Un tour de passe-passe des plus intéressants.

— Nik, maintenant ou je viens te chercher.

Nikolas se leva paresseusement du lit avec une grâce féline, tout en élégance malgré la dure journée qu'ils avaient passée et les quelques heures de sommeil à même le sol. Ben entama un hamburger et poussa le plateau de fruits de mer qu'il avait commandé pour Nikolas à travers la table. Celui-ci prit sa fourchette, mais une fois de plus, crevettes, encornets et autres crabes se retrouvèrent déplacés suivant une organisation complexe plutôt que réellement mangés. Ben reposa

son burger. Cela devait être quelque chose de rare puisque Nik leva les yeux, manifestement inquiet.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Mange ça, fit Ben en montrant la salade du doigt. Et je déconne pas. Tu manges tout ça ou je te jure que j'irai trouver ma chambre ce soir et tu dormiras tout seul.

— Tu ne le ferais pas. Ne fais pas de menaces en l'air, mon garçon.

— Tu manges ça, le pudding et tu bois ce café, rétorqua Ben en posant une main sur son poignet, ou je dors dans ma chambre… et pas juste ce soir, Nik. Chaque nuit à partir d'aujourd'hui. Regarde-moi et dis-moi si tu crois que je bluffe.

Nikolas l'étudia un moment, les yeux plissés, les lèvres pincées.

— Je n'ai pas faim.

— Je compte jusqu'à dix, poursuivit Ben en secouant la tête, et si tu n'es pas en train de manger à la fin de ce décompte, je m'en vais.

Nikolas attendit jusqu'à huit, puis il commença à manger. Ben nota qu'il commença par un truc aux pousses de soja, mais c'était un début. Sa propre assiette oubliée, il regarda Nikolas manger tout ce qui se trouvait dans la sienne… sauf un minuscule calmar qui avait encore ses yeux et qu'il refusa catégoriquement de mettre dans sa bouche. Ben eut pitié de lui et le laissa ne pas le manger. Nikolas se leva ensuite de table et balança rageusement sa serviette pour retourner regarder la télévision sur le lit. Puisqu'il ne le faisait jamais, sauf pour les informations, Ben comprit qu'il était furieux. Il se leva, choisit un pudding et s'approcha du lit.

— N'essaie même pas, Ben, lâcha Nikolas, les mâchoires serrées. Je suis trop en colère contre toi pour te parler, alors manger…

Ben se glissa sur ses cuisses, à califourchon sur lui et fit apparaître le pudding qui était dans son dos : chocolat noir. Il prit la fourchette, en coupa un morceau et le glissa entre ses lèvres. C'était comme se retrouver au paradis. Très lentement, en soutenant le regard furieux de Nikolas, il se pencha pour l'embrasser. Nikolas fronça les sourcils, apparemment incertain de ce qu'il devait faire, mais acceptant ce baiser par automatisme.

Ben transféra le chocolat fondu dans sa bouche.

L'espace d'un instant terrible, il pensa qu'il s'était salement planté… quelqu'un qui ne voulait pas manger n'avait en général pas très envie d'avaler ce qui avait transité dans la bouche d'un autre. Nikolas parut frappé d'horreur, mais il avala. Sa langue s'éveilla et parcourut l'intérieur de la bouche de Ben, puis ils se perdirent une fois de plus dans cette passion dévorante qu'ils avaient l'un pour l'autre. Ben rit et lui offrit une autre part de pudding, de façon plus conventionnelle cette fois, sur une fourchette, mais elle fut également mangée.

Après un moment, il n'y eut plus rien à manger. Nikolas mit un bras

en travers de son visage et grogna exagérément.

— Je vais être malade.

— Je te ferais tout remanger, répondit Ben en secouant la tête d'un ton sans pitié. Alors je te conseille de te concentrer pour que ça reste à l'intérieur.

— J'hésite à te bannir de cette chambre, de toute façon.

— Je m'en vais, si tu veux.

Une main jaillit pour le tirer sur le lit et ils restèrent étendus dans un silence agréable quelques minutes.

— C'est bien de manger, Nik. C'est comme le sexe, rien d'autre que du plaisir et ce n'est pas un péché que d'aimer ça.

— Tu ne sais rien, Ben. La nourriture est une arme qui se doit d'être utilisée par ceux qui ont du pouvoir sur ceux qui n'en ont pas. Cela a été ma… L'histoire est ainsi faite. Mais je n'ai aucune envie de me justifier devant toi ce soir. Je suis… laisse-moi réfléchir, quelle expression tu emploierais… ah oui, je suis complètement vidé, alors laisse-moi m'allonger en paix, s'il te plaît.

Ben commença à caresser délicatement la peau douce sous le tee-shirt de Nikolas, passant sa main sur son ventre presque concave.

— Ça perturbe ta paix, ça ?

— Non, répondit celui-ci en souriant.

Ben poursuivit ses caresses circulaires jusqu'à ce que Nikolas s'endorme, puis il descendit prudemment du lit, alla à table et engloutit presque les assiettes aussi tellement il était affamé. Pour lui, la nourriture était un carburant. Il la consommait à un rythme extraordinaire dans ce corps ferme, mince, vibrant de vie et d'énergie. Il eut un sourire satisfait en pensant à la nourriture qui alimentait désormais le corps de Nikolas… et aux quelques heures qu'il restait avant le petit-déjeuner et que tout recommence.

Chapitre Vingt-deux

Le lendemain matin, Nikolas semblait avoir appris sa leçon, car quand ils descendirent dans le salon, il commanda et mangea un bol de fruits. Sa nouvelle stratégie était apparemment la suivante : s'il donnait l'impression de manger, autant que ce soit quelque chose qu'il aimait et non ce que Ben choisissait. Il appréciait cependant toujours regarder Ben manger, pour une raison inconnue, assis avec satisfaction devant une tasse de café, lisant le journal pendant qu'un autre, un Anglais véritable, dévorait à côté de lui.

— Alors, on a d'autres maisons à voir, aujourd'hui ?

— Ta mère ne t'a jamais appris à ne pas parler la bouche pleine ?

— Non, elle a pas eu le temps avant que mon père la tue, rétorqua Ben après avoir avalé.

— Mon Dieu, je suis désolé, Ben, s'excusa Nikolas en relevant brusquement la tête. C'était une expression, je n'ai pas réfléchi.

— La vérité ne me fait pas mal, Nik, souffla Ben en haussant les épaules. C'étaient les mensonges qui me déchiraient. Et c'est à toi que je dois la vérité, alors pas besoin de t'excuser.

En étudiant un instant son café, Nikolas soupira.

— Oui, nous en voyons trois. Mais je commence à me lasser de cette chasse.

— Peut-être que tu devrais me laisser choisir.

Nikolas releva à nouveau les yeux. Il semblait y réfléchir, alors que cela n'avait été qu'une plaisanterie. Il plissa les yeux, tapotant délicatement sa tasse du bout des doigts.

— Je suis presque tenté d'accepter. Je vais y penser.

Il commanda un autre café, Ben commanda d'autres toasts et Nikolas hocha finalement la tête.

— D'accord. C'est toi qui décides : une des maisons qu'on verra aujourd'hui. Tu en choisis une et on l'achète. J'aurais complètement oublié comment monter si je ne récupère pas vite mes chevaux.

— Tu t'en souvenais plutôt bien hier soir, murmura Ben.

Le rose monta très légèrement aux joues de ce visage lumineux.

— Alors, on est d'accord ?

— Oui, acquiesça Ben. J'ai très bon goût. Je t'ai choisi, après tout. Ai-je besoin de savoir combien tu peux y mettre ? Au cas où j'en choisirais une qui serait trop chère ?

Nikolas eut un petit rire, manifestement flatté par le compliment qu'il venait d'entendre.

— Non, tu n'as pas besoin de le savoir. Fais ton choix sans retenue.

Ben était en réalité très enthousiaste concernant cette décision. Il était debout, prêt à partir. Nikolas voulait un autre café alors il dit qu'il montait préparer les bagages. Il était plongé dans le sac de celui-ci quand il remonta. Avec un sourire en coin, Nikolas le regarda faire depuis le pas de la porte.

— Tu ne le trouveras pas.

— Où est-ce qu'il est ? demanda Ben en tendant la main.

Nikolas haussa les épaules et lui tendit le téléphone.

Ben fit défiler les images. Rien.

— Je ne suis pas stupide, Ben. Il était évident que tu voudrais les trouver. Je me les suis envoyées par mail et les ai effacées de l'appareil.

Ben faillit taper du pied.

— Je vais demander à Kate de pirater ton compte.

Nikolas éclata de rire, véritablement amusé.

— Je te le déconseille sérieusement, pour ton propre bien. Oh, arrête de faire le bébé. Viens là, je vais les effacer.

Il s'assit sur le bord du lit, Ben le rejoignit avec méfiance et lui tendit l'appareil. Pour avoir moins de lumière sur l'écran, Nikolas s'allongea et tint le téléphone au-dessus de sa tête pendant qu'il se connectait à son compte.

— Voilà.

Ben s'allongea lui aussi et ensemble, ils contemplèrent les images qui défilaient en boucle. Nikolas en avait pris bien plus qu'il ne s'en était rendu compte. Elles racontaient à peu près toute l'histoire de l'interrogatoire et de la capitulation de Ben… en haute définition et zoomée.

— Bon, peut-être que tu peux ne pas les effacer ? proposa-t-il en déglutissant.

Nikolas acquiesça en silence. Ben sentit une main sur son ventre, simplement posée sur son impeccable chemise de soirée. Il posa sa main dessus et Nikolas entrelaça leurs doigts. Il ramena la main de son amant sur ses lèvres et embrassa chaque doigt. Il adorait ces mains, les ongles soigneusement manucurés, ces longues phalanges presque aussi délicates que celles d'un chirurgien.

— Tu devrais jouer du piano, avec des doigts pareils.

Nikolas détourna la tête et ne répondit pas avant une minute avant de déclarer presque trop ordinairement :

— Je sais en jouer, en fait. J'ai étudié pendant des années.

Ben tourna la tête pour observer ce blond aux mèches ébouriffées qui se trouvait à côté de lui.

— Il y a quelque chose que tu ne sais pas faire ?

— Oui, apparemment je suis incapable d'acheter une maison. Allez,

nous devons y aller. Tes affaires sont prêtes ?

***

Ils programmèrent le GPS pour la première maison sur la liste et regagnèrent la route principale. La demeure était un ancien moulin sur un affluent de l'Exe et Ben l'aima immédiatement. Sur trois étages, les propriétaires actuels avaient fait un beau travail de rénovation en laissant même certaines parties de l'architecture d'origine et les quelques trous dans le sol où s'étaient trouvés les mécanismes du moulin. La chambre principale était au dernier étage et possédait un balcon. Ben se pencha par-dessus la balustrade et contempla la rivière paisible qui passait dessous. Les rayons du soleil dans ses cheveux ébouriffés faisaient ressortir la teinte claire qu'ils avaient prise sous un soleil bien plus féroce. Il sentit Nikolas adossé au chambranle le regarder et se retourna.

— Quoi ?

— Je ne fais jamais de compliment, comme tu le sais, répondit Nikolas en haussant les épaules, mais considère que c'en est un.

Ben sourit et s'appuya à la balustrade en croisant nonchalamment les chevilles pour étirer son merveilleux corps sublimé par le costume fait sur mesure. Ils ne se rendirent pas compte du temps qu'ils perdaient à s'admirer mutuellement avant d'entendre une toux discrète.

— Le champ est sur l'autre rive et comprend une écurie récente, dit l'agent immobilier. Souhaitez-vous que nous allions le voir maintenant ?

Ils traversèrent le champ baigné de soleil et Nikolas en fit le tour d'un seul regard avant de hocher la tête. Ils remercièrent l'agent, lui dirent qu'ils se recontacteraient et remontèrent dans la voiture. Ben n'avait pas très envie de partir.

— C'est pas mal, Nik.

— Si tu l'aimes, on l'achète, fit celui-ci en haussant les épaules.

— Comme ça ?

— Comme ça. Rien ne nous oblige à rien. Si tu t'y ennuies, nous déménagerons encore.

— Dans combien de maisons tu as vécu… dans toute ta vie ? demanda Ben en se tournant vers lui.

— Je n'en ai aucune idée, répondit-il en se pinçant les lèvres. Je n'y ai jamais réfléchi.

— Alors ?

— Ben, pourquoi… ?

— S'il te plaît.

Nikolas soupira et sembla compter.

— À partir de combien de temps considère-t-on que j'y ai vécu ?

— Je suppose que ça implique tout ce qui n'était pas du domaine des vacances… À partir d'un mois, disons ?

Il y eut un long silence.

— Vingt, mais il y en a certaines dont je ne me souviens pas et dont on m'a simplement parlé ou desquelles j'ai vu des photos.

— Des photos ? De ton enfance ?

D'habitude, Ben avait du mal à imaginer que Nikolas avait un jour été enfant, mais découvrir que des preuves attestaient de cette étrange idée le fascinait.

— Où elles sont ? Tu as d'autres maisons que celle de Londres ?

— Bien sûr, acquiesça celui-ci. Conduis, Ben, tu veux ? Prends la route pour Barton Combe.

— Pourquoi ? demanda Ben dont les yeux revinrent immédiatement sur Nikolas.

Ce dernier garda résolument le regard fixé devant lui à travers le pare-brise et répondit avec mauvaise humeur :

— Philipa est en Écosse avec sa famille. Je veux profiter de l'occasion pour rassembler quelques affaires à moi.

Ben ne cessa de lui jeter de rapides coups d'œil, sentant gronder une humeur familière pendant que Nikolas replongeait dans on ne savait quels sombres souvenirs dont il avait le fardeau. Alors il lui tapota la cuisse.

— On peut prendre la table de billard ?

***

Ben n'était pas venu dans la maison de Nikolas depuis le réveillon du Nouvel An, quand il y avait tué plusieurs hommes. L'endroit n'avait que peu changé malgré le passage de la mort, violente. C'était plus calme sans l'inévitable meute de chiens (et les terroristes), mais fidèle à l'ambiance habituelle. Il savait où Nikolas voudrait aller en premier et il le suivit, amusé, jusqu'aux écuries. Ben dut vraiment prendre sur lui pour ne pas être jaloux d'un cheval en voyant Nikolas couvrir le stupide animal de plus d'adoration et d'attention qu'il ne lui en avait jamais témoigné. Il décida de le laisser et d'aller chercher quelque chose à manger. Le petit-déjeuner semblait remonter à une éternité. Avec Philipa partie pour plusieurs semaines, la plus grande partie du personnel s'était vu accorder un congé et une équipe minimum restait pour s'occuper des chevaux et garantir la sécurité de la propriété. En conséquence, Ben put tranquillement lancer un assaut sur le réfrigérateur et le cellier.

Il se constitua une assiette appétissante et s'assit à table en pensant à quel point la vie avait changé depuis la dernière fois qu'il s'était assis là. Quand il eut mangé tout son soûl, il fit un sandwich pour Nikolas et lui amena dans les écuries. Il n'était pas là. Ben revint dans la

maison, cherchant dans les différentes pièces et finit par le trouver dans la chambre qu'il avait brièvement vue au réveillon. Il avait fait nuit alors et il n'avait pu qu'apercevoir l'extrême simplicité qui lui avait appris que c'était celle de Nikolas. Désormais, le soleil de l'après-midi illuminait la pièce. Nikolas était penché à la fenêtre, dos à la porte. Ben ne savait pas trop s'il devait frapper. Leur relation était encore si imprécise que lorsqu'elle se trouvait sortie de l'environnement artificiel qu'ils s'étaient créé, il demeurait incertain quant à sa nature. Était-il le chauffeur de Nikolas, bénéficiant d'avantages en nature ? Son employé… avec les mêmes avantages ? Pour sûr, il n'était pas son… petit ami ? Il pouffa faiblement de rire à cette pensée, ce qui résolut l'énigme pour savoir s'il devait frapper puisque Nikolas lança distinctement :

— Accorde-moi une minute. Je descends tout de suite.

Ben perçut quelque chose dans cette voix qui le fit hésiter. Nikolas était encore très difficile à déchiffrer, même après tout ce qu'ils avaient fait ensemble. Il pesa le pour et le contre mais avança finalement dans la pièce et posa le sandwich sur la commode. Il vint derrière Nikolas et glissa ses bras autour de lui pour embrasser sa nuque, mais celui-ci ne se retourna pas. Son corps était raide, ses bras fermement serrés sur sa poitrine comme s'il réussissait à peine à se maintenir debout. Ben avait peur de ce qui pourrait arriver si son étreinte glissait. Au lieu de chercher à le distraire par le sexe, ce qui était très, très tentant, il le relâcha et commença à se promener dans la chambre, regardant les photos qu'il n'avait que furtivement aperçues au clair de lune, quelques mois auparavant. Celles qui représentaient une plage balayée par une tempête étaient toujours captivantes, mais tristement vides. Ben aimait les photos qui représentaient plein de choses.

Le tiroir près du lit avait été ouvert et fouillé, certaines choses étaient éparpillées au sol, d'autres sur le lit, d'autres encore négligemment jetées dans un sac ouvert. Ben s'assit, fouillant paresseusement en attendant que Nikolas veuille de lui à nouveau, et vit une photo abandonnée au pied de la commode. Il la ramassa et écarta grand les yeux. C'était une photo de Nikolas quand il était adolescent… impossible de ne pas le reconnaître, il n'avait en réalité pas beaucoup changé. Il avait été pris sur une table, devant une baie vitrée, en train de peindre. On avait l'impression que le photographe l'avait soudain appelé pour qu'il se retourne, le visage ouvert et innocent, un sourire aussi radieux que le soleil, figé, la main droite prête à donner un coup de pinceau, sa main gauche tenant une coquille. La photo était en noir et blanc et d'autant plus belle, le genre de cliché qui lançait une carrière, qui immortalisait les noms en devenant une référence pour le sujet ou le photographe, voire les

deux. Ben émit un petit son du fond de la gorge.

— Celle-là est superbe ! Tu avais quel âge ?

Nikolas se tourna, le regard vitreux, comme s'il s'était trouvé à des kilomètres, à un endroit que lui seul pouvait atteindre. Il vit ce que Ben tenait à la main. Il passa sur son visage une expression que Ben ne réussit pas à lire, mais il répondit d'un ton assez anodin :

— J'avais dix-sept ans quand elle a été prise. Donne-la-moi. J'avais oublié que je l'avais gardée.

Tenir cette photo entre ses mains semblait un acte plus intime que d'avoir eu le sexe de Nikolas dans sa bouche la veille. À nouveau, ils avaient cette relation à l'envers : il aurait dû voir une photo de Nikolas petit avant que cet homme le fasse se pencher sur une table et le sodomise. Il ne voulait pas la donner… il voulait la garder. Il hésita avec la sensation profonde que quelque chose clochait dans cette situation, une sensation qui lui piquait la nuque.

— Qu'est-ce que tu vas en faire ?

— Benjamin, donne-la-moi !

Ben se leva en se sentant hystérique et stupide, même lorsqu'il le dit.

— Non. Tu vas la déchirer, c'est ça ?

Presque sans qu'il ait le temps de réagir, Nikolas supprima la distance qui les séparait. Ben fut juste une fraction de seconde plus rapide et l'évita en mettant la photo en sécurité dans son tee-shirt. Nikolas essaya de faire passer cette tentative de récupération pour quelque chose de très banal et dépourvu d'intérêt puisque de plus amples protestations étaient indignes de lui, mais Ben n'y crut pas une seconde. L'espace d'un instant, il avait vu dans ses yeux une rage meurtrière qu'il ne lui avait jamais connue. Il se mordit la lèvre. Tout cela était trop bête, tout cela pour une innocente photo d'un garçon souriant à un appareil. Pourtant, quelque part, Ben sentait qu'elle représentait bien plus. Ils étaient désormais dans une impasse. Il savait qu'il avait mis Nikolas en colère, et pas une de celles qui intervenaient dans les chamailleries auxquelles ils prenaient tous deux plaisir. Cette fois, elle était réelle. Il n'était pas certain de savoir quoi faire avec celle-là. Il devait rendre la photo (elle n'était pas à lui, après tout) mais son instinct lui disait de la garder en sécurité, que, quelque part, Nikolas avait besoin qu'il la garde en sécurité, en dépit des apparences.

Tout à coup, ce dernier balaya la pièce du regard : les sacs à moitié faits, toutes ces choses jetées sur le lit. Il ne regarda pas Ben et dit avec un calme feint :

— C'était une erreur. Je découvre que je n'ai besoin de rien de tout cela, finalement.

À ces mots, il quitta la pièce. Ben le rattrapa alors qu'il montait dans le Range Rover.

— Et les chevaux ?

— Je ne pense pas qu'ils rentreront dans la voiture. Monte. J'ai entré l'adresse de la prochaine maison. On devrait la voir, même si tu es décidé à acheter le moulin. Cela m'est bien égal désormais.

Ben monta et démarra. Il jeta un coup d'œil au visage de marbre à côté de lui. Il était à deux doigts de s'excuser et de rendre la photo, mais quelque chose l'en empêchait, cette petite voix qui lui disait qu'il était important de ne pas la donner pour le moment. L'espace d'un instant, pourtant, assis dans cette voiture à côté de cet homme silencieux et en colère, devant la maison, Ben se retrouva dans les premières années de leur relation, quand elle était faite de silence et de luxure, rien de plus. Il n'aimait pas cela mais ne savait pas vraiment quoi dire pour briser la glace.

Il hésita encore un moment et opta pour une moindre résistance et s'éloigna alors de la maison, comme il en avait reçu l'ordre.

***

La prochaine visite était dans la banlieue d'Exeter, une longue route durant laquelle il dut conduire dans un silence gêné. Après plusieurs kilomètres, son remarquable sens de l'orientation lui apprit qu'ils allaient dans la mauvaise direction, malgré ce que leur disait le GPS. Il ne dit rien, puisque l'appareil, confiant, leur dictait la route à prendre de sa voix condescendante et que c'était Nikolas qui avait renseigné l'adresse. Il ne voulait pas qu'on lui crie dessus encore une fois.

Les routes commencèrent à se faire plus étroites. Il n'y avait aucun panneau aux carrefours qu'ils traversèrent de-ci de-là. Encore une heure plus tard, il savait qu'ils étaient complètement perdus. Il voyait les collines rocailleuses du Dartmoor s'élever devant lui… ils allaient vers le sud, comme il l'avait deviné. Comme il savait qu'on lui reprocherait l'erreur alors qu'il n'avait fait que suivre un satellite, il continua en espérant tomber sur un point de repère dont il pourrait se servir pour retrouver la route, mais cela ne les perdit que plus profondément. Nikolas reparut plusieurs kilomètres plus loin, perdu dans des pensées possiblement ravivées par leur récente conversation. Il ne remarqua que quelque chose n'allait pas que lorsqu'une branche fut traînée sur le côté du véhicule. Il se redressa, ouvrit la fenêtre et souffla :

— Tu es trop près du bord, écarte-toi.

Ben toussota et désigna son côté de la voie. Là aussi, les orties et les digitales se pressaient contre la portière. Les haies faisaient au moins deux fois la taille du Range Rover et il faisait presque noir sur la route malgré le soleil haut dans le ciel. Nikolas se tourna et regarda le long tunnel vert qui s'étirait derrière eux, puis le GPS, qui eut l'obligeance de choisir ce moment pour annoncer :

— Vous avez atteint votre destination.

Ben pila et ils n'entendirent plus que le chant des oiseaux et une cacophonie de corbeaux.

— Je ne crois pas que nous soyons à Exeter, Benjamin. Tu ne peux donc pas accomplir les tâches les plus simples ? Recule.

Ben ravala une réplique bien sentie en se rappelant qu'il aimait Nikolas, puis se tourna pour regarder derrière lui.

— Ça fait des kilomètres que c'est comme ça. Peut-être qu'on devrait continuer d'avancer ?

Nikolas serra les mâchoires et grimaça franchement quand les haies continuèrent de racler contre les deux côtés du véhicule. La route commença à descendre. Il y faisait si sombre que Ben alluma les phares. Il commença à fredonner *Dueling Banjos*, mais arrêta au regard noir de son partenaire. Ils finirent par arriver au bout de la route et rencontrèrent un passage à gué. Ben s'arrêta à nouveau et pouffa de rire.

— Cela sera-t-il donc le premier Range Rover de Londres à faire du tout-terrain ?

— Arrête d'essayer d'être drôle et traverse.

Ben fit passer le véhicule en éclaboussant les environs et poursuivit sur la route qui n'en finissait pas de rétrécir. Enfin, au moment où il pensa qu'il serait obligé de s'arrêter et rebrousser chemin, ils arrivèrent devant les piliers de pierre d'une entrée depuis longtemps effondrée.

— Hourra, la civilisation !

Nikolas lança un regard songeur aux piliers, mais puisqu'ils n'avaient nulle part où aller si ce n'était droit devant, il ne fit aucun commentaire quand Ben les franchit pour pénétrer sur ce qui avait manifestement un jour été l'allée d'une propriété privée. Elle était désormais envahie de gigantesques rhododendrons et de chênes torves. Ils sortirent enfin de l'obscurité et débouchèrent sur une cuvette baignée de soleil. Ben s'arrêta une fois de plus. Un ancien manoir trônait devant eux, au loin, de l'autre côté de ce qui avait un jour dû être un jardin soigné aux pelouses impeccables. Derrière la maison se dessinaient les tourbières, couvertes de fougères et d'ajoncs, jusqu'aux cinquante derniers mètres où les rochers des collines débordaient sur la plaine verte. Il y régnait le silence, exception faite des corbeaux.

Ben conduisit dans la vallée, puis descendit du véhicule et avança vers la maison. Il entendit Nikolas le suivre.

— Je pense qu'elle est abandonnée.

— Soit ça, soit ils ont assassiné le jardinier, répliqua Nikolas avec un regard de dégoût sur les environs. Viens, faisons demi-tour avec la voiture. Nous sommes sur une propriété privée, nous devrions partir.

— Non, attends, lança Ben en regardant à travers un des vitraux au plomb. C'est vide. Il n'y a aucun meuble. Personne.

— Oh, voilà qui me surprend. Je serai dans la voiture. Donne-moi les clés.

Nikolas tendit sa main, mais Ben était décidé à l'ignorer. Il poussa les portes de chêne et les ouvrit en grand. Il se retourna alors avec un sourire triomphant.

— Cinq minutes ?

Nikolas plissa les yeux mais céda, et ils entrèrent tous deux à l'intérieur.

***

En considérant à quel point le jardin était négligé et envahi par la verdure, la maison en elle-même était en assez bon état, bien que vide et froide malgré la chaude journée. Le rez-de-chaussée consistait en une grande entrée avec un palier à balcon et derrière, une cuisine qui datait manifestement de l'époque où seuls les servants devaient préparer à manger car elle était petite et sombre ; à peine plus grande qu'un couloir, avec une cheminée. Il y avait trois pièces principales à ce niveau, une qui ressemblait à une modeste salle de banquet avec un autre balcon, une autre qui était de toute évidence le salon puisqu'elle était pourvue d'oriels qui devaient offrir une magnifique vue sur les jardins si seulement la glycine ne les avait pas presque entièrement obscurcis, et la troisième qui semblait être une bibliothèque, remplie d'étagères du sol au plafond. À l'étage, au bout du couloir principal, ils trouvèrent quatre grandes pièces qu'ils devinèrent être des chambres et quelques autres petites avec des trous dans le sol qui avaient dû un jour être des salles de bain. Il y avait encore une autre petite pièce qui menait au balcon surplombant la salle de banquet. Tout dans ce manoir était fait en chêne et cela donnait au lieu un fort sentiment de constance, comme si les blessures incessantes du temps ne pouvaient y pénétrer. Tout était merveilleusement préservé, bien que vide et étrangement abandonné.

Nikolas était appuyé au chambranle de l'une des salles de bain et regardait Ben passer les doigts sur les panneaux de chêne.

— Aussi fascinant que cela puisse être, nous devons partir.

— Attends, viens.

Il ouvrit la marche jusqu'au rez-de-chaussée, puis à la lumière du jour et au coin de la demeure où ils découvrirent le ruisseau qu'ils avaient traversé au passage à gué. Cela offrait désormais une barrière naturelle entre les jardins et les abords des collines rocheuses. Il y avait un pont en dalles de pierre que Ben traversa. Il se tint au pied de la colline, contemplant la marque du passage de moutons à travers les fougères. Il retira sa veste de costume et se débarrassa de sa cravate

avant de les laisser tomber au sol. Vingt minutes plus tard, il était au sommet, assis sur les rochers, humant l'odeur caractéristique des fougères sous le soleil chaud. Il baissa les yeux sur la maison et le jardin abandonné, et se sentit, pour la première fois de sa vie, véritablement chez lui.

Chapitre Vingt-trois

Ben s'allongea sur le granit chaud et se délecta des rayons du soleil sur son visage. Il défit encore quelques boutons de sa chemise et écarta les doigts sur les rochers pour gratter paresseusement le lichen. Durant sa formation, il avait passé plusieurs années dans ces tourbières, au camp de Okehampton, il supposa donc qu'il était normal qu'il s'y sente chez lui. Il y avait pourtant autre chose, un détail concernant la maison, peut-être, qui faisait remonter des sentiments profondément enfouis en lui. Il sentit la présence de Nikolas et plissa les yeux pour le voir s'asseoir à côté de lui. Il s'était changé et avait passé un vieux jean et le tee-shirt qu'il portait la veille. Il s'allongea à côté, se protégeant les yeux du soleil. Ses bras commençaient à prendre une teinte marron sans passer par le rouge d'abord, une capacité que seuls ces Nordiques blonds aux yeux marrons avaient. Ben se raidit sous ce silence orageux, mais décida de faire le premier pas vers la réconciliation. Se disputer avec Nikolas n'avait rien de très plaisant.

— Je suis désolé. C'est juste que je la voulais. J'ai pas une seule photo de toi, dit-il en la sortant pour lui tendre.

Nikolas ne la prit pas. À la place, une main vint se poser sur le ventre de Ben, son pouce jouant paresseusement avec un bouton.

— Je n'aurais pas dû y aller. C'était une erreur. Tout s'est écroulé autour de moi, Benjamin, et le panache de poussière t'étouffe. Garde la photo si tu la veux tant, mais tu dois me promettre une chose. Tu dois me promettre que peu importe ce qu'il adviendra à l'avenir, tu la regarderas et tu sauras que c'est le vrai moi. Si tu me fais cette promesse, elle est à toi.

Ben étudia les yeux familiers et à la fois étrangement inconnus de cet adolescent qui le fixait et il hocha la tête.

Nikolas se rallongea sur les rochers et contempla le ciel.

— Je suis fatigué de tout cela, souffla-t-il sans développer davantage.

Ben se sentit apaisé, au bord d'une gigantesque falaise. Derrière lui, le passé s'étendait sous les nuages menaçants de Nikolas. Devant lui, le futur lui faisait face dans la vallée baignée de soleil. Il ne savait cependant pas comment aider Nikolas à traverser pour le mener en lieu sûr. Il sentit une vague de découragement s'abattre sur lui jusqu'à ce que Nikolas parle, davantage sur le ton de la conversation.

— Cette propriété n'a pas d'écuries.

Il se rassit et posa le menton sur une main en contemplant les vastes étendues de tourbe autour d'eux.

— Mais les balades seraient superbes, poursuivit-il.

Ben ne dit rien, mais une pointe d'espoir étira le coin de ses lèvres. Il s'imagina Nikolas sur son cheval, cheveux au vent, sauvage, et fut parcouru d'un frisson de désir si puissant qu'il dut s'asseoir pour dissimuler l'évidence.

— La maison tout entière n'a probablement pas l'électricité. Mais les cheminées semblaient très solides.

Ben voyait désormais Nikolas nu, à la lumière d'un feu, et il se tourna en souriant.

— Rien que l'idée du trajet pour aller à Londres en partant d'ici est ridicule. Impossible.

Il pensa à son amant, enfermé ici durant un hiver typique du Dartmoor, de la neige partout, incapable de s'éloigner de lui et il ne put réprimer un petit rire. Nikolas le regarda alors.

— C'est celle que tu veux, conclut-il avant de détourner les yeux. Je pourrais te rappeler les termes de notre arrangement et dire qu'elle ne figurait pas sur la liste et qu'elle ne compte donc pas.

Il se tourna à nouveau vers Ben pour l'observer un long moment.

— Elle n'est peut-être pas à vendre, lança-t-il encore avant de soupirer. Mais nous pouvons mener notre petite enquête.

Ben se sentit alors coupable, comme s'il forçait Nikolas à faire une chose qu'il ne voulait pas sur la base d'une fausse promesse. Il se tourna et découvrit encore une fois ces yeux sombres qui le fixaient depuis très loin. Le vent se prit dans les cheveux mi-longs de Nik et celui-ci y passa distraitement les doigts. Puis il ferma les yeux et pencha la tête vers le soleil.

— Tu avais raison, Ben. Tu as réellement bon goût.

Ben devait bien le reconnaître : voyant scintiller ces cheveux blonds, c'était vrai. Il se contorsionna un peu et s'allongea, la tête sur les cuisses de Nikolas.

Par automatisme, la main de Nikolas se posa dessus et il fit glisser ses doigts dans ses cheveux. C'était un moment rare et précieux d'intimité qu'ils n'avaient jamais vraiment expérimenté auparavant et d'autant plus bienvenu après leur dispute récente. Leur relation avait commencé par des rapports sexuels irréfléchis et ne s'était jamais développée en suivant des schémas normaux d'exploration lente, à la familiarité croissante. Ils semblaient remonter jusqu'à un début qui se trouvait également être, d'une certaine manière, une destination. Ils n'avaient jamais eu de rendez-vous ou n'étaient jamais allés au restaurant autre que ceux des hôtels où ils s'étaient envoyés en l'air. Ils n'étaient jamais partis en vacances ensemble. Ils ne s'étaient jamais tenu la main en public. Ils n'avaient jamais fait les boutiques

ensemble, n'avaient aucun ami en commun et, quelque part, ils se connaissaient peu l'un l'autre ; enfin Ben connaissait peu Nikolas. Il avait été affolé d'apprendre que Nikolas en savait davantage sur son enfance que lui-même. Il leva les yeux vers ce denier sans s'étonner de le découvrir absorbé par le mouvement de ses doigts dans ses cheveux.

— Je crois que je suis déjà venu.

— En latin, on appelle cela *genius loci*, l'esprit du lieu, acquiesça Nikolas. Moi aussi je l'ai ressenti dans différents endroits. Tu l'as senti dès que tu as vu la maison, je l'ai remarqué.

— Est-ce que tu viens volontairement de me dire quelque chose sur toi ?

— Je dois me ramollir, admit-il en souriant. Peut-être que c'est cet endroit. Peut-être que c'est ta seule présence, à l'endroit où tu te trouves.

Ben ne pouvait feindre ignorer ce dont Nikolas parlait. Il était allongé sur ses cuisses, après tout. Il se tourna vers le renflement du jean et le déboutonna, libérant ainsi son érection. Elle était étonnamment belle et naturelle à la lumière vive du soleil. Nikolas s'allongea avec un grognement, comme si la sensation du soleil et du vent sur son érection était douloureuse, mais il souffla un juron de plaisir quand Ben prit le membre au fond de sa gorge. Il savait que Nikolas adorait cela ; c'était une confession qu'il avait réussi à lui arracher, alors il s'était récemment entraîné… de nombreuses fois. Et il devenait plutôt doué. Presque trop. Dans un cri rauque, Nikolas jouit, cherchant à tâtons une prise dans les cheveux de Ben, agité d'une secousse violente, fruit de son orgasme. Quand il put de nouveau respirer, il retomba sur les rochers. Ben laissa le membre qui se détendait déjà glisser de ses lèvres, se hissa jusqu'à la bouche de Nikolas et le nourrit de sa propre semence, amusé par sa réaction outrée et la quantité de fluide sur leur visage. Pourtant, Nikolas semblait d'humeur à n'être ennuyé par rien de ce qu'il ferait… peut-être étaient-ce là des excuses pour sa colère passée. Il le retourna sur le dos et veilla à lui rendre les deux faveurs qu'il venait de recevoir.

Quand ils revinrent à la maison, ils étaient tous deux un peu plus qu'ébouriffés. Ben retira ce qu'il lui restait de costume et enfila lui aussi un jean. Il s'assit sur le hayon du véhicule, pieds nus, les genoux remontés sur sa poitrine, les bras autour des jambes et contempla simplement la demeure. Il entendit une faible exclamation venant de Nikolas et tourna paresseusement vers lui des yeux verts interrogateurs. Nikolas secoua la tête, regarda le sol, releva la tête et lança contre toute attente :

— Tu n'as vraiment aucune idée de ton extraordinaire beauté, n'est-ce pas ?

Un sourire gêné et flatté traversa le visage de Ben avant qu'il puisse

le cacher. Nikolas vint s'asseoir à côté de lui et ils regardèrent ensemble la maison, dans un silence agréable.

Après un moment, et avec un rapide coup d'œil pour évaluer les réactions possibles à sa question, Ben demanda avec hésitation :

— Tu as… ? Je veux dire, est-ce que, quand tu étais… ? Avec combien d'hommes as-tu couché ?

Nikolas tourna la tête et l'observa un long moment avant de répondre.

— Au sens où tu l'entends, tu étais le premier.

— Au sens où je l'entends ? répéta Ben en soutenant son regard. Ça veut dire quoi, ça ?

— Cela veut dire beaucoup de choses, mais avec de la chance, c'est précisément ce que tu voulais entendre. Je n'ai jamais réellement embrassé d'autre homme et tu es le seul à qui j'ai véritablement voulu me donner. Mais je suppose qu'il te faudra bien plus longtemps pour me parler de tes anciens amants, et maintenant que tu as indélicatement amené le sujet, je suis finalement curieux. Avec combien d'hommes as-tu couché, Ben ?

Ben pinça les lèvres et secoua la tête, comme s'il hésitait à admettre le chiffre réel, mais il cessa de plaisanter et répondit avec un sourire en coin.

— Je crois que ce soir-là, sur le billard, a été une première fois pour toi et moi.

— Sérieusement, Benjamin, s'exclama Nikolas, les yeux écarquillés, tu étais dans l'armée à seize ans et tu penses que je vais te croire…

— Contrairement à ce que tu as peut-être lu, cher ami, les soldats ne se grimpent pas dessus à la moindre tranchée. J'admets qu'on ait pu me masturber une ou deux fois dans la douche, surtout des paras, bien sûr, on le sait tous… D'un autre côté, il arrivait de temps en temps qu'un marine passe par là, mais on nous a toujours dit que c'était compulsif chez eux.

— Arrête d'essayer d'être drôle et réponds-moi sincèrement… la première fois, à la maison, était vraiment ta *première* fois ?

— Oui, répondit Ben en retrouvant son sérieux.

— Incroyable.

— J'ai été étonné de savoir quoi faire, en fait.

— Il ne me semble pas que tu aies rencontré quelque difficulté pendant l'acte.

— Non, mais j'avais eu quelques semaines pour y penser.

Nikolas tourna lentement la tête, incrédule.

— Tu pensais à… avant ce week-end-là ? Avec… moi ?

— Allez quoi, s'exclama Ben. Tu t'es vu ? Et cet entretien à Londres ? À me poser toutes ces questions avec ta voix ? Tu dis que tu as eu l'impression de tomber, moi j'ai failli décoller. J'avais tellement

le barreau que j'ai dû enlever ma veste pour la poser sur mes cuisses.

— Seigneur, je m'en souviens, s'exclama Nikolas en riant. J'ai passé le reste de l'entretien à espérer que tu enlèves aussi ta chemise.

Ils se regardèrent dans les yeux et Ben dit calmement :

— C'était le destin, Nik, tu le sais. Tu peux rationaliser tout ce que tu veux, mais tout nous a poussés vers cet endroit, l'un vers l'autre.

Nikolas posa son regard sur le manoir, les tourbières et les corbeaux qui tournaient autour des immenses sapins, près de la rivière.

— Je ne crois pas au destin. Nous forgeons notre propre devenir par le sacrifice et la souffrance, déclara-t-il avant de tapoter la cuisse de Ben pour adoucir ses paroles et sourire. Mais je ne nie pas qu'avec toi, j'ai envie d'être convaincu par ta vision du monde. Viens. Il me reste une journée pour commettre l'adultère avec toi, nous ne devrions pas gâcher cette occasion.

— On pourrait rester ici, proposa Ben, amusé. Ce serait un peu comme camper ?

Un rire ironique accueillit cette idée.

— Tu ne me plais pas à ce point-là.

Ils quittèrent la propriété et quand ils revinrent enfin sur une route digne de ce nom, ce fut comme émerger d'un rêve et Ben se retourna justement, un peu inquiet.

— Et si on arrive pas à la retrouver ? Et si elle était pas…

— Si tu finis cette phrase par « vraiment réelle », tu peux descendre de la voiture et rentrer à pied.

Chapitre Vingt-quatre

Ils roulèrent vers le sud, en direction de la côte où se trouvait un hôtel dont Nikolas avait entendu parler mais qu'il n'avait jamais vu. Il était situé sur une île uniquement accessible à marée basse et, même dans ces moments, pas en voiture mais grâce à un énorme tracteur maritime envoyé sur le continent pour emmener les visiteurs et les ramener. Construit durant les années vingt, cet hôtel était un chef-d'œuvre de l'Art déco. Il avait récemment connu une restauration complète et offrait ce qu'il y avait de mieux pour les très riches. Il était d'une extraordinaire élégance et les suites portaient les noms des collines rocheuses du Dartmoor ; une touche tout à fait sympathique, reconnut Ben. Il avait déjà baptisé celle qui se trouvait derrière la maison la « Triqueànik », mais il ne lui avait pas encore dit.

Nikolas ne se donna même pas la peine de prendre deux chambres. Il semblait plus détendu et mieux dans sa peau que Ben ne l'avait jamais vu. Il portait même encore le vieux jean et son tee-shirt qu'il avait enfilés au manoir. Ben n'aurait jamais pu imaginer Sir Nikolas Mikkelsen être vu en public sans un costume impeccable. Bien sûr, le fait de ne prendre qu'une chambre pouvait s'expliquer par leur prix de sept cents livres la nuit, mais il lui accorda le bénéfice du doute et attribua son audace au nouveau Nikolas, une version améliorée qui émergeait sous sa tutelle.

La vue depuis la suite, la mer calme et les vagues s'écrasant sur les rochers en dessous, valait presque les sept cents livres. Le mobilier et les touches de décoration élégantes valaient presque également le prix de la nuit. En tout cas le lit, oui. Nikolas commença à déshabiller Ben dès que le bagagiste leur apporta leurs sacs.

— Tu te rends bien compte que j'ai pas mangé de véritable repas depuis le petit-déjeuner ? fit Ben en lui saisissant les poignets.

Nikolas sourit malicieusement et se dégagea.

— Alors j'ai une excellente suggestion concernant ce que tu pourrais te mettre sous la dent.

— Ça ne compte pas comme un vrai repas, répondit Ben en baissant les yeux. Je te l'ai déjà expliqué plein de fois.

Nikolas eut alors un de ces rares sourires francs et larges.

— Il faut donc une démonstration pratique. De toute évidence, j'apprends lentement.

— Crois-moi, insista Ben en se dirigeant vers le menu du room service, j'ai tellement faim que tu n'as pas vraiment envie d'avoir ton

petit oiseau entre mes dents pour l'instant. Je commande de la vraie nourriture et tu vas manger, toi aussi.

Nikolas sembla se résigner face à son destin, mais y mit une condition en se rendant sur le balcon pour fumer.

— Pas de viande. Je ne mange pas de viande.

Ben continua de ricaner durant toute la commande qu'il passa et qui revint à plus de deux cents livres. Ils avaient presque déjà dépensé mille livres et aucun d'eux ne s'était encore assis. Il décida alors qu'il était très amoureux de Sir Nikolas Mikkelsen et sortit sur le balcon pour lui dire. Nikolas était adossé au muret qui l'entourait. L'hôtel était rond, chaque balcon pointant dans sa propre direction et ainsi parfaitement privé. Ben ne put avoir un aperçu du muret de la suite adjacente qu'en sautant sur le sien et en se penchant autant qu'il le pouvait. Il se retourna pour commenter cette vue et découvrit Nikolas les yeux rivés sur lui, pâle.

— Descends. S'il te plaît.

Ben sauta pour descendre et s'assit dessus à la place. Nikolas déglutit et jeta un œil aux rochers en contrebas.

— Je ne savais pas que tu avais le vertige.

— Imbécile de gamin. Ce n'est pas le cas. J'avais peur que tu tombes. Il y a une énorme différence.

— C'est bon, Nik. Tu te souviens que j'étais dans les forces spéciales aériennes, hein ? Parfois, tu me traites comme…

— Je te traite comme… ? Je t'en prie, finis donc ce que tu allais dire. Oh, et n'oublie pas que j'ai payé sept cents livres pour la chambre dans laquelle tu t'amuses.

Nikolas vint s'asseoir à côté de lui, prouvant ainsi qu'il n'avait nullement le vertige, et lui souffla sa fumée au visage.

— Ah, mais je t'aurais bien allongé sur le sol de la vieille maison pour te baiser toute la nuit, gratuitement.

Nikolas ne put que rire tristement. Ben hocha la tête d'un air sage pour souligner la vérité de ses propos. C'était Nikolas qui aimait le luxe. Le seul réel plaisir de Ben, c'était sa moto. Ils restèrent assis à contempler la vue et attendirent l'arrivée du dîner. Après quelques minutes, Nikolas lança avec une pointe de mauvaise humeur :

— Tu devrais te mettre à fumer, Benjamin. Tu arrêterais peut-être de me lancer ces regards noirs.

Il tira une grande bouffée de cigarette, prit Ben par la nuque et l'embrassa, déversant la fumée entre eux. Ben ne savait pas s'il devait en rire ou le frapper. Heureusement, trop occupé à s'étouffer, il n'eut pas besoin de décider. Il dégagea sa tête de l'emprise de Nikolas et perdit ainsi l'équilibre. Il aurait pu basculer en arrière si Nikolas n'avait pas attrapé son bras. S'il avait estimé que celui-ci avait été pâle un peu plus tôt, il était désormais livide. Il baissa les yeux sur les

doigts entourant sa peau bronzée et vit que sa main tremblait.

— Hé, je vais bien. Je serais pas tombé. Les talents de fou, tu te souviens ?

Nikolas hocha la tête, mais il ne semblait plus vraiment avec lui.

— Mes réflexes ont apparemment été plus rapides. Ou je voulais peut-être davantage te rattraper.

Puis il sursauta et se retourna en un éclair. Ben sauta, les nerfs à vif après avoir failli tomber.

— Putain, qu'est-ce qui se passe, Nik ?

— Rien, répondit celui-ci en souriant, mais cela lui coûtait de toute évidence un effort considérable. Je crois que j'ai entendu le room service. Ne jure pas devant moi.

Il s'en tira avec ce mensonge évident car ils entendirent au même moment quelqu'un frapper discrètement à la porte. Ben alla réceptionner le repas, le laissant fumer sa cigarette.

Il ne pouvait pas se servir d'une autre chambre pour bluffer et le forcer à manger, puisqu'ils n'en avaient pas d'autres, mais étant donné qu'ils ne s'étaient pas encore envoyés en l'air, il avait une menace plus efficace encore. Cela serait un grand sacrifice de son côté, mais il était décidé. Il était noble à ce point. Nikolas mangea donc, très contrarié et douloureusement lentement, mais tout ce qu'il ingurgita était sain, alors Ben fut satisfait. Lui engloutit une tourte au bœuf et à la bière avec des frites, un crumble aux pommes et au Sharpham accompagné de sa crème anglaise et une pleine assiette de *shortbread* dans l'intervalle de temps qu'il fallut à Nikolas pour finir un pavé de saumon et une poignée d'asperges. Même alors, ce dernier s'avachit sur sa chaise en se plaignant d'avoir trop mangé. Il regarda soudain sa montre.

— C'est marée basse. Allons marcher sur la plage pour digérer.

L'hôtel était pourvu d'escaliers menant à une plage privée que la marée basse révélait, sur la majeure partie du rivage ouest. La mer avait laissé le sable brillant et cristallin à la lumière du petit matin. En voyant Nikolas retirer ses chaussures bateaux et remonter son jean, Ben n'arrivait pas à croire à cette transformation de l'homme avec qui il était parti de Londres seulement un jour plus tôt. Quelque part entre la veille et ce moment, Nikolas avait mué, se débarrassant de toutes ces années de précaution. Sa frange longue voletait devant ses yeux. Les mains enfouies dans les poches de son vieux jean, la mer lui léchant ses chevilles, il ressemblait à nouveau au garçon sur la photo.

— Tu sais nager ? demanda Ben en venant derrière lui.

— Je suis danois, Ben, s'esclaffa Nikolas, ou l'avais-tu oublié ? Nous naissons dans les eaux de la mer et elle nous appelle toute notre vie.

— OK, le Viking, alors tu vois cette bouée, là-bas ? Tu penses que tu peux me battre si on fait la course ? On va jusque là-bas et on revient.

— Oui. Bien sûr.

— Alors ?

— Sérieusement, fit-il en se retournant, les sourcils froncés. Tu veux nager ? Maintenant ?

— … Dans les eaux de la mer, apparemment c'est dans ton sang. Bien sûr, si c'est trop froid, trop profond ou que tu as peur de tous les petits crabes…

Nikolas enleva son tee-shirt.

Ben l'imita.

— Que gagnerai-je, Benjamin, quand j'aurai inévitablement gagné ?

Ben fut amusé de cette réplique familière provenant d'un temps qui semblait bien antérieur à cinq mois.

— Aucune chance que ça arrive. Sur un cheval, je dis pas, tu es meilleur que moi, mais regarde-nous. Je vais gagner.

— D'accord, acquiesça Nikolas en haussant les épaules. Qu'est-ce que tu veux si tu gagnes ? Choisis n'importe quoi. Aucune importance… puisque cela n'arrivera pas.

— C'est moi qui m'occupe de l'appareil photo ce soir, et je pourrai prendre ce que je veux.

— Comme tu veux, accepta-t-il en haussant les épaules à nouveau.

Ben n'aimait pas la facilité avec laquelle il venait de consentir à cela et sa confiance parfaite en sa supériorité physique commença très légèrement à faiblir.

— Et si tu gagnes ?

— *Quand* j'aurai gagné.

— Si tu le dis. Alors ?

Nikolas plissa les yeux et réfléchit.

— Je veux régler cela… J'aurais le droit de fumer quand j'en ai envie et autant que je le veux sans que tu m'enquiquines constamment.

— Hé, c'est pas juste…

— Mais tu as dit que je n'allais pas gagner.

— OK. Marché conclu. Enfoiré. Donc, le premier revenu sur la plage ?

Ils déboutonnèrent leurs jeans, les firent glisser et les boxers suivirent. Puis ils se tournèrent et plongèrent nus dans les vagues. L'eau était glaçante. Ben remonta vite à la surface et se lança dans un long et puissant crawl. Il regarda derrière lui mais ne vit pas Nikolas. Puis il entendit un bruit d'éclaboussement devant lui et fit volte-face pour découvrir une tête blonde émerger des eaux grises agitées, avec au moins la longueur d'un corps d'avance. Il jura, incrédule, mais commença à nager avec puissance, les muscles de son corps fin et très bien entretenu tranchant aisément les flots. Il se trouva pourtant manquer un peu d'air à mesure que la mer devenait plus brutale, loin

des pâtures du continent. Il tournait trop les épaules quand il devait respirer. Ses instructeurs lui avaient toujours crié *Gardez la tête baissée, Rider !* Il avala de l'eau mais continua d'avancer. La bouée était à environ six mètres. Abasourdi, il vit que Nikolas l'avait déjà atteinte et que cette enflure s'était arrêtée, une main dessus, et l'attendait. Ben l'avait presque rattrapé quand il disparut sous l'eau et reparut une nouvelle fois devant lui, en route pour regagner la plage. Il ne semblait même pas faire le moindre effort. La densité des muscles de Ben jouait en réalité contre lui désormais, tout comme l'énorme repas qu'il venait d'engloutir. Il se sentait lourd dans l'eau, son physique incroyable inutile dans cet environnement dégoulinant. Nikolas, bien plus fin et plus léger, fendait l'eau sans même sembler avoir besoin de respirer. Il avait le geste parfait : lent, les épaules en permanence parallèle à la surface. Il ne gaspillait pas le moindre effort. La respiration de Ben avait commencé à se faire lourde, mais il savait qu'il était plus fort et plus en forme que Nikolas… et douze ans plus jeune ! Et soldat ! Nikolas était un diplomate, bon sang ! Il avait passé sa vie derrière un foutu…

Nikolas avait gagné.

Il avait atteint la plage et sortait de l'eau, tel un dieu des mers pâle daignant accorder la grâce de sa présence à ce royaume mortel fait d'air. Il se pencha sur ses vêtements et y chercha quelque chose. Quand Ben atteignit le rivage, il était assis, nu sur le sable et fumait. Il ne le regarda pas mais plissa les yeux et contempla tendrement sa cigarette avant de prendre une longue, longue bouffée pour emplir ses poumons. Il la souffla en direction de Ben qui était à genoux au bord des vagues. Celui-ci ne s'était pas attendu à perdre. Il ne lui était jamais venu à l'esprit que cela puisse arriver. Sinon il n'aurait jamais pris le pari. Nikolas l'observa attentivement. Puis il regarda encore une fois la cigarette et l'écrasa dans le sable humide, la réduisant à un petit tas.

— Voilà, j'ai arrêté pour toi.

Ben le regarda, confus. Nikolas haussa négligemment les épaules et se leva. Il vint ensuite à lui et tendit la main.

— Grand nigaud. J'aimais bien fumer… mais toi, d'un autre côté…, poursuivit-il en baissant les yeux sur Ben, nu dans les vagues, ses longs cheveux en pétard raidis par le sel, le vent, l'eau et il soupira tristement. Toi, je *t'adore*.

Ben était bien trop sous le choc de ces mots pour faire autre chose que rester là, debout, pendant que Nikolas le séchait avec un des tee-shirts et l'habillait. Lui semblait d'ailleurs s'amuser de cet air confus qu'il amplifia en complimentant sérieusement son excellente technique à la nage tandis qu'ils remontaient à l'hôtel pour regagner leur suite.

Chapitre Vingt-cinq

Cette nuit-là, quelque chose fut différent. Les mots avaient été dits et cela changeait tout. Ben se demanda si ce n'était pas son usage imparfait de l'anglais qui avait mené Nikolas à l'emploi de ce mot : *adorer*. Mais il savait que ce n'était pas le cas. Il avait tout à fait volontairement choisi ce mot. Et il sembla à Ben qu'il contenait bien plus qu'un simple amour. Il adorait Nikolas, mais ne l'aurait jamais dit parce qu'il se serait alors senti faible et légèrement désespéré. L'adoration était l'émotion qu'il reliait le plus étroitement au pouvoir, impossible de les séparer. Il avait rarement admis à voix haute que Nikolas avait tout le pouvoir dans leur relation (l'âge, l'intelligence, l'argent, le réseau, la sophistication). Cependant, quand il s'avouait à lui-même l'adorer, c'était sincère et conscient. Nikolas, lui, l'avait dit à haute voix. *L'adoration*. Ben fut sidéré quand il se rendit compte de ce que disait Nikolas dans cette incroyable déclaration. Le pouvoir était entre *ses* mains. Nikolas était vulnérable et désespéré, il avait désespérément besoin de lui. Jusque-là, toute leur relation était basée sur la supériorité innée de Nikolas et la conscience de Ben concernant ce fait : le chauffeur payé en nature. Il le pensait encore le matin même. Mais désormais, après une telle déclaration sur une plage balayée par le vent, tout avait changé.

Il déshabilla Nikolas avec un profond respect, fit glisser le tee-shirt humide de ses épaules et le jean de ses jambes collantes de sel. Tous deux avaient déjà une érection, anticipant la suite. Ils s'embrassèrent, debout, leurs sexes serrés l'un contre l'autre, se disputant un duel. Ben les prit tous les deux dans sa main et les caressa. Nikolas et lui se cambrèrent en même temps, gémissant de plaisir avant de rire et s'embrasser de nouveau. La peau de Nik avait un goût de paradis : froide et salée. Elle demandait à être léchée, les doigts dans ses cheveux tandis qu'ils se pressaient et se tiraient l'un contre l'autre. La main de Ben glissait désormais à cause du liquide préséminal qu'ils avaient tous deux produit. Il emmena Nikolas vers le lit et le fit s'y asseoir avant de l'embrasser encore une fois et le retourner. Nikolas se retrouva étendu sur le ventre, une cuisse mince relevée, exposant tout ce qu'il y avait à voir pour le plus grand plaisir de Ben. Il se pencha et y goûta, le léchant durant un long moment en se délectant du désir et du plaisir qu'il entendait provenir de son partenaire aux murmures d'habitude incohérents. Quand il fut prêt, il posa les mains sur les fesses de Nikolas et les écarta pour l'ouvrir afin de présenter son gland

contre cette peau d'un rose plus foncé. Une goutte de liquide préséminal apparut en se reflétant sur cette peau sombre. Avec un grognement, il y fit glisser un pouce. Nikolas se souleva du lit et s'exclama enfin plus brutalement.

— Benjamin, je ne vais pas me briser. Baise-moi, pour l'amour de Dieu.

Ben poussa un long gémissement, s'abandonnant pleinement à ce *baise-moi* déformé et poussa d'un coup et profondément avant de s'immobiliser, son corps puissant tendu, presque animal sur celui de Nikolas, mince. Pour la première fois, avec ce terme d'adoration qui se propageait en lui comme une vague de chaleur, il ne se sentit pas dans la peau d'un servant accordant une faveur à son maître. Il sut alors qu'il ne verrait plus jamais leur relation de la même façon. Pour la première fois, il savait où se placer vis-à-vis de Nikolas. Il était adoré. Il s'appuya sur ces épaules pâles et commença à plonger et ressortir, se soulever et se baisser. Il remonta la cuisse de Nikolas, dénicha un meilleur accès et trouva l'endroit qui fait hurler chaque homme, qui les fait douter que quelque chose, que *cela* puisse être si bon. Nikolas ne faisait pas exception. L'entrejambe contre les draps, les cuisses écartées, il passa une main en arrière et enfonça ses doigts dans la cuisse de Ben, cherchant à grand-peine une langue pour exprimer un tel plaisir.

Ben se pencha davantage sur son dos et souffla dans ses cheveux encore humides.

— Jouis avec moi.

Il plaça les mains sous ses hanches, le releva davantage, le tira contre lui, désireux d'en avoir toujours plus, et il le chevaucha férocement, les yeux fermés, concentré sur leurs deux plaisirs pour s'assurer qu'ils termineraient en même temps. Il se sentit jouir, sans pouvoir se retenir plus longtemps, glissa ses mains sous Nikolas et trouva le membre dur et glissant. Dès qu'il le toucha, il se perdit dans son propre orgasme, frissonnant en sentant ses doigts trempés pendant que Nikolas, arc-bouté, se répandait sous lui, alangui, profondément épuisé. Pendant un instant, Ben pensa que son cœur était en train d'éclater. Puis il réalisa qu'ils avaient laissé les portes du balcon ouvertes et le son qui lui parvint fut celui des vagues de la marée montante, sur les rochers. C'était incroyablement apaisant pour son cœur qui retrouva lentement un rythme normal. Il roula et retomba du dos de Nikolas avec un grognement en sentant l'air frais de la nuit frapper son membre mouillé. Il le laissa en travers de son pubis tandis que celui-ci tressaillait faiblement, luisant sous la lumière lunaire. Il avait une idée et attendit d'être certain que Nikolas soit endormi.

Il glissa furtivement du lit et fouilla dans le sac de celui-ci jusqu'à trouver son téléphone. Bien sûr, il avait perdu le pari, mais Nikolas

avait triché en étant un *Jörmungandr* des légendes nordiques. Il avait toujours pensé que ses yeux étaient presque surhumains par leur beauté, il savait désormais pourquoi. Il revint sur le lit avec autant de précautions et s'apprêtait à prendre des photos intéressantes quand Nikolas lui prit très simplement des mains le téléphone qu'il mit sous lui.

— Pas de photos.

— C'est pas juste étant donné…, protesta Ben en boudant.

— Juste ou non, pas de photos. J'ai réussi à vivre comme membre secondaire de la famille royale durant dix ans et à éviter d'avoir ma tête dans les journaux ou les magazines. Je ne vais pas commencer maintenant.

— Ce n'était pas sur ta tête que j'allais le braquer.

Nikolas tourna la tête pour regarder Ben, assis en tailleur à côté de lui.

— Sérieusement. Tu allais prendre une photo de mon derrière, et tu pensais que je resterais allongé sans rien faire ?

— Je sais pas, tu veux ?

— Pas de visage ?

— Pas de visage.

Avec un haussement d'épaules, Nikolas lui jeta le téléphone en murmurant :

— Je me demande si on me reconnaîtrait aussi bien avec ces photos.

Ben était trop occupé à se faire plaisir pour comprendre quoi que ce soit de cette étrange pensée. Quand il se fut assez amusé et que Nikolas se lassa de servir de jouet et d'expérience, ils restèrent allongés côte à côte sur le lit, profitant simplement d'être là, rassasiés, à regarder le jeu d'ombres et de lumière sur leur peau et écouter le chant hypnotique des vagues.

— Où as-tu appris à nager comme ça ? Je te connais depuis des années et la seule eau où je t'ai vu, c'était celle de la douche. Quand avais-tu le temps d'aller t'entraîner en douce ?

— J'avais l'habitude de nager plus d'un kilomètre chaque matin avant le petit-déjeuner, quand j'étais petit. Je gagnais toujours, conclut-il en souriant à l'évocation de ce souvenir intime.

— Avec qui tu faisais la course ?

Son visage se referma.

— Oh, les enfants du village.

Cela sonnait faux, même pour Ben qui n'avait pas appris à nager avant d'être lancé dans un lac pendant son premier jour au camp d'entraînement pour mineurs. Il ne pouvait pas s'imaginer un seul village où les enfants auraient le temps de nager comme cela, chaque jour, avant l'école.

Il se contorsionna pour récupérer sa veste au sol et sortit la photo de

Nikolas, jeune garçon. Celui-ci y jeta un bref regard qu'il détourna rapidement, impassible.

— Range-la, s'il te plaît, Ben. Je t'ai autorisé à la garder, mais je n'aime pas la voir.

— Elle date de quand tu nageais ?

— Dans la mer ? Non. J'ai arrêté quand j'avais dix ans. Je n'en ai plus eu envie.

— On devrait dormir, souffla Ben en la remettant à contrecœur dans sa poche. Retour à Londres, demain. Kate part à huit heures, donc on devrait être de retour peu de temps après. Je ne fais pas confiance à Radulf pour rester seul.

— Tu sais ce que veut dire son nom ?

— Il veut dire quelque chose ? s'exclama-t-il en tournant la tête, surpris. En danois ?

— Bien sûr. Cela veut dire *loup de la maison*. Quand je l'ai vu, je pense qu'il m'a eu en se faisant passer pour un gentil chien prenant soin des humains. Mais je pense qu'il voit plutôt cela en termes d'invasion domestique.

— Loup de la maison.

— Tu recommences à penser très fort, Ben. Cette maison n'est peut-être pas à vendre.

— Elle l'est. C'est…

— Le destin ? Tu es très étrange, Ben Rider. L'ai-je déjà dit ?

Ben tendit une main qu'il posa sur le ventre de Nikolas.

— Est-ce que tu es heureux ?

— Heureux ? répéta celui-ci en le regardant avec une expression neutre.

— Oui. C'est une émotion, Nikolas. Elle te fait sourire… même à des répliques de petits cons comme celle-là !

Nikolas pouffa faiblement de rire, mais sembla réfléchir à la question.

— Certaines personnes ne portent pas en elles la capacité d'être heureux, je crois.

Ben se tourna et s'allongea sur lui en prenant son menton dans une main ferme.

— Ce garçon sur la photo était heureux, Nik. Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

Nikolas écarta sa main. Il sourit d'un sourire sinistre et se mit à rire. C'était la chose la plus triste que Ben avait jamais entendue. Il posa la tête sur sa poitrine et se trouva profondément soulagé quand des doigts vinrent jouer avec ses cheveux emmêlés par le sel. Le rire amer cessa et ils finirent par s'endormir au son apaisant de la mer.

***

Quand Nikolas s'éveilla, Ben était toujours allongé sur lui, réveillé, et le regardait attentivement. Il vit son amant prendre conscience de leur environnement : l'éclatante lumière du soleil qui inondait la pièce, son corps à quelques centimètres, leurs érections palpitant entre eux. Puis il le vit sourire sincèrement et s'étirer avec un plaisir manifeste avant de finir de s'éveiller. Les lèvres de Ben s'étirèrent en un sourire malicieux et il reposa la tête sur cette poitrine. Certaines personnes avaient simplement besoin qu'on leur apprenne comment reconnaître le bonheur quand elles le détenaient. Nikolas apprenait.

Il avait de toute évidence sa propre idée de ce qui le rendrait heureux. Il fit rouler Ben sur le dos et descendit plus bas dans le lit. Expectatif, Ben gémit. Ce n'était pas quelque chose que Nikolas faisait très souvent et c'était un sujet délicat entre eux. S'il ne faisait même qu'effleurer la tête de celui-ci avec sa main, alors celui-ci s'arrêtait immédiatement, mais il avait parfois envie, et cela semblait être le cas ce matin-là. Ben se releva sur ses coudes et le regarda dessiner des cercles autour de son gland glissant. Il serra les mâchoires, presque submergé par l'envie de prendre sa tête et le forcer. Il se demanda s'il pourrait se permettre une légère caresse, sur sa nuque ou dans ses cheveux, mais décida de ne pas prendre le risque. Il se réjouit d'avoir résisté quand Nikolas se pencha davantage et lécha un grand coup toute la longueur de son membre, de la base à son extrémité, et poussa sa langue dans la fente. Il recommença, encore et encore, des vagues de plaisir se répandant dans les bourses de Ben qui se hissa haut, le corps contracté, avide. Il se cambra, aussi tendu qu'un arc, son sexe dans l'encoche et prêt à être décoché. Cette fois, quand la langue de Nikolas arriva au sommet, il l'enveloppa du reste de sa bouche. Ben ne pouvait plus se retenir. Il largua, cordée après cordée, son fluide chaud dans la bouche de Nikolas. Celui-ci avala tout en tenant doucement son gland ; presque révérencieusement, jusqu'à ce que Ben retombe mollement sur le lit.

Il remonta au même niveau que le visage de Ben et le contempla un moment, puis, avec détermination, il le tourna et le prit, soulageant son propre désir avec bien moins de délicatesse. Il n'avait aucun scrupule à maintenir la tête de Ben baissée ou lui tirer les cheveux. Il semblait savoir qu'il n'existait rien qu'il ne pouvait faire à ce corps masculin se trouvant sous lui, rien que ses muscles d'homme accablaient, que sa force d'homme pouvait menacer, que sa brutalité pouvait pénétrer trop profondément. Là, homme sur homme, il pouvait libérer une certaine fureur qu'il gardait autrement contenue, enfermée à double tour, cachée. Parfois, quand il le prenait avec autant de force, autant de violence, Ben se demandait s'il était la soupape de sécurité qui permettait à Nikolas de supporter son évasion d'un monde plus étroit.

Cet acte fut si primitif qu'il les épuisa tous deux. Ils se rendormirent, le sexe de Nikolas encore dans le corps de Ben, son corps fin drapé autour de cette silhouette sculptée. S'endormir ainsi mêlés, collants et comblés était toujours agréable. Se réveiller de la même manière rendait Nikolas grognon. Il n'aimait pas être aussi débauché et n'aimait pas que Ben se moque de lui en décollant leurs chairs. À grands pas, il alla prendre une douche, laissant Ben, nu, errer vers le balcon. Il s'étira contre le mur, la pierre lui brûlant presque la peau, ravivant son bronzage afghan considérablement éclairci.

Nikolas sortit de la douche et le vit. Il hésita, se mordit la lèvre, mais semblait incapable de se retenir.

— Ne bascule pas.

— OK, acquiesça Ben, amusé. J'allais le faire, mais merci… maintenant ça n'arrivera pas.

Quand Nikolas vint sur le balcon, il était vêtu d'un pantalon de toile large retroussé sur ses pieds nus et d'un vieux tee-shirt. Il s'assit et mit les pieds sur la table, croisant les chevilles nonchalamment.

— Je vais commander le petit-déjeuner. Ou plutôt, le déjeuner. Ta sélection habituelle d'animaux morts ?

— Tu commandes aussi…

— Oui, Benjamin. Ne t'inquiète pas, même moi j'ai faim après la course et nos ébats de cette nuit.

Ben sourit et tourna la tête pour regarder la mer. Aussitôt, il se tourna pour se faire griller le dos, tenté de faire semblant de glisser, mais il décida que cela ne serait pas si drôle s'il glissait vraiment. Quand Nikolas entendit la porte, il jeta une serviette sur le derrière de Ben et alla ouvrir à un jeune homme élégant qui poussait un chariot-repas. Celui-ci ne sembla pas le moins du monde gêné par l'état de la chambre ou le fait que son occupant avait un mannequin nu qui se faisait dorer sur le balcon. Nikolas lui donna un pourboire et ressortit pour manger. On ne savait comment, pendant la nuit, il avait été remplacé par une réplique ; un clone bien dans sa peau et détendu. Ben se décolla du mur et vint manger en nouant la serviette autour de sa taille. Même lui ne tenait pas à voir son membre pendant qu'il prenait le petit-déjeuner. Et c'était un superbe petit-déjeuner. Il prit le menu pour voir ce qu'il s'apprêtait à savourer et éclata de rire.

Quand Nikolas leva les yeux de son journal avec un regard interrogateur, il lui montra le livret.

— Je vais probablement manger la même chose que ta femme, ce week-end : saucisse naturelle du duché.

Chapitre Vingt-six

Ils prirent leur temps pour rentrer à Londres, s'arrêtant quand ils en avaient envie, déjeunant à nouveau à Windsor, juste avant de rejoindre le ballet lent des véhicules revenant en ville pour une semaine de travail. Ben ne pouvait s'empêcher de se sentir immensément chanceux. Il n'avait rien de prévu pour la semaine, si ce n'était remonter sa moto et profiter du corps de Nikolas aussi souvent qu'il lui permettrait. Que la vie était douce.

Il le savait, Nikolas, lui, aurait une semaine plus tumultueuse.

***

Le lundi, Nikolas redevint le Sir Nikolas Mikkelsen que Ben avait rencontré, impeccablement habillé et refermé sur lui-même. Il revint des bureaux de l'avocat calme mais silencieux. Ben lui prépara une tasse de thé. Il était anglais, et c'est ce qu'ils faisaient en temps de crise. Il n'y réfléchit pas en lui tendant une grande tasse avec quelques traces de doigts huileux à cause de sa moto, un sachet et une cuillère. Nikolas regarda l'offrande et sourit pour la première fois de la journée.

— Merci, Benjamin. C'est très attentionné de ta part.

— Alors ? Comment ça s'est passé ?

— Bien. Je crois. À l'amiable, comme on me l'avait demandé. Je crois avoir dit quelque chose concernant le fait qu'il existait des différences irréconciliables. Comme je n'ai pas écrit la phrase, je n'ai pas réussi à décider si cela signifiait que j'étais danois ou que j'aimais les hommes. C'était assez surréaliste. Nous n'avons eu aucun différend durant dix ans. Je crois que nous étions d'accord sur la plupart des points de notre arrangement. Nous étions même d'accord sur toi, ajouta-t-il avant de rire soudain.

— Sur moi ?

— Mmh. Un week-end, elle a dit que tu étais en réalité son jeune homme favori. Je ne pouvais qu'être d'accord avec elle. Enfin, c'est fait. Devrions-nous fêter cela ? À manger ou des galipettes ? Tu choisis… a priori, tu aimes autant l'un que l'autre.

Le lendemain, il y avait une très brève annonce manifestement préparée à l'avance dans les journaux sérieux. Si Nikolas la vit, il n'en parla pas en tout cas. En fin de semaine, cependant, dans le supplément, paraissait un article de fond du chroniqueur société titré ainsi : *L'ancienne favorite fait ça bien* accompagné d'une photo de Philipa avec en légende : *Lady Philipa en des temps plus heureux avec*

son labrador noir préféré, Bodger. L'article vantait les vertus des divorces à l'amiable. La photo avait été prise dans le bureau de Nikolas, à Barton Combe. Ben reconnut le fauteuil sur lequel était Philipa, il en avait vu de très près le cuir une ou deux fois. Il reconnut aussi le bureau au fond ; il s'était fait prendre dessus aussi. Plus important que tout le reste, il reconnut l'homme assis au bureau. Nikolas avait été photographié, très probablement par accident, au fond de la photo. Il avait la tête tournée vers la caméra comme si quelqu'un venait de dire quelque chose qui l'avait contrarié. Il écrivait, la main posée sur un carnet de chèques. C'était presque exactement la même pose que sur la photo que Ben avait de ses dix-sept ans. Le visage n'était cependant plus si jeune, si innocent, et paraissait furieux. Ben était à peu près sûr qu'il le serait à nouveau s'il voyait l'article. Il se demanda s'il ne devait pas tout simplement le cacher. Peut-être que Nikolas ne demanderait pas le supplément. Il regarda encore l'article en hésitant.

Et ce fut à ce moment-là qu'il le vit.

Tout ce qui avait cloché et l'avait turlupiné s'emboîta d'un coup. Il s'assit lourdement, envahi d'un sentiment de grand bouleversement. Puis il se leva d'un bond et se précipita dans la chambre pour fouiller dans un tiroir. Il sortit la photo de Nikolas âgé de dix-sept ans et s'assit sur le lit pour comparer les deux clichés. Le Nikolas de dix-sept ans était droitier. Le Nikolas de quarante-deux ans était gaucher… Ben le savait très bien, après tout, il avait profité de cette main gauche bien souvent. Alors, en pressentant toute la douleur qu'il savait bientôt arriver, il entendit un écho dans sa tête : *Alors je crois que la question que tu devrais poser n'est pas si Nikolas Mikkelsen est mon vrai nom, mais qui est vraiment Nikolas Mikkelsen.* Quelle que soit la personne que Nikolas était, ce n'était en tout cas manifestement pas le garçon de la photo. Mais ils étaient identiques à l'exception de ces mains droite et gauche. Ben se mordit la lèvre. Il savait ce que cela signifiait : le garçon sur la photo devait être le frère de Nikolas. Son jumeau. Alors il se posa cette question évidente : pourquoi Nikolas avait-il menti quand il avait trouvé la photo ? Pourquoi nier l'existence d'un frère ? Pourquoi ne pas dire sincèrement *Oh, c'est mon frère* ? Cela n'avait aucun sens.

Il leva les yeux ; Nikolas était appuyé au chambranle de la porte et le regardait. Il avait une expression de profonde tristesse.

Puis il se tourna et s'éloigna.

***

Ben trouva Nikolas dans la cuisine, penché sur le comptoir, lançant des friandises à Radulf qui les ignorait et les laisser rouler sur le carrelage, comme si être nourri ainsi était dégradant pour tous les

deux. Ben s'assit et étala les photos sur la table. Nikolas se tourna et le fixa.

— Si tu me forces à faire cela, Ben, alors tout s'effondrera entre nous.

— C'est des conneries. Arrête ton cinéma.

— Est-ce que tu comprends ce que je dis ? Ces choses ne doivent jamais être dites. Si tu m'y forces, ce sera la fin de tout.

— C'est bon, assieds-toi et raconte, OK ?

Nikolas s'assit et prit la photo du garçon dans ses mains.

— Voici Aleksey, mon frère. Mon frère jumeau, à l'évidence. Nous sommes nés en Russie, sur la côte, près de Saint-Pétersbourg. Notre père était un diplomate russe, notre mère était danoise. Pianiste, en fait. Quand Aleksey et moi sommes nés, elle a quitté notre père et est retournée chez ses parents au Danemark. Leur séparation ne s'est pas faite à l'amiable. Nous vivions dans la résidence d'été de mes grands-parents, sur les îles d'Ærø, ce qui explique mon accent danois particulier… ce que tu n'avais, bien sûr, pas remarqué. Enfin, quand nous avions dix ans, ma mère est morte et nous sommes allés vivre avec notre père en Russie. Nous déménagions souvent. Il est mort quand nous avions dix-sept ans… juste après cette photo ait été prise, en fait. J'ai décroché une place à l'université de Copenhague alors je suis retourné au Danemark, et Aleksey est resté en Russie. Je crois qu'il avait fini par aimer ce pays. J'ai rejoint le corps diplomatique après ma maîtrise. Je suis arrivé en Angleterre il y a dix ans et tu connais le reste.

— Et ton frère ?

— Il est mort. Un accident.

Il marqua une pause dans son récit froid, presque écrit, comme s'il refusait de le personnaliser, mais ajouta à contrecœur :

— Il est tombé d'un balcon, cela l'a tué.

— Oh merde ! Je suis tellement désolé, pas étonnant…

— C'était il y a longtemps.

— Alors pourquoi tous ces secrets ? Pourquoi tu ne m'as pas simplement dit que c'était ton frère, dès le début ? Pourquoi me laisser continuer à penser que c'était toi ? Et pourquoi cette sombre prophétie calamiteuse sur le fait de me le dire maintenant ?

Nikolas leva brièvement les yeux pour évaluer comment serait reçue la partie suivante du récit.

— Aleksey était un garçon très perturbé, Ben. Nous étions complètement différents, et pas seulement à propos de la main. Depuis très jeune, il était celui à qui personne ne pouvait dire non. Rien n'était trop haut ou trop loin pour lui, aucun cheval n'était trop puissant pour qu'il le monte, aucun courant assez fort pour qu'il n'y nage.

— Tu faisais la course avec Aleksey ?

— Oui, répondit Nikolas en souriant. Tous les matins entre les îles.

— Mais tu as dit que tu gagnais toujours.

Nikolas hésita un moment, puis haussa les épaules.

— J'ai menti. Je mens toujours, tu le sais. Aleksey gagnait. Il gagnait toujours. Il gagnait tout. Il ne supportait aucune défaite. Quand nous sommes allés vivre avec notre père, ils se disputaient souvent. C'était une période difficile. Je retournais au Danemark pour les vacances, mais Aleksey restait. Et quand notre père est mort, je suis retourné au Danemark pour de bon. À l'occasion, j'avais des nouvelles d'Aleksey par mes contacts en Russie. Il n'avait aucun mécanisme de contrôle, je crois, aucune connaissance de ce qui était bien ou mal. Il ne pouvait ou ne voulait pas qu'on lui apprenne ces choses-là, et il a fait de nombreuses choses terribles avant de mourir. Des choses que je ne voulais pas voir rendues publiques, étant donné ma position. J'avais espéré que sa mort l'enterrerait, lui et son histoire, pour de bon.

— Mais toi, alors ?

— Moi ? Je n'étais pas du tout comme Aleksey. Je préférais toujours la lecture à l'agitation. J'étais calme et je me contrôlais. Lui ne le faisait jamais. Il était comme l'océan dans la tempête : magnifique dans sa fureur. Tout le monde l'aimait. Ils *craignaient* Aleksey.

— Et toi ?

— Non. Mais Aleksey m'adorait. J'étais le cadet. Je crois qu'il me voyait comme son animal de compagnie. Il me traitait comme son acolyte dans son propre film d'aventure. S'il fallait voler des bateaux et prendre la mer, j'étais désigné d'office pour l'équipage. Une fois, il a volé une voiture et on est allés jusqu'en France. Je crois que nous avions huit ans. Mais il prenait toutes les punitions aussi. J'étais un étudiant moyen. Lui était brillant. Je travaillais le piano pendant des heures, lui avait à peine besoin de s'entraîner et il était toujours meilleur que moi. Quand nous sommes allés vivre en Russie, en quelques semaines il parlait couramment la langue. Il a dû m'apprendre, ajouta-t-il avec un soupir triste. Les jumeaux ne naissent pas toujours avec une moitié de ci, une moitié de cela. Je crois que nous étions plutôt un tiers, deux tiers.

Il prit soudain une inspiration vive et conclut.

— Enfin. Voilà toute l'histoire. J'ai des choses à faire. S'il te plaît, laisse-moi un moment.

Ben le regarda partir. Toute l'histoire ? Il n'avait entendu que des mensonges, des demi-vérités et des choses occultées. Il prit encore une fois la photo du garçon et étudia ce visage à la lumière de tout ce qu'il venait d'apprendre. Son expression pensive lui montrait de la joie et de l'innocence chez ce garçon qui peignait une coquille délicate. Ben savait ce qu'il voyait… *qui* il voyait. Nikolas avait dit la vérité la

première fois, quand Ben avait trouvé la photo. Ce garçon était bien Nikolas Mikkelsen : calme, réfléchi, studieux… mais *droitier*. Et le gaucher qui venait de quitter la pièce ? Ben devina qu'il venait de passer les quatre dernières années de sa vie à tomber amoureux d'Aleksey Mikkelsen qui, semblait-il, vivait désormais la vie de son frère jumeau…

Il dormait avec un parfait étranger.

Tout ce qu'il savait venait de lui être arraché. L'espace d'un instant gênant, il pensa qu'il allait pleurer. Tout, chaque mot, chaque fois qu'ils avaient couché ensemble, tout ce qu'ils avaient partagé, n'était que mensonge. Pourtant Nikolas, non, Aleksey, l'avait prévenu : *Si tu me forces à faire cela, Ben, alors tout s'effondrera entre nous*.

Ben prit les clés du Range Rover et roula, sans but, un moment avant de se rendre compte qu'il était arrivé à l'appartement de Kate. Elle était là et pensa a priori qu'il était venu la remercier d'avoir veillé sur le chien, jusqu'à ce qu'elle voie son visage. Elle le laissa entrer et le fit s'asseoir.

— Je veux t'engager.

— Je travaille déjà pour toi… enfin pour Sir Nikolas, mais…

— C'est juste moi. C'est à propos… de lui.

— OK… c'est biz…

— Qu'est-ce que tu sais de lui, déjà ?

— Seulement ce qui est dans sa bio, les trucs qu'il lui est arrivé de dire, répondit-elle en fronçant les sourcils. Danois, bien sûr. Maîtrise en russe et politique à l'université de Copenhague. Je sais qu'il a vécu un temps en Russie. Il a rejoint le corps diplomatique et est arrivé ici en tant que diplomate. Je n'ai jamais trop compris comment il était passé de ça à chef du département. Désolée, c'est à peu près tout.

— Tu peux mener l'enquête pour moi ? Tout. Par n'importe quel moyen.

Elle se tut un moment.

— C'est mon patron, Ben. Ça me met mal à l'aise.

— Il est plus que ça pour moi, mais tu l'avais probablement compris, maintenant.

— Je ne pense pas que tu veuilles faire ça, Ben.

— Si. Je le veux. Mais je ne veux pas vraiment que tu te concentres sur Nik. Il avait un frère : Aleksey. Des jumeaux. Concentre-toi sur lui. Ils sont nés en Russie, près de Saint-Pétersbourg. Tout ce que tu peux trouver.

Elle laissa échapper un bref soupir et acquiesça.

— OK, ça me convient mieux. Je pourrais en avoir pour un moment.

Ben acquiesça. Il avait dormi avec un imposteur durant quatre ans. Quelques semaines de plus ne feraient pas une grande différence, après tout. Pourtant si. Cette nuit-là, pour la deuxième fois depuis

qu'ils s'étaient rencontrés, Ben se tourna dans le lit. Il dit qu'il était fatigué. Nikolas se contenta de rire.

— Voilà, cela commence. Je vais dormir à côté.

Ils occupèrent des chambres séparées après cela et étaient glacialement polis l'un envers l'autre durant la journée. Le mercredi, Kate téléphona.

— *J'ai les infos.*

Ben regarda un instant l'appareil.

— Tu avais dit en avoir pour un moment.

— *Ça fait un moment… pour moi. De combien de temps tu pensais que j'aurais besoin ? Je suis blessée. Tu peux passer ?*

Une demi-heure plus tard, Ben était à son appartement. Elle avait l'ordinateur ouvert et le fit asseoir devant.

— OK, c'est une histoire bizarre, Ben. Compliquée. Alors, au début je n'ai trouvé aucune trace d'un Aleksey Mikkelsen. J'ai essayé Alexei et même Lyosha, son diminutif en russe. Rien. Mais ensuite, j'ai cherché Aleksey avec la date de naissance de Sir Nikolas, en Russie et je l'ai trouvé. Je te présente Aleksey *Primakov*, déclara-t-elle en cliquant sur une photo. Il a repris le nom de son père quand il avait dix-sept ans. Mais je m'avance.

Ben avait du mal à comprendre ce qu'elle disait puisque Nik le regardait depuis l'écran d'ordinateur. La photo semblait avoir été prise à un enterrement. Toutes les autres personnes baissaient les yeux, les mains jointes, mais Nikolas – non, il ne devait pas oublier – *Aleksey* lançait un regard provocateur à l'appareil, comme s'il mettait celui qui le tenait au défi de prendre cette photo. Il semblait plus jeune et plus en chair. Ben se concentra à nouveau sur ce que Kate disait.

— Donc deux garçons, nés en Russie, de Nina et Sergei Primakov. Elle est danoise, fille d'un industriel prospère, Godtfried Mikkelsen. Incroyablement beau. Tu vois d'où Sir Nikolas tient sa plastique. Sergei est russe. Je n'ai pas réussi à trouver une photo datant de l'époque. Probablement parce qu'il était à la tête de la Direction S du SVR4.

— Tu rigoles, s'étonna Ben en relevant immédiatement la tête.

— Nan, répondit-elle en secouant la tête. Numéro un dans leur division de renseignements illégaux. Il avait tout le département travaillant directement sous sa responsabilité pour implanter des agents illégaux à l'étranger, conduire des opérations de terreur, de sabotage… Il a même supervisé le joliment prénommé *recrutement biologique* d'agents étrangers… il a dirigé les opérations de pièges par le charme. C'était un homme très puissant et extrêmement mauvais. Et je suppose que Nina a fini par le voir parce que, quand les garçons sont nés, elle a fait ses bagages, repris son nom de jeune fille, Mikkelsen, et a emmené les enfants avec elle dans la résidence

secondaire de ses parents, au Danemark. Ils ont grandi là-bas, mais quand elle s'est suicidée…

— Elle s'est *suicidée* ?

— J'en ai peur. Quand ils avaient dix ans. Elle s'est noyée. Un jour, elle est entrée dans la mer et n'en est jamais ressortie.

Non. J'ai arrêté quand j'avais dix ans. Je n'en avais plus envie.

— Leur père a envoyé quelqu'un les chercher. Les grands-parents se sont battus, mais il avait des droits et c'était un homme très puissant et déterminé. Alors ils sont partis. C'est là que ça devient flou, mais… merde, je déteste ce boulot parfois… OK… Pendant les sept ans qui suivent, on a Nikolas qui revient chez ses grands-parents pour les vacances. On le trouve souvent dans des événements avec eux. Il a passé un été aux États-Unis, il y a appris l'anglais. Il a participé à un championnat national d'équitation, un autre été. Mais il retournait toujours en Russie après les vacances… dans un pensionnat privé près de Saint-Pétersbourg où les deux garçons étudiaient. Aleksey, en revanche, reste en Russie pendant les vacances, avec son père. Et apparemment ils vadrouillaient beaucoup. Quand j'ai trouvé tout ça, j'ai d'abord supposé qu'il avait tissé des liens très forts avec son père… puisqu'il voulait passer les vacances avec lui. Mais ce n'est pas vraiment… N'oublie pas que tout ce que j'ai trouvé concernant Aleksey et Sergei, je le tiens de nos propres agents qui avaient infiltré leurs organisations, donc c'est exact, mais peut-être un peu biaisé. Enfin bref, on a des preuves rapportant sa présence, avec son père, à des procès de dissidents, à des exécutions, même à des camps de torture que les Soviétiques ont niés mais dont on connaît l'existence grâce à des témoignages directs de survivants. Des vacances bien originales, hein ? Ben, ça va ? Donc, les garçons ont dix-sept ans. Nikolas retourne en Russie, comme d'habitude après l'été au Danemark, et deux jours plus tard, son père meurt… Aleksey l'a tué.

— Quoi ?

— Je ne sais pas ce dont a connaissance Sir Nikolas concernant les événements de cette nuit-là ou ce qui a suivi… Tu devrais peut-être lui demander ? Ses grands-parents l'ont ramené au Danemark le lendemain. Tu lui as posé des questions sur tout ça ?

Ben secoua la tête. Cela risquait d'être difficile puisque Nikolas était mort et qu'Aleksey refuserait probablement de lui dire.

— Pourquoi Aleksey a tué son père ? Je croyais que tu avais dit qu'ils étaient proches. Comment il a fait ?

— Il lui a tiré dessus. C'était à un dîner pour des officiels du parti. Il est entré dans la pièce, a posé l'arme sur la tempe de son père et a appuyé sur la détente.

— Mon Dieu.

— Ouais. Plutôt radical. Donc, Nikolas reste en sécurité au

Danemark et Aleksey part en détention. C'est un coup dur pour les autorités. Sergei était un homme important donc il devait y avoir un procès. Et puis il y avait trop de témoins pour simplement faire disparaître Aleksey. Tout ce qui suit vient du procès… D'après la défense engagée par le grand-père, Sergei abusait Aleksey depuis dix ans… et on ne parle pas de se retrouver privé de télé, Ben. Ils ont montré des rapports de médecins pour lister les blessures internes répétées depuis très jeune, les visites régulières à l'hôpital pour des os cassés, des semaines où il n'était pas à l'école sans justification. Sérieusement, si Sergei n'avait pas été un des hommes les plus craints de toute l'Union soviétique, il aurait été arrêté des années auparavant. Et puis, et c'est ça qui m'a vraiment fait mal, ils ont affirmé que Sergei avait en réalité voulu que seul Nikolas vienne vivre avec lui : le fils facile à vivre, calme. Apparemment il y avait une correspondance entre lui et les grands-parents. Il a essayé de leur renvoyer Aleksey parce qu'il était trop difficile à gérer. Pourtant, Aleksey – et souviens-toi, il n'avait que dix ans – a passé un accord avec son père : il resterait et serait « Nikolas » pour lui, donc gentil, si le père laissait son frère tranquille et l'autorisait à vivre au Danemark. C'est incroyable, Ben, le procureur a essayé de soutenir qu'Aleksey était parfaitement d'accord avec ces rapports sexuels, qu'il les orchestrait. Il avait dix ans ! Une fois, il est resté à l'hôpital pendant trois semaines ! Le gosse vivait avec son père en faisant semblant d'être Nikolas, assistant silencieusement à des exécutions… à de la torture. C'est incroyable. Aucun de ces faits n'a vraiment été nié par le procureur, mais il les a tordus pour en tirer diverses interprétations. Ben, tu vas bi… ?

Ben sortit un moment. Il refusait de pleurer devant Kate. Surtout devant elle, même. Il se reprit, un peu, les bras serrés autour de sa poitrine, les mâchoires serrées, les yeux tournés vers des étoiles qu'il ne pouvait voir.

Aleksey était devenu Nikolas pour sauver son frère d'un monstre.

Aleksey m'adorait.

Qui croyait-il être désormais ? Arrivait-il encore à le savoir ?

Ben revint à l'intérieur. Kate garda les yeux rivés à l'écran, respectant sa pudeur, et poursuivit.

— Il a été déclaré coupable, bien sûr. Mais il y a eu un gros quiproquo dans les preuves scientifiques. Sa défense a affirmé qu'il n'avait pas de traces de poudre sur les mains. Mais trente témoins l'avaient vu faire, et il avoua. Bien avant la décision finale, il était évident qu'il serait reconnu coupable, même s'il avait manifestement des circonstances atténuantes. Mais cet Aleksey de dix-sept ans savait bien trop de choses pour que l'État puisse se permettre de voir l'affaire s'ébruiter. Ils ne pouvaient pas le mettre avec la population carcérale

ordinaire. J'ai perdu sa trace un moment parce que c'est à ce moment-là qu'il a changé son nom en Aleksey Primakov, peut-être pour empêcher que tout lien puisse être fait avec Nikolas, ce qui aurait ruiné ses perspectives d'avenir. Cinq ans, Ben. Il est resté dans divers camps de prisonniers politiques pendant cinq ans. Il avait dix-sept ans et ressemblait à ça. Tu imagines la vie qu'il avait ?

Je n'ai jamais réellement embrassé d'autre homme et tu es le seul à qui j'ai véritablement voulu me donner.

Voulu… Aleksey avait essayé de lui dire. Il avait essayé d'être sincère dans une situation où la vérité était presque trop douloureuse pour y penser. Mais Ben ne l'avait pas entendu. Il n'avait entendu que ce qu'il voulait. Comme Aleksey lui avait dit, il ne faisait que prendre sans donner en retour. Ben réalisa enfin exactement quels jeux Aleksey avait appris dans les camps. Et pour quoi ? Endosser la punition du crime de son frère… Pas de traces de poudre ? Trente témoins trop sous le choc pour se souvenir d'une arme tenue dans la main droite d'un garçon.

— Donc, chute du communisme, effondrement de l'Union soviétique, bla bla bla… Tout ça a permis à Aleksey de sortir de prison plus tôt. Les anciens collègues de son père ont perdu du pouvoir et ses ennemis en ont gagné. Aleksey est libéré et immédiatement recruté par le SVR.

— Nik… Aleksey était dans le SVR ?

— Mieux que ça. Apparemment il a été recruté pour Zaslon. On ne peut pas le prouver, mais on sait qu'il existe. Pendant dix ans, il travaille comme agent de l'une des branches les plus secrètes de leur service de renseignements illégaux. C'était le candidat idéal. Il parle plusieurs langues couramment et est un produit de leur propre système politique. Je serais tentée de penser qu'après cinq ans dans les camps de prisonniers soviétiques, il était idéal pour d'autres raisons encore. Crois-le ou non, on a justement une photo de cette époque. Elle cliqua sur l'écran et une photo de ce qui ressemblait à une soirée dans une ambassade sur le pont d'un voilier apparut. Nikolas… *Aleksey ! Pourquoi est-ce que c'est si compliqué de s'en souvenir ?* Il était au dernier plan de la photo. Cette fois, tout le monde regardait l'appareil en levant son verre. Aleksey avait les yeux tournés vers une mouette qui décrivait des cercles au-dessus d'eux, dans le ciel éclatant.

Je ne crois pas au destin. Nous forgeons notre propre devenir par le sacrifice et la souffrance…

Aleksey avait tout sacrifié pour sauver le frère qu'il adorait. Ben sentit les larmes poindre à nouveau et n'essaya même pas de les cacher. Il était incapable de dire si elles étaient de rage, de culpabilité ou simplement de tristesse pour Aleksey. Son Nik. Le vrai Nik.

Garde la photo si tu la veux tant, mais tu dois me promettre une chose.

Tu dois me promettre que peu importe ce qu'il adviendra à l'avenir, tu la regarderas et tu sauras que c'est le vrai moi. Si tu me fais cette promesse, elle est à toi.

Ben comprenait enfin ce qu'Aleksey avait essayé de lui dire. Aleksey, le garçon impétueux, plein de vie, si effronté et magnifique aurait *pu* être Nikolas, il aurait *pu* être celui qui passait ses étés en Amérique, allait à l'université, vivait sa vie à cent pour cent. Au lieu de cela, il avait tué tout ce qu'il était et ce qu'il aurait pu être pour vivre un mensonge : l'homme de l'ombre. Il avait toutefois gardé la photo de son frère. Sacrifice et douleur.

— De toute évidence, on n'a pas beaucoup d'informations sur lui concernant les dix années qui ont suivi, mais aucun doute sur le fait qu'il était responsable de plusieurs assassinats à la fois ici, en Grande-Bretagne, et en Russie. Il est coupable d'avoir torturé des dissidents, d'avoir tendu des pièges au moyen de ses charmes… Il était en Afghanistan, bien sûr. Le genre de choses auxquelles tu pourrais t'attendre, je suppose. Des trucs vraiment pas jolis, exactement comme son père. Évidemment, il y a bien plus d'infos sur Sir Nikolas. Il a eu son diplôme, a rejoint le corps diplomatique… a travaillé à divers postes internationaux, puis la place idéale : Moscou. Il parlait couramment russe et en avait la nationalité, s'il voulait s'en servir. On ne peut pas prouver qu'ils se soient jamais vus, avec Aleksey, au cours des six mois précédant son décès, mais je suis à peu près sûre que oui… mais je vais y venir. Donc, six mois après l'arrivée de Nikolas à Moscou, Aleksey meurt… une chute du balcon d'un hôtel. Apparemment, ils ont trouvé un corps mort dans la chambre… il avait été sodomisé, battu. Est-ce que j'ai dit que je détestais ce travail ? C'était un gamin des rues, il y en a des milliers dans les rues de Moscou. En tout cas, cela aurait donné lieu à un énorme scandale, tu n'as pas idée à quel point les Russes sont réticents à propos de l'homosex… désolée. Enfin bref, Sir Nikolas a pu étouffer les détails concernant la mort de son frère. Cela a dû être terrible pour lui. Difficile de croire qu'il ne t'en ait jamais parlé.

Oui, n'est-ce pas ? Ben voyait déjà la scène : Aleksey arrivant à l'hôtel pour y découvrir son frère mort. Après tout ce qu'il avait sacrifié pour Nikolas, tout ce qu'il avait fait et enduré, son frère avait fichu sa vie en l'air avec un scandale sordide. Quand Aleksey avait-il décidé de devenir Nikolas ? Quand avait-il endossé la vie du diplomate danois ? À quel moment avait-il fait l'échange ? Il avait les connaissances et les moyens de le déduire. « Aleksey » meurt, « Nikolas » poursuit la vie qu'il était censé avoir.

— Tu vois, je suis à peu près sûr maintenant que Sir Nikolas voyait régulièrement Aleksey pendant qu'ils étaient tous les deux à Moscou, et c'est comme ça, quand il est arrivé en Grande-Bretagne, qu'il a pu

se vendre aux autorités et intégrer le département. Lui et Aleksey ont dû parler et il a dû apprendre pas mal de choses à propos de Zaslon puisqu'il l'a recréé ici, avec nous, mais peut-être avec moins de torture ? Et moins de coups montés, continua-t-elle.

Il avait fait bien plus que cela, songea Ben. Aleksey avait vendu ses collègues du Zaslon. Mais il avait vécu dans un mensonge très dangereux. Même son mariage… La famille de Philipa pensait se servir d'un homme qu'ils croyaient être Nikolas Mikkelsen comme couverture alors qu'en réalité, Aleksey Primakov se servait d'eux. Pas étonnant qu'il ait été si amer au sujet du divorce, à nouveau mis à l'écart de force.

Et désormais…

Ben eut la sensation désagréable de faire une chute dans un ascenseur, son cœur s'arrêta un instant et repartit, le battement rapide et paniqué. Il avait vu la photo dans le journal du samedi. Il avait fait la connexion alors qu'il n'avait rien su de tout cela. Combien d'anciens collègues d'Aleksey étaient encore en vie et combien d'entre eux regarderaient la photo d'un gaucher et sauraient qu'Aleksey Primakov n'était pas mort en tombant du balcon d'un hôtel ?

— Kate, je dois y aller. Merci. Je suis désolé. Je t'expliquerai plus tard, si je peux.

Il l'entendit à peine répondre. Il conduisit comme un fou. Voilà ce qu'il était en cet instant : aliéné, ignorant les feux rouges, seulement concentré sur le fait de revenir à la maison. La porte était ouverte… cette porte rouge qui avait été un foyer, la sécurité, au cours des six derniers mois.

Avant même de la passer, il sut qu'il venait de perdre la seule personne de sa vie qui signifierait quelque chose pour lui.

Mais ne l'avait-il pas déjà perdue ?

Ne l'avait-il pas perdue au moment où il s'était refusé à elle, dans le lit, en prouvant qu'il ne valait pas mieux que les autres de la vie d'Aleksey qui avaient prétendu l'aimer pour mieux le trahir ?

La maison était vide, retournée, partout des marques d'une grande violence, mais Aleksey n'était pas là. Ben n'avait même pas su que Nik… Aleksey gardait une arme en sécurité, mais le coffre était ouvert dans le bureau, des armes éparses au sol. Aleksey était un soldat… enfin, l'avait été. Élite des forces spéciales, encore plus secrète que l'unité Vympel. Il entendit un bruit provenant de la chambre, ramassa une des armes et la passa en revue pendant qu'il la pointait à l'angle de la porte, puis dans le couloir. Il se glissa dans la chambre et entendit à nouveau le même son… sous le lit. Il sut ce que c'était et s'accroupit pour soulever les couvertures. Radulf le fixa un instant puis revint à lui, complètement silencieux, mais son corps parlait pour lui, tordu par l'anxiété. Ben lui chuchota des encouragements pendant

un moment, pour les rassurer tous deux.

Puis il entendit un autre bruit au rez-de-chaussée. Il s'y était attendu. Ils surveillaient la maison, ce qui était bon signe… cela pouvait signifier qu'Aleksey s'était échappé. Il dit à Radulf d'attendre où il était. Celui-ci retourna immédiatement sous le lit. Cela paraissait être un bon plan. Ben se rendit en silence dans le couloir et jeta précautionneusement un coup d'œil par-dessus la rampe. Il avait peut-être un avantage dans cette situation… Zaslon avait peut-être trouvé Aleksey, ils savaient peut-être même qu'il vivait avec quelqu'un d'autre dans la maison, mais il était très peu probable qu'ils aient été au courant de l'identité de cette personne, ou de ce qu'elle était. Ils n'allaient pas tarder à le découvrir.

Un homme montait les escaliers, se couvrant en brandissant un pistolet automatique. Ben lui tira dans les deux genoux. Il voulait celui-là vivant. Les coups de feu attirèrent un autre homme venant de la cuisine. Ben l'abattit d'une balle dans la tête. Un seul en vie était suffisant pour ce qu'il voulait.

***

Quand l'homme revint à lui, Ben l'avait attaché à une chaise dans la cuisine. Il s'assit en face de lui, à califourchon sur une autre chaise, ce qu'il restait des genoux de ce dernier presque au contact des siens. Il était heureux qu'Aleksey eût fumé à un moment, parce qu'il avait trouvé son briquet sur le comptoir et s'amusait à l'allumer et l'éteindre. L'homme déglutit profondément. Il n'avait pas pu passer à côté de l'odeur d'essence. Il en était recouvert.

— *Tu n'oserais pas, tapette*.

Son russe était guttural et craché très douloureusement. Ben ne parlait que quelques mots de russe, mais il comprit le principal, à défaut de détails plus subtils.

— Où est Sir Nikolas Mikkelsen ? demanda-t-il en anglais.

L'homme cracha et répondit dans un anglais désastreux :

— Il mort.

Le cœur de Ben refit le coup de s'arrêter et reprendre, mais il réalisa que l'homme ne parlait pas d'événements récents.

— Où est l'homme qui vit ici ?

Il alluma le briquet et passa plusieurs fois un doigt dans la petite flamme.

— Tu ferais pas, s'exclama son prisonnier en lui riant au visage. Toute maison fait *pouf*. Comme toi : *pouf*.

— OK, je vais garder ça pour ma grande sortie. Mais voilà qui pourrait améliorer ton anglais, poursuivit-il en sortant son couteau à désosser. C'est une question simple. Où est… ? Non ? OK.

Il prit la main de l'homme, glissa la pointe du couteau dans une

articulation et lui trancha le doigt. Il alla calmement à l'évier pour se laver les mains afin qu'elles ne glissent pas à cause du sang et regagna sa chaise.

— Où est Nikolas Mikkelsen ?

— Bâtard !

L'homme perdit un autre doigt, mais incroyable, il refusait toujours de répondre. Avec un soupir las, Ben s'essuya les mains sur une serviette de toilette, puis s'accroupit à côté de l'homme en essayant d'éviter le sang et ouvrit la fermeture Éclair du pantalon de l'impuissant.

— Non !

— T'inquiète pas, répondit Ben en souriant. Je ne vais rien trancher.

Il saisit le sexe de l'homme et le laissa pendre. Il était très, très mou, ce qui était prévisible et compréhensible.

— Tu as déjà posé une sonde ? Ouais, ça m'aurait étonné. Sac à merde. Qu'est-ce qu'ils vous apprennent dans les forces spéciales russes, d'ailleurs ? OK, alors, tu vois ce petit trou, ici ? Ben, je pourrais enfoncer mon doigt à l'intérieur, mais t'inquiète pas, je vais pas le faire. J'ai une bien meilleure idée. Je pensais que mon tournevis… ça va, tu connais le mot tournevis ? Ouais, je vois que tu as parfaitement compris ce que je voulais dire, mais tu vois, le truc c'est que je suis bien meilleur avec ça, dit-il en montrant une nouvelle fois le couteau couvert de sang, les yeux de son prisonnier le suivant comme un chat devant une souris. Donc, il va passer dans ce petit trou et je vais devoir racler un peu tout ça. Pour te vider un peu. Qu'est-ce que t'en… ?

— Il est parti. Je le jure. Il est parti par-dessus mur, là-bas, répondit l'homme en balançant sa tête pour indiquer le mur de la cour.

Ben se releva, grimaçant à cause de sa vieille blessure au genou et alla dans la cour. Il y avait une trace de sang distincte sur et par-dessus le mur, comme il lui avait dit. Derrière le mur se trouvait l'allée qui passait derrière toutes les écuries. Elle menait au garage, puis à la route. Il revint à l'intérieur.

— Vous l'avez touché ?

— Deux fois, je crois, acquiesça l'homme. Peut-être. Beaucoup balles, mais il court toujours comme putain vent.

Il avait dit ces mots en rigolant et en secouant la tête, comme s'ils étaient deux amis discutant d'une connaissance commune.

— Il court toujours comme vent. Plus vite que moi toujours.

Voilà qui était intéressant. Ben se rassit en tapotant le couteau sur son poignet. L'homme perdait trop de sang pour rester concentré trop longtemps, alors il entailla le bout de son gland, juste pour le requinquer un peu.

— Tu le connaissais personnellement ?

— Bien sûr. Il mon chef beaucoup années. Il et Gregory. Tu dis bâtard Aleksey que Gregory dit bonjour. Il sait ce que ça dire. Et je dis rien autre… Ahh ! S'il vous plaît ! Non ! J'ai femme et enfants.

— Eh ben voilà, donc t'as pas besoin de ta queue, si ? Parle-moi de lui.

— Ici ? Maintenant ? J'ai besoin hôpital, pas parle toi… OK ! C'était un bâtard. Ça quoi tu veux savoir ? Il poisson froid. Tu as cette expression ? Jamais sourire. Jamais rire. Sauf peut-être quand il blesse quelqu'un. Alors il très content.

— Il était marié ? demanda Ben, les lèvres pincées. Avec quelqu'un… ?

— Aleksey ? s'esclaffa l'homme. Laisser quelqu'un toucher ? Il jamais touché. Même pas poignée main, tape dans dos. Tué prisonnier quand homme attrapait jambe, supplier. Tordait cou. Ça marrant. Nous tous rire. Mais tu sais Sergei, non ? Sergei un grand homme, et tout le monde fermer yeux avec Aleksey. Mais j'ai garçon aussi, alors je pense pas vraiment bien et il fait Aleksey comme ça, non ? Le froid et pas aimer toucher. Mais nous tous entendre petit Aleksey supplier Sergei de baiser lui, que il…

Ben attendit en se frottant la main après avoir frappé l'homme jusqu'à voir des signes indiquant que celui-ci reprenait conscience, puis il prit le téléphone. Il ignora l'autre qui se débattait frénétiquement après avoir découvert qu'il était bâillonné et que son collègue mort était désormais étendu à ses pieds.

Quand la voix crachotante demanda quel service il souhaitait joindre, il répondit avec un accent anglais très exagéré :

— Feu. Oui, je signale feu, répéta-t-il avant de donner l'adresse. Feu dans cuisine : je ne veux pas répandre dans maison.

Il resta là, à regarder l'homme terrifié saigner jusqu'à entendre les sirènes, puis il alluma le briquet et le laissa tomber sur les cuisses imbibées d'essence. Il ne resta pas pour regarder les flammes huileuses bleues engloutir la chaise ni pour écouter la lutte erratique et perdue, mais il rassembla les sacs contenant les objets compromettants qu'il avait préparés – principalement la collection d'armes d'Aleksey –, attrapa la laisse de Radulf et rejoignit la voiture. Il savait qu'elle avait probablement un mouchard, mais il n'en aurait pas longtemps besoin.

Il s'arrêta à l'angle du terrain et regarda les pompiers entrer dans la maison avant de remonter lentement l'allée et retrouver les traces de sang. Elles traversaient l'allée et passaient par-dessus la route. Il savait que Nikolas… *Bon sang, Aleksey*, avait d'autres maisons dans Londres. Il s'était peut-être rendu dans l'une d'entre elles. Mais alors qu'y ferait-il ? Il connaissait les hommes qui étaient à sa poursuite, leurs technologies. Il connaissait ce dont ils étaient capables. Il avait été l'un d'entre eux. Aleksey avait été un monstre, lui aussi.

Où se sentirait-il en sécurité ? Où irait-il se cacher ?
Et Ben se souvint de l'endroit qui n'existait pas. Le rêve.
Vous avez atteint votre destination.
Ben fit faire demi-tour au Range Rover et mit le cap sur l'ouest.

4 Agents illégaux du Service des renseignements extérieurs de la Fédération de Russie.

Chapitre Vingt-sept

Ben avait toujours travaillé en ne côtoyant que de loin le monde de l'espionnage technologique. Le département avait d'autres agents pour cela. Mais il en savait assez pour ne pas utiliser son téléphone et s'attendre à ce que la voiture ait un mouchard. Il s'arrêta à la première aire d'autoroute et passa un appel depuis une cabine. À Taunton, il sortit de l'autoroute et laissa le véhicule sur le parking de la gare routière en prenant les sacs et le chien avant de partir à pied.

Il repéra la Lada à l'endroit où ils avaient convenu d'un rendez-vous. Tim attendait nerveusement à côté de la voiture. Ben ne l'avait pas vu depuis des semaines. Il ne lui devait rien, comme Ben lui avait déjà dit plusieurs fois, mais cela ne l'avait pas empêché d'accepter de l'aider. Il regarda Ben s'approcher en semblant sentir qu'une embrassade ou une bise serait déplacée. Et s'il vit le sang sur la chemise, il n'en parla pas.

— John va venir me chercher, dit-il en lui tendant les clés. Quand ce sera fini, ce qui se passe, tu viendras m'en parler ?

— Je ne suis pas sûr que ce sera possible, Tim, répondit Ben en soutenant son regard. Quand ce sera fini, ce sera probablement… fini. Mais si je peux, je le ferai. Merci pour la voiture.

Il chargea tout à bord et repartit en direction de Londres, vers l'entrepôt de garde-meubles où il gardait la plupart de ses possessions, n'ayant eu besoin que de quelques vêtements depuis qu'il vivait avec Nikolas… Mais il n'était plus temps de penser au mois qu'il avait vécu avec Aleksey en croyant qu'il était un diplomate nommé Nikolas. À cette pensée, il serra la mâchoire et se concentra sur sa conduite. Radulf semblait se concentrer lui aussi, mais Ben devina qu'il essayait simplement de prétendre ne pas être passager d'une Lada.

À l'entrepôt, il passa un certain temps à inspecter tout son kit, récapitulant ce dont il aurait besoin : sac à dos, sac de couchage, réchaud, rations pour deux, kit de premiers secours, tout son équipement de survie et, bien sûr, ses armes. Il passa une main amoureuse sur la collection privée qu'il avait amassée au fil des années et sélectionna quelques armes à feu et tous ses couteaux. Il choisit parmi ses treillis et ses chemises et, avec une paire de bottes, il s'estima prêt. Il se trouvait désormais avec bien plus de cinquante kilos d'équipement ; les quelques jours à venir seraient très longs.

Il conduisit jusqu'au camp d'Okehampton, passa quelques coups de téléphone pour demander des services et laissa la voiture en sécurité. Il ne voulait pas l'abandonner, sans quoi elle aurait été signalée et

tracée. Quand ils retrouveraient le Range Rover, il n'y aurait ensuite plus aucune trace à suivre. Il mit son équipement dans son sac à dos, rangea son arme et enleva sa laisse à Radulf… s'il s'en allait chasser un mouton, eh bien, il n'aurait alors qu'à courir plus vite. Ben ne connaissait que trop bien cette partie des tourbières. Il s'y était entraîné comme jeune recrue, y avait son camp de jeunes gradés et y était venu comme soldat d'infanterie, puis de nombreuses fois avec les forces spéciales aériennes pour superviser les exercices d'autres unités ou jouer les ennemis. Il se dirigea droit vers le sud. Quand il arriva à un endroit reculé, il sortit sa carte et l'étudia. À un moment, il s'était presque convaincu que la maison n'existait pas dans ce plan de la réalité ; une théorie qu'il n'avait pas partagée avec N… Aleksey, pour des raisons évidentes. Il se demandait désormais si le fait de croire en certaines choses qui n'étaient pas réelles ne l'avait pas préparé à cela : découvrir que tout ce qu'il savait, tout ce qu'il avait cru acquis, n'était que mensonge. Après tout, qu'était la réalité ? N'avait-il abandonné sa vie à Sir Nikolas Mikkelsen que pour découvrir que cet homme était mort bien des années auparavant, sans aucun lien avec lui ? Il tomba sur ce qu'il crut reconnaître comme la pierre qu'il avait surnommée la *Triqueànik*. Marquée à sa base, elle indiquait clairement une habitation. Un ruisseau coulait là, il s'en souvenait, derrière la demeure et à travers une voie qui était effectivement indiquée comme étant un passage à gué. La vie n'était pas si étrange, finalement. Il donna des sandwichs à Radulf, en prit un pour lui-même, partagea avec l'animal un peu d'eau et reprit son sac sur ses épaules. Une ou deux fois, il lui était arrivé de porter plus de poids que cela – il avait notamment porté un collègue blessé durant deux jours – cependant il n'était alors pas blessé. Son genou le gênait souvent, mais avec soixante kilos en plus, sa complainte devenait assourdissante. Il l'ignora, claqua des doigts pour faire signe au chien et reprit la marche. Une fois les muscles de nouveau chauds, il entreprit une petite course lente. Les para avec qui il avait travaillé appelaient cela *crapahuter*. Lui appelait simplement cela *courir comme une merde*, mais cela faisait l'affaire.

Quand la nuit tomba, il était arrivé au beau milieu des landes, au bord des marais. Il se blottit dans son sac, sous des rochers, prit le chien avec lui pour lui tenir chaud et s'endormit instantanément. Inutile de s'en faire au sujet de choses auxquelles il ne pouvait rien changer pour le moment. Il se réveilla avant l'aube, fit rapidement infuser du thé et cuisina quelques denrées fraîches qu'il avait emmenées : un repas copieux fait de steaks et d'œufs qu'il partagea avec Radulf. Maintenant que celui-ci s'était remis du choc de la Lada, qu'il avait semblé prendre plus personnellement que se faire tirer dessus par des agents russes, il avait l'air d'apprécier l'aventure. Ben

attendait encore de savoir pourquoi le chien avait été qualifié de *difficile*, dans l'impossibilité d'être adopté, mais cela serait intéressant de le découvrir. Il nettoya sa propre gamelle, fit bouillir de l'eau, puis se rasa et se lava avec soin. Quand il fut satisfait, le jour avait commencé à pointer à l'horizon et il y voyait désormais bien assez pour reprendre sa route. Il ne courut pas avant d'être échauffé et adopta un rythme soutenu jusqu'au déjeuner.

En début de soirée, il était arrivé au sommet de leur butte qui portait en réalité le nom de Roc du cheval, ce qui n'était pas mal : l'autre nom étant assez peu approprié, désormais. Il resta allongé là durant une heure, à étudier la maison. Aucun signe de vie. Il ne s'était de toute façon pas attendu à ce qu'Aleksey soit déjà arrivé. Il serait contraint d'emprunter un circuit encore plus sinueux, sans personne à qui demander de l'aide, et blessé. D'après ce que Ben savait, il était de toute façon sur une mauvaise piste. Aleksey était probablement à bord d'un avion en partance pour les îles Caïmans, avec un faux passeport, à l'abri dans une de ses millions de cachettes, sous des noms d'emprunt. L'idée semblait en réalité assez bonne, maintenant qu'il y songeait.

Il se fraya un chemin au milieu des ajoncs et des fougères pour redescendre, traverser le ruisseau et entrer dans la maison. Il installa un camp dans une des chambres et commença à cacher ses armes là où il pourrait les retrouver en cas de besoin. Il inspecta la cheminée et décida que c'était l'endroit idéal pour y installer son réchaud (il avait fait brûler deux maisons en moins d'un an, une de plus frôlerait franchement le ridicule). Il commença à filtrer un peu d'eau pour la faire bouillir afin de faire du thé, histoire de s'occuper. Radulf était allongé à ses pieds, sur le qui-vive, et Ben ne se réjouit jamais autant d'avoir un chien qu'au cours de cette nuit-là, dans cette grande demeure sombre et vide. Il aurait été seul avec ses pensées sinon, et cela n'aurait pas été bon du tout. Ses songes étaient décidément bien lugubres pendant cette soirée. Quand il fit complètement nuit, ce qui n'arriva pas avant vingt-deux heures, il se glissa dans son sac de couchage et laissa Radulf s'installer à ses pieds. Il ne s'était pas attendu à s'endormir aussi rapidement, mais il n'eut ensuite conscience de se réveiller que dès qu'il sentit une légère vibration dans le corps de Radulf. Ce n'était pas un grognement, l'animal était parfaitement silencieux, mais un signal d'alarme clair.

Ben ouvrit les yeux et vit une silhouette devant la baie vitrée, dessinée par la lueur de l'aube. Elle semblait avoir été là depuis un moment, à le regarder.

— Bonjour, Benjamin.

Il faillit craquer… Ce bonjour familier qui avait signifié tant de choses pour eux, par le passé, bien davantage que le sens que ces

simples mots revêtaient pour quiconque les entendait. Il ne laissa cependant pas la vague d'angoisse le faire plier et s'assit.

— Comment es-tu arrivé ici ?

— De la même manière que toi, apparemment. J'ai traversé durant la nuit.

Ben était incapable de trouver quoi dire. Il y avait tant de choses. Comment pouvait-il trouver par où commencer ? Au lieu d'essayer, il sortit de son sac de couchage et enfila son jean.

— Je vais faire du thé.

Les yeux d'Aleksey le suivirent à travers la pièce. Après un moment, en versant l'eau bouillante sur deux sachets, Ben l'entendit descendre lentement les marches. La lumière était désormais suffisante pour se voir. Aleksey s'assit très précautionneusement à même le sol, dos au mur, et remercia Ben d'un signe de tête quand celui-ci lui donna une tasse.

— Désolé. Pas de lait.

— Il y en a dans mon sac… si tu veux bien aller le chercher, répondit-il en désignant une des pièces au rez-de-chaussée.

Ben trouva un paquetage des forces spéciales soviétiques contre un des murs. Il le prit et remarqua qu'il devait peser bien plus que soixante-dix kilos. Comment Aleksey avait-il traversé la lande de nuit avec ça, et blessé qui plus est ? Cela le dépassait. Il ramena le sac dans la cuisine et trouva le lait en poudre. Ça avait un aspect répugnant mélangé au thé chaud, mais cela lui fournissait quelque chose à faire pendant qu'il essayait de trouver quelle question il pouvait poser en premier. Celle-ci lui tournait dans la tête depuis un moment, alors il la posa d'emblée.

— Tu n'as jamais eu l'intention de monter une équipe pour des opérations secrètes privées, hein ? Cette affaire, c'était juste un jeu pour toi. Tu voulais rassembler autour de toi des personnes qui pourraient te servir au cas où cela arriverait… des personnes qui te seraient utiles.

Aleksey ne le contredit pas.

— Quand j'ai perdu le département, j'ai su que je finirais par me trouver exposé. C'était inévitable. Je n'avais pas anticipé le divorce, cependant, et la perte de cette couverture a précipité encore davantage les événements que je n'aurais pu le prévoir.

Aleksey se releva péniblement en s'appuyant au mur et alla jusqu'à son sac. Ben le regardait avec méfiance. Aleksey soupira.

— Je ne vais pas te tuer, Benjamin. Si j'avais voulu le faire, j'aurais eu de bien meilleures occasions.

Il sortit une boîte de premiers secours, nota le manque de lumière dans la pièce et boita jusqu'à la porte.

Ben lui prit la boîte des mains quand il passa à côté de lui et Aleksey

le laissa faire.

Il s'assit sur un banc de pierre, baigné par la lumière du matin, une jambe étendue devant lui. Il était effroyablement pâle, d'un blanc presque bleu. Ben vit des taches sombres sur le tissu de son pantalon et d'autres qui apparaissaient. Il s'agenouilla et commença à disposer certaines fournitures. Il sentait qu'Aleksey l'observait avec beaucoup d'attention. Celui-ci semblait proprement incapable de décoder l'attitude de Ben. Manifestement, il s'était attendu à un accueil légèrement différent.

Ben sortit son couteau pour couper la toile du treillis.

— C'est à toi ?

Aleksey haussa un sourcil.

— Non, j'ai trouvé un agent des forces spéciales soviétiques hier soir, dans le Dartmoor, et je l'ai tué pour avoir son pantalon. Maintenant arrête de me poser des questions stupides, Benjamin, il y a quantité de sujets sensibles sur lesquels tu veux m'interroger, je suppose.

— OK, pas de problème, connard. Qu'est-ce que tu dis de ça, comme sujet sensible : comment je dois t'appeler ?

Aleksey pinça les lèvres.

— Je te propose autre chose que connard, mais en dehors de cela, je n'en ai aucune idée, et c'est la vérité.

— Alors je t'appellerai Nikolas, acquiesça Ben, parce que c'est *ma* vérité.

L'expression d'Aleksey ne changea pas, mais il déclara d'une voix égale :

— Tu ne restes pas, Benjamin. Ne te fais pas d'idées. Je ne veux pas de toi ici. Je ne veux pas de *toi*. Tu m'as été utile durant plusieurs années, pour diverses raisons, certaines très agréables, mais tu ne l'es plus.

— Bien essayé, s'esclaffa Ben avec un petit rire avant de déchirer le pantalon pour découvrir une jambe pâle. Putain, combien de fois tu as été touché ?

— Je ne sais pas trop. Ils essayaient simplement de m'arrêter, pas de me tuer, alors ils n'ont pas arrêté de viser cette jambe.

Ben dut aller chercher l'eau chaude, découper les couches de bandage imbibées de sang et laver les blessures avant de pouvoir évaluer les dégâts. Deux balles avaient arraché des bouts de la cuisse, mais l'une d'elles avait traversé en manquant l'artère fémorale d'un cheveu. Et le reste, d'ailleurs.

— Tu as eu de la chance.

— Mmh, exactement, je me suis senti chanceux durant toute la nuit.

— OK…

Ben se mit au travail. Il en savait beaucoup sur la médecine de

terrain et le kit de premiers secours était vraiment très fourni. Il y avait même une pompe à morphine.

— Tu veux ?

Nikolas, comme Ben l'avait autorisé à redevenir dans son esprit, revint de très loin et fronça les sourcils, vit ce qu'il tenait et sembla un instant tenté, mais il finit par secouer la tête. Ben la rangea et lui tendit une poignée d'antidouleurs avec un peu d'eau.

— On va attendre un moment et je te recoudrai. Ils t'ont touché ailleurs ?

Nikolas secoua à nouveau la tête et tira la chemise de sa ceinture de munitions.

— Tu savais que le mur derrière la maison avait des bouts de verres plantés dedans ? Par mesure de sécurité, je suppose. Je m'étais toujours demandé pourquoi ce chat avait traversé avec autant de précautions.

Son torse était lardé de coupures de verre. Certaines s'étaient rouvertes et saignaient. Ben les nettoya et lui donna des antibiotiques qu'il avala avec encore un peu d'eau. Il semblait désormais fatigué, vidé.

— Tu veux des vêtements propres ?

Nikolas acquiesça et se laissa retomber en arrière sur le banc de pierre en soupirant. Sa jambe saignait de nouveau.

Ben le laissa se reposer sous le soleil matinal et retourna à l'intérieur pour fouiller son sac. Un paquetage soviétique, mais un bon, du genre de ceux qu'ils donnaient au Spetsnaz. Certains équipements étaient américains, d'autres britanniques, mais la plupart russes : armes, sac de couchage, rations et quelques vêtements. Il ne prit que les vêtements, sortit un exemplaire de tout ce qu'il fallait et les ramena.

Nikolas s'était endormi.

Chapitre Vingt-huit

Ben s'accroupit et étudia ce visage endormi. C'était l'homme qu'il connaissait comme étant Nikolas, bien sûr. Et à la fois non, ou plutôt, Nikolas n'avait absolument pas changé, mais Ben voyait désormais certaines choses sur ce visage qu'il n'avait pas remarquées auparavant… ou peut-être qu'il était maintenant en mesure d'interpréter. Il n'avait vu que le diplomate mondain là où il aurait dû voir le soldat, car il était là. Il avait vu un homme de richesse et de privilège ; il aurait dû voir l'homme formé, moulé et sculpté par les épreuves et la privation, car il était lui aussi là.

Quand Nikolas s'éveilla, il était accroupi à quelques mètres du banc en pierre, en train de cuisiner sur son réchaud à tablette hexamine. Nikolas s'assit avec un grognement. Ben baissa le feu et vint vers lui, muni de l'aiguille et du fil qu'il avait stérilisés.

— Prêt ?

Nikolas se contenta d'acquiescer avec un grognement et détourna la tête.

— Tu as fait un vrai cirque pour une toute petite morsure et tu vas juste rester assis dans un silence stoïque pendant que je t'enfonce cette énorme aiguille ? lança Ben avec un sourire narquois.

— Arrête d'essayer d'être drôle et fais-le, répliqua Nikolas en jetant à nouveau un œil à l'aiguille.

Il grimaça bien quelques fois, et lâcha de nombreux jurons… en russe, remarqua Ben, un peu amusé. De toute évidence, cela ne le gênait pas trop d'avouer son choix de langue le plus naturel. Et même si Ben ne l'aurait pas parié, puisqu'il était légèrement distrait depuis qu'il s'était éveillé en découvrant Aleksey Primakov qui l'observait, il était à peu près certain que l'anglais de celui-ci s'était amélioré, lui aussi. Quand il eut terminé, il enroula la cuisse dans un bandage serré et aida Nikolas à se laver, retirer ses vêtements et en mettre des propres. Une fois tout fini, Nikolas retomba sur le banc, manifestement épuisé. Ben alla piocher un gros morceau de viande dans la poêle et lui tendit, dans la gamelle.

— Hors de question que je mange ça, rétorqua Nikolas.

Ben hocha la tête, comme s'il acquiesçait, mais dit :

— Si, tu vas le faire. Tu as perdu un sacré paquet de sang et tu as besoin de guérir.

Nikolas retroussa les lèvres en un sourire mauvais et se détendit.

— Non. J'ai certains problèmes avec la nourriture, Ben, tu l'auras

peut-être remarqué, et sais-tu pourquoi ? Je crois que je vais te le dire, parce que j'en ai marre de tes réflexions pour que je fasse ce dont je n'ai pas envie. J'étais le plus jeune dans un camp de deux cents prisonniers. On me donnait à manger si j'étais gentil. Tu vois ce que je veux dire, je suppose. Alors je n'ai pas vraiment apprécié t'entendre me dire que la nourriture c'est comme le sexe, que du bonheur. Maintenant fous-moi la paix et enlève donc ce truc de là.

Ben l'observa un moment.

— Hier soir, tu t'es pas cassé le cul à travers les marais, dans le noir, avec quatre-vingt-dix kilos sur le dos parce que tu avais envie de mourir. Tu veux vivre, *Aleksey*, depuis toujours. Donc je te suggère de manger parce que sinon, quand ils viendront pour toi, et ils viendront, et qu'ils te captureront, ce que tu as vécu dans ces camps ressemblera à des souvenirs de vacances comparé à ce qu'ils te feront. Tu as entraîné ces hommes, tu sais ce qu'ils te feront. À toi de choisir. Ça, c'est pas de la nourriture, c'est des munitions. C'est du *pouvoir*. Mais à toi de voir, conclut-il en haussant les épaules.

Il retourna ensuite au réchaud, piqua son propre steak sur une fourchette et commença à le mâcher. Quand Nikolas eut terminé le sien, Ben glissa deux œufs dans sa gamelle accompagnés d'une tranche de pain beurré. Nikolas paraissait avoir un peu la nausée, mais il mangea tout, là aussi.

Quand il essaya de se rallonger sur le banc, Ben secoua la tête.

— Au lit.

Puis il lui prit le bras, le hissa debout et l'aida à gagner péniblement la chambre en boitant. Nikolas s'allongea sur le matelas de Ben et ses yeux commencèrent à se fermer sans qu'il le veuille. Soudain, Radulf apparut d'un coin de la pièce. Il prit quelques secondes pour regarder ce corps couché sur le dos et s'allongea à côté de lui.

— En tout cas, le chien te reconnaît, lança Ben avec un petit rire.

Nikolas tourna la tête, la douleur et l'épuisement gravés sur son visage.

— Et toi ?

Ben se pencha au-dessus de lui et répondit très distinctement :

— Je ne t'ai jamais vraiment connu, non ? Alors pour moi, tu es toujours le même pénible que tu as toujours été, conclut-il avant de l'embrasser.

En éloignant ses lèvres de celles de Nikolas, il les fit glisser jusqu'à une oreille et ajouta dans un murmure :

— Il n'y a que ces blessures par balle qui m'empêchent de te baiser jusqu'à ce que ta jambe ne soit plus le seul endroit à vif. Emporte cette pensée dans ton sommeil…

À ces mots, il laissa Nikolas au repos profond et réparateur dont il avait besoin.

***

Malheureusement pour tous les trois, les antidouleurs, les antibiotiques, le stress, la douleur et un repas inhabituel ne faisaient pas bon ménage. Au milieu de la nuit, Nikolas se réveilla à demi et vomit tout ce qu'il avait mangé sur à peu près tout ce qui se trouvait à sa portée… dont Radulf. Ben, qui dormait dans l'autre sac de couchage à l'autre bout de la pièce, lui tint la tête, sans trop pouvoir en faire davantage avant de pouvoir l'aider à sortir du sien, le déshabiller, le laver et lui faire enfiler une nouvelle fois des vêtements propres. Il le coucha ensuite dans son sac de couchage, dans une autre pièce. Quant à Radulf, il l'emmena au ruisseau et l'y plongea. Il n'avait jamais vu un chien sous le choc auparavant. Il essora le joli bandana, le renoua autour de son cou et emmena la pauvre créature faire une promenade au sommet des collines. Ils y restèrent durant une heure, Radulf tremblotant, Ben pleurant, et ils redescendirent en feignant que rien n'était arrivé. Quand Nikolas se réveilla à nouveau dans la matinée, tout avait été nettoyé, tout l'équipement séchant sur les buissons d'ajoncs, et Radulf était de nouveau sagement allongé à côté de lui. Ben le regarda poser une main hésitante sur la tête de l'animal.

— Chien de la maison ?

Radulf abattit sa queue sur le sol en signe d'approbation.

Ben était dans le jardin quand Nikolas émergea enfin. Celui-ci plissa les yeux, aveuglé par le soleil, et s'assit à nouveau sur le banc. Ben lui tendit un verre d'eau qu'il accepta volontiers. Il ne portait qu'un boxer et le tee-shirt que Ben lui avait trouvé dans le noir, ce fut donc facile pour ce dernier de s'accroupir et examiner la jambe. Cela ne se présentait pas bien ; c'était rouge tout autour de la blessure, alors il lui redonna des antibiotiques.

— Tu vas devoir aller à l'hôpital s'ils n'agissent pas bientôt.

— Tu sais que ce n'est pas possible.

— Il y a peut-être encore des éclats à l'intérieur.

— Arrête ton cinéma. C'est juste une égratignure.

Ben regarda ostensiblement l'équipement qui séchait au soleil et rétorqua, de marbre :

— Tu n'es peut-être pas le mieux placé pour en juger. Toute ta perception de la réalité a été foutue en l'air depuis tes dix ans. Alors ne cherche pas à débattre avec moi, OK ?

— Pourquoi tu dis ça ? fit Nikolas en fronçant les sourcils. Je suis la personne la plus saine d'esprit que je connaisse… et tu es compris dans le lot.

— C'est pas vrai ! Tu t'écoutes ? Quel autre gamin s'est retrouvé dans un hôpital pour cause de blessures internes ou parce qu'il s'était fait prendre jusqu'à l'épuisement ? Et les camps de torture ?

Sérieusement, c'est pas normal, et c'est pas bien.

— Où as-tu entendu cela… ? s'esclaffa Nikolas. Ah, Kate, bien sûr. C'est ridicule. J'ai passé un pacte parfaitement acceptable avec le diable, et il tient toujours parole. J'avais la crème de la crème : les établissements les plus prestigieux pour mon éducation, j'ai voyagé pour apprendre les langues, j'ai eu des tuteurs, des leçons de natation, de musique, d'équitation… J'ai été pourri gâté. Ce que tu dis est ridicule.

— Mmh. Alors je me trompe. Mais dis-moi, quel est ce pacte que tu as passé avec le diable, Aleksey ? À dix ans ?

Nikolas essaya de se lever mais sa jambe flancha et il se rassit, pâle.

— Ce n'était pas vraiment un sacrifice étant donné tout ce qu'on me donnait… le fait d'être mon frère pour lui. Tu n'aurais pas dû demander à Kate. Les femmes ne comprennent pas ce genre de choses. Elles sont trop tendres et pensent toujours avec leur ventre.

— Mmh, c'est toujours la première chose à laquelle je pense en voyant Kate, qu'elle pense avec son ventre. Et donc… être ton frère pour lui, dans le cadre de cet arrangement facile et *normal*… comment tu faisais, exactement ? Ou peut-être que la question devrait être : où devais-tu faire ça ?

— Tu penses manifestement déjà le savoir. Laisse-moi. Je suis malade.

— Oui, tu l'es si tu penses que ce que ton père t'a fait est quelque chose d'acceptable.

— Il m'a absolument tout donné. Il m'a *fait*. Quel sacrifice était-ce que d'être dans son lit quand il avait envie de moi… ?

Mais il s'interrompit, et corrigea dans un murmure, les sourcils froncés.

— Non, Nikolas. Je m'oublie, parfois. Il avait envie de Nikolas. Il pensait que j'étais Nikolas. Bon sang, Aleksey l'aurait tué pour ce qu'il lui a fait faire. Pour la douleur. Je crois que je suis vraiment malade, poursuivit-il en posant une main sur son front. Je *suis* Aleksey. Est-ce que je suis Aleksey ?

À ces mots, il bascula en arrière sur le banc et seuls les réflexes de Ben empêchèrent sa tête de percuter les dalles en pierre du vieux patio. Il le hissa sur ses épaules et le ramena au lit de fortune en se demandant ce qu'il devait faire. Nikolas était très chaud, sa jambe enflait, et il avait déjà vomi une fois. Il décida d'attendre. Il alla chercher un bol d'eau fraîche et s'assit à côté du matelas pendant que Nikolas délirait à cause de la fièvre. Il comprit un ou deux mots quand c'était de l'anglais ou du français, mais le danois et le russe étaient trop rapides et trop marmonnés pour réussir à suivre. On aurait dit qu'il parlait à des gens qu'il pouvait réellement voir, là, dans la pièce. Ses hallucinations étaient si vivantes que Ben se surprit une ou deux

fois à regarder par-dessus son épaule, son cuir chevelu frissonnant comme sous des doigts invisibles. Il remarqua que Radulf, le chien de la maison, n'était nulle part.

La fièvre retomba dans les premières heures du matin suivant. Un Nikolas très pâle et très fatigué ouvrit les yeux et prit une profonde inspiration. Ben dormait presque, la tête sur sa poitrine nue, un bras en travers de sa taille. Nikolas glissa ses doigts dans ses cheveux ébouriffés, finit de le tirer de son sommeil et, avant que Ben soit tout à fait conscient, l'attira pour l'embrasser.

Un baiser qui les fit tous deux craquer.

Ben fut le premier à l'avouer, s'écartant pour réprimer les larmes qui arrivaient, essayant de garder le contrôle de sa respiration, mais Nikolas ne tarda pas lui non plus, apparemment encore moins habitué à se trouver ainsi assailli pas ses émotions. Il sembla proprement incapable de comprendre ce qu'il devait faire, passant finalement simplement un bras en travers de son visage pour avoir un peu d'intimité et laisser les larmes couler.

Ben se reprit en premier ; Nikolas avait besoin de lui. Il s'allongea à côté de cet homme bouleversé, le visage enfoui au creux de l'épaule de celui-ci, et caressa simplement les pommettes mouillées avec le pouce jusqu'à ce que les inquiétants sanglots cessent. Et puis, il leva la tête et murmura avec ironie :

— Bon, je crois qu'on peut arrêter de faire comme si tu voulais pas de moi ?

Nikolas poussa un long soupir tremblant et écarta son bras.

— Je comprends bien assez mes sentiments. C'est toi qui restes un mystère. Pourquoi es-tu là, Benjamin ?

Ben embrassa une des pommettes qu'il caressait.

— Bah, la maison était pleine de cadavres russes, donc j'avais un peu nulle part où aller.

Chapitre Vingt-neuf

Nikolas voulait s'asseoir dehors, au soleil et à l'air libre, alors Ben l'aida à rejoindre le banc en boitant. Il le laissa ensuite pendant qu'il allait faire bouillir de l'eau. Il revint avec des vêtements propres, l'eau et le kit de rasage de Nikolas.

— Tu veux de l'aide ?

Nikolas haussa les épaules.

— Nan, je vais avoir besoin de plus d'encouragements que ça, reprit Ben en secouant la tête.

Nikolas lui décocha un regard si moqueur et si habituel qu'ils rirent tous les deux, et l'ambiance fut encore plus familière. Ben se pencha pour commencer à le raser, mais Nikolas lui prit la nuque et termina le baiser qu'il avait commencé un peu plus tôt.

Une sensation qui fut la plus familière de toutes.

Pendant qu'il tenait le visage de Nikolas et passait le rasoir sur sa barbe de trois jours, Ben demanda de manière faussement anodine :

— Pourquoi tu ne me l'as pas tout simplement dit, Nik ?

Celui-ci le regardait avec beaucoup d'attention, le rasage forçant l'intimité.

— Je ne savais pas par où commencer. J'ai essayé, une ou deux fois…, soupira-t-il en haussant les épaules, un geste qui en disait bien plus long qu'il n'y paraissait.

Ben n'était pas disposé à comprendre cela, cependant, il voulait entendre une réponse avec des mots. Il décida alors de se taire durant le reste du rasage et Nikolas, percevant beaucoup de choses dans ce silence, fut forcé de continuer :

— Tu peux comprendre, Ben, qu'il y a de nombreux aspects de mon histoire dont je n'avais pas très envie de te parler. Je ne voulais pas que tu me voies sous ce jour-là. J'ai tué mon père, quel genre de… ?

— Tu parles ! Tu es *encore* en train de mentir, s'exclama-t-il en s'asseyant sur ses talons, le rasoir plein de savon pendant entre ses doigts. C'est ton frère qui a tué ton père !

Puis il reprit le rasage et siffla à mi-voix :

— Qu'est-ce qui cloche chez toi, Nik ?

Nikolas lui retint le poignet et leva ses yeux sombres et insondables vers lui.

— Kate ? Je devrai reconsidérer son embauche.

Ben libéra son poignet de cette emprise ferme et continua de le raser. Il ne dit rien et le silence s'étira une fois de plus, provoquant le

malaise.

— Tu veux savoir ? lança finalement Nikolas, d'un ton sec. D'accord, je vais te raconter. Il avait une place à Kobenhavns Universitet, l'université de Copenhague…

— Ouais, merci pour la traduction. Ça ne fait que quatre mois que j'étudie le danois, je suis passé à côté de ça.

Nikolas rit de cette répartie pince-sans-rire et Ben releva les yeux vers lui, l'air contrit.

— Et on sait tous les deux comme cela s'est bien passé, fit Nikolas en lui ébouriffant les cheveux. Il faudrait que je commence à t'apprendre. J'ai appris à…

Sa voix se perdit et il déglutit, les sourcils froncés. Ben se sentit soudain transpercé de pitié pour cet homme contre lequel il avait été si furieux encore quelques heures auparavant. Qui était-il pour le pousser dans ces souvenirs si tristes ? Il s'apprêtait à lui dire de laisser tomber, de garder ses secrets si les partager lui causait tant de peine, quand Nikolas poursuivit :

— Mon père a dit qu'il devait rester à Moscou et aller à l'université là-bas. Nika ne voulait pas. Il craignait peut-être que notre père commence à se lasser de moi. J'avais dix-sept ans et n'étais plus si disposé qu'auparavant.

Ben posa le rasoir.

— Nikolas savait ? Il savait ce qui se passait entre… ?

Nikolas haussa les épaules.

— Quand l'a-t-il découvert ? Mon Dieu, il le savait depuis le début ?

Nikolas fronça les sourcils et essaya de balayer l'importance de la question avec un revers de la main familier, mais Ben attrapa son poignet pour le forcer à cracher le morceau.

— Bien sûr. J'ai beaucoup manqué l'école, les premiers temps. Et on se parlait, tu sais, ajouta-t-il en souriant soudain, tel un rayon de lumière perçant un endroit très sombre. À l'école, pendant presque tout un semestre, on n'a pu que se parler l'un à l'autre, puisque personne ne parlait danois, et nous, bien sûr, ne parlions pas russe. C'était amusant. Je faisais en sorte que Nika insulte tous les professeurs en danois…

Puis, avec une moue, il redevint silencieux, perdu dans ses souvenirs.

Ben ne savait pas quoi dire. Il s'accroupit devant lui, en silence, songeur, et commença à défaire le bandage autour de sa cuisse. Il avait besoin de temps pour enregistrer ce que Nikolas lui avait dit. Les doigts de celui-ci passèrent dans ses cheveux et commencèrent à peigner ses mèches foncées. Les blessures étaient impressionnantes sur la peau pâle et Nikolas avait manifestement mal. Ben expira lentement. Il ne pouvait pas faire grand-chose d'autre.

— OK, on va réessayer de manger… mais quelque chose de simple, d'accord ?

Nikolas acquiesça, apparemment heureux de faire quelque chose pour se distraire de la douleur, même manger. Il accepta le sandwich au fromage sans se plaindre.

— Où étais-tu quand il l'a fait… quand il l'a tué ? demanda Ben avec un coup d'œil à Nikolas.

Celui-ci continua à mâcher son sandwich une minute, réfléchissant probablement à un mensonge approprié.

— J'avais eu un désaccord avec mon père, concernant les universités. Moi aussi, je voulais que Nika reste au Danemark. Je…, hésita-t-il avant de conclure d'un geste vague de la main. Je n'ai pas pu assister à la fête.

— Tu… ?

— Je saignais, Benjamin. Je saignais trop, mais heureusement pour nous, cela ajouta d'autant plus de véracité, c'est le bon mot, c'est correct ? Oui, véracité. Cela a ajouté de la véracité à ma confession. Ils ont cru qu'il était enfin allé trop loin, en me battant, et que j'avais répondu en lui tirant dessus. Tu vois, comme tu le dirais, le destin. Doux Jésus, et je suis de nouveau fatigué. Pourquoi suis-je encore fatigué ? soupira-t-il en voulant s'allonger sur le banc, mais Ben lui attrapa le bras.

— Viens dormir convenablement à l'intérieur.

— Non, je veux rester dehors, protesta Nikolas. Je n'aime pas dormir là-dedans. Trop… Je préfère le soleil.

Ben céda et le laissa s'allonger dans l'herbe, à l'ombre des arbres. Nikolas mit un bras sur son visage et se prépara à la douleur. Ben le laissa seul quelques heures en s'occupant pendant ce temps-là de tâches liées à la gestion et la vérification de leurs fournitures, avant de venir le réveiller avec un repas léger fait d'aliments frais. Nikolas se tourna un peu pour soulager sa jambe blessée et se hissa sur un coude. Ben s'allongea à côté de lui et donna des bouts de saucisse à Radulf. Nikolas le regardait avec une expression curieuse.

— Alors… Benjamin… tu as profité de ma faiblesse pour me faire bien trop parler de choses que j'aurais préféré que tu ignores, mais tu ne m'as encore rien raconté, toi. Je ne m'attendais pas à te voir ici, ajouta-t-il en détournant un instant les yeux.

Ben ne pouvait pas répondre grand-chose à cela. Ces histoires de trahisons, de vie vécue et sacrifiée pour d'autres personnes qui ne rendaient pas ce sacrifice et cet amour… L'idée que se faisait Nikolas de l'amour était peut-être tordue et obscure pour certains, mais il la comprenait. C'était la raison pour laquelle il se trouvait là.

Ben détourna les yeux du chien et croisa son regard.

— Tu ne comprends pas, hein ? Pourquoi ne serais-je pas là ? Rien

n'a changé, Nik. Je ne savais rien de toi avant et je ne sais rien de toi maintenant. Ce truc…

Il n'avait jamais été un grand orateur, il n'était pas aussi malin avec les mots que Nikolas et il trouvait très difficile d'exprimer ce qu'il voulait en cet instant.

— Ce truc entre nous, c'est pas ça. C'est…, hésita-t-il, les sourcils froncés, sentant les yeux foncés braqués sur lui à attendre. C'est comme cette maison, Nik, tu vois ? Je sais pas pourquoi je ressens ça quand je suis là, mais je me sens chez moi, en paix, en sécurité. Et c'est comme ça que je me sens avec toi : chez moi.

— Moyennement en paix et en sécurité, j'aurais tendance à penser.

Il y avait une pointe de provocation dans cette voix.

Et Ben le reconnut tristement.

— Non, pas en sécurité, mais, hé, je cherche pas la sécurité dans la vie. J'aurais pas rejoint l'armée ou les paras si je voulais de la sécurité.

— Donc, je suis comme une vieille maison vide ? Tu me vois incroyablement flatté, Benjamin. Cela dit, j'ai bien une grosse cheminée…, ajouta-t-il en levant un sourcil.

— Tu peux laisser tomber ta soi-disant sagesse paternelle, *Aleksey*, rétorqua Ben en le toisant avec incrédulité. Bon sang, tout ce temps où j'ai cru que tu étais tellement au-dessus de moi avec des diplômes d'université et tes conneries de famille royale… T'es pas mieux que moi, en fait. T'es un soldat, crasseux, rampant dans la boue et la merde. Et t'es même pas Sir, d'ailleurs.

Nikolas soupira en semblant légèrement vexé. Puis il éclata d'un rire ravi, le premier son sincère que Ben avait entendu de sa part depuis bien trop longtemps.

— Sale petit arrogant ! Je suis tout de même bien au-dessus… Et tu me frappes ! Je suis gravement blessé et tu me frappes !

Ben attrapa ses bras, les bloqua au-dessus de sa tête et l'enfourcha, délicatement pour ne pas vraiment reposer son poids sur lui. Il se pencha alors à la place. Nikolas riait toujours.

— Je me rends. Tu profites d'un avantage déloyal.

Ben ne le laissa pas encore se relever, mais saisit son visage et écrasa leurs bouches l'une contre l'autre. Il s'écarta par à-coups et revint en se servant de sa langue pour chercher une entrée. Nikolas la lui accorda et ils s'embrassèrent passionnément jusqu'à ce qu'il grogne.

— Arrête, tu en voudras plus et je suis…

Ben le fit taire en l'embrassant encore, répondant contre ses lèvres :

— J'ai tout ce qu'il me faut, ici et maintenant.

Nikolas leva les mains et prit le visage de Ben dans ses mains.

— Un jour, je t'ai dit que j'avais perdu tous ceux à qui j'ai dit que je les aimais, ce qui est vrai, mais j'ai réfléchi pendant que j'étais couché ici, aujourd'hui, et je me suis dit que je l'avais peut-être toujours dit

aux mauvaises personnes. J'aurais dû te le dire il y a longtemps, Benjamin, parce que c'est vrai… Je t'aime.

Complètement subjugué par l'importance de ces trois mots prononcés par Nikolas, Ben se dégagea de son corps en silence. Il appela le chien d'un claquement de doigts et fit semblant d'arranger son bandana pour éviter de regarder Nikolas. Il sentit une main sur son dos, un simple effleurement, mais ce fut assez pour qu'il se reprenne et demande avec aplomb :

— Qu'est-ce qu'on fera ? Quand tu auras récupéré ?

— J'y ai aussi réfléchi. J'ai eu une journée riche en réflexions.

Il s'assit alors en fixant sa jambe.

— Encore une semaine et je serai à peu près guéri. Alors on devra décider. On pourrait, c'est possible, disparaître, proposa-t-il avant de lever soudain les yeux vers Ben. Est-ce que je dois utiliser la première personne du singulier ou celle du pluriel ?

Ben lui adressa un regard si ironique que Nikolas s'en détourna, mais il rayonnait d'un sourire plus beau encore que ceux qu'il lui avait vus depuis qu'il était apparu, ombre noire de la chambre, deux nuits auparavant.

Ben tapota sa cuisse blessée pour le ramener à l'instant présent.

— À l'heure qu'il est, ils ont tracé tous tes comptes.

— Bien sûr. Sous ce nom. J'ai beaucoup d'autres noms et beaucoup d'autres comptes. Mon… *Notre* grand-père était Godtfred Mikkelsen, reprit-il en haussant les épaules, voyant l'air interrogateur de Ben. Tu n'en as jamais entendu parler ? C'était un industriel, il fut un temps où il était dans le top dix des danois les plus fortunés… il était milliardaire, Ben. Quand il est mort, sa fille unique décédée, Nika et moi nous sommes retrouvés ses seuls proches encore en vie. Quand Nika est mort sur ce balcon… euh, quand *je* suis mort, je devrais dire, je suppose, j'ai hérité… de mon propre argent. Mmh… une pensée intéressante à laquelle je n'avais encore jamais songé. Peut-être que je ne suis ni Nikolas ni Aleksey, mais les deux à la fois, désormais. Enfin, ce que je veux dire, c'est que je détiens tout, soupira-t-il en s'allongeant, les yeux fermés. Toute la…

Ben attendit patiemment qu'il continue, mais entendant qu'il ne le faisait pas, il regarda par-dessus son épaule et découvrit que Nikolas s'était assoupi en plein milieu de sa phrase. Cela le fit sourire et il se tourna sur le côté, la tête relevée sur un coude, le regardant dormir. Il avait désormais un nouveau jeu : faire la liste de ce qu'il découvrait sur ce visage familier qui lui était maintenant totalement inconnu. Il n'arrivait pas à comprendre comment il avait pu voir cet homme comme un diplomate classieux. Il devinait d'ordinaire assez bien les tempéraments, son travail avait requis cela, mais il avait serré la main de Sir Nikolas Mikkelsen au-dessus d'un bureau impressionnant de

Whitehall et n'avait jamais vraiment remis en question le masque que celui-ci portait. Il lui avait proprement fait tourner la tête, bien sûr. Il n'avait pas vraiment pensé à Nikolas avec son cerveau, depuis qu'il l'avait rencontré. Toujours subjugué par sa passion pour le corps de cet homme, il n'avait jamais vraiment pensé à la personne qui se trouvait à l'intérieur.

Ou était-ce l'exact opposé de la vérité ? Quel était le contraire de ce qui était arrivé ? Peut-être que lui seul, de toutes les personnes que Nikolas – *Aleksey* – avait bernées, avait vu la vérité, là, dans cette première poignée de main. Il avait vu *Aleksey*, tapi derrière cette apparence réservée, et il était tombé sous le charme d'Aleksey, pas de Nikolas le diplomate. C'était une idée amusante et Ben sourit en suivant les pommettes saillantes avec une brindille. Il avait vu le soldat, le guerrier, le menteur, le tricheur, le meurtrier, l'assassin, le tortionnaire… Il avait vu le magnifique garçon à l'étincelle de vie trop grande pour être contenue par un enfant.

— Qu'est-ce que je disais ?

Ben sursauta quand les yeux de Nikolas s'ouvrirent d'un coup et que celui-ci continua comme s'il avait fermé les yeux à peine un instant pour réfléchir.

— Les comptes. Pourquoi tu ris ? Alors, tu vois, l'argent ne sera jamais un problème pour nous. On pourrait disparaître, que je disais. Pourquoi j'ai mal à la tête ?

Ben commença à lui masser la tempe avec son pouce. Nikolas ferma les yeux de plaisir.

— Donc on s'enfuit. On se trouve un endroit reculé et on vit une vie tranquille de débauche.

— Je vote pour, et je n'ai même pas entendu les autres plans.

— Eh bien, pour être honnête, je n'ai pas réfléchi beaucoup plus loin que cela. Je crois que j'ai été distrait en pensant à toi, ou plutôt en pensant à la manière dont je te débaucherais. C'est un vrai mot *débaucher* ? Il faut que j'améliore mon anglais. On pourrait les combattre, bien sûr. C'est une vengeance purement personnelle, pas une affaire institutionnelle. Les hommes dans la maison travaillaient pour Gregory Malenkov. Un vieux collègue. Un ami, je suppose.

— Oui, celui que j'ai torturé et fait cramer était très amical sur la fin. Tu as le bonjour de Gregory, d'ailleurs.

— J'avais déjà deviné que les balles étaient sa manière de présenter ses hommages. Alors, un de moins et…

— Deux de moins.

— Le monde est plein de Tchétchènes prêts à être engagés, cracha-t-il en haussant les épaules.

Ben le toisa d'un regard perplexe, la politique interne de Zaslon lui passant au-dessus de la tête.

— Je vote toujours pour l'option débauche.

— Mmh, je suis d'accord. Mais alors on devrait mener une vie d'attente, en se préparant constamment à être découverts. Ce n'est pas une bonne façon de vivre, crois-moi, je le sais. J'ai encore mal à la tête, soupira-t-il en tirant Ben sur sa poitrine, comme si cela pouvait soulager la douleur. Il y a une troisième option qui serait viable. Après tout, ce ne sont que des hommes, et les hommes ne veulent qu'une seule chose.

— Une turlute ?

— Tu pourrais leur proposer, acquiesça Nikolas, amusé. Gregory aimerait sûrement ça. Je parlais de l'argent.

— Acheter ta liberté ?

— Oui, pourquoi pas ? L'argent est très puissant. Il m'est déjà arrivé d'acheter ma liberté.

— Tu penses qu'ils tiendraient parole ? Qu'ils te laisseraient tranquille ?

— Ce serait le grand pari.

— Il y a encore une autre option.

Nikolas releva la tête de Ben avec un air interrogateur.

— Tu redeviens Aleksey.

Nikolas se tut un long moment et clarifia l'idée.

— Je meurs encore une fois.

— Ils t'ont cru mort pendant dix ans, et tu t'en es presque tiré pour de bon.

— On ne croirait pas à une autre mort accidentelle. Il y a trop de balcons desquels on peut tomber.

— Je ne parlais pas d'un accident. Je pensais à quelque chose du genre meurtre.

— Les laisser penser qu'ils m'ont tué ?

— Pas exactement, reprit Ben le regardant plus franchement. Je pensais te tuer moi-même.

Chapitre Trente

Quand Ben eut entièrement expliqué son plan, Nikolas fut forcé d'admettre qu'il ne déméritait pas. Désormais, Gregory et ses brutes devaient savoir qui était Ben et ce dont il était capable… les deux corps qu'il avait laissés dans la cuisine en offraient un aperçu. Ils devaient être au courant de sa relation avec Aleksey et se douter qu'il le chercherait, lui aussi. Il était parfaitement possible, étant donné leur vision du monde, qu'ils trouvent crédible le scénario de l'ex-petit ami poussé à bout, amer et à qui on avait menti. Après tout, comme l'avait fait remarquer Ben, Nikolas s'était un peu attendu à cette réaction, lui aussi. Celui-ci accepta d'y réfléchir et sembla vraiment le faire jusqu'au moment où il poussa un soupir.

— Donc, tu me trouves et… tu me tues, et je vis de nouveau dans le mensonge pour le restant de ma vie. Et cette fois, je ne pourrai même pas être Nikolas Mikkelsen.

— Merde.

— Oui. Un mot très parlant, *merde*.

Ils s'assirent au soleil et Ben sortit la bière qu'il avait cachée dans son paquetage. Nik avança que puisqu'il était sous antidouleurs et sous antibiotiques à la fois, il pouvait tout aussi bien boire. Ben n'avait pas le cœur de lui refuser, et c'était une caractéristique (il s'en rendait désormais compte) qui ne lui avait pas tant rendu service au cours des dernières années. Dire plus souvent *non* à Nikolas serait peut-être une très bonne chose sur laquelle s'entraîner.

Après sa deuxième bière, celui-ci proposa une solution qui combinait toutes les options. Ils inviteraient Gregory à un rendez-vous pour convenir d'un accord financier, le tueraient, lui, puis eux dans un grand final où tout le monde mourait. Il trouva cela très drôle alors Ben lui coupa l'accès à la bière. Mais alors, son humeur s'étant considérablement améliorée, il décida d'offrir à Ben ce que celui-ci avait dit désirer par tous les hommes. C'était en tout cas bien son cas et il informa Nikolas qu'il avait été excité depuis le matin où il s'était éveillé à ces mots : *Bonjour, Benjamin*. Ce dernier lui fit alors remarquer en riant, son sexe entre les lèvres, qu'il n'avait pas besoin de sa jambe pour les fellations. Apparemment, c'était trop drôle pour lui et il sombra une nouvelle fois, au milieu de son rire, abandonnant le membre de Ben.

***

Quand Nikolas s'éveilla en trouvant sa vie légèrement moins amusante, Ben lui fit manger une conserve de soupe. Nikolas accepta en ronchonnant pendant qu'il se massait les tempes.

— Pourquoi tu es moite ? Tu es tout mouillé.

— Parce que je n'arrête pas. Tu veux venir voir ?

Nikolas acquiesça et Ben le hissa debout, pouffant discrètement de rire en entendant le chapelet de jurons très imaginatifs qui accompagna ce mouvement. Nikolas le regarda honteusement quand il put enfin se mouvoir.

— Ça fait mal. Je suis trop vieux pour me faire tirer dessus.

— Repose-toi sur moi.

Nikolas n'était pas très fier de se voir offrir une telle proposition et il boitilla un peu gauchement à côté de Ben jusque derrière la maison.

***

Ben avait fait un barrage sur le ruisseau, au niveau du petit pont de pierre. Il avait tiré profit de la topographie naturelle du lieu pour créer un grand bassin d'où l'eau ne pouvait s'échapper et qui se remplissait lentement. Il s'était attendu à ce que Nikolas voie cela avec ironie ou qu'il se moque, mais celui-ci fut fasciné et voulut aider. Pourtant, il dut se contenter de s'asseoir sur le pont, les pieds presque immergés dans l'eau noire en donnant des consignes superflues. À le voir ainsi, assis là, marron après les heures qu'il avait passées au soleil, les cheveux retombant en bataille sur ses yeux, Ben voyait un jeune garçon courir sur une plage d'*Ærø*, avant que la vraie vie le rattrape.

— J'aurais bien aimé te connaître, Aleksey, tu sais, sur *Ærø*, avant, lança-t-il en se redressant sur son barrage.

— Tu n'étais même pas né, le petit bébé. Et puis, tu ne m'aurais pas beaucoup aimé. Personne ne m'aimait.

— Et tu dis ça en te souvenant de comment j'étais à dix ans, c'est ça ? rétorqua Ben avec un petit rire. Je pense qu'on se serait entendus à merveille.

— Peut-être. Un garçon sauvage dans les marais, vivant à la dure… Peut-être que nous avons *toujours* été des âmes sœurs, lança Nikolas en regardant timidement Ben pour voir sa réaction et, voyant qu'il ne le rejetait pas ou ne se moquait pas, il ajouta avec un sourire : Une fois j'avais élaboré un plan pour rejoindre l'Angleterre avec mon voilier, mais je ne voulais pas abandonner mon cheval, il était essentiel pour mon évasion. Alors j'ai essayé de le convaincre de monter à bord, mais cela a pris si longtemps et cela s'est si mal passé que je me suis fait attraper. Sans le cheval, j'aurais bien sûr réussi. J'avais une carte, et tout ce qu'il fallait.

— Je croyais que Nikolas faisait toujours partie de ton équipage.

— Nika avait peur de la mer au-delà des îles, répondit Nik en se pinçant les lèvres. Il a refusé de venir. Mais dans ma tête, il était toujours là… le beau garçon que tout le monde aimait et dont ils auraient vanté l'intelligence pour avoir réussi un tel périple.

— Il n'était pas non plus dans la voiture pour aller en France, hein ?

— En fait, si, reprit Nikolas avec un rire démoniaque. Je l'ai kidnappé et je l'ai attaché au siège. Il a hurlé pendant tout le trajet.

Ben vint s'asseoir sur le pont avec lui.

— Je serais venu avec toi, moi.

Nikolas se remit à rire.

— On aurait dû se battre pour le siège conducteur, je pense.

— On serait allés bien plus loin que la France avant qu'ils nous attrapent.

— Les fabuleuses aventures de Ben et Aleksey.

— Mais tu l'aimais… ? Tu as sacrifié tant de choses pour lui.

Nikolas se tut un instant en regardant l'eau monter lentement contre les murs de tourbe.

— Je pensais que c'était de l'amour à l'époque. Maintenant, je comprends mieux.

Il leva les yeux et tira Ben pour l'embrasser, une main glissée dans ses cheveux sombres.

— Allonge-toi. Je ne suis plus ivre.

Non, il ne l'était plus. Ben s'allongea sous le soleil chaud, la peau agréablement brûlée par la journée passée, et il ferma les yeux quand Nikolas caressa son membre turgescent avec ses lèvres, le prit dans sa bouche et l'accueillit jusqu'au fond de sa gorge. Ben cria, tâtonnant les vieilles pierres recouvertes de lichen alors qu'une tension profonde s'élevait de son entrejambe. Avec beaucoup d'hésitation, il posa une main incroyablement délicate sur la tête de Nikolas. Celui-ci s'immobilisa et releva la tête, le fixant, les lèvres gonflées, l'air braqué, et Ben eut une envie irrésistible de l'embrasser. Il prit alors les longs cheveux blonds entre ses doigts.

— Il n'y a que nous ici, Nik, et je ne te ferai aucun mal.

Nikolas se lécha les lèvres, parut hésiter un instant, et revint au membre gorgé de sang de Ben. Celui-ci laissa la main dans ses cheveux en veillant à ne pas appliquer de pression, mais en massant simplement son cuir chevelu du bout des ongles. Enfin, son désir grandissant l'emporta au-delà de ses limites. Il s'arc-bouta en essayant de ne pas maintenir la tête de Nikolas baissée, et jouit, un jet laiteux après l'autre, chacun léché, avalé.

L'effort avait manifestement demandé beaucoup d'énergie pour Nikolas. Il s'allongea en soufflant un faible juron de douleur. Ben ne bougea pas durant quelque temps, son sexe retombé sur son short. Il voulait faire quelque chose pour Nikolas, mais celui-ci remua la tête.

Ben baissa les yeux et jura. Plusieurs points avaient sauté, la chair de nouveau béante, et un liquide transparent et rougeâtre suintait de la cuisse.

— Je vais bien, Ben. Cela en valait la peine. Mais aide-moi à rentrer, j'ai envie de dormir. Demain, je te prendrai jusqu'à ce que tu demandes grâce. Tu verras.

— Demain, tu resteras au lit. C'est un ordre.

— Ne me donne pas…

Ben ricana. De toute évidence, l'ancien Nikolas n'avait pas entièrement disparu.

— La ferme, soldat, continuez de boiter.

***

Quand Nikolas s'éveilla à nouveau, il avait dormi huit heures d'affilée d'un sommeil réparateur et se sentait de toute évidence bien mieux. Il boitilla jusqu'à trouver Ben et lui demanda en fait ce qu'ils avaient à manger. Il avait envie de sortir prendre l'air frais. Ils allèrent au bassin, qui était presque rempli désormais ; le ruisseau d'origine tomberait bientôt en cascade par-dessus le pont. Nikolas s'assit sur le banc et lança plusieurs fois un bâton pour que Radulf aille le chercher à la nage. C'était un nageur impressionnant et ses origines bâtardes de lévrier irlandais-lurcher et autres races devinrent plus floues, l'animal ne ressemblant plus désormais qu'à une grosse loutre qui pédalait dans l'eau. Si l'on ne regardait pas le bâton qui dépassait de chaque côté de sa gueule.

Les rides liées à la douleur et au stress avaient disparu du visage de Nikolas. Sa pâleur de bureaucrate avait foncé en une sorte de bronzage doré et ses cheveux brillaient d'éclats dorés dans cette frange qui lui tombait désormais constamment dans les yeux et qu'il balayait d'un geste enfantin de la main chaque fois qu'elle l'ennuyait. Il avait refusé les antidouleurs et semblait très satisfait de regarder Ben s'occuper de son barrage. La satisfaction s'amplifia nettement pour devenir de la joie quand, dans un étirement faussement innocent, celui-ci retira son tee-shirt et poursuivit sa construction torse nu. Cinq minutes plus tard, il se leva et surveilla le bassin noir profond.

— Je crois que j'ai fini.

Il défit le bouton de son short qui glissa de ses hanches et tomba sur ses chevilles. Nu, il se leva, baigné de soleil, à quelques mètres de Nikolas et descendit lentement dans l'eau. Quand elle lui arriva aux épaules, il poussa un grand coup et plongea.

De l'extérieur, l'eau était noire : la couleur de la tourbe en suspension à la surface. Mais vue de sous la surface, comme Ben le savait d'expérience, c'était un monde totalement différent. Des rayons du soleil filtraient au travers, illuminant rochers et galets qui luisaient

de l'éclat vert des algues et juste dessous, les quartz incrustés dans le sable scintillaient comme des diamants. Il se tourna et se retint à un rocher pour regarder par en dessous Radulf qui nageait, puis pivota et nagea jusqu'à la berge où se trouvait assis tout ce qu'il voulait. Il se demanda combien d'autres personnes étaient assez chanceuses pour avoir un univers entier de désirs satisfaits en la personne d'un seul blond. Il jaillit de la surface et sortit lentement de l'eau. Malgré la fraîcheur du bassin, penser à Nikolas avait fait migrer son sang vers le sud et son sexe long et épais pas encore tout à fait éveillé mais indépendant sursautait en s'écartant de ses cuisses, défiant la gravité même. Il s'approcha lentement de Nikolas et se tint au-dessus de lui, les gouttelettes s'écrasant sur ce visage levé. Nikolas s'allongea et avec grand soin, il fit glisser ses vêtements sur sa jambe bandée. Il tendit une main et Ben la prit.

— Baise-moi, Benjamin.

Ben secoua la tête.

— Je vais te faire l'amour.

Il se plaça ensuite sur lui et leva précautionneusement une cuisse. Ils restèrent ainsi, les yeux dans les yeux pendant que Ben ouvrait Nikolas avec ses doigts mouillés et frais. Celui-ci s'arc-bouta et son sexe commença à gonfler. Il était désormais d'un rose pâle choquant contre cet abdomen bronzé. Ben ajouta un doigt. Nikolas mit un bras en travers de ses yeux. Ben l'écarta.

— Je veux voir ton visage pendant que je te fais l'amour.

Il se pencha alors et l'embrassa dans un entrelacs de langues et de salive. Puis ses doigts trouvèrent l'endroit qui poussa Nikolas à saisir sa tête, les yeux grand ouverts, son corps tendu comme un tambour. Ben murmura quelque chose qui n'avait aucun sens et commença à embrasser frénétiquement son visage, son cou, ses oreilles. Il continua à travailler sa glande en appuyant dessus, effleurant son sexe avec l'autre main, frôlant son gland avec le pouce, le couvrant de caresses délicates pour rendre Nikolas fou. Puis, très lentement, il retira ses doigts et les remplaça, centimètre par centimètre, par son sexe frais et glissant. Une fois bien enfoncé, il laissa l'oreille de Nikolas et baissa les yeux sur son visage familier.

— Je suis dans ton corps.

Nikolas fronça un instant les sourcils, perplexe, non habitué aux conversations dans ce genre de moments.

— Oui.

— À l'intérieur de *toi*, Aleksey. Aleksey Mikkelsen.

— Aleksey Mikkelsen est mort quand il avait dix-sept ans, Ben. Je l'ai tué pour survivre. Je t'ai dit que tu ne pouvais pas ressusciter les morts, peu importe la quantité de vie qui coule dans tes veines.

— Et je te dis aujourd'hui que tu te trompes, Aleksey. Ferme les

yeux, poursuivit-il en l'aidant à le faire en posant délicatement les doigts sur ses paupières. Qu'est-ce que tu entends ?

— Rien.

— Bien sûr que si, écoute. Tu entends les corbeaux ? Ils ont été là toute la journée, avec nous. Tu entends le ruisseau ? Là, une alouette. Maintenant ouvre les yeux. Qu'est-ce que tu vois ?

— Toi.

— Et je ne suis pas un fantôme, Lyosha. Qu'est-ce que tu sens ?

— Toi. En moi.

Ben commença à bouger en s'assurant de toucher la glande désormais tendre avec son sexe.

— Oui. Moi. Il n'y a aucun fantôme, ici. Je ne les laisserai plus venir. On a pris ce bateau pour l'Angleterre, avec ta carte et ton cheval. On a volé une voiture, on est allés jusqu'en France et on a encore continué. Voilà *notre* réalité. Tu n'es jamais allé en Russie avec Sergei. Rien de tout cela n'est arrivé. Tu es Aleksey Mikkelsen si tu veux l'être. Tout le reste dont tu te souviens n'était qu'un rêve, un cauchemar. Tu as grandi, Aleksey Mikkelsen, tu es devenu formidable, magnifique, et rien qu'à *moi*. Tu le sens ?

Nikolas hocha la tête. Alors Ben l'embrassa et il leva la tête pour lui rendre ce baiser.

Le corps de Ben commença à se contracter. Il accéléra, concentré sur leur plaisir mutuel. Entre deux coups de reins, il réussit à articuler :

— Utilise Aleksey Primakov, ses connaissances et ses compétences pour te sauver la vie. Exploite-le et fais-en ce que tu veux parce qu'il *t'appartient*. Mais tu es désormais Aleksey Mikkelsen, et tu sais ce dont ont besoin toutes les naissances ?

Nikolas commença à secouer la tête, puis il comprit quand Ben se mit à crier et le remplir, un jet de semence après l'autre, au plus profond de ce corps qui s'élevait à nouveau. Sentant l'orgasme délicieux de Ben, Nikolas jouit lui aussi pour la première fois après plusieurs jours de douleur extrême et de stress. Il s'agissait de toute évidence d'une catharsis puissante et quand elle s'acheva, il retomba, émerveillé d'entendre les corbeaux, l'alouette et le ruisseau aussi distinctement que Ben les décrivait.

À cet instant, Nikolas Mikkelsen ressemblait à un homme qui avait entendu tout ce que Ben Rider voulait qu'il entende.

Ben avait envie de s'allonger et s'endormir sur lui, mais il se retira et roula précautionneusement sur le dos. Puis il rit. Nikolas tourna la tête d'un air interrogateur.

— J'arrive pas à tirer ça au clair, dans ma tête : on parle de Nikolas, mais tu *es* Nikolas pour moi. Tu es Aleksey… mais pas dans ma tête. Donc je pensais… Je me disais qu'on pourrait trouver un nouveau nom qui ne soit ni Aleksey ni Nikolas…

— Et je ne vais pas aimer, c'est ça ?

— Dick…

— Va te faire voir, Ben.

— … *Gaylord*.

Cela fit rire Nik, mais il décida que Nikolas convenait toujours.

— Je m'y suis habitué au fil des années. Malgré ce que tu dis, le nom Aleksey charrie beaucoup de mauvais souvenirs pour moi. J'entends… des hommes le dire, pas des fantômes, juste des mauvais souvenirs. Au procès, en prison… Tu comprends ? Nikolas a toujours dix ans à mes yeux et il est toujours beau.

Ben se tourna et se redressa sur un coude.

— Ça va, la jambe ?

— Ça va.

— Tu penses que ça pourrait aller dans le bassin ?

Nikolas acquiesça et Ben l'aida à boitiller dans l'eau froide. Quand elle lui arriva à hauteur de taille, il ferma les yeux sous l'effet de la douleur de ses blessures, Ben passa alors une main autour de sa hanche et glissa un doigt dans son orifice. Les yeux de Nikolas s'écarquillèrent. Ben lui offrit un large sourire et l'embrassa en le doigtant tendrement. Nikolas regardait l'eau noire avec une extrême méfiance.

— Il n'y a pas de créatures qui peuvent remonter dans ton… ?

— Dans l'Amazone, imbécile. Hey, on est dans le Dartmoor, ici.

— Mmh.

Tout à coup, quelque chose le tapa dans le dos. Cela le fit sursauter et il cracha un juron aigu qu'on aurait presque pu décrire comme… un cri de petite fille.

Radulf lui avait enfin ramené le bâton.

Ben ricanait encore quand ils se rhabillèrent pour aller faire chauffer deux rations au-dessus d'un petit feu sur le banc. Nikolas l'ignorait superbement, feignant d'examiner ses points de suture. Ben finit par amener une gamelle de soupe chaude avec une cuillère et s'assit à côté de lui. Ils la partagèrent et regardèrent, hypnotisés, le bassin atteindre sa capacité maximum et déborder pour laisser le ruisseau reprendre son cours en passant désormais par-dessus le pont-barrage pour retomber en cascade, une soixantaine de centimètres plus bas. Cela les amusa tous les deux.

— Les chutes de Benjamin.

— Alors c'est le lac Aleksey.

— Un lac très petit.

— Nan, je pense qu'Aleksey était du genre à tout voir en grand… à ne pas connaître l'impossible.

— Le lac Aleksey, alors. On devrait donner un nom à la maison. Il y a un joli mot, en anglais, pour désigner une maison étrange, venue

d'un univers parallèle et qui existe en dehors de la vraie vie ?

— Tu le sens, toi aussi ? demanda Ben en se tournant vers lui.

— Ben, je l'ai toujours senti. C'est ce qui m'a attiré ici quand j'ai eu besoin d'un endroit sûr. *Ton* esprit m'a attiré ici.

— Waouh, souffla-t-il en secouant la tête. On est tellement gays.

Nikolas se rallongea en riant.

— Demain, tu enlèves les fils et on jouera aux gays pour de vrai.

— C'est trop tôt. Encore quelques jours.

— Le monde est là, dehors, Ben, répondit Nikolas en posant une main sur sa cuisse. Gregory ne s'est pas envolé. Il faudra bien qu'on l'affronte à un moment donné.

— Tu n'es pas encore assez fort, rétorqua-t-il en jouant sa carte maîtresse. Tu serais un poids, tu me retarderais.

Nikolas céda alors à contrecœur.

— Mais j'ai besoin de faire de l'exercice. On pourrait grimper la colline.

— Non, ça tirerait sur tes fils. Explorons d'abord ce qui est de plain-pied. Allez, Gaylord…, décréta-t-il en hissant Nikolas debout.

Ils commencèrent à suivre le ruisseau en s'éloignant du pont. Il passait à travers un dédale de rhododendrons sur presque un kilomètre et débouchait sur la lande dégagée. C'est là qu'ils trouvèrent les restes d'un vieux mur en pierre sèche qui semblait faire le tour du terrain, les séparant ainsi de la lande. Ils le franchirent et parcoururent la lande jusqu'à sa frontière ouest. Ils trottinèrent sur environ un kilomètre et demi. Nikolas boitait clairement, désormais, même s'il ne semblait pas s'en inquiéter et mâchouillait un brin d'herbe. Ben décida de couper par le terrain de la propriété pour écourter la marche, mais il s'avéra difficile de traverser la végétation envahissante.

Les chênes se firent plus fins et ils arrivèrent à une clairière qui abritait une chapelle en pierre. Ils restèrent un moment à la regarder, aucun d'eux ne semblant avoir envie de faire remarquer l'évidence : tout avait jusque-là eu des airs de surnaturel, mais *cet* endroit était proprement féerique. Nikolas fut le premier à bouger parce qu'il voulait s'asseoir un peu. Il fit le tour de la chapelle pour en trouver la porte, lança un regard à Ben et la poussa. Bien sûr, elle s'ouvrit toute seule… pourquoi n'en aurait-il pas été ainsi ? Après tout, il était le fantôme d'un homme mort dans un endroit imaginaire. À l'intérieur, la chaleur du soleil disparut aussitôt. La pierre dégageait une certaine fraîcheur, mais il y avait un parfum d'intemporalité dans l'air, comme si le froid conservait ses secrets. Avec reconnaissance, Nik s'assit sur un banc et leva la jambe pour l'étirer. Ben alla jusqu'à l'autel. Il se rendit compte qu'il marchait sur une pierre gravée alors il recula et lut :

— *William de Redvers, 1802-1874. Puisse Dieu lui accorder la paix.*

Il se retourna en entendant une exclamation de Nikolas qui semblait sur le point de dire quelque chose mais laissa tomber avec un geste typiquement européen et commença à lire quelques-uns des graffitis gravés dans le banc avec beaucoup d'intérêt. Ben s'approcha de l'autel et monta les marches menant à la petite fenêtre magnifiquement ornée de vitraux.

— À ton avis, pourquoi tout est abandonné ? C'est absurde.

— Je ne sais pas, mais ce n'est pas si rare pour ceux qui sont très riches. Mes propriétés près de Copenhague et sur Ærø sont vides : la villa, les fermes, la maison de vacances… Je n'ai rien voulu en faire. J'ai l'impression que ce serait mal de les vendre, comme elles font partie de l'histoire de la famille, mais je n'ai justement pas voulu de cette histoire, et surtout pas de cette famille. Ces choses-là sont compliquées.

— Je ne pourrais pas te dire. J'ai grandi dans un logement social. Quand mon père est mort, si je n'avais pas rejoint l'armée, je me serais retrouvé à la rue.

Nikolas le regardait avec une expression étrange, mais il ne fit aucun commentaire et changea simplement de sujet.

— On devrait rentrer. J'ai peut-être un peu trop forcé.

Ben marcha très lentement sur le chemin du retour, une route directe entre la chapelle et la maison d'un peu moins d'un kilomètre. Ils arrivèrent devant ce qui avait dû être un court de tennis, mais qui, par négligence, n'était désormais plus qu'un vague souvenir.

— Tu sais jouer ? demanda Ben en balayant la pelouse du bout du pied.

— Bien sûr. Je te l'ai dit, j'ai eu ce qu'il se fait de mieux et que l'argent et l'influence peuvent acheter. Et toi ?

— Nan. Le tennis c'est pour les bourges.

Nikolas se tut un instant.

— Je pourrais t'apprendre, si tu veux. Plus tard, bien sûr. Quand je serai guéri et que je pourrai te battre.

Ben se tourna vers lui et sourit tout à coup largement.

— Enfin, tu contre-attaques.

Nikolas plissa les yeux.

— La première fois que tu es arrivé ici, tu étais résigné face à ton destin… face à ce que tu pensais mériter. Tu avais attendu si longtemps que ton passé te rattrape, et il l'avait fait… Mais maintenant, tu veux récupérer ta vie. Ton futur.

Nikolas pinça les lèvres et l'observa un moment avant de reprendre sa marche lente. Il tendit un bras, indiquant ainsi qu'il avait besoin de s'appuyer sur lui.

Il sembla très songeur sur le chemin du retour. Ben attribua ce silence à la douleur qu'il devait supporter, mais au moment où ils

atteignirent la maison, Nikolas dit soudain :

— Je ne m'attendais pas à te revoir. Si tu m'avais menti comme je t'ai menti, j'aurais voulu te tuer. Mais tu étais là. Si je veux un futur, c'est grâce à toi.

Ben se délecta en secret de ce rare compliment inattendu et répondit simplement :

— Tu n'as fait que mentir par omission, tu te souviens ? Tu ne m'as jamais rien dit, de toute façon.

Il l'aida ensuite à monter les marches jusqu'à la chambre. Juste avant d'entrer dans son sac de couchage, Nikolas l'attrapa par le tee-shirt et le tira vers lui pour l'embrasser. Comme toujours entre eux, leur désir s'embrasa. Nikolas grogna et mit une main sur le jean de Ben pour sentir son excitation monter.

— Non, tu dois te reposer, le sermonna Ben en lui donnant un petit coup sur la main. Je vais m'en occuper moi-même. Je me souviens encore comment faire.

Il aida Nikolas à se coucher, mais celui-ci ne lui lâcha pas la main.

— Reste. Laisse-moi regarder.

— Hors de question, s'exclama Ben, outré.

— Ben…, insista Nikolas en le forçant à se pencher, mais ils savaient tous deux que Ben ne le fit que parce qu'il le voulait bien.

Nikolas fit lentement glisser son jean et s'allongea pour regarder, le visage partiellement caché dans l'ombre, Ben baigné dans la lumière qui rayonnait à travers les fenêtres à meneaux. Il saisit son sexe et, exactement au même instant, tous deux gémirent. Ben n'eut besoin d'aucun autre encouragement pour être tout à fait excité, malgré cet exhibitionnisme dont il n'avait pas l'habitude. Il commença à tirer sur son membre, lentement, tordant un peu la peau à son extrémité. Il tendit sa main et Nikolas cracha dedans, sans avoir besoin de mot. Ils se sourirent alors pendant que Ben continuait plus vite, la main désormais glissante. Son sexe s'élevait haut, dur et contracté. Il sentait ses bourses fermes et prêtes. Il se pencha et ordonna dans un grognement :

— Ouvre la bouche.

— Je veux voir, refusa Nikolas en secouant la tête.

Ben grogna, perdant le contrôle. Il eut juste le temps de se tourner, se cambrer en avant et un filet de sperme laiteux jaillit en aspergeant le parquet. Il tomba en avant en se retenant d'une main. Encore un coup de poignet, un jet, et il eut terminé. Il se coucha lentement du côté mouillé et demeura face contre terre, sentant son cœur palpiter. Il finit par passer un bras sur Nikolas. À travers ce silence, il déduisit que Nikolas s'était déjà endormi. Il se blottit plus près, humant l'odeur de celui-ci, si évocatrice, si… familière, et s'endormit avec la pensée rassurante que les choses les plus importantes de ce monde n'avaient

absolument pas changé.

Chapitre Trente et un

Le lendemain, les points partirent non sans douleur, mais accompagnés de satisfaction. Ben en avait déjà fait plus d'une fois, souvent sur lui, mais ne les avait jamais retirés. Il ne voulait pas faire souffrir Nikolas, cependant il ne pouvait s'empêcher de trouver amusant que l'agent stoïque des forces spéciales russes fasse toute une affaire, larmoie et jure durant tout le processus. Il prit cela pour un signe de bonne santé annonçant le retour de Nikolas et n'y prêta pas davantage attention.

Une fois terminé, le patient se rallongea, épuisé, mais après une demi-heure, il plia le genou pour tester sa blessure et se releva en faisant quelques pas prudents. Il semblait satisfait.

— Bien. Encore quelques jours et on part.

— Où ?

— Eh bien, j'ai pensé à une autre option, mais je crois qu'elle ne va pas te plaire.

— Mmh mmh.

— Tu avais raison. Je veux effectivement un futur, et je le veux avec toi. Je ne pense pas qu'on puisse trouver cela en fuyant. Et je ne pense pas non plus que Gregory acceptera d'être payé bien longtemps. Il en voudra plus. Il est russe, après tout. Mais si je ressuscitais cette idée d'agence… et que je lui demandais de nous rejoindre ?

Ben se tut un instant avant de répondre calmement :

— Eh bien tu as raison sur un point : je n'aime pas cette option, conclut-il avant de s'exclamer ouvertement. Ça va pas, non ? *Il essaie de te tuer !*

Nikolas balaya cet argument avec ce geste européen agaçant.

— D'une certaine manière, oui. Mais il est en colère, amer, et c'est surtout parce que j'ai fait ce dont on rêve tous : je me suis enfui. Personne ne s'échappe de Zaslon, Ben. Ce ne serait pas permis. Mais moi, je l'ai fait. Et si je lui offrais la même chance ? Avec mon… Avec *notre* aide, il devient un citoyen britannique avec un emploi. Un nouveau départ. Il ne pourrait pas le faire sans mon argent et mon aide, donc je pense qu'il serait partant. Et puis après tout, même s'il essaie de me tuer pour le moment, il fut un temps où nous étions amis. Bons amis. Proches… de plusieurs façons.

— Proches comment ?

— Assez pour que je sache comment il pense et lui comment je pense moi. Il y a un adage en russe qui dit : sois proche de tes amis,

mais plus encore de tes ennemis.

— Ouais, ouais, tout le monde a cette expression.

— Eh bien voilà. Elle doit être vraie.

— Il est comment ?

Nikolas examina Ben un long moment. Puis il se mit à rire. Sans pouvoir s'arrêter.

— Tu vas le détester, mais lui… ne te détestera pas. Pas du tout, finit-il par répondre en riant.

Il n'en dit pas plus et continua de rire jusqu'à ce qu'une des coupures sur sa poitrine recommence à saigner et qu'il doive laisser Ben la refermer avec du scotch. Même alors, chaque fois qu'il regardait un Ben à l'expression de plus en plus froide, il serrait les mâchoires pour garder son calme.

Ben décida d'aller courir un peu. Il avait besoin de faire de l'exercice, mais surtout il voulait s'éloigner un moment de Nikolas pour réfléchir à cette dernière possibilité sans se laisser distraire par la présence de cet homme dans lequel il voulait se perdre chaque fois qu'il l'approchait. Il trouvait perturbant de perdre ainsi son identité auprès de ce nouvel *Aleksey* avec encore plus de force qu'il ne l'avait fait aux côtés de son ancienne version distante. Il enfila ses bottes, prit quelques poids légers, appela le chien et partit monter la colline avant d'entamer la lande dégagée. Il n'était parti que depuis une heure quand la brume revint et que ce qui était passé pour un été chaud se transforma en monde froid et humide au terrain escarpé et aux prises peu fiables. Après être tombé une deuxième fois, il reconnut qu'il persévérait pour prouver quelque chose dont il était le seul à se soucier, alors il fit demi-tour, légèrement plus prudent et veillant à garder Radulf près de lui. La brume se dissipa à mesure qu'il descendait de la colline, mais un léger crachin avait alors commencé et se mua en pluie drue le temps qu'il traverse le pont recouvert par le ruisseau et rentre à la maison. Il avait très froid, il était trempé et plein de boue, et pour la première fois, il entrevit les désavantages d'un campement dans une maison vide.

Il était penché dans l'encadrement de la porte de la cuisine pour enlever ses bottes quand il sentit dans la pièce la présence de Nikolas, qui le regardait. Celui-ci lui tendit une serviette et quand Ben s'approcha, il lui frotta les cheveux avec. Il le déshabilla, le débarrassant de ses vêtements mouillés et l'emmena vers la cheminée où il avait allumé un feu et suspendu un des sacs de couchage pour le réchauffer. Ben le laissa l'enrouler à l'intérieur sans un mot. C'était la première fois que Nik s'occupait vraiment de lui de la façon dont lui le faisait toujours naturellement et il trouva cela déconcertant, déstabilisant. Quand il le fit asseoir devant le feu, Nikolas se glissa derrière lui en étirant précautionneusement sa jambe blessée. Avec un

soupir, il glissa ses mains chaudes sous le sac de couchage ouvert, sur le ventre froid de Ben. Il lui embrassa la nuque et sembla tout à fait satisfait de se trouver simplement là, à regarder les flammes en écoutant la pluie battante à l'extérieur.

Au fur et à mesure, Ben se réchauffa et cessa de frissonner. Il se détendit dans les bras de Nikolas qui les resserra presque automatiquement autour de lui. À mesure que les minutes passaient, l'atmosphère de la vieille maison commençait à produire son étrange magie. Il se sentit obligé de penser à sa mère. Peut-être que se retrouver tout mouillé et frigorifié après une course dans la lande lui rappelait l'époque où il était un garçon dans le Yorkshire. Il eut presque l'impression qu'elle était avec lui, dans la pièce. Il se l'imaginait là, probablement en train de fredonner un air enjoué pendant qu'elle faisait de la pâtisserie. En avait-elle déjà fait ? Il ne s'en souvenait pas. Il sentit Nikolas changer légèrement de position derrière lui. Il se demanda alors combien de fois il s'était assis avec cet homme ou combien de fois il s'était allongé avec lui après leurs rapports pendant que Nikolas pensait à son passé, peut-être à sa mère, arraché à ses tristes souvenirs par quelque chose que lui, Ben, avait dit ou fait sans avoir conscience de l'effet produit. Comment Nikolas avait-il pu rester silencieux au sujet de sa mère pendant leur voyage à Saddleworth ? *C'est la tombe de ta mère, Benjamin. Même toi, tu as le droit de pleurer ici.* Cela attrista Ben autant que ça le rendit furieux de voir à quel point Nikolas était incapable, ou qu'il refusait, de se soulager de ce poids. Il n'avait même pas eu un corps pour faire le deuil. À dix ans, nager dans un océan glacé pour la chercher… Il frissonna en y pensant.

— Tu as encore froid ?

Ben se mordit la lèvre et secoua doucement la tête.

— Parle-moi de ta mère. Qu'est-ce que tu te rappelles ?

— Encore des questions, soupira Nikolas. Tu aurais dû être embauché par l'inquisition, Benjamin.

— Je veux savoir.

Je veux que tu en parles.

— C'est une chose dont je n'aime pas parler.

Ben secoua la tête, désespéré, mais amusé de cette reproduction exacte de son dialogue intérieur.

— Tu n'aimes parler de rien.

— Je n'aime pas parler de ce qui ne me montre pas sous un beau jour car, comme tu le sais, j'aime être le héros parfait et rayonnant de toutes tes rêveries. Arrête de rire, tu me fais mal à la jambe. Ça, je n'aime pas en parler parce que c'est douloureux.

— Alors tu te souviens bien d'elle ?

— Bien sûr, grand bêta. J'avais dix ans. Deux ans de plus que toi

quand ta mère est décédée.

— Elle était… ? Enfin je veux dire, vous pensiez qu'elle pourrait un jour… ?

— Quoi ? Dis-le. Est-ce qu'on pensait qu'elle se suiciderait ? Bien sûr que non. On avait dix ans. On n'avait jamais connu d'autre mère, donc on pensait qu'elle était normale.

— Elle était très belle.

— Comment tu… ? Ah, Kate, encore. Oui, c'est vrai. Très belle.

— Tu lui ressembles.

— C'est ce qu'on dit.

— Tu veux me raconter ?

— Oh, Ben, tu mets ma patience à l'épreuve.

Il l'avait dit d'une voix lasse mais les bras autour de celui-ci et la façon dont il sentit son parfum alors qu'il le disait racontèrent une autre version à Ben. Finalement, en gardant le silence, il le força à combler le vide.

— Elle avait passé la matinée au téléphone. Je ne sais pas pourquoi je me souviens de ça. Je m'étais coupé et je voulais qu'elle regarde la blessure, mais elle était au téléphone. Elle a coincé le combiné sous son oreille… pour le tenir ? Tu te souviens des téléphones qu'on pouvait coincer sous son oreille ? Parfois j'oublie que tu n'es qu'un bébé. Enfin bref, elle a tenu mon doigt pour arrêter le saignement tout en continuant d'écouter.

Il s'interrompit et Ben eut l'impression qu'il aurait pu tendre la main et cueillir ces souvenirs réels et tangibles tant la petite scène semblait vivante.

— Elle était…

Comme Nikolas s'arrêta encore, Ben se contorsionna dans ses bras pour le regarder. Il regardait le plafond et se mordait la lèvre.

— Elle pleurait, poursuivit-il en déglutissant. Quelqu'un criait à l'autre bout du fil, mais je ne comprenais pas ce qu'il disait. Je crois que cela avait quelque chose à voir avec l'école. Avec moi. J'avais oublié d'y aller, cette semaine-là. J'étais occupé, tu sais, à faire des choses plus intéressantes. Je fabriquais des armes pour mes plans d'invasion, mais je m'étais coupé… Donc je pense que c'était l'école qui lui disait que je n'étais pas venu et elle pleurait. Elle a dit qu'elle allait se promener sur la plage. On était au milieu de l'hiver et même le bord de l'eau était gelé. Ses vêtements étaient là, bien pliés, mais on n'a jamais retrouvé son corps.

Ben resta bouche bée sous le poids de la culpabilité de Nikolas, mais il repoussa cette envie accablante de se taire.

— Tu ne comprenais pas ce que disait la voix ? Ce serait possible que tu n'aies pas entendu du danois ?

Il y eut un silence, puis Nikolas répondit avec hésitation :

— Peut-être. Elle ne parlait pas en danois quand elle a raccroché.

— Alors peut-être que cela n'avait rien à voir avec l'école ? Peut-être même rien à voir avec toi ?

Ou tout, justement.

— Nik, je peux dire quelque chose sans que tu m'arraches la tête ?

— Oh, comme si tu étais opprimé et que je ne te laissais jamais poser de questions. Ce serait la meilleure.

— Je veux pas que tu boudes et que tu m'en veuilles. Tu me le promets ?

— Quel âge tu as, dix ans ? OK, OK, pose tes questions. Tu m'as déjà écorché vif et éviscéré alors…

— Ton père avait déjà tenté quelque chose pour vous ramener en Russie avant qu'elle meure ? Des tentatives auxquelles elle résistait peut-être ? Cela aurait été possible qu'elle lui parle, à lui ? En russe ?

Les bras de Nikolas se resserrèrent inconsciemment autour de Ben, comme si cette pensée le rendait anxieux.

— Cela aurait pu être du russe. Pourquoi ?

— Le moment où elle est morte était très pratique…

Il y eut un long silence. Ben entendait presque les rouages se mettre en branle.

— Non. Ce n'est pas possible. Elle s'est tuée parce que je…

Il ne semblait pourtant pas tout à fait certain.

Ben ne dit rien de plus et Nikolas se tut pour le reste de la journée. Étant donné le nouveau regard qu'il portait sur des événements vieux de trente ans, Ben sentit qu'il devrait lui laisser du temps et l'occasion d'étudier cela sans autre intervention de sa part.

Cette nuit-là, pour la première fois, Ben amena son matelas près de celui de Nikolas et les disposa de sorte que leurs sacs de couchage restent ouverts et dépliés sur eux, créant ainsi un lit double, qui n'avait tout de même rien à voir avec la literie luxueuse qu'ils avaient l'habitude de connaître.

Il prit Nikolas contre lui, comme une petite cuillère, ce dos froid contre sa poitrine, et tous deux se réchauffèrent bientôt au contact de leurs peaux nues. Après un long moment, alors qu'il était certain que Nikolas dormait, il l'entendit parler d'une voix étonnamment timide.

— Quelles étaient les chances pour qu'on ait tous les deux des pères qui ont tué nos mères ? C'est ridicule.

— Oui. C'est vrai. Mais aucun de nous ne le savait.

— Je ne vois pas où tu veux en venir.

Il y eut un autre long silence et Nikolas ajouta :

— Je l'ai détesté. Après ce qu'elle a fait. En une semaine, on nous a arrachés à notre maison, aux vies qu'on avait, à la liberté, à notre langue, et à… Enfin, je lui en ai voulu pour tout ça. J'ai pensé qu'elle était faible. Que toutes les femmes étaient faibles. Je n'ai jamais

beaucoup aimé les femmes à cause d'elle. J'ai vu un peu de cette rage en toi et j'ai voulu que tu saches que ta mère ne t'avait pas abandonné, mais je n'avais jamais pensé…

— Peut-être que maintenant tu sais.

— Oui. Mais cela n'aide en rien. Maintenant je sais que tout ce que m'a dit mon père pour attiser la faiblesse que je voyais en elle et son manque d'amour pour moi, tout n'était que mensonge. Je sais qu'il me disait seulement ça pour pouvoir…

Il s'interrompit et Ben ne put passer à côté de la tension qui montait dans ce corps serré contre lui.

— Il disait que ce qu'on faisait ensemble était le véritable amour et qu'il prouvait ainsi qu'il m'aimait alors qu'elle ne l'avait pas fait.

— Mon Dieu, Nik. Je suis tellement désolé.

— Maintenant, je regrette de ne pas avoir appuyé sur la détente moi-même.

Après un moment, Ben dit avec légèreté :

— Au moins, regarde le bon côté, tu vas peut-être commencer à aimer les femmes, maintenant. Tu sais, tout le coup de la petite amie : le rendez-vous, les fleurs, les chocolats, devoir être gentil, doux, les trucs romantiques, toutes ces conn…

— Arrête !

Nikolas riait, c'était ce qu'avait voulu provoquer Ben, alors il ne poursuivit pas ses suggestions concernant la nouvelle vie sexuelle de son amant. Avec attention, celui-ci se tourna pour lui faire face, dans l'obscurité. Ils ne pouvaient pas se voir, même si près, mais Ben sentait le souffle chaud sur son visage et il s'avança, en quête d'un baiser. Ils s'embrassèrent un long moment, savourant paresseusement le goût de leurs langues en sachant qu'ils étaient tous deux excités mais pas désespérés et profitant de cette sensation, sans le désir brûlant de faire quoi que ce soit. Quand Nikolas retira ses lèvres, il dit simplement :

— Je me détestais, Ben. Je pensais que je l'avais tuée en n'étant pas un gentil garçon. J'ai laissé Sergei faire parce que plus rien n'avait d'importance, poursuivit-il en posant un doigt sur les lèvres de Ben pour l'empêcher de répondre, n'éprouvant a priori pas le besoin d'une réponse. Tu as réfléchi à ma proposition concernant le problème Gregory ?

Ben lui accorda ce répit quant à son triste passé et répondit :

— Le problème Gregory. Oui, j'ai réfléchi. Je suppose qu'on peut essayer à ta manière. Je me disais que s'il acceptait et venait bel et bien travailler avec nous, ce serait plus facile de le tuer ; c'est l'un des avantages à garder ses ennemis proches.

Nikolas réprima un son au fond de sa gorge et roula sur le dos.

— On pense trop de la même façon, Benjamin. J'avais aussi pensé à

cette éventualité. Le problème, c'est…

— Qu'il y aura pensé, lui aussi.

Chapitre Trente-deux

La journée du lendemain était encore humide, il pleuvait toujours des trombes et l'air de la maison était moite et froid. Ils entretinrent le feu au rez-de-chaussée et passèrent la journée dans la petite pièce. Ben sortit un paquet de cartes, Nikolas une bouteille de vodka et ils s'amusèrent à s'enseigner les divers jeux qu'ils avaient appris au cours de leurs vies différentes, bien qu'assez semblables sur certains aspects. Ben avait appris des jeux des forces spéciales… et Nikolas aussi. Ce dernier avait en revanche appris des jeux en prison, et Ben les ignorait. Il avait également joué aux cartes avec des membres de la famille royale (dont la reine elle-même) ce qui lui offrit tout un tas de jeux (bien moins pornographiques) à expliquer à Ben. Ils savaient tous deux aussi bien boire et l'excellente vodka pimenta un peu l'ensemble de la journée. À la tombée de la nuit, qui passa relativement inaperçue puisque toute la journée avait été sombre, ils firent l'amour cinq fois, de différentes manières, burent toute la bouteille et se devaient finalement chacun plusieurs millions de livres que Ben avait davantage de chances de récupérer que n'en aurait jamais Nikolas. Ils tombèrent également à court de nourriture, ayant désormais mangé toutes les rations de survie ainsi que les ingrédients frais qu'ils avaient finis la veille. Nikolas n'était pas particulièrement inquiet et sembla presque se réjouir de ne rien avoir à se mettre sous la dent durant plusieurs jours. Ben dit qu'il pourrait faire avec, il l'avait déjà fait tant de fois au cours de sa vie, mais déclara qu'il s'inquiétait pour le chien. Nikolas fit semblant de le croire et ils se mirent d'accord pour que Ben se rende au village le plus proche le lendemain avec de l'argent liquide pour refaire leurs stocks. Ils estimèrent que ce plan ne semblait présenter aucun risque.

À la lumière du feu, ils étudièrent la carte et découvrirent un village avec un pub et un bureau de poste, à une bonne vingtaine de kilomètres. Ils supposèrent qu'il y aurait de quoi faire des courses. Ben calcula qu'il lui faudrait toute la journée pour faire l'aller-retour et était inquiet de laisser Nikolas seul, mais quand il le dit à voix haute, il reçut une réponse adéquate et décida que l'agent de Zaslon pourrait survivre sans lui l'espace de quelques heures. Il choisit aussi de laisser le chien avec lui. Il pouvait supporter l'imminence de sa propre mort de faim, mais pas celle de Radulf.

Il partit avant les premières lueurs du jour avec son paquetage vide et quelques centaines de livres en espèces. Les landes étaient trempées

après deux jours de pluie et, encore ce matin-là, il y avait un léger crachin. À certains endroits, il s'enfonça jusqu'en haut des bottes et dut donc parcourir la plus grande partie des vingt et quelques kilomètres les pieds mouillés. Il commença à réviser ses tendres souvenirs de l'armée et arrêta de blâmer autant Nikolas pour sa nouvelle vie. Il était parfaitement échauffé quand le soleil apparut. Il consulta la carte pour s'assurer qu'il allait dans la bonne direction et continua. La faim à elle seule se serait assurée qu'il atteigne le village.

Au lieu de se diriger directement vers le petit supermarché qu'il apercevait près de la place, il entra dans le pub et commanda un énorme chausson à la viande avec des frites ainsi qu'un *sticky toffee pudding* et sa crème anglaise. Il engloutit le tout, un peu coupable en pensant à Nikolas et Radulf qui avaient faim et froid dans la maison. Il s'assit près du feu de bois crépitant, retira ses bottes pour les faire sécher et s'autorisa une pause d'une heure avec trois pintes de bière avant de songer aux courses et au retour. Quand il alla au bar commander sa dernière bière, le gérant était arrivé, car on approchait de l'heure du déjeuner et que le nombre de clients allait augmenter considérablement. Il commença à prendre la commande de Ben et fronça les sourcils en plissant les yeux. Ben haussa un sourcil, mais l'homme se contenta de grogner et continua de le servir.

— Désolé, j'ai cru qu'on s'était déjà rencontrés.

Ben en eut le sang glacé, mais il secoua la tête pour chasser la peur un peu ridicule concernant Nikolas. L'homme se trompait. Il avait une bonne soixantaine d'années, ce n'était donc pas un compagnon de l'armée et Ben ne le reconnaissait pas du tout. Il prit son accent du Yorkshire, qu'il pouvait encore ressortir très facilement, et répondit :

— J'suis pas du coin. Juste au camp, avec les gars.

— Vous êtes pourtant difficile à confondre avec un autre, reprit l'autre en hochant la tête. Désolé, mon gars. Sans vouloir vous vexer.

— Y'a pas de mal. Merci pour la bière.

***

Le supermarché était typique des petits villages du Devon avec un mélange de produits chers pour les Londoniens en week-end et plus traditionnels et moins coûteux pour les habitants du coin. En vivant à Londres avec un millionnaire – ou plutôt avec un milliardaire, songea-t-il en devinant devoir désormais revoir le terme – Ben s'était trop habitué à la nourriture de très bonne qualité. Voir des boîtes de jambon en conserve ou de *corned beef* le fit sourire tendrement, alors sur un coup de tête, il en mit dans son chariot. Lui et Radulf les mangeraient, même si Nikolas n'y touchait pas. Il prévit un bon stock de produits frais comme des œufs, des steaks, des saucisses (pour Radulf), du pain et du lait. Maintenant que les températures avaient

baissé, il supposa qu'ils pourraient tout manger avant que cela ne se gâte. Il acheta deux journaux sérieux pour Nik, un livre de poche pour lui, puis il retourna prendre quelques petites choses plus sympas comme de l'alcool et du chocolat. Il ajouta ensuite de la nourriture pour chien, parce qu'aucun chien des forces spéciales ne devrait jamais vivre de saucisses, même si celui-ci les adorait et, juste comme ça, il décida aussi de mettre une balle de tennis dans le chariot. S'ils se lassaient des cartes ou de la lecture, ils pourraient la lancer au chien. Il faudrait pour cela qu'ils s'ennuient sacrément, bien sûr. Il ne voyait rien d'autre. Il hésita à prendre de l'eau en bouteille parce que filtrer et faire bouillir celle du ruisseau prenait des lustres et devait être fait presque en permanence, mais il pensa au poids qu'il devrait porter sur plus de vingt kilomètres et reposa le pack de six. Il était bien plus important de rajouter un peu d'alcool, alors c'est ce qu'il fit. Nikolas était amusant quand il avait bu.

Ben souriait pour lui-même en pensant à la façon dont Nikolas ivre devenait Nikolas drôle quand il tourna à l'angle de l'allée des boissons alcoolisées et rentra avec son chariot dans une femme qui observait l'étiquette d'un bocal de plat en sauce, les lunettes perchées au bout de son nez.

— John ? demanda-t-elle en se tournant vers Ben, les sourcils froncés par la contrariété. Parfait, sois gentil veux-tu, qu'y a-t-il d'écrit ? Arrives-tu à lire ? Je crois que je vais devoir faire changer ces maudites lunettes. Si seulement ils n'écrivaient…

Ben ne prit pas le bocal. Elle enleva ses lunettes et recula d'un pas.

— Oh, je suis confuse. Je vous ai pris pour quelqu'un d'autre. Quelle idiote je fais.

Ben ne voulait pas s'attarder et attirer l'attention, alors même s'il trouvait la coïncidence d'être reconnu deux fois en l'espace d'une demi-heure très perturbante, il hocha la tête poliment et rejoignit la caisse pour régler ses achats. Tout rentra de justesse dans son paquetage et quand il le prit sur ses épaules, il eut l'impression de porter le poids du monde sur son dos. Il prit une profonde inspiration, mit de côté l'inconfort et retraversa le village en direction de l'échalier qui menait à la lande. En montant les marches, dos aux bâtiments, il ne put s'empêcher de jeter un œil derrière lui. Il sentait des regards posés sur lui et c'était troublant. Cela augmenta l'impression d'un autre monde dégagée par la maison. C'était comme être dans un épisode de *The Twilight Zone : La quatrième dimension*. Quand il eut parcouru une quinzaine de kilomètres, il avait cependant laissé derrière lui le village inquiétant et ne pensait plus qu'à l'accueil chaleureux qu'il aurait en revenant avec les provisions.

Il fut soulagé de voir le mur de pierre sèche qui marquait la limite du terrain, très soulagé de retrouver le chemin menant à la maison,

encore plus de constater qu'elle existait toujours, et tout bonnement ravi d'être accueilli par l'aboiement du chien et le baiser de l'homme. C'était agréable de jouer le retour du héros et le journal ainsi que l'excellente bouteille de vin mirent Nikolas de si bonne humeur qu'il fut même d'accord pour manger un autre steak. Il s'était ennuyé toute la journée, Ben savait qu'il ne l'admettrait jamais. Il remarqua qu'il n'avait pourtant rien fait d'utile comme préparer un peu d'eau ou faire un peu de ménage. Il s'avéra qu'il avait démonté et nettoyé toutes ses armes et s'était entraîné au lancer de couteau sur une cible qu'il avait faite avec un vieux tee-shirt. C'était prévisible, les marques autour du cœur étaient nettes.

Après le repas, Ben examina ses blessures et appliqua une lotion antiseptique qu'il avait achetée au magasin. Il savait que c'était probablement une perte de temps, mais c'était agréable pour tous les deux et cela amena un peu de légèreté à l'ambiance puisque ses mains n'arrêtaient pas de glisser d'un côté, lui donnant une excuse pour voir comment les choses guérissaient. Nikolas posa une main sur sa tête et lui caressa les cheveux.

— Quand on aura fini ces provisions, on devra y aller. Il sera temps.

— Alors tu as intérêt à manger lentement.

— On ne peut pas échapper au destin. Mieux vaut l'affronter.

— Tu ne crois pas au destin, tu te souviens ? Peut-être que Gregory a abandonné et qu'il est reparti en Russie.

— C'est possible.

Au ton de sa voix, Ben sut qu'il n'y croyait pas.

— Tu as besoin d'une coupe de cheveux, ajouta-t-il en montrant une longue mèche.

Il sourit, se redressa et glissa sur les cuisses de Nikolas pour le chevaucher en veillant à ne pas mettre trop de poids sur lui. Il prétendit observer les cheveux de devant ridiculement longs de celui-ci. Ce dernier lui donna une petite tape sur la main et ils se regardèrent, si près l'un de l'autre, dans cette position familière et intime. Ben se pencha et l'embrassa, profitant un peu du contact de leurs langues, puis il se leva et tendit une main. Nikolas la prit et accepta d'être allongé dans le lit pour découvrir tout ce qui l'y attendait.

Chapitre Trente-trois

La nourriture disparut en quatre jours à la fin desquels Nikolas ne boitait plus du tout, ses blessures bien refermées par une peau rose saine. En faisant attention, elles ne se rouvriraient pas. Ils firent leurs bagages de bonne heure, le cinquième jour. Ils étaient restés là presque trois semaines et ils se sentaient étrangement chez eux, malgré le manque de confort. Quand ils partirent, Ben jeta un œil au bassin en se demandant s'il devait briser le barrage. Ils ne laissaient aucune autre trace de leur passage, mais il était évident que cela avait été fait par l'homme. Nikolas, qui le regardait, posa une main sur son bras.

— Laisse-le.

Ben sourit et s'assit. Il portait une partie du paquetage de Nikolas (celui-ci n'avait pas contesté). Il savait que cela serait une épreuve de regagner le camp d'Okehampton, qui se trouvait plus loin que la route qu'il avait prise et menait à la maison. Ils s'arrêtèrent fréquemment et dès que Nikolas avait besoin de se reposer. Mais le temps s'était de nouveau amélioré et même s'il ne faisait pas chaud ni soleil, au moins il ne pleuvait pas et il ne faisait pas froid ; ils savourèrent donc tous deux le trajet malgré les circonstances. Ils s'arrêtèrent cette nuit-là et dressèrent un feu, abrités sous des rochers qui formaient presque une petite caverne. C'était assez pour allumer un feu et s'asseoir, coupés du vent alors que les températures chutaient, la soirée venue. C'était incroyablement calme, à l'exception parfois du bêlement d'un mouton qui s'était éloigné de son troupeau ou du sifflement d'un oiseau qu'aucun d'eux ne pouvait identifier. Ils avaient gardé des biscuits salés et, avec un grand geste, Ben sortit les boîtes de jambon et de *corned beef*. Il savoura le dilemme de Nikolas qui hésitait à y goûter. Pour une fois, cela ne l'aurait pas tellement dérangé qu'il ne mange pas… cela en ferait plus pour lui. Radulf bava rien qu'à sentir l'odeur et eut une boîte entière rien que pour lui. Nikolas goûta, recracha et décida qu'il mangerait le lendemain. Avec un grand sourire, Ben sortit une boîte de saumon, qui venait même du Danemark. Il la garda hors de portée un moment jusqu'à se retrouver plaqué au sol, encore hilare, face contre terre sur la lande verte.

Il faisait froid cette nuit-là et l'inconfort régnait, le poids de Gregory et de leur avenir pesant sur leurs esprits. Pour toutes ces raisons, il y avait entre eux une sorte de camaraderie qui s'était développée dans la vieille maison et s'exprimait désormais ouvertement avec l'air pur

des landes. Ils étaient tous deux soldats et partageaient ce lien unique, Nikolas réussissant enfin à admettre ce côté de sa personnalité et oublier (pour un temps) l'autre homme qu'il avait incarné durant si longtemps et si bien qu'il avait presque cru en son for intérieur être Nikolas Mikkelsen, un diplomate poli et sophistiqué. Là-haut, dans la lande surplombant le petit feu de camp, et plus tard dans le lit qu'ils partageaient, il était un soldat, un corps physique et une présence exigeante. Il n'aurait pas toléré que Ben le prenne, il devait être l'actif, et Ben commença finalement à douter de ses premières convictions : s'ils en venaient aux mains, pourrait-il l'emporter sur lui ? Cet Aleksey était incroyablement fort et n'avait pas peur d'obtenir la soumission par la force, il n'avait pas peur de lui faire mal en le pénétrant, mais il savait quand la douleur devenait un plaisir et il n'avait donc pas peur de montrer qu'il avait bien plus d'expérience dans ce domaine que ce qu'il avait jamais admis. *Tu es le seul à qui j'ai véritablement voulu me donner*… Volontairement ou non, il s'était de toute évidence donné, et de multiples façons. Peut-être était-ce la sensation de retrouver sa santé et sa force, peut-être était-ce l'imminente rencontre avec son moi du passé, mais au cours de cette nuit-là, aucun doute ne fut permis à Ben : pour la première fois, et avec beaucoup de soin, il se faisait prendre par Aleksey Primakov.

***

La bonne humeur de Nikolas dura la majeure partie de la journée, jusqu'au moment où ils arrivèrent à la voiture. Ben avait complètement oublié la Lada. Radulf non, manifestement, et il aurait prévenu Nikolas s'il l'avait pu. Par-dessus celle-ci, Nikolas regarda le parking avec une expression perplexe. Ben monta dans la voiture et y déposa son paquetage.

— Je suppose que Tim ne sera pas contre le fait qu'on la garde jusqu'à ce qu'on règle tout ça.

— Où est mon Range Rover ? demanda Nik en déglutissant.

— J'ai dû l'abandonner, répondit Ben en fronçant les sourcils. Il avait probablement un mouchard.

— L'abandonner ? L'abandonner où ? Et tu n'aurais pas simplement pu chercher les mouchards et les enlever ? *Où est ma voiture, Benjamin ?*

Ben toussota.

— Ben, elle était à la station de bus de Taunton, mais je pense pas qu'elle y…

— Incroyable. Hallucinant.

Il continua ainsi en anglais, en danois, et parfois Ben soupçonna entendre du russe, jusqu'à ce qu'ils débouchent sur la M5. Ben se contenta de garder les yeux devant lui sur la route et le laissa

fulminer. Il était un peu trop courbaturé et fatigué pour se disputer.

***

Quand ils arrivèrent à Londres, Nikolas décida d'aller prendre une chambre d'hôtel pour la nuit afin qu'ils soient présentables pour leur première proposition à Gregory. Il envoya Ben au Claridge's et paya en espèces. Il ne semblait pas s'inquiéter de leur apparence, sachant pourtant qu'ils étaient boueux, leurs treillis tachés de sang, qu'ils n'étaient pas rasés et avaient des tignasses impossibles. Il traita le personnel de l'hôtel avec son habituelle politesse dédaigneuse et parut passer facilement d'Aleksey à Nikolas avant d'entrer dans leur suite. Puis il s'assit avec précaution sur le lit et demanda d'une voix inhabituellement plaintive :

— Il nous reste des antidouleurs ?

Ben vint s'accroupir devant lui. Il lui retira son treillis et inspecta ses blessures. Elles étaient refermées et semblaient saines. Il ébouriffa alors les cheveux de Nikolas et lui tendit deux aspirines. Nikolas ne sembla pas très impressionné, mais il les croqua tout de même.

Brusquement, Ben se rendit compte de leur environnement. Il s'étira, enleva ses vêtements infects et alla dans la salle de bain. Elle était immense, avec une baignoire en marbre faite pour deux personnes. Et elle avait des jets. Il manqua défaillir de plaisir. Il fit couler un bain très chaud et alla chercher Nikolas qui s'était endormi profondément. Il s'assit à côté de lui un moment, simplement pour profiter de la vue, puis le poussa doucement pour le réveiller.

Ils se prélassèrent dans le luxe dans cette grande baignoire bien plus longtemps qu'aucun membre des forces spéciales ne l'aurait jamais voulu ou en aurait eu besoin, en évacuant de temps en temps un peu d'eau froide pour en rajouter de la chaude via les jets. C'était quelque chose qu'ils n'avaient encore jamais fait, partager un bain, et ils profitèrent de cette nouveauté en y amenant du vin et en entamant progressivement le minibar. Ils discutèrent des problèmes liés à la rencontre avec Gregory et Nikolas se montra catégorique : ils ne pourraient rien faire tant qu'ils n'auraient pas contacté Kate pour qu'elle s'occupe des problèmes qu'avait soulevés la mort de deux Tchétchènes à leur domicile.

La maison était véritablement à son nom, ou plutôt au nom de Sir Nikolas Mikkelsen, et c'était de toute évidence un potentiel souci. Quand ils en eurent assez du bain et que leur peau commença à se friper d'une manière peu séduisante, Nikolas eut une bonne idée, possiblement née de deux bouteilles de vin et de diverses petites fioles offertes : Radulf devrait prendre un bain, lui aussi. À dire vrai, le chien était sale et puait, donc il ne faisait là pas preuve de méchanceté, même s'il sembla un peu trop se réjouir de la vue du

pauvre animal recouvert de savon. Ben, en revanche, se souvint de la balle qu'il avait amenée et quand il la sortit et la lança dans l'eau, Radulf plongea joyeusement sous les bulles pour aller la chercher. Après cinq minutes de ce petit jeu, le chien était impeccable. La salle de bain ne l'était plus. Ils le sortirent de là, l'enveloppèrent dans les serviettes les plus douces et les plus belles que les hôtels Claridge avaient à offrir et le ramenèrent à son panier avec une friandise offerte par l'établissement.

À cet instant, tous trois étaient épuisés. Cela avait été une journée très longue et fatigante depuis qu'ils s'étaient éveillés dans leur caverne du Dartmoor. Ben savait que Nikolas avait encore mal, même si celui-ci refuserait de l'admettre. Il monta dans le lit et s'étira avant de tapoter l'espace vide qui les séparait. Nikolas rampa sous les draps lui aussi et s'étira immédiatement, le corps souple, se régalant manifestement autant de cet extrême confort que lui. Être de nouveau un soldat était très bien, mais trois semaines à dormir sur un matelas de voyage et à se laver dans une eau noire était bien suffisant. Ben se blottit contre le dos de Nikolas, glissa une main par-dessus sa taille mince pour voir s'il y avait matière à s'amuser et la seule chose dont il se souvint ensuite fut son réveil causé par la lumière du jour et le bourdonnement des rues de Londres. Il fronça les sourcils et jeta un œil au réveil sur la table de chevet. Il était dix heures du matin. Il avait dormi, presque inconsciemment, durant douze heures. Nikolas dormait encore, mais son estomac n'était pas réglé avec autant de précision que le sien. Ce dernier s'assit en se grattant les cheveux. Même Radulf dormait. Il le voyait aisément puisque, à un moment de la nuit, celui-ci s'était glissé hors de son panier pour venir sur le lit et dormait désormais sur le dos, les quatre pattes paraissant déboîtées en ayant pris des angles étrangement peu naturels. Ben supposa qu'ils enfreignaient toutes les règles des hôtels, mais quand il vit l'état de la salle de bain après être sorti du lit pour aller aux toilettes, il réalisa que cela n'avait pas tant d'importance.

Ses pensées revinrent à la nourriture et il étudia le menu du room service. Avant qu'il puisse appeler, Nikolas lui demanda depuis le lit :

— Est-ce qu'il y a un endroit où tu avais l'habitude d'aller avec Kate auquel elle penserait tout de suite ?

— Bonjour, répondit Ben en levant la tête. Tu comptes te lever ?

Nikolas répondit par un grognement.

— Malgré les apparences, j'ai réfléchi et pas mal avancé pendant que tu dormais. Alors, pour toi et Kate ?

Ben fronça les sourcils, puis sourit largement, content de lui.

— Oui, *London Motorcycles*, à Barnet. J'ai acheté ma moto là-bas. J'y suis allé avec elle presque chaque samedi pendant à peu près un mois. Elle s'en souviendra.

Nikolas se contenta de l'observer un long moment et commenta, de marbre :

— Oui. Aucun doute qu'elle s'en souviendra. Habille-toi, on sort, lança-t-il en balançant ses jambes hors du lit pour rejoindre la salle de bain. Et si tu es gentil et que tu te tiens bien, je te donnerai à manger.

Ils s'habillèrent avec les seuls vêtements propres qu'il leur restait, de vieux jeans et des tee-shirts, et allèrent se promener sous le soleil chaud de Mayfair. Nikolas trouva une cabine téléphonique et entreprit un appel.

— Kate ? Oui, c'est moi. Oui, je vais bien. Nous allons tous les deux bien. On peut se voir ? Vous êtes peut-être suivie alors utilisez le protocole du département. Ben demande si vous vous souvenez de l'endroit où vous alliez, le samedi ? Que vous aimiez tant. Oui, j'étais sûr que vous vous en souviendriez, acquiesça-t-il avant de rire à ce qu'elle venait de dire et d'ajouter : il n'oserait pas avec moi. Enfin bref, cet après-midi, à seize heures. N'oubliez pas le protocole.

Et il reposa le téléphone.

— Elle était soulagée d'avoir de nos nouvelles, je crois. Viens, nous avons quelques heures à tuer et je sais ce que j'ai envie de faire. Non, pas ça.

Il ouvrit la marche, tout droit chez Alexander McQueen. Ben faisait généralement les boutiques dans la rue principale, quand il faisait les boutiques, puisque Nikolas lui avait de toute façon offert tous ses plus beaux costumes. C'était donc une nouvelle expérience. Nikolas avait un compte client et ils se retrouvèrent très vite débarrassés de leurs vieux jeans et de leurs bottes, vêtus de costumes, de chaussures de ville et de chemises aussi douces que du beurre. Ben pensa qu'ils avaient terminé, mais avec Ralph Lauren et Louis Vuitton, un peu plus tard, il se trouva chargé de sacs et Nikolas plus léger de plusieurs milliers de livres. Leur arrêt suivant fut ce que Ben aurait pu appeler un barbier, mais qui portait le nom de Michaeljohn, comme si un scientifique fou avait pris deux noms parfaitement respectables et les avait cousus ensemble pour un former un seul incongru : Michaeljohn. Ils se firent tous deux laver, couper et coiffer leurs longues tignasses. Nikolas ne semblait pas avoir besoin de rendez-vous ici non plus. Ben aurait pu mourir de honte en voyant l'endroit, mais il songea que si *Aleksey Primakov* pouvait s'asseoir en toute sérénité pour qu'un coiffeur s'occupe de lui, lui aussi le pouvait. Et même lui devait bien admettre que, quand ils ressortirent dans leurs nouveaux costumes, remarquablement coiffés, on se retourna sur leur passage. Il savoura cette réaction et aurait juré avoir vu Nikolas se fendre d'un sourire en coin une ou deux fois pendant qu'ils marchaient côte à côte pour trouver la nourriture qu'on lui avait promise. Le restaurant français que Nikolas sélectionna n'était pas ce qu'aurait choisi Ben, mais il se

sentait bien dans ses nouveaux vêtements, avec son nouveau look, alors il y consentit. Il se sentait sacrément bien à côté de Nikolas qui était tout bonnement *canon*.

Le menu était extraordinairement pompeux, alors il le lui lança en lui demandant de commander pour tous les deux. Le serveur essaya de se montrer hautain en parlant français, mais quand Nikolas répondit avec nonchalance dans un français impeccable, ils trouvèrent un terrain d'entente et reçurent un très bon service. À presque deux cents livres pour un simple déjeuner, Ben s'attendait un peu à ce que le service soit bon. Il se promit de dire à Nikolas à quel point il l'aimait, réalisant qu'il vivait un jour incroyable, et le fit.

Nikolas le prit comme il le devait et garda une expression neutre.

Dans ce restaurant, même lui trouva quelque chose qu'il avait envie de manger. Mais il eut la courtoisie de dire, et cela semblait parfaitement sincère, qu'il avait tout autant aimé la cuisine de Ben au cours des trois dernières semaines.

De toute évidence, ils commençaient à être un peu pompettes, contents d'eux. Ben se dit toutefois qu'ils le méritaient. Il savait que Nikolas avait encore considérablement mal ; on ne se fait pas tirer dessus trois fois sans ensuite en souffrir durant plusieurs mois. Ils avaient également supporté et avait survécu à des tensions émotionnelles qui auraient brisé beaucoup d'autres relations. Mais il fallait dire qu'ils n'avaient alors pas vraiment de relation. Ils étaient des connaissances qui s'envoyaient en l'air. Ce n'était désormais plus le cas. Et malgré le fait que tout ce que portait Ben avait été payé par Nikolas, que même sa coupe de cheveux et ce qu'il mangeait lui étaient offerts par cet homme, il n'avait jamais autant senti qu'ils étaient égaux. Il expliqua cela par le fait que Nikolas était lui-même une escroquerie. D'une certaine manière, c'était comme si Nikolas ne faisait qu'emprunter, ou même voler l'argent en basant leur mode de vie sur des mensonges. Mais il n'y avait pas que cela. Ben n'avait jamais vu avec autant de clarté à quel point leur relation était devenue équilibrée. Nikolas fournissait les biens matériels et lui à peu près tout le reste, ce qui était injuste pour son amant, quelque part, mais globalement profondément vrai.

***

Même si Nikolas ne le savait pas, Ben avait ajouté une laisse et un collier Louis Vuitton à leurs achats. Après tout, ils n'étaient respectivement qu'à deux cent quarante-huit et cent soixante-dix livres. Une bagatelle. Radulf semblait du même avis. Les souvenirs du bain s'estompant, et avec ses nouveaux accessoires, il ne ressemblait plus vraiment à la pauvre bête abandonnée qu'ils avaient adoptée. Ben songea toutefois que lui ne ressemblait plus vraiment au Benjamin

Rider que Nikolas avait rencontré la première fois. Seul ce dernier semblait le même, au milieu de tout ce tumulte, alors que c'était en réalité celui qui avait le plus changé. C'était un homme complètement différent, après tout.

Ils flânèrent jusqu'à quinze heures et appelèrent un taxi. Nikolas pensa qu'il était plus sûr de quitter l'hôtel et trouver un autre endroit où passer la nuit, alors ils firent leurs bagages et prirent tout avec eux. Premier arrêt : le coffre de Ben, où ils laissèrent tout sauf le chien, puis ils donnèrent au chauffeur les indications pour aller au lieu de rendez-vous.

Ben n'avait aucune crainte concernant la capacité de Kate à échapper à une surveillance. En admettant qu'elle était bel et bien surveillée, ce qui était assez improbable. Elle pouvait puiser dans les ressources du département, après tout. Même en sachant cela, ils restèrent un certain temps dans le taxi à la regarder les attendre en surveillant une éventuelle filature avant de descendre du véhicule pour la rejoindre. Elle les regarda traverser la rue et ils échouèrent à deviner son humeur. Ils la déchiffrèrent un peu mieux quand elle s'avança vers Ben et le gifla violemment avant de le tirer contre elle pour l'enlacer et le gifler une deuxième fois. Elle semblait avoir envie de gifler Nikolas également, mais s'empêcha de dépasser les bornes. Elle se tourna à nouveau vers Ben.

— Sale enfoiré. Trois semaines, Ben, j'ai cru que vous aviez tous les deux été tués.

Il hocha la tête pour s'excuser.

Nikolas ne daigna pas prendre part à tout cela avant qu'elle ait évacué sa colère et demanda ensuite, du ton formel de l'anglais qu'il avait appris :

— Que s'est-il passé ? Pouvons-nous… ? proposa-t-il en désignant d'un geste vague un café de l'autre côté de la route, et ils s'y rendirent.

Le gérant dit que le chien ne pouvait pas entrer, mais pour cinquante livres, non seulement il y fut autorisé mais il reçut en plus un bol d'eau et un biscuit (du *shortbread*).

Kate les mit au courant des événements qui avaient eu lieu depuis leur spectaculaire disparition : deux inconnus retrouvés morts dans leur cuisine, l'un torturé à mort, la cuisine ravagée par les flammes et les résidents de la maison disparus. La police n'avait pas classé l'affaire mais avait cessé d'enquêter.

— Nous sommes allés en France, répondit Nikolas en hochant la tête. J'ai besoin que tu crées ce récit. Des tickets pour l'Eurotunnel, je pense. Nous sommes restés au Louis XIV. J'ai toujours voulu y séjourner, j'ai entendu dire que c'était tout à fait acceptable. Je pense que nous voir apparaître sur des enregistrements de sécurité serait très utile, également. Nous avons dîné dans divers restaurants, mais

n'avons, bien sûr, pas manqué la place Notre-Dame. Ben a pris une chose répugnante au sang coagulé et j'ai commandé quelque chose de léger : peut-être une salade ? Mais vérifiez d'abord leur menu. Et du vin, également… euh, Château d'Yquem ? Oui, mais vérifiez la carte des vins. Sélectionnez un bon classique : 2001, s'ils en ont, bien sûr.

Kate s'affairait à entrer tout cela dans sa tablette en hochant la tête.

— Peut-être une contravention, monsieur ?

— Absolument, acquiesça Nikolas en souriant. Ben a une conduite très nerveuse, comme je n'ai pas arrêté de lui dire.

Ben les ignora tous deux superbement. Il pouvait encore sentir la douleur de la gifle de Kate sur son visage et prit pleinement conscience que même si elle savait ce que lui et Nikolas étaient l'un pour l'autre, c'était la première fois qu'elle les voyait réellement ensemble depuis cette grande révélation. Il était également très conscient qu'elle croyait encore travailler pour Sir Nikolas Mikkelsen, le charmant diplomate danois. Celui-ci prenait désormais plaisir à la charmer, Ben le voyait. Il se demanda si Kate serait aussi serviable si elle apprenait qu'elle travaillait avec l'ennemi, pour ainsi dire. Et, de ce fait, que lui *couchait* avec l'ennemi.

Pour la première fois, à voir Nikolas avec quelqu'un d'autre, une chose qui n'était pas arrivée depuis qu'ils avaient découvert la véritable identité de ce dernier, Ben eut une sorte de crise de conscience. En étant assis dans ce café, à boire un bon thé de relais routier, il réalisa que toute sa vie professionnelle, Nikolas – Aleksey – aurait été son ennemi, quelqu'un qu'il était entraîné et payé pour tuer. Il avait en fait déjà tué : sans le moindre état d'âme, il avait tiré sur des Spetsnaz en Afghanistan. Il aurait pu et aurait dû tirer sur Aleksey s'il était tombé sur lui. Peut-être que leurs chemins s'étaient *déjà* croisés. Peut-être que l'homme assis face à lui avait tué l'un des nombreux collègues que Ben avait perdus. Jusqu'à ce qu'il soit arraché à leur petite bulle surréaliste et forcé de revenir dans le vrai monde que Kate représentait, il n'avait pas vraiment eu à affronter quoi que ce soit de tout cela. Il était donc loin d'être prêt à entendre la réponse de Nikolas quand Kate leur fit remarquer que tout ce qu'ils avaient à faire, s'ils voulaient organiser une rencontre, c'était trouver les coordonnées des Russes qui les avaient attaqués.

— Oh, je sais comment contacter Gregory. Cela, je l'ai toujours su.

Kate avait hâte de se mettre à la tâche qui lui était confiée et elle partit après un autre regard appuyé à l'intention de Ben. Nikolas sortit son téléphone portable de sa poche et commença à le tapoter de manière agaçante avec l'ongle de son pouce.

— On va lui donner jusqu'à demain, ensuite on contactera Gregory.

Ben acquiesça, les yeux fixés sur les motos dans la salle d'exposition, à travers la fenêtre, perdu dans ses pensées.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Ben se tourna pour le regarder et haussa les épaules.

— Les idées que se fait probablement Kate concernant nos activités au lit t'embarrassent.

— Sois pas ridicule.

Il détestait cela, quand Nikolas semblait pouvoir lire dans ses pensées.

— Ne soyez pas ridicule, *monsieur*.

— Quoi ? demanda Ben en faisant volte-face.

Nikolas eut la décence de paraître un peu gêné, mais il déclara lentement et en articulant :

— Je ne veux pas que Gregory découvre notre… arrangem…

— Arrangement ? *Arrangement !*

— Ne m'interromps pas et ne hausse pas la voix. Oui, notre arrangement. Nous devons revenir à notre… association plus formelle. Tu es mon employé, et en tant que tel, tu devrais m'appeler monsieur… comme Kate le fait. Je suis sûr qu'il supposera lui aussi ce que nous…

— Oh, je pense que le fait qu'on partage une putain de maison peut constituer un indice !

— Je n'apprécie pas que tu jures devant moi…

— Tu te fous de moi. C'est une blague, hein ?

— Comme je le disais, il est certain qu'il supposera certaines choses, mais il n'aura auc…

— Pas juste une maison ! Un putain de lit ! Tu penses que le lit double pourrait être… ?

— Si tu te souviens bien, nous ne partagions pas de lit, Benjamin. Moi, je m'en souviens, si ce n'est pas ton cas.

Cette dernière phrase avait été dite d'une voix bien moins raisonnée.

Ben se pencha en avant lui aussi, leurs fronts presque en contact.

— Je partageais pas ton plumard, *Nikolas*, parce que t'existais pas vraiment. T'étais mort depuis dix piges et un imposteur avait volé ta vie. Et maintenant cet enfoiré d'imposteur pense pouvoir me dire ça ?

Nikolas pinça les lèvres et eut ce geste terriblement agaçant de la main.

— La sémantique… Et arrête de jurer devant moi. Tu passes complètement à côté du plus important, comme d'habitude. Je ne veux pas que Gregory sache pour nous deux. Ce n'est pas assez clair ?

— Oh, crois-moi, je t'ai reçu cinq sur cinq. Et tu sais quoi ? Peut-être qu'il n'aura plus rien à deviner à l'avenir. Pas de maison partagée. Pas de putain de double lit. Cela vous convient-il… *monsieur* ?

Nikolas joua encore un peu avec son téléphone et répondit d'une voix boudeuse :

— Pas tellement.

Ben commença à sourire. Il ne put s'en empêcher. Nikolas leva brièvement les yeux.

— Tu te moques de moi ?

Ben lui offrit un regard éloquent, mais ne s'embarrassa pas à lui expliquer ce qu'il trouvait drôle.

— Tu dois me faire confiance là-dessus, Benjamin, reprit Nikolas en soupirant. Ces choses-là ne sont pas acceptées dans le monde duquel je viens.

— Être homo, tu veux dire ?

Nikolas détourna le regard.

— Tu te montres incroyablement obtus, et je ne suis *pas* homo.

Ben se pencha en avant et souligna son propos avec force en piquant Nikolas sur sa nouvelle chemise impeccable.

— Je sais pas ce que ça veut dire *obtus*, mais je me prends ta queue dans le cul depuis quatre ans donc je me dis que ça doit bien révéler un truc.

Nikolas se leva et partit, ce qui agaça profondément Ben puisqu'il n'avait pas d'argent sur lui et était coincé avec l'addition.

Quand il le rattrapa, Nikolas regardait les motos de la salle d'exposition. Ils marchèrent tous les deux le long de la rue principale, avec pour le seul bruit celui des griffes de Radulf cliquetant sur le trottoir.

Ben s'arrêta soudain et regarda Nikolas. Celui-ci s'arrêta aussi, affichant une détermination de marbre.

— Tu as peur… de Gregory. C'est personnel, c'est ça ? Tu as peur de ce qu'il va penser de toi. Tu veux qu'il te respecte. Oh mon Dieu, tu veux qu'il *t'apprécie* !

— Doux Jésus. C'est comme se faire psychanalyser par le chien.

— Tu veux qu'il te voie toujours comme le redoutable Aleksey Primakov si puissant malgré le fait que tu l'aies *tué,* il y a dix ans. Tu veux le beurre et l'argent du beurre.

— Je n'ai aucune idée de ce dont tu parles. Je ne mange pas de beurre. Rends-toi utile en mobilisant ton intellect à sa juste mesure, trouve un taxi.

— Tu as honte. De nous. De *moi*.

— En cet instant, oui, parce que tu te donnes en spectacle en public. Un taxi ?

Ben fit signe au premier taxi qui passa et ils montèrent en silence, Nikolas indiquant simplement au chauffeur de prendre la direction de l'hôtel The Connaught. Quand ils arrivèrent à leur chambre, Nikolas donna un pourboire au porteur et ils se retrouvèrent seuls. Ben essayait de trouver le meilleur moyen d'accéder à son coffre pour prendre un peu d'argent afin de… quoi ?

Il sentit une main sur son bras et se dégagea d'un geste brusque.

Nikolas le rattrapa, avec davantage de force cette fois.

— Je suis désolé.

Des excuses de Nikolas étaient une chose très rare. Il posa une main sur la joue de Ben en caressant tendrement sa pommette avec le pouce, l'air songeur.

— Merde, souffla-t-il soudain en le tirant contre lui dans une embrassade féroce avant d'enfouir son visage dans le cou de celui-ci. Quand es-tu devenu si perspicace, Benjamin Rider ?

Ben savait que s'il ne s'écartait pas, il serait vraiment perdu. Mais comme il était ravi de se perdre en Nikolas, il ne fit aucun effort pour quitter ces bras puissants. Parfois, il se demandait s'il n'était pas si épris de cet homme qu'il le laisserait un jour le tuer. Il passa une main dans ces cheveux courts depuis récemment et les caressa à contresens, savourant cette sensation contre sa paume. Nikolas l'écarta un peu pour l'étudier.

— Je crois que je vais faire quelque chose qui ne me ressemble vraiment pas et te dire une chose avant que tu ne m'y forces par tes questions incessantes.

Difficile pour Ben de continuer à prétendre être en colère avec une main plaquée sur ses hanches pour le garder prisonnier et un pouce qui caressait paresseusement son ventre.

— Aleksey *Primakov* n'a jamais existé, Ben. Je l'ai inventé et l'ai incarné comme j'ai inventé tous les autres personnages que j'ai été au cours de ma vie. J'ai joué tant de rôles que je ne suis plus sûr de la personne que je suis. Tu comprends ? Quand on rencontrera Gregory, il s'attendra à voir le Aleksey Primakov qu'il connaît très bien. Alors, où est-ce que je peux le trouver ? Dis-moi, parce que je n'en ai vraiment aucune idée. Aleksey Primakov est né et a été nourri de douleur et de trahisons… de la sienne et de celle des autres. Comment puis-je le trouver si je ne commence pas, une fois encore, par la douleur et la trahison ?

Ben le tira contre lui, enfouissant son visage dans ce cou pour prendre une grande bouffée de cette odeur : celle de sa chaleur, de sa peau propre et du coton frais de sa chemise. Il n'avait pas la moindre idée de réponse. Nikolas prit son visage et l'embrassa avec un regard légèrement méfiant, comme s'il savait qu'il ne méritait pas que ce baiser lui soit rendu, ni même accepté. Ben le regarda d'un air triste en plissant les yeux, attrapa ses épaules et le poussa sur le lit. Dans un silence total, il le débarrassa de tous les attributs luxueux de son ancien rôle et le prit, nu de l'intérieur. À l'intérieur, Nikolas n'avait jamais changé et était exactement le même homme que Ben avait pris, encore choqué par la douleur de sa pénétration violente sur le sol d'une salle de billard dans une autre vie.

Quand ils eurent fini et que Nikolas fut à peine capable de se

tourner sans grogner de douleur, Ben se serra contre son dos, le visage blotti contre les cheveux courts sur la nuque de son amant.

— Si tu ressuscites Aleksey Primakov maintenant, pour Gregory, alors c'est celui que tu devras rester et je te perdrai. Je ne le permettrai pas. Il sait que tu as menti, il sait que tu as échappé à cette vie-là. Dix années ont passé, Nik. Pourquoi ne pas lui montrer ce que veut vraiment dire le verbe s'échapper ? Pourquoi ne pas le rencontrer avec ton vrai toi ?

— Quand tu l'auras trouvé, lui, fais-moi signe, soupira Nikolas.

— Je l'ai trouvé. Il est dans ce voilier, tu te souviens ? Il est à cheval, sur les plages balayées par le vent, sur ces photos. Il est là, maintenant, avec moi, couvert de mon sperme et de mes marques de morsure : ma possession. Voilà le vrai toi.

Nikolas se tourna entre ses bras avec une grimace, un peu raide, pour lui faire face. Ben passa ses doigts dans cette frange encore un peu longue.

— Il a beaucoup trop d'argent et il peut faire à peu près tout ce qu'il veut… ce qui consiste en général à porter des vêtements de gros prétentieux et ressembler à un beau gosse de GQ Magazine parce qu'il sait qu'il impressionne tout le monde. Il exagère son accent quand il veut pour qu'on le comprenne mal et il jongle avec les langues sans même s'en rendre compte. Dans son sommeil, il parle en danois. Il fait semblant de lire des livres très ennuyeux, mais j'ai remarqué que le marque-page n'avançait pas beaucoup. Il dit qu'il a arrêté de fumer, mais ça fume encore beaucoup là-haut, dans sa caboche.

Nikolas commença à sourire, pris sur le fait.

— Il n'aime pas parler de sexe, je ne l'ai encore jamais entendu dire le mot *bite*, mais c'est vraiment pas grave, parce que le sujet n'a aucun mystère pour lui et qu'il n'y a rien qu'il refuse de faire quand il est d'humeur. Il peut me battre au lit, en combat, et déjouer mes plans à chaque instant. Il ne fait jamais de compliments. Le faire s'exprimer sur ses émotions revient à faire parler un muet, mais comme ça, il ne se plaint ni de la douleur ni de l'inconfort. Il n'a peur de rien, sauf…

L'expression amusée de Nikolas s'envola et il parut soudain mal assuré, vulnérable.

— De moi. Il a peur de me perdre, moi.

Ben saisit avec davantage de force les cheveux de Nikolas pour lui relever la tête et l'embrasser.

— Alors il n'aura rien à craindre, jamais, parce que rien de ce qu'il fera ou dira me fera partir. Il pourrait me buter et je voudrais quand même de lui. Mon fantôme reviendrait lui dire de recommencer, Nik !

Intensifiant son baiser, il lui mordit la lèvre inférieure et la relâcha en voyant le sang affluer de nouveau.

— Alors, qu'est-ce que tu dis de ça comme point de départ de ton

vrai toi ? Tu pourras peaufiner certaines manières ou revoir les détails plus tard, quand tu me pilonneras comme un fou… en te souvenant toujours, bien sûr, que tu n'es pas homo. Ça te va ?

Nikolas se contenta de hocher la tête sans jamais le quitter des yeux.

Ben l'embrassa encore, cette fois sur le front, comme un père accordant sa bénédiction à son enfant.

— Maintenant, va dormir, nom de Dieu. On a une journée très chargée demain et si tu ne te reposes pas, tu ne pourras pas en profiter.